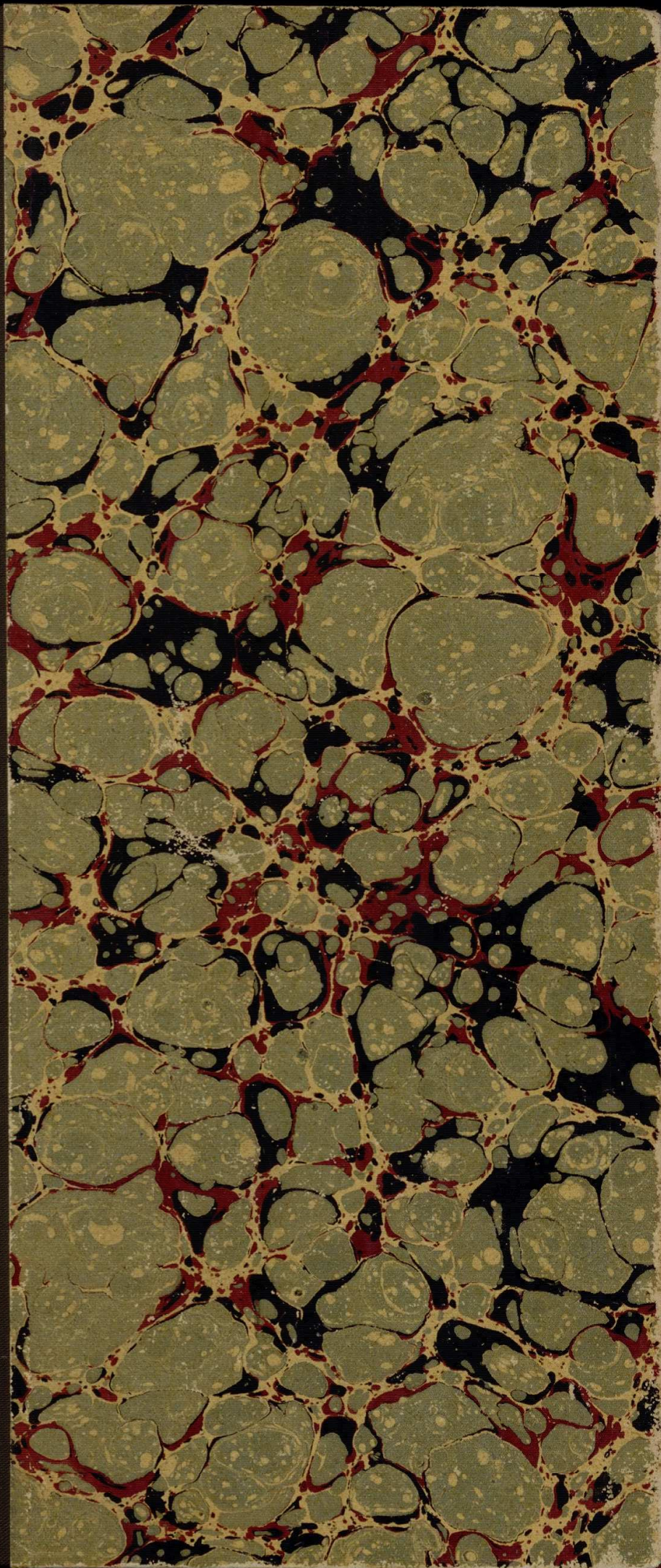
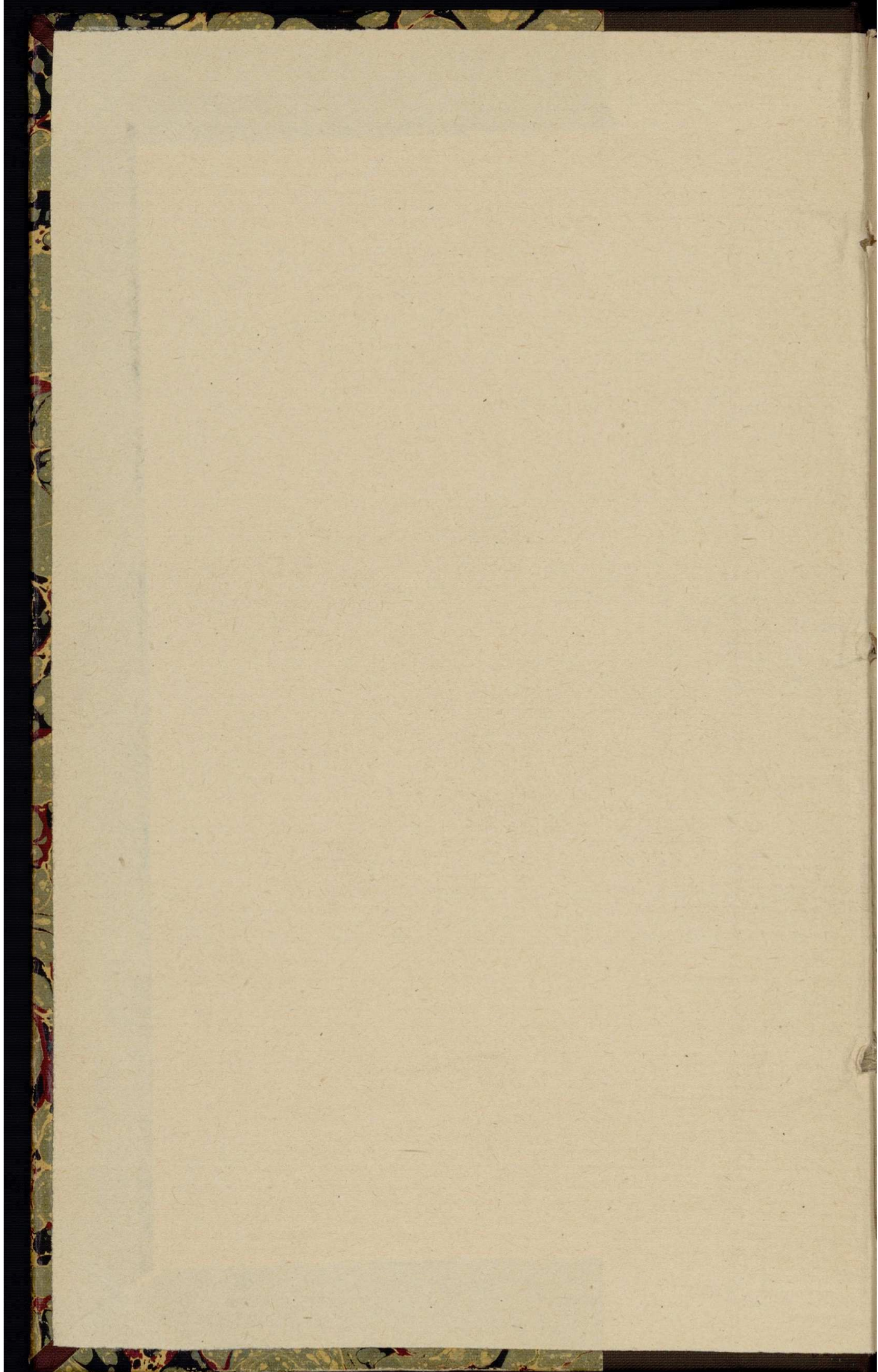


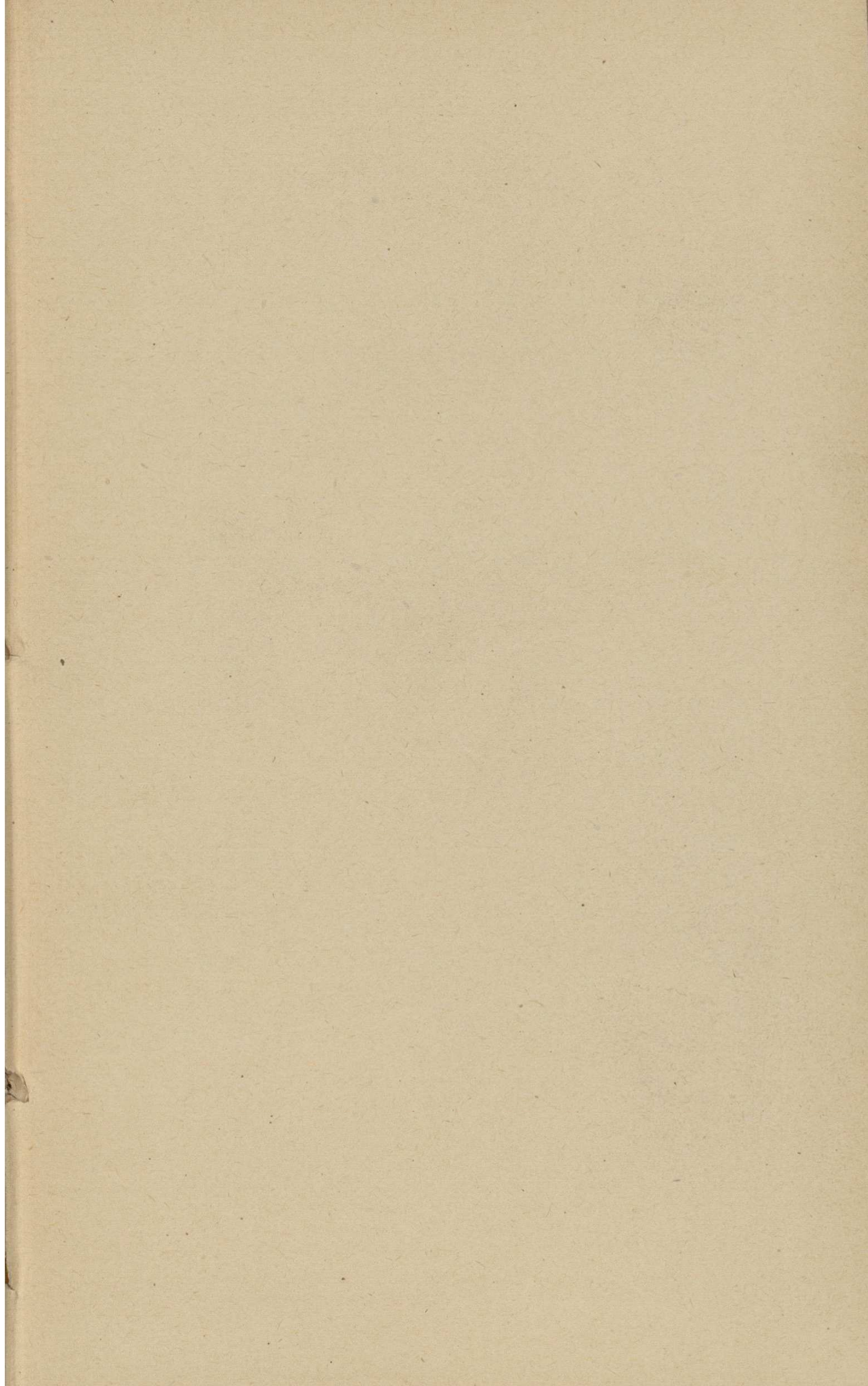


S

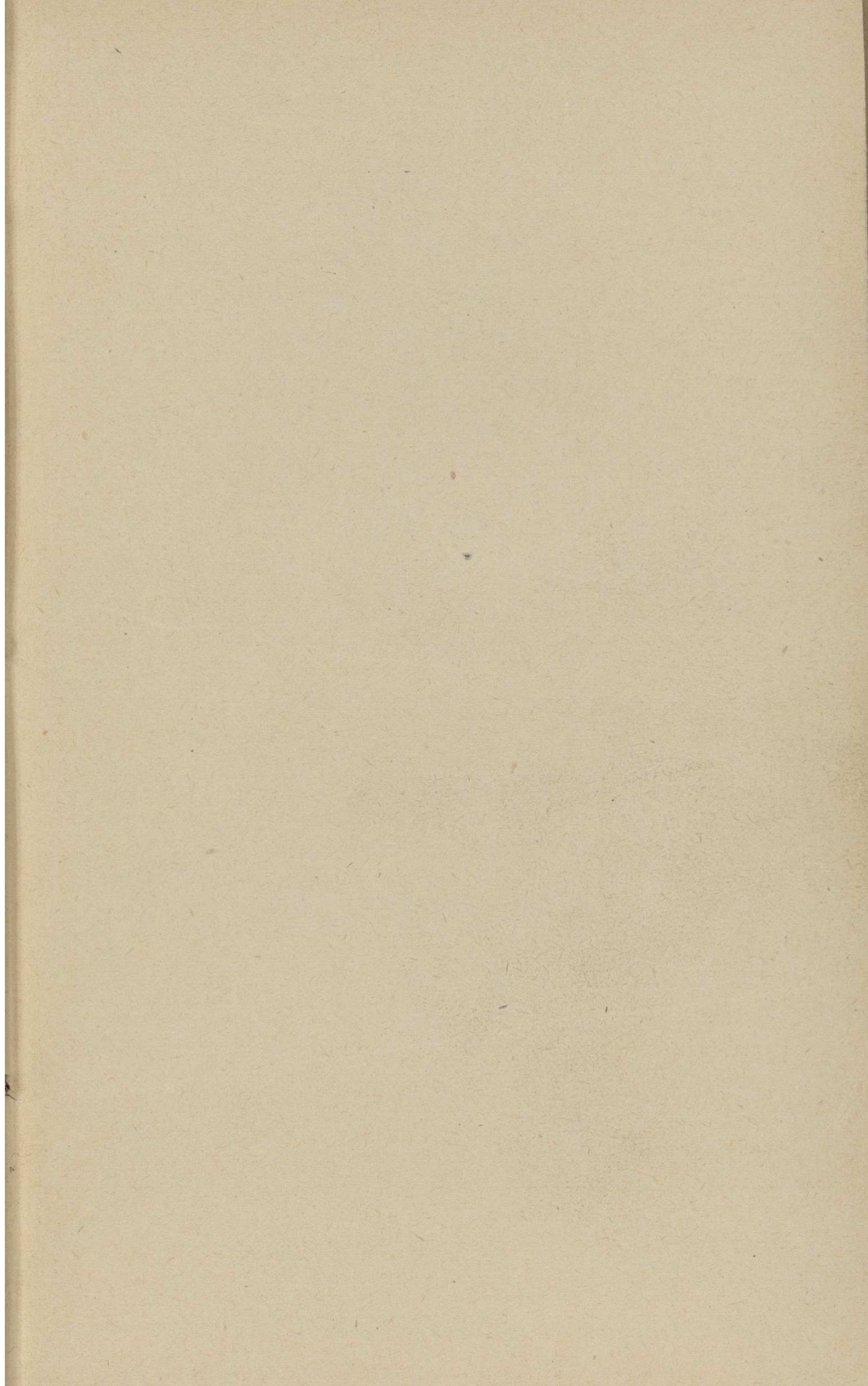
56

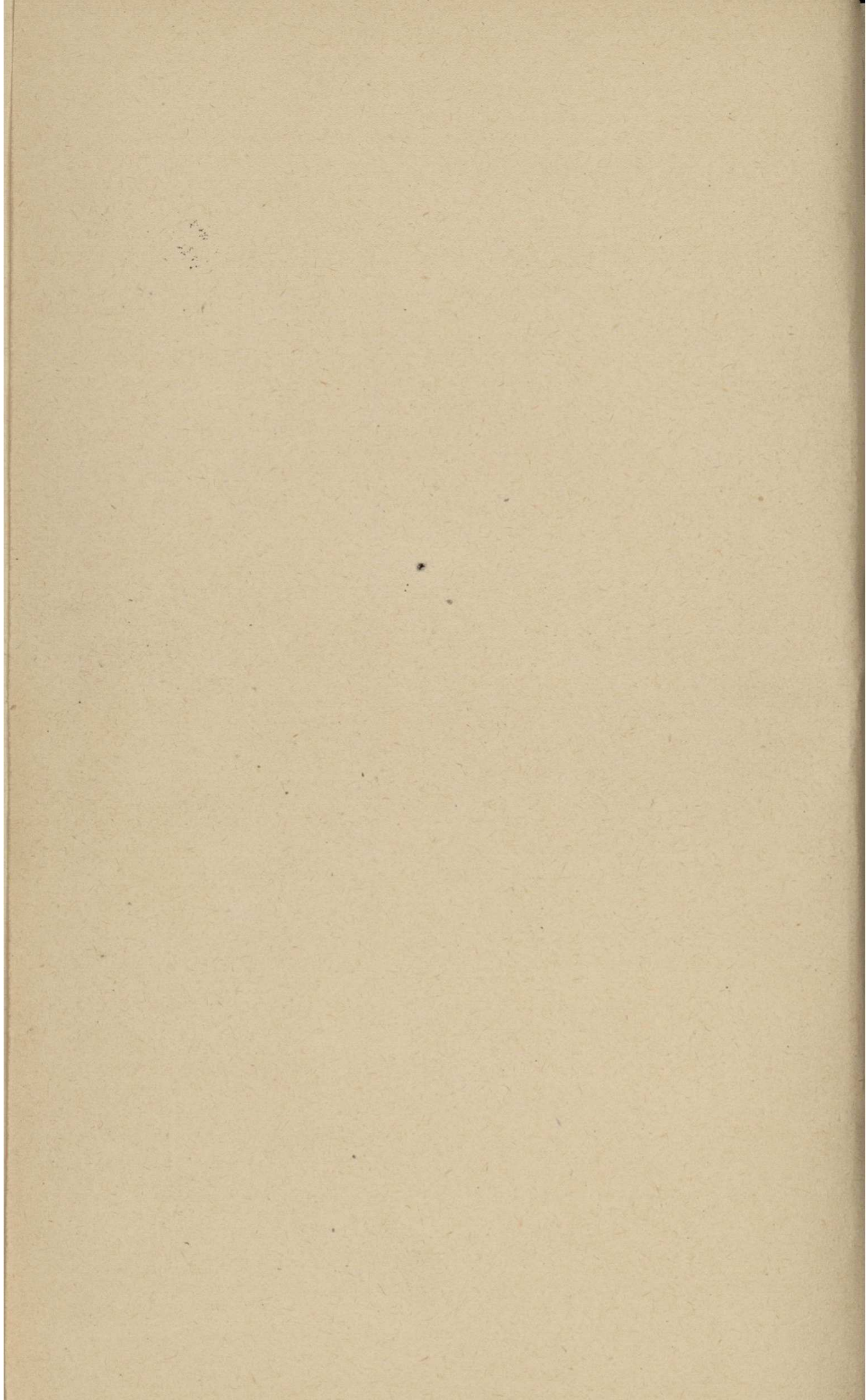
WIE





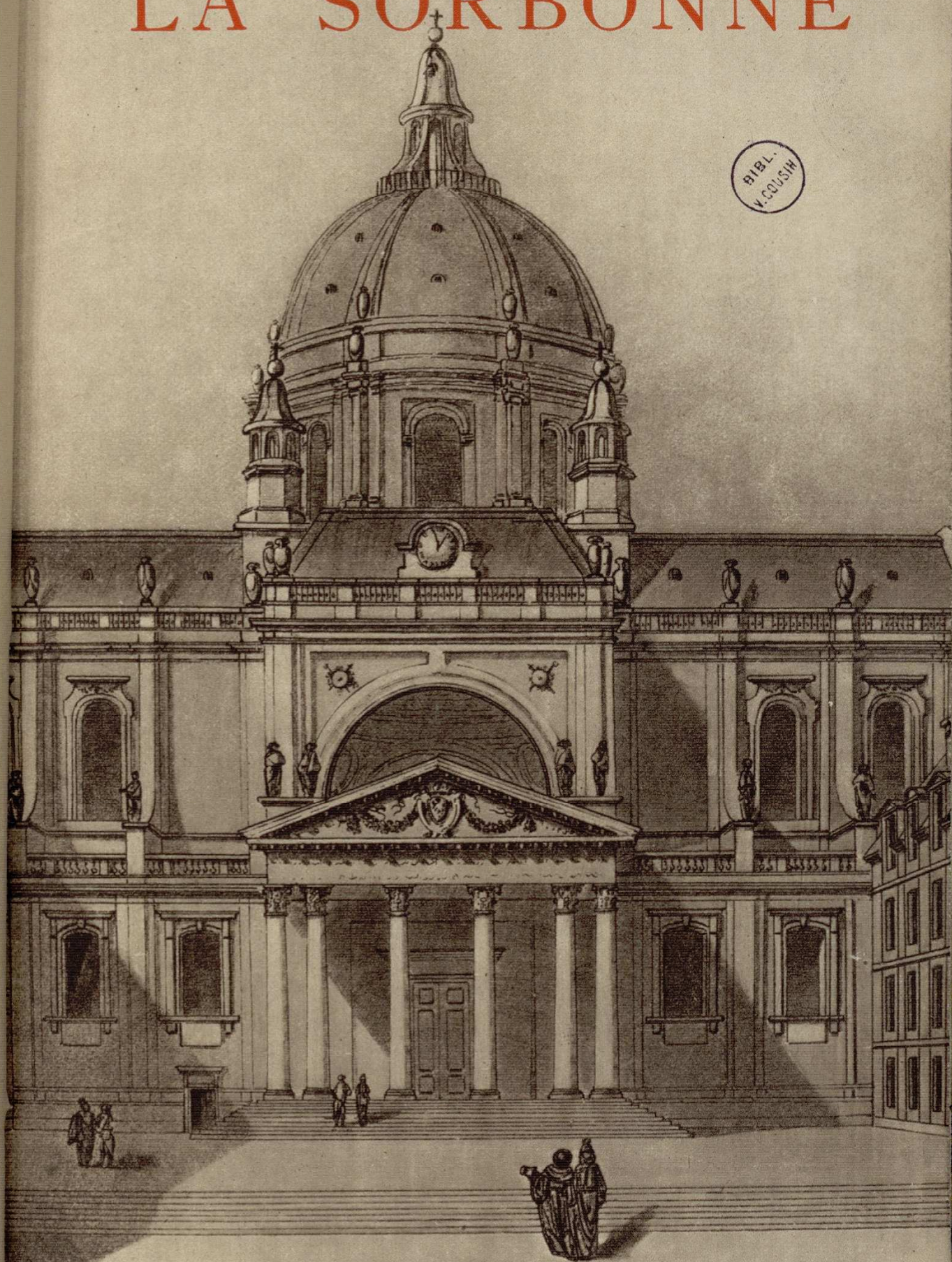






24086

LA SORBONNE



LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

INSTITUT DU PANTHÉON

38, Rue des Écoles, PARIS

(En face du Collège de France) Téléphone : Gobelins 22-00

École spéciale de Langue française pour les Étrangers

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES par Professeurs diplômés

EXTRAIT DU PROGRAMME DES COURS :

(Nombre d'élèves par cours : 12)

COURS A. — (Commencants). — Étude des éléments de la langue. — Grammaire élémentaire.

COURS B. — Cours de Conversation française.

Ces cours de 1^{er} et de 2^e degré ont pour but d'offrir aux Étrangers ayant une certaine connaissance de la langue les moyens de se perfectionner par des conversations journalières sous la direction de professeurs expérimentés.

COURS D. — Explication de texte.

Gallicismes-Grammaire (2^e degré).

COURS C. — LECTURES LITTÉRAIRES.

Ces lectures faites chaque jour (une heure) par des professeurs et des artistes ayant une parfaite diction, ont pour but de donner aux étrangers une connaissance plus approfondie des chefs-d'œuvre classiques, romantiques et modernes de la littérature française (théâtre et poésie) et une parfaite compréhension de la langue parlée, par une éducation rationnelle de l'oreille. Elles leur fournissent le moyen d'acquérir une juste vue d'ensemble sur les productions littéraires des XVII^e, XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles.

Les lectures sont spécialement recommandées aux élèves étrangers de la Faculté des Lettres qui désirent acquérir une connaissance complète de l'esprit des chefs-d'œuvre de la littérature théâtrale française.

COURS E. — Enseignement spécial de la phonétique. — Théorie et pratique.

Tarif du Cours A (une heure chaque jour)	360 francs par trimestre
Tarif des Cours B, C, D (6 fois par semaine)	120 — par mois
— — (3 fois —)	80 — —
Tarif du Cours E (3 fois par semaine)	90 — —

COURS DE VACANCES. De Juillet à Septembre.

Programme complet et tarif des leçons particulières franco sur demande.

ANNEXE D'ÉTÉ DE L'INSTITUT DU PANTHÉON BRETAGNE BORD DE MER (Juin-Septembre)

JOLIES VILLAS -:- BAINS DE MER -:- TENNIS

Vie de famille **STUDIEUSE** et **ATTRAYANTE** - Professeurs français diplômés - Cours - Leçons - Conversation corrigée - Excursions

Nombre de pensionnaires limité

Prospectus avec tarifs franco sur demande

Pour tous renseignements, s'adresser au **SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT**, 38, rue des Écoles. — Ouvert tous les jours de 10 heures à 18 heures.

LA SORBONNE



UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE

13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv.

SIGB

Sibil

SU

012503428

VCS8=

Cote

~~UC~~ 24056

1154832119





THESE DE THEOLOGIE DE LOUIS DE SAINT AMOUR
Soutenue en Sorbonne le 11 avril 1641. Gravure de Michel Lasne représentant Louis XIII entouré de personnages allégoriques ; à droite et à gauche des scènes évoquant quelques événements du règne de Louis XIII.

24056
Jean BONNEROT

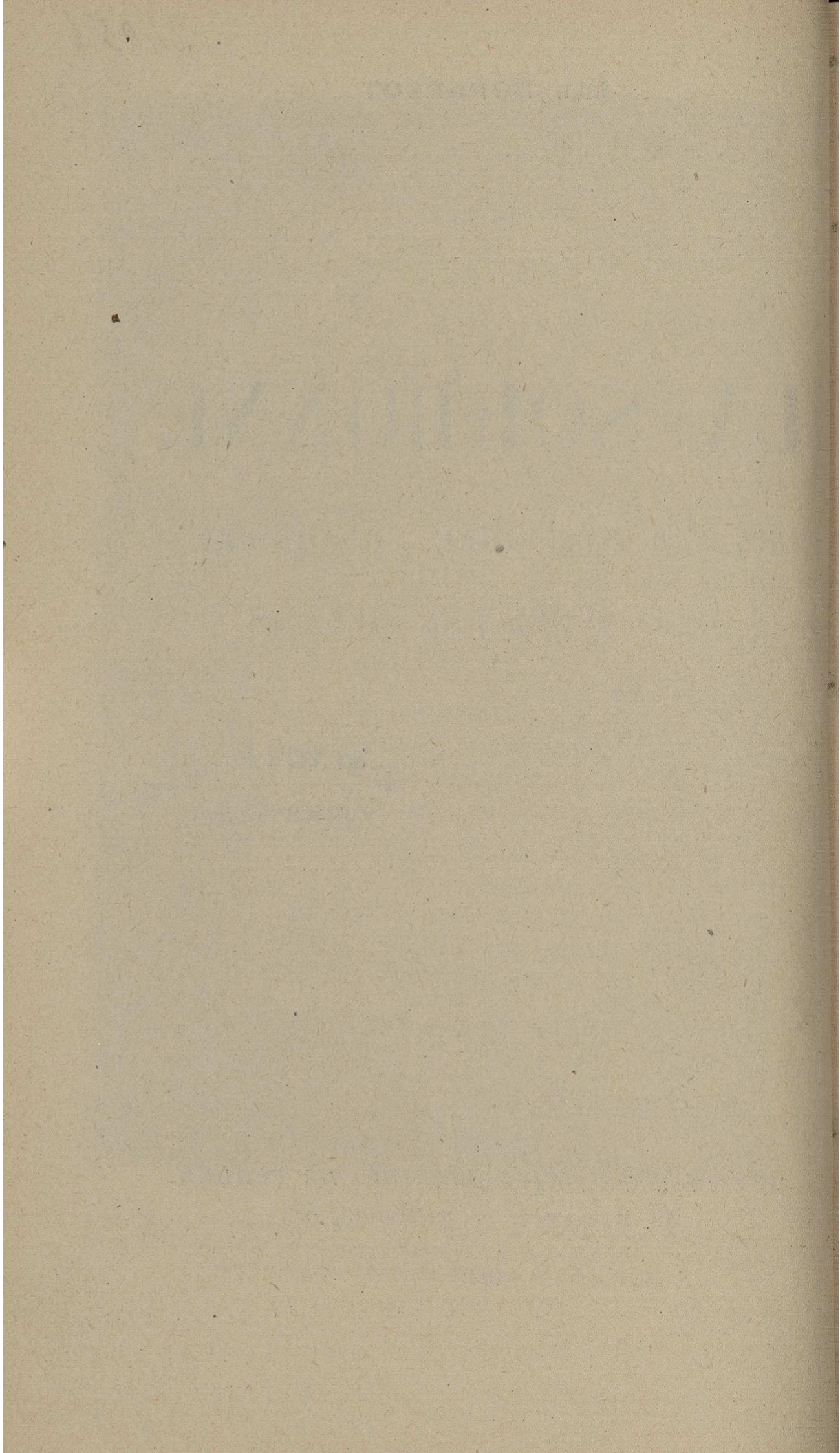
LA SORBONNE

SA VIE, SON RÔLE, SON ŒUVRE
A TRAVERS LES SIÈCLES

BIBLIOTHÈQUE
Victor-Cousin

PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

—
1927



Dans l'Histoire il est des noms sonores qui contiennent et résument des siècles de souvenirs. Ils franchissent les âges vêtus de gloire et environnés de légendes, mais au travers des bouleversements sociaux ils perdent leur signification précise : seule la Renommée maintient leur vie comme un souffle et perpétue leur voix. Les hommes, confondant les idées et les choses, continuent à prononcer leurs syllabes illustres sans savoir exactement ce qu'elles désignent ou ce qu'elles symbolisent : la Sorbonne est un de ces noms magiques.

Ces pages sont moins une histoire de la Sorbonne — une longue vie humaine suffirait à peine pour oser l'entreprendre — qu'un simple mémorial de la grande maison universitaire, nourricière des Lettres et des Sciences, où depuis des siècles sont venus s'instruire et prendre leurs grades des milliers et des milliers de Français et d'étrangers, jeunes gens et plus récemment jeunes filles, en suivant les leçons de maîtres réputés.

Combien de ceux-ci, évoqués par un portrait ou par une inscription, n'éveillent dans la mémoire qu'un mot pareil à une ombre indécise ; du moins l'énumération de leurs titres — où d'aucuns voudraient voir une fastidieuse épitaphe — en prolongeant l'attention empêchera qu'on ne répète leurs noms comme de vaines syllabes mortes.

Les dates y ont été multipliées, moins pour faire étalage d'une pédante érudition que pour jalonner les années et marquer d'un signe précis la vie des hommes et des choses, et les notes foisonnent au bas du texte, autant pour servir de preuves que pour guider les curieux dans d'autres recherches.

Héritière d'une renommée six fois centenaire, la Sorbonne l'a maintenue à travers les âges : elle n'a cessé de l'accroître et de la grandir. Il ne lui a manqué ni détracteurs ni ennemis : ces attaques sont des hommages, elles l'effleurent sans l'entamer de même que les coups d'épée se brisent sur le roc.

Trois fois ses bâtiments trop étroits furent agrandis et trois fois ils se dressèrent plus amples et plus riches. Elle fut tour à tour, a-t-on dit, pulchra, pulchrior, pulcherrima et ces trois épithètes résument les trois phases de ses agrandissements. Mais au milieu des transformations architectoniques elle demeurait idéalement la Sorbonne. Simple collège au XIII^e siècle, devenue la grande école de théologie de tout le Moyen âge et le sanctuaire de la scolastique, elle fut une

des quatre pierres angulaires sur lesquelles s'édifia l'Université de Paris. Asile et berceau de l'imprimerie naissante, elle a été, elle reste le lieu de rendez-vous de tous ceux qui en France ont honoré les Lettres et enrichi les Sciences. Ceux qui, parvenus à l'âge d'homme, ont reçu un jour cet enseignement, ont acquis une certaine tournure d'esprit, se sont initiés à certaines méthodes qui créent entre eux d'indissolubles liens. Ils ont fait partie d'une société libre où ils ont formé leur pensée et appris à orienter selon de saines disciplines leur savoir et leur goût. En dépit des diversités d'opinions et de tendances, ils ne sont pas les uns pour les autres des étrangers. L'âge pourra modifier les traits de leurs visages, leurs pensées conserveront le souvenir de paysages admirés et compris en commun et dans leurs yeux brille une même flamme qui les rapproche ; quand, au détour d'une route, selon les destinées de la vie, ils se rencontreront, ils se reconnaîtront toujours : le nom de Sorbonne où ils furent ensemble étudiants est entre eux une lettre de créance plus forte que tous les passeports diplomatiques ; jadis leurs lointains ancêtres, après avoir disputé sur les bottes de paille de la rue du Fouarre, se retrouvant au bout du monde, se serraient la main et prononçaient les mots pleins de souvenirs : *Fuimus simul in Garlandia*. Aujourd'hui ils disent : « Nous avons été ensemble en Sorbonne. » Il y en a de par le monde des milliers qui sont venus ou qui viennent étudier en Sorbonne.

Que ces pages leur soient dédiées en témoignage de fraternité, en gage de bon accueil, par un des leurs qui, depuis un quart de siècle, s'efforce de s'instruire dans l'ombre de la grande Sorbonne et, selon la formule ancienne, que soient excusées les fautes de l'auteur.

16 janvier 1927.

1256.

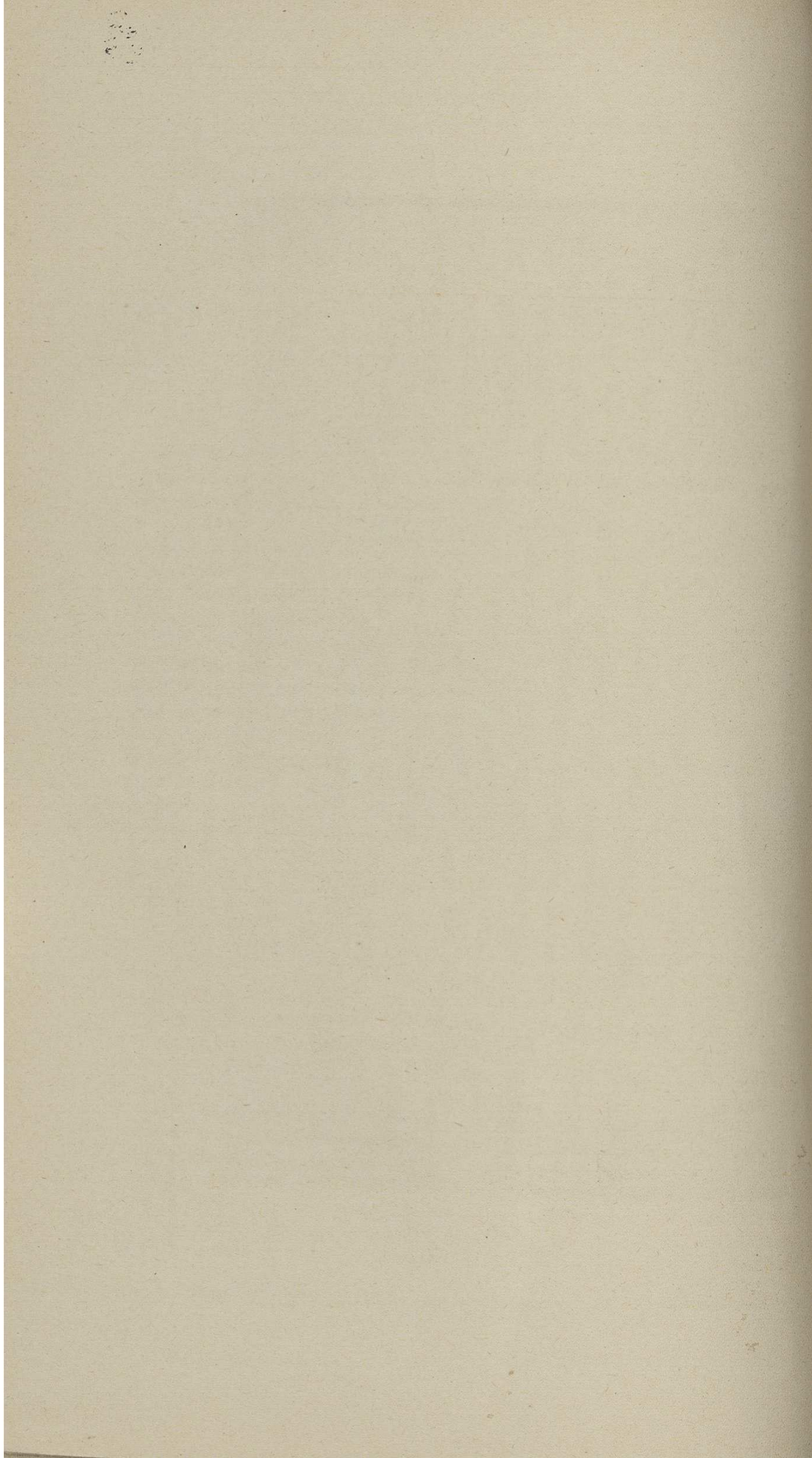
ARCHIVES
DE LA FONDATION
DE LA SORBONNE

Lud. dei gra franc rex uniusie presentes litteras inspect. salt. Notum facimus
quod nos magister Robertus de Sorbone canonicus Cameracensis dedimus et concessimus ad opus
scolarum qui ibi morantur sicut domum que fuit Johannis de Aurelianensis. cum stabulis
que fuit petri poulane contriguis eidem domui que domus cum stabulis sita sunt parisi
in vico de coupe gueule ante palacium tunc preterea punitum cum dicto magistro decem fess
augmentari censibus quos habebamus super granchiam que fuit Johannis de balneolis sitam in deo vico
ad decem solidos augmentari censibus quos idem magister habebat super domum que fuit philippi de
fontaneto in eodem vico sitam quos decem solidos idem magister nobis omnino quitavit et
concessit et nos similiter eidem quitavimus et concessimus imperpetuum alios decem solidos antedictos.
In cuius rei testimonium presentibus litteris nostris fecimus apponi sigillum. Actum parisi. Anno
domini millesimo. ccc. quinquagesimo. sexto. averse february.

BIBL.
MUSEUM

CHARTRE DE FONDATION DE LA SORBONNE, FEVRIER 1257, (ANCIEN STYLE 1256) (Arch. Nat.)

par laquelle le roi Louis IX (Saint-Louis) accorde à son chapelain, Robert de Sorbon, une maison située rue de Coupe Gueule,
(aujourd'hui rue de la Sorbonne), devant le Palais des Thermes (5^e ligne), pour y établir une demeure à l'usage des pauvres
maîtres étudiants en Théologie. (Cf. p. 3 et 73)



HISTOIRE DES BATIMENTS DE LA SORBONNE (1253-1927)

C'est en 1253 qu'un chanoine de Cambrai, Robert de Sorbon, fonda avec l'appui du roi saint Louis, au flanc de la Montagne Sainte-Geneviève, une maison pour recevoir « seize pauvres maîtres ès arts, aspirants au doctorat de théologie ».

Deux siècles de disputes scolastiques et d'enseignement avaient préparé cette œuvre : à la fin du ix^e siècle, les leçons de dialectique et de musique du moine Remi d'Auxerre, les cours publics du chanoine liégeois Hubold (990) et ceux de Lambert, disciple de Fulbert de Chartres (1022) et du parisien Drogon; enfin les célèbres leçons de Guillaume de Champeaux (1097) à l'école cathédrale et celles de son disciple et rival Pierre Abélard (1102-1136), avaient attiré dans Paris une grande affluence d'étudiants de tous pays.

Longtemps Notre-Dame les accueillit et les groupa sous son ombre sainte : mais la cité trop étroite ne put les retenir; Abélard en lutte avec l'autorité épiscopale se place sous la protection de l'abbé de Sainte-Geneviève, entraînant avec lui ses écoliers sur la rive gauche de la Seine.

Si grande était leur multitude émancipée qu'ils se groupèrent, maîtres et étudiants, en corporation, Universitas, pour se soustraire à la tutelle de l'évêque : ainsi naquit spontanément l'Université à l'aube du xiii^e siècle et sans qu'un acte pût en préciser la date. La nécessité, le hasard des événements, le besoin de nouer des liens valables entre maîtres et disciples avaient, d'un seul élan, constitué un corps vivant. A défaut d'habitat commun qui pût l'abriter, il eut des hôtelleries que fondèrent de riches étrangers, et les flancs de la montagne Sainte-Geneviève se peuplèrent de collèges.

L'enseignement s'était élargi et diversifié : Arts libéraux, Droit et Médecine, Théologie constituent selon leurs disciplines quatre nouveaux groupements ou Facultés en même temps que les étudiants et maîtres, se rapprochant selon leur pays d'origine, leur langue et leurs sympathies, s'assemblèrent en quatre « Nations » : Nation de Normandie pour les Normands et Bretons, Nation de Picardie pour les Picards et les Wallons, Nation d'Angleterre, qui devint après 1346

Nation d'Allemagne, pour les Anglais, Allemands et Suédois, et Nation de France pour ceux de souche latine et principalement des provinces métropolitaines de Paris, Sens, Tours, Reims et Bourges.

Chaque Nation avait un procureur, plus tard chaque Faculté élut un doyen : à partir de 1245 il y eut un recteur, chef temporaire de toute l'Université, élu pour trois mois par les Quatre Nations des Arts. Sous ses ordres se tenaient les autres suppôts de l'Université (*suppositi*) syndic, trésorier, greffier, grands et petits messagers, parcheminiers, libraires relieurs, écrivains et bedeaux ou sergents de l'Université.

Au cours des années les attributions et les modes de vie ont changé, comme un paysage évolue selon les siècles, mais les grandes lignes qui en dessinaient le contour sont demeurées pareilles aux routes immuables sur l'horizon. Les titres mêmes des fonctions se sont transmis parce qu'ils sont restés au-dessus des désunions comme le symbole d'une hiérarchie qui avait fait ses preuves.

Cependant l'Université s'organisait et au hasard des événements prenait forme et visage : quelques dates pour situer dans le temps les traits qui se précisent, le contour plus parfait qui se modèle : 1200, il y a eu échauffourée et mort : une charte de Philippe-Auguste soustrait l'Université à la juridiction civile pour la soumettre à celle de l'évêque, interdit au prévôt d'arrêter les écoliers, demande pour eux protection et assistance aux laïques et reconnaît ses droits et privilèges. — 1213, grâce à l'intervention du pape Innocent III, une convention, confirmée en 1215, enlève au chancelier de Notre-Dame toute autorité sur l'Université et sanctionne les règlements d'études établis par les maîtres. — 1231, l'Université a le droit de suspendre ses cours et sermons si justice ne lui est pas rendue. — 1252, elle obtient un sceau propre, insigne et garant de son indépendance.

Mais que de détails infimes échappent dans ce coup d'œil d'ensemble ! les nuances incessantes qui différencient nations et facultés disparaissent et se fondent en quelques teintes uniformes ; l'œil ne retient que les couleurs dominantes, la mémoire garde une impression paisible et lointaine de ce qui fut perpétuelle tourmente et incertitude.

Que ces faits exacts, rapidement jetés comme des touches de peinture, que ces dates, brèves comme des traînées de lumière, forment le décor du siècle sur lequel va apparaître la maison de Robert de Sorbon.

La turbulente jeunesse des écoliers s'entassait dans les rues tortueuses de la montagne Sainte-Geneviève ; celle-ci dressait son dôme énorme, balafré de ruelles, boursoflé de maisons en grappes, hérissé d'églises : Mathurins, Saint-Benoit, Bernardins, Cordeliers, dont les clochers piquent le ciel. Les lieux de débauche avoisinent les échoppes où se font les cours. Pauvres, mais avides de science, les écoliers se contentaient de cahiers qu'ils rédigeaient en classe sous la dictée de

leurs professeurs ; ils erraient par les rues, mendiant leur nourriture et poussant leur appel lamentable :

*Les bons enfans orrez crier
Du pain nes veuil pas oublier (1)*

Oui ! entendez-les crier « Du Pain », et veuillez ne pas les oublier ! Puis le soir, pêle-mêle, à l'ombre d'un porche ou sur le carrelage d'un couloir, ils s'entassaient et dormaient. Il n'y avait pas de maisons pour les abriter, et lorsque des propriétaires parfois consentaient à leur louer quelque soupente malsaine, ils leur faisaient payer fort cher l'aumône de l'hospitalité. L'Université intervint et voulut taxer les loyers : protestation des bourgeois. Une bulle de Grégoire IX (1244) ordonne qu'une commission mixte, composée de deux maîtres de l'Université et de deux bourgeois élus, fixerait le taux des logements.

Robert de Sorbon bâtit son collège

Triste et pénible situation. Un chanoine de Cambrai, nommé Robert, devenu chapelain du roi saint Louis s'en émut. Né le 9 octobre 1201 à Sorbon, près Rethel, il a, selon l'usage, joint à son nom celui de son village, et c'est sous ce vocable nouveau, Robert de Sorbon, que l'histoire et la gloire ont gardé son souvenir, en attendant que la renommée, lui décernant des honneurs populaires, attribuât à la rue voisine, puis à la maison elle-même qui y était située, le nom champenois de son fondateur.

Possesseur de quelques maisons et de rentes dans Paris, Robert s'ouvrit un jour au roi d'un projet : bâtir une demeure où les pauvres maîtres étudiants en théologie trouveraient, avec le vivre et le coucher, une église pour prier, une salle pour méditer, une bibliothèque pour lire et s'instruire. A vrai dire, il avait déjà commencé depuis 1245 environ (d'où cette incertitude des dates chez les historiens) à fonder cette « congrégation » d'écoliers et à lui offrir un asile ; une inscription encore visible au XVII^e siècle, et qui était apposée sur la façade intérieure, portait la date de 1253. Le roi approuve l'idée, et en février 1257 accorde à son chapelain, par acte, une maison et des écuries situées *in vico de Coupegueule ante palatium Thermarum* (2). Cette rue Coupegueule devant le Palais des Thermes était mal réputée à cause des meurtres qui s'y perpétrèrent, aussi fut-il facile d'obtenir de la clore à chaque extrémité par des portes. L'emplacement trouvé était encore modeste ; il fallut l'agrandir par des achats et échanges de terrains, arpents de vigne ou étables et lui assurer des subsides. (Cf. reproduction de la Charte, pl. I, page 1.)

(1) *Crieries de Paris*, par GUILLAUME DE VILLENEUVE, dans *Fabliaux et contes des poètes du XI^e au XV^e siècle*, pp., Méon, II, p. 281.

(2) Documents relatifs à la fondation et aux premiers temps de l'Université de Paris, publiés par R. P. HENRI DENIFLE, *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, X, 1883, p. 243-267, avec fac-similé de la Charte de 1257.

Robert, avec une persévérance admirable, ne cesse de négocier : on estime à 141 les contrats qu'il signe, hypothéquant son bien, échangeant des terres ou obtenant des dons. Il intéresse à son œuvre quelques riches chanoines, Guillaume de Chartres, Robert de Douai, le cardinal Geoffroy de Bar qui, libéralement, lui ouvrent leur bourse, et obtient que des legs, par testament, viennent grossir les revenus de la maison, le jour où il ne sera plus là pour la défendre. A la communauté de Robert, le roi accordait son appui et les papes Alexandre VI et Urbain IV leur protection, en la proclamant utile à la religion et aux lettres.

Enfin, pour assurer le recrutement des jeunes clercs qui se préparent aux études théologiques, Robert institua en 1271 un collège spécial où se donnaient des leçons élémentaires, ce fut la Petite Sorbonne, qui devint le Collège de Calvi, près du Collège du Plessis. Il mourut le 15 août 1274, proviseur de son Collège, lui léguant ses immeubles et sa bibliothèque ; l'œuvre accomplie était belle et noble. Si ses ouvrages (1) un peu frustes *De la Confession* ou *De la Conscience*, ou ses sermons, encore qu'éclairés de traits malicieux, ne décèlent pas un théologien de grande originalité, les statuts qu'il rédigea pour la Communauté, l'exemple qu'il légua à ses successeurs, attestent un bon sens pratique, une clairvoyance et une bonté peu communes (2). Si parfaites étaient ses maximes de vie, si forte la tradition qu'il imposa comme règle, que l'Abbé de Foucault, en 1808, admirait cette institution demeurée intacte après six siècles et conservant ses usages aussi fidèlement qu'une croyance.

Si les pierres de la maison fondée par Robert de Sorbon ont elles-mêmes péri au cours des siècles, du moins on peut, en écoutant la voix des Archives, réédifier en pensée la silhouette de ces bâtiments et, pénétrant à la suite d'un des associés, feuilleter avec lui le registre des prieurs, assister à une soutenance de thèse, visiter la chapelle et s'asseoir à une table de la bibliothèque.

Sur les anciens plans en relief (3) de Paris le quartier où s'assemblent les écoles a déjà pour titre en banderole son propre nom « l'Université » ; les collèges se sont bâtis à l'exemple et sur le modèle de celui de Robert de Sorbon et se sont accrochés aux pentes du mont, grappes d'essaims autour de la ruche mère. Mais celui-ci est vite devenu le centre de la Faculté de Théologie, le jour où vers 1270 les spécialités se sont divisées et constituées en Facultés, tandis que la Faculté de Décret ou de Droit s'établissait au Clos Bruneau, et celle des Arts rue du Fouarre. Déjà on ne dit plus la maison de Robert de Sorbon, mais tout uniment la Sorbonne ; ses bâtiments de forme un peu cahotées, s'imposent au regard par leur masse et leur ampleur ;

(1) Henri JADART, *Robert de Sorbon, Essai sur son origine, sa vie, ses écrits*, dans *Recueil des travaux de l'Académie de Reims*, 1875-76, LX, p. 40-98.

(2) Cf. Abbé P. FERRET, *La vieille Sorbonne, sa fondation et son organisation au Moyen âge*, dans le *Bulletin du Comité d'histoire du diocèse de Paris*, p. 98-118, 1884.

(3) Cf. aussi plus tard les plans de Braun (1509), de Ducerceau (1560), de Math. Merian (1615), de Gomboust (1652), de Lacaille (1714), de Turgot (1735), etc.

c'est plutôt une série de maisons inégales raccordées entre elles et rattachées par des murailles qui font la chaîne comme une forteresse étagée sur une montagne. La rue s'incline si fortement que les trente-six fenêtres, étroites comme des meurtrières, ne sont jamais de même niveau et semblent en sautillant esquisser, sur la façade bossuée, un escalier fantastique en chausse-trappes. L'aspect en est pauvre et digne, comme un vêtement qui fut longtemps rapiécé, mais cette dignité incline au respect. Pendant près d'un siècle ce ne sont que réparations de toitures, consolidations de murs. La rue des Poirées où se tenait le Collège de Calvi, demeure presque gratuite des écoliers, la rue des Deux-Portes qui se prolongeait sous le nom de rue de Sorbonne et la grande rue Saint-Jacques dessinent leurs fossés alentour de la demeure qui, plus au Sud, s'appuyait au Cloître Saint-Benoît, avec lequel s'élevaient maints procès.

Pauvreté n'est pas honte, quand elle est égale pour tous, et dans la maison de Robert tous l'acceptaient joyeusement, parce qu'ils avaient pour règle de vie ces lignes que retrace, en l'an 1459, le livre des Prieurs : « *Vivere socialiter et collegialiter et moraliter et scholariter* » ; ici l'on s'est réuni pour vivre dans une communauté aimable et irréprochable en travaillant.

Si un jour, aux environs de l'an 1500, on obtient de franchir la porte qui ferme la rue de Sorbonne à l'angle de la rue des Poirées, on longe à droite le Collège de Calvi, à gauche les Écoles Extérieures, où depuis 1470 se réunissent maîtres et étudiants qui ne font pas partie de la Société.

Plus bas, faisant suite à Calvi, on rencontre avec ses trois tours octogones, coiffées de toits aigus, la nouvelle chapelle érigée en 1322, pour laquelle le roi Philippe V le Long a fourni le bois. Puis pénétrant par la voûte basse qui sert d'entrée, on est admis dans l'intérieur du Collège : une vaste cour séparée en deux par des degrés, à droite un bâtiment carré où se resserrent les écoles, les salles d'examen et la grande salle commune aux délibérations de la Compagnie et aux repas : au delà, en lisière d'un jardin qui l'isole du bruit et l'enveloppe de recueillement, le long quadrilatère de la bibliothèque (1), ou, pour garder le terme ancien, la librairie, de quarante pas de long sur douze de large ; le long des murs, des tablettes où sont rangés les livres que l'on consulte sur des pupitres alignés au milieu de la salle ; il y en a vingt-huit avec leurs sièges portant comme signe une lettre de l'alphabet : les livres sont la plupart munis à leur reliure d'une chaîne, assez longue toutefois pour pouvoir être transportés. A la grande salle de consultation succède une autre, plus modeste, qui servait de réserve. A mi-hauteur, ainsi que dans une chapelle, s'ouvrent trente-six fenêtres où la lumière en se tamisant anime et colore les portraits des bienfaiteurs du Collège : Robert et ses successeurs sont là, dans la pose attentive et immuable que le peintre a fixée sur le vitrail ; ils tiennent compagnie, au delà de la mort, à ceux qui

(1) Alfred FRANKLIN, *Les Anciennes bibliothèques de Paris*, 1867, I, p. 222-317, et aussi du même, *La Sorbonne, ses origines, sa Bibliothèque...*, 2^e édition, 1875.

continuent leur œuvre ; ils les encouragent de leur présence et de leur lointain exemple et les incitent au travail. *Sacer et augustus locus*, dit le règlement. Oui c'est bien un lieu sacré et auguste où l'on ne peut être introduit qu'en robe et en bonnet. La lecture terminée, il est bon de réfléchir et de méditer, à petits pas, en se promenant au long de la galerie couverte qui entoure la librairie. Puis quand l'ombre du soir s'épaissit, chacun rentre chez soi, car il est interdit, par prudence, d'apporter de la lumière. Les docteurs, ainsi que les clercs et étudiants hospitalisés, regagnent, en traversant les cours et le jardin, leur logis, ou, s'ils ne sont pas encore parmi les heureux bénéficiaires, rejoignent leur demeure située dans le voisinage.

Hôtes et Associés de la Maison de Sorbonne

Insigne et rare honneur d'être admis à faire partie de la Maison de Sorbonne ! En dehors des bénéficiaires, c'est-à-dire des étrangers qui moyennant redevance y pouvaient séjourner quelques mois, et des étudiants pauvres suivant les cours et à qui on offrait la pension, il y avait les hôtes et associés. Un certain nombre de chambres leur étaient réservées, seize au début, puis vingt, puis vingt-cinq : le chiffre ne dépassa jamais trente-six (1).

On ne devenait hôte et associé qu'après examen consistant en une thèse appelée, du nom du fondateur, Robertine et dont on pouvait obtenir dispense, et après une sévère enquête : puis la compagnie votait par trois fois au scrutin secret : jugement sans appel. De plus il fallait avoir enseigné la Théologie. Les heureux élus prêtaient serment à la chapelle. L'égalité parfaite régnait entre tous : *Omnes sumus sicut socii aequales* ; ceux qui étaient riches versaient une somme d'argent pour compléter une bourse en faveur d'associés moins favorisés de la fortune. A sa tête la Compagnie avait un proviseur chargé de régler les affaires du dehors et les questions de discipline et de recevoir les serments ; un prieur gardien des clefs et surveillant des études ; un procureur administrant le budget et un bibliothécaire.

La discipline de la maison, telle que l'établit Robert et telle qu'à travers les siècles elle se maintint sans variante, est un modèle comme règle de vie. Aussi les hôtes étaient-ils fiers de porter le titre de bachelier ou docteur de la Maison de Sorbonne, et les associés celui plus noble encore de bachelier ou docteur de la Maison et Société de Sorbonne. Chaque jour on commentait la Bible et les Sentences des Pères ; chaque samedi il y avait dispute, c'est-à-dire discussion : le sermon et la lecture complétaient l'enseignement. Quatre fois l'an, la veille de grandes fêtes, Annonciation, Pentecôte, Assomption, Fête

(1) Une liste des proviseurs, hôtes et associés de la Maison de Sorbonne depuis 1253 jusqu'à 1500 se trouve dans le manuscrit 1228 (ancien 134) de la Bibliothèque de l'Arsenal, p. 336 et s. ; elle est reproduite dans Alfred FRANKLIN, *La Sorbonne, ses origines...*, 2^e édition, 1875, p. 222-231.

des Morts, étaient convoquées les assemblées générales. Admirable harmonie ! et comme ils disent vrai les vers latins anonymes écrits par un disciple de Robert : « Sorbonne la bonne offre libéralement à ses fils trois biens à goûter : les livres, la table et le logement ; une société agréable, une règle bienfaisante, une paix pleine de béatitude. »

L'Hôtellerie des pauvres maîtres étudiants en Théologie mérite bien le qualificatif de « Prytanée » que lui donne son historien Hémeré. Le renom de sa sagesse et l'étendue de son savoir justifient sa suprématie : on disait qu'elle était la réunion des lettres et des sciences ; dans le monde entier (1) elle servait d'exemple et de partout l'on accourait pour puiser à cette source de science. Les témoignages de Luther, l'appelant la plus célèbre et la plus excellente école ; du chancelier Et. Pasquier et tant d'autres qui ont vanté la maison de Robert attestent sa grandeur et son influence.

L'une des épreuves imposées aux bacheliers pour la licence avait lieu en Sorbonne et se nommait la Sorbonique : nouvelle consécration de sa renommée.

Imprimerie installée en Sorbonne

Enfin les premiers livres imprimés en France portent dans un coin de page l'indication latine de Sorbonne parce que, de 1470 à 1473, c'est à l'ombre de la vieille maison, dans un bâtiment isolé situé derrière la chapelle de 1326 et près de la rue Saint-Jacques, que Michel Freiburger et ses compagnons, Ulric Gering et Martin Crantz, gravèrent leur alphabet de lettres et de signes et installèrent leurs lourdes presses de bois sous la protection éclairée du prieur Jean Heynlin, ou de La Pierre, ancien recteur, et du bibliothécaire Guillaume Fichet qui les avait appelés. (Cf. p. 74-75.)

Dès lors la corporation des parcheminiers et copistes parisiens va disparaître devant l'industrie rivale. Au lieu de ces copies coûteuses et souvent incorrectes, étudiants et professeurs auront des textes exactement établis, tous semblables et d'un prix relativement peu élevé. Tout ce qui se dit et se pense peut être écrit, transmis et conservé à la mémoire de la postérité. 1470 ! grande date dans l'histoire de la pensée en France. La Sorbonne n'a pas été mêlée directement à cette naissance de l'imprimerie, mais elle lui a prêté son local, « asile de l'étude et de la science », comme dit G. Fichet dans une lettre au prieur Jean de la Pierre, rappelant le mot de Platon à la louange d'Aristote. Mystérieusement elle s'y associe et protège l'œuvre naissante. Et cependant aucune inscription n'a évoqué dans les siècles et ne rappelle encore aujourd'hui que dans son enceinte a été installée la première presse française.

De cette Sorbonne primitive rien n'est demeuré ; le temps a fait son œuvre : pas une estampe, pas un dessin n'a conservé le visage

(1) Cf. Alex. BUDINSKY, *Die Universität Paris und die Fremden an derselben im Mittelalter...*, Berlin, 1876, 234 p.

de cette maison illustre ; la pierre la plus dure s'effrite et devient poussière dans les ruines. Mais la voix de Robert et de ses disciples se fait encore entendre lorsque l'on rouvre les cartons d'archives, gonflés de parchemins, lorsqu'on lit le testament du fondateur et le règlement de sa maison, charte de sa discipline, ou le livre des Prieurs, mémoire à travers les siècles de sa laborieuse vie, lorsqu'on touche, à la Bibliothèque Nationale, les trente-six manuscrits qui portent son nom, *Magister Robertus de Sorbonio*, et tous ceux donnés à la bibliothèque par des bienfaiteurs, ses amis ou ses successeurs, et qui ont à la feuille de titre le cachet emblématique à la roue dont tous les rayons semblables participent au même effort égal et continu. Ce cachet n'a été apposé qu'à partir de 1743 par le bibliothécaire Jean-Baptiste Ladvocat. Mais cette roue de Sorbonne remonte à l'origine même de la maison, puisqu'elle figure dans les armes de son fondateur Robert de Sorbon, qui consistaient en « une roue de fortune » (1), par allusion à *sors bona* ; au xvii^e siècle on y ajouta en exergue ces mots du Psaume 76, verset 19, *vox tonitruï tui in rota*, pour rappeler ses décisions et ses censures parce que, selon le langage biblique, dans la roue de la Fortune se fait entendre la voix de Dieu. Tous les portraits de Robert de Sorbon, notamment ceux que graveront Montcornet, E. Desrochers, Jollain et Radigue, montrent l'écusson à la roue fleurdalisée. (Cf. reproduction pl. IV, p. 24-25.)

Richelieu reconstruit la Sorbonne

Au début du xvii^e siècle, il y avait des années que la maison s'effritait et menaçait de s'effondrer et la pauvre Société n'aurait jamais la fortune nécessaire pour les relever et bâtir une Sorbonne neuve. Mais une œuvre qui a un tel passé acquiert, par là même, une force qui l'empêche de disparaître. Si la pierre matérielle périt, l'édifice moral dont elle était l'assise ne meurt pas.

Richelieu entreprit de rebâtir sur de nouveaux plans la Sorbonne. Il avait vingt et un ans et venait d'être nommé évêque de Luçon (début 1606) quand il sollicita et obtint, en août 1606, les dispenses du temps d'étude prescrit pour se présenter aux examens et, dès son retour de Rome où il était allé pour se faire sacrer évêque, il soutint (2), en camail et en rochet, sa « tentative » le 29 octobre 1607 avec un grand succès et, le 31, il était admis dans l'hospitalité et société de la Maison de Sorbonne.

(1) Cf. COETLOGON et TISSERAND, *Les Armoiries de la Ville de Paris, sceaux, emblèmes, couleurs, devises...*, p. 174. Cette roue figure également sur le Sceau de la Sorbonne, et une pièce des Archives nationales de l'année 1758. Elle ressemble un peu, à la regarder rapidement, à l'escarboucle, cette pièce héraldique qui figure une pierre précieuse projetant des rayons ou rais, au nombre de huit et terminés par des fleurs de lys.

(2) AMELOT DE LA HOUSSEY dans ses *Mémoires*, t. I, p. 36, au mot Actes, raconte que la thèse de Richelieu avait pour titre ces paroles de l'Écriture : « *Quis erit similis mihi ?* » et que l'on y vit plus tard une prophétie. Le registre de Sorbonne, retrouvé par Avenel, est muet sur ce détail, mais la légende a jugé l'idée si belle qu'elle s'en est emparée.



RICHELIEU

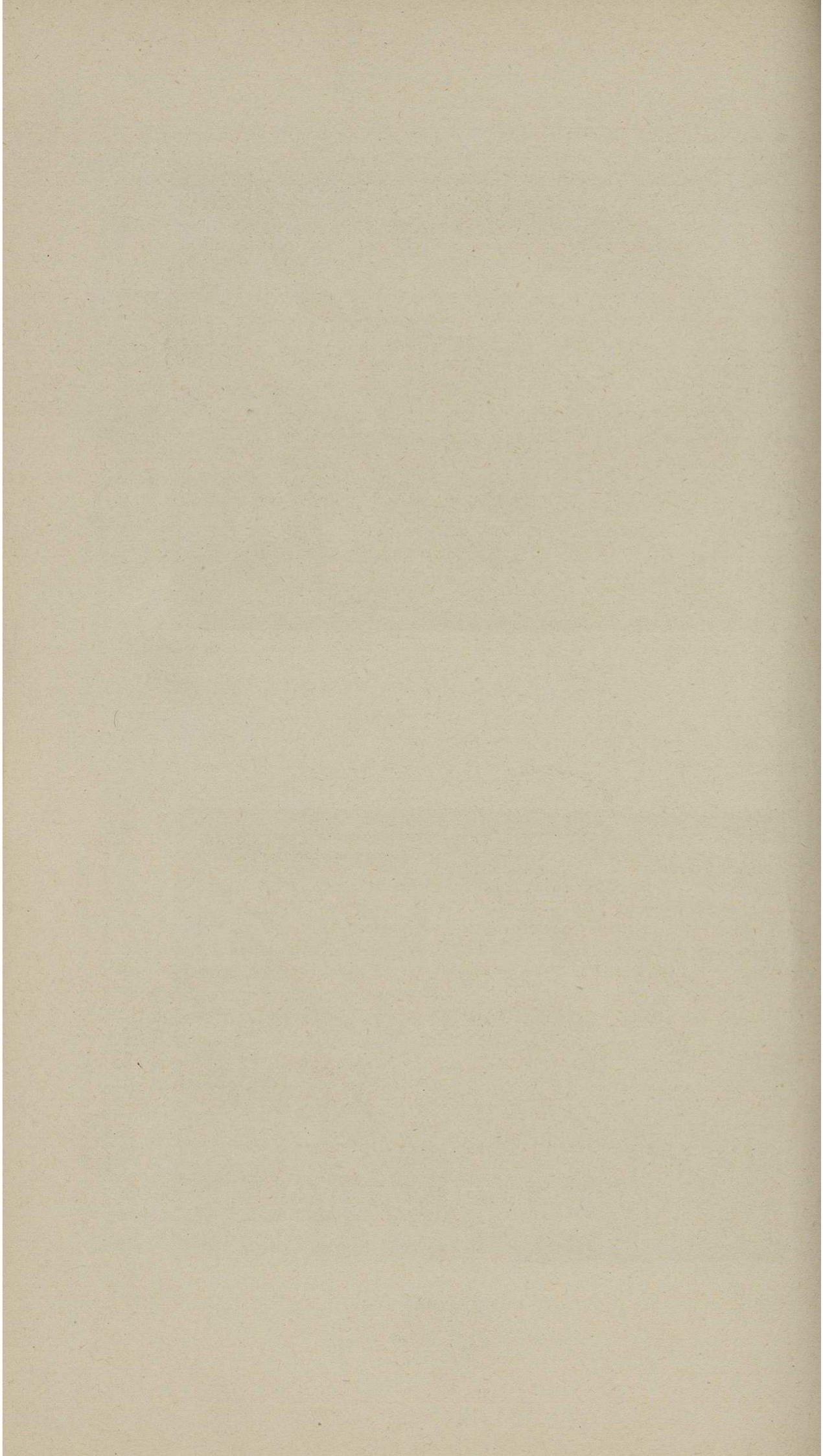
Portrait par Gilles Rousselet (1610-1686). Le Cardinal, assis dans un fauteuil, a un manteau avec simarre d'hermine ; autour du cou la croix du Saint-Esprit.



FRANÇOIS GIRARDON

Portrait par Hyacinthe Rigaud en 1705 et gravé par Gaspard Duchange, (1662-1757), en 1707 pour sa réception à l'Académie.





Le 29 août 1622, l'Assemblée de Sorbonne le choisissait comme Proviseur, patron et père ; l'élection était confirmée le 2 septembre par les députés et les plus illustres personnages, tant de l'Eglise de Paris que de l'Université. Coïncidence glorieuse, le 5, Richelieu était promu cardinal. Dès lors il entreprit de relever de fond en comble les vieux bâtiments de la maison de Sorbonne : il en était le père et il se devait de lui offrir une demeure digne de sa renommée ; des mesures longeaient ses murailles, des hôtels étranges obstruaient son horizon ; parcelle à parcelle, pour 291.850 livres il acquit les terrains (1) afin que la maison nouvelle pût s'étendre aisément et chargea l'architecte Jacques Lemercier, qui en 1629 avait édifié le Palais Cardinal (aujourd'hui le Palais-Royal) d'en préparer les plans. Ceux-ci étaient présentés le 28 juin 1626 et approuvés à la fin de juillet. Les anciennes bâtisses furent rasées et ces MM. de Sorbonne — ainsi l'on nommait avec respect les hôtes et associés de la Maison — furent quelque temps inquiets de tout ce bouleversement ; ils eussent même préféré leur logis en ruine ; mais la pioche accomplit son œuvre. Enfin la première pierre fut posée le 18 mars 1627, par François de Harlay, archevêque de Rouen (2), remplaçant Richelieu retenu au siège de La Rochelle, et en présence de vingt associés une plaque de cuivre commémorant l'événement était placée dans une enveloppe de plomb sur le bloc qui devait servir d'assise à la grande Salle des Actes. Cette plaque fut retrouvée le 30 septembre 1893 (3).

Pendant des mois tout l'espace entre les rues Saint-Jacques et de Sorbonne ne fut plus qu'un immense chantier de pierres et d'échafaudages. Les travaux furent conduits par Saintot et Antissier avec ardeur, Richelieu ne cessait par lettre d'activer et d'encourager leur zèle. Les murs s'exhaussaient, dessinant les contours magnifiques de l'édifice nouveau. Le plan de l'Eglise est enfin adopté par le cardinal en 1633, et le roi accorde pour la construction une subvention de douze mille livres ; en novembre 1634 l'entrepreneur Thiriot passait les marchés pour la maçonnerie, la charpente, etc., et le cardinal pouvait en poser la première pierre le 15 mai 1635 et s'y réserver par avance, près du Maître-autel, un emplacement pour son tombeau.

Lorsque le cardinal mourut, le 4 décembre 1642, les bâtiments étaient loin d'être achevés et l'église n'était encore que dessinée sur le sol ; aussi en attendant que celle-ci fut construite on dut placer sa dépouille dans une caisse de plomb et la déposer provisoirement dans un caveau de la chapelle ancienne. La cérémonie funèbre se déroula de nuit, le 13 décembre, à 9 heures et demie du soir, à la lueur de vingt-quatre grands flambeaux de cire blanche, devant une com-

(1) Deux collèges, celui des Dix-Huit et celui de Calvi furent ainsi complètement rasés, mais celui de Calvi fut reconstruit.

(2) On confond souvent François de Harlay (1585-1653) qui fut archevêque de Rouen de 1616 à 1651 avec son neveu, en faveur de qui il renonça à la mitre, François de Harlay de Champvallon (1625-1695), archevêque de Rouen de 1651 à 1670 et puis archevêque de Paris en 1670.

(3) Cf. p. 51 et reproduction pl. IV, p. 24-25.

pagnie des capitaines des gardes, les docteurs de Sorbonne, l'archevêque de Reims, quelques grands dignitaires et maréchaux et la famille du défunt entourant Mme la duchesse d'Aiguillon. Le curé de Saint-Eustache fit une harangue et Mgr de Netz, évêque d'Orléans, qui officiait, lui répondit.

Par testament le cardinal imposait à ses héritiers l'achèvement de la Sorbonne et principalement de la chapelle. Mais les difficultés ne font que commencer. La Société de Sorbonne est pauvre et ne peut assumer les frais de la construction. Les travaux menacent de s'arrêter. La duchesse d'Aiguillon héritière du cardinal résiste à toutes les demandes d'argent : ce ne sont que suppliques et réclamations ; la place que rêvait le cardinal devant son église est encore embarrassée de vieilles mesures qui attendent leur démolition, les murs sont à peine finis et la chapelle est ouverte à tout venant. Le texte des inscriptions à placer sur le fronton et à l'intérieur de la cour est arrêté le 24 décembre 1644. Tout demeure en suspens. La société engage un procès contre la duchesse pour la contraindre à exécuter les volontés formelles du Cardinal. Dès lors ce ne sont que querelles d'avocats, arrêts, compromis, transactions ; une première transaction a lieu le 29 mai 1646, mais on lésine sur la dépense, on économise sur les matériaux : la duchesse offre des stalles de bois au lieu de celles de marbre ; un jour elle propose de céder une maison de la rue des Mathurins, dont le loyer paierait certaines dépenses ; une autre fois elle cède des maisons au Palais Cardinal. Les travaux cependant ont repris : d'abord ceux de la bibliothèque parce qu'il fallait promptement, au risque de les perdre, mettre à l'abri les collections de livres que vient de donner (mars 1646) Michel Le Masle, secrétaire, puis surintendant de Richelieu — ; puis ceux de l'église. Quant au règlement des mémoires d'entrepreneur, on aviserait. En octobre 1647, les peintures de la bibliothèque étaient terminées. Le 15 juillet 1648, l'église était achevée et le vicaire général de l'Archevêché, Omer Talon, bénissait et consacrait l'édifice nouveau. Trois mois plus tard, le 3 octobre 1648, la bibliothèque pouvait être ouverte aux docteurs et le règlement s'élaborait.

En vingt et un ans (1627-1648) avait été édifié ce bâtiment de Sorbonne qui passait aux yeux des contemporains de Louis XIV pour une des plus grandes œuvres du siècle. Mais il faudra des années pour achever de payer les mémoires des entrepreneurs. On a évalué la dépense totale (expropriations, acquisitions, maçonnerie, charpenterie, serrurerie, etc.), à dix millions de livres, soit environ cinq à six millions de notre monnaie (au cours normal de 1914). Un premier procès s'achève en 1676, un second traîne jusqu'en 1689. Après le gros œuvre il restait maints détails : ici une statue, là un vitrail. L'architecte Lemercier meurt en 1654, c'est le peintre Charles Le Brun qui le remplace pour diriger les travaux.

C'est plus de trente-deux ans après la mort du Cardinal, le 12 avril 1675, que sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, commande son tombeau à François Girardon pour la somme de 14.500 livres. La duchesse d'Aiguillon meurt cinq jours après ; sa fille (qui porte aussi le

titre de duchesse d'Aiguillon) tient à respecter ses volontés, et par contrat avec le sculpteur confirme les conditions : les difficultés ne font que grandir. Girardon est obligé de s'adresser au Parlement pour obtenir le marbre promis et qu'on ne lui livre pas ; las d'attendre, il l'achète de son argent, on lui reproche cette initiative. Après d'interminables discussions le tombeau était mis en place en 1694, dans le chœur, devant le Maître-autel (1).

Église de la Sorbonne

Du moins Lemer cier avait pu mener à bien le gros œuvre de l'Eglise achevé en 1648. La décoration intérieure ne fut terminée qu'en 1658 et les deux autels ne furent élevés qu'entre 1681 et 1686. Elle avait été placée sous l'invocation de sainte Ursule et des onze mille vierges ses compagnes, en souvenir de la première chapelle, édifiée en 1326 et consacrée le 21 octobre 1347, jour de la sainte Ursule. Cette simple coïncidence de date suffisait peut-être à expliquer l'hommage. Mais Claude Hémeré, l'historien de la Sorbonne, ne voulut pas s'en contenter et s'ingénia à démontrer en 1637 qu'Ursule avait, comme la Sorbonne, maintenu la foi du Christ et que les vierges, que la légende lui accorde comme compagnes, formaient une association parfaite, dont la société de Robert avait suivi le modèle.

«C'est» dit Jean-François Blondel dans son *Architecture française* «l'un des plus beaux monuments que nous ayons en France. » Le goût qu'on y remarque de l'architecture antique s'y affirme avec bonheur. La Coupole, conçue à la manière de Michel-Ange à Saint-Pierre du Vatican, est la première qui dresse son bulbe élégant dans le paysage parisien. Celle du Val-de-Grâce, dessinée par François Mansart, n'apparaît dans le ciel que vers 1645.

Clocher

Lorsque de la butte Sainte-Geneviève quelque docteur rentrant en Sorbonne apercevait, par-dessus les toits irréguliers des maisons, ce dôme splendide étinceler à la lumière avec ses longues bandes de plomb doré, avec ses campaniles et son haut lanternon caparaçonné de lamelles dorées, avec sa croix et son peuple d'anges aériens porteurs de flammes, il pouvait être fier de sa maison qui enrichissait Paris de gloire et de beauté.

Dans ce lanternon on avait installé l'ancienne cloche qui avait sonné le couvre-feu pour Paris depuis le xiv^e siècle. Elle continuait à tinter chaque jour de neuf heures à neuf heures et demie ; son bruit

(1) Jules GUIFFREY, *Le Tombeau du cardinal de Richelieu par François Girardon*, 1690 (L'expertise par Tuby le 25 avril 1690), dans *Nouvelles archives de l'art français*, 1889, 3^e série, V, p. 291-300.

était si clair que l'on pouvait par temps calme l'entendre de tout Paris, et l'on disait même qu'elle devait cette sonorité à un alliage d'argent ; mais des artistes qui l'avaient examinée, au dire de Pigagniol de la Force, niaient cet alliage. Elle portait cette inscription (1), déjà presque effacée au XVIII^e siècle : GALTERUS DICTUS JUVENTE ME FECIT || EGO VOCOR MARIA EX PARTE UNDECIM MILIUM VIRGINUM || UNDE ISTA ECCLESIA FUNDATA EST ANNO DOMINI MILLESIMO TRECENTESIMO QUINQUAGESIMO OCTAVO : Elle avait été fondue en 1358 par Gautier Juvente, et à cause de cette date l'abbé Lebeuf (2) la déclarait la plus ancienne cloche de Paris.

Façade sur la place

Sur la place où de hautes bornes barraient l'accès aux voitures, le portail, que l'on voyait de la rue de la Harpe (aujourd'hui le boulevard Saint-Michel) offrait ses deux ordres superposés l'un formé de colonnes corinthiennes, l'autre de pilastres composites. Huit statues le décoraient : quatre dans les niches et quatre sur l'entablement du rez-de-chaussée groupées par deux vers les encoignures. Il y avait là notamment saint Denis et saint Louis, de Simon Guillain, qui étaient fort beaux ; Claude Berthelot avait sculpté quatre autres de ces statues. Sur la porte on lisait cette inscription : DEO. OPT. MAX. ARMANDUS CARDINALIS DE RICHELIEU, tandis qu'un cadran marquait les heures et qu'un autre indiquait les différentes phases de la lune.

Façade sur la cour

Sur la cour, une autre façade avec un porche en colonnade faisant saillie, élevé sur un perron de quinze marches. Dans le tympan du fronton les armes de Richelieu et au-dessous une architrave arasée portant l'inscription latine ajoutée en 1644 par MM. de Sorbonne pour laisser à la postérité les marques de leur reconnaissance et rappeler la date de construction de l'édifice. (Cf. p. 189.)

Sur l'architrave se dressaient huit statues allégoriques en marbre blanc de Simon Guillain, parmi lesquelles on reconnaissait à gauche la Science foulant aux pieds des livres, avec un miroir à la main ; à droite la Vérité, tenant de la main gauche un livre et de la droite une palme. Puis la Prudence, la Connaissance, la Grâce de Dieu.

(1) Cette inscription nous a été transmise par un bibliothécaire de la Sorbonne en 1529, Claude Guillaud. Bibl. Mazarine, manuscrit 3.323 (ancien 576) *Diarium Bibliothecae Sorbonae*, folio 13 ; cf. Léopold DELISLE, *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1868, p. 107.

(2) Abbé LEBEUF, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, éd. Hipp. Cocheris, réédition de 1883, t. I, p. 153 et PIGAGNIOL DE LA FORCE, *Description historique de la ville de Paris*, nouv. éd., 1765, in-12, t. VI, p. 350-351.

Intérieur de l'Église

L'intérieur (1) n'était pas moins luxueux, mais le petit nombre de portes et de croisées, et le pavé, aux larges carreaux de marbre alternativement noirs et blancs, donnaient un air de tristesse à cette église, comme si l'architecte avait voulu que l'édifice tout entier servît de mausolée au tombeau du fondateur. Le jour tombait parcimonieusement par de hautes lucarnes et de rares vitraux situés soit dans les chapelles encadrant la porte Sainte-Ursule, soit à chaque extrémité du transept ; cette impression de demi-obscurité s'accroissait encore parce qu'un froid humide glissait sur les épaules comme un suaire mouillé.

Un peuple de statues en pierre blanche de Tonnerre veillait à l'ombre des niches pratiquées dans la muraille : c'étaient Guillain et Claude Berthelot qui s'étaient de nouveau partagé la besogne, le premier se réservant le côté gauche, le second le côté droit. Guillain avait sculpté dans le chœur saint Pierre avec ses clefs, et au-dessus saint Barthélemy tenant un couteau ; à la croisée du transept, saint Jean l'Évangéliste foulant l'aigle aux pieds de saint Mathias tenant la hache ; dans le transept saint Jacques le Mineur et au-dessous saint Luc ; dans la nef saint André et sa croix en sautoir et saint Simon. En face leur faisaient vis-à-vis les statues de Berthelot qui représentaient saint Paul, saint Mathieu, saint Thomas, saint Barnabé, saint Philippe, saint Marc, saint Jacques le Majeur, saint Jude.

En face de la porte ouvrant sur la cour, se trouvait la chapelle de la Vierge, décorée d'un fond d'architecture de marbre blanc avec colonnes de marbre de Rance, chapiteaux corinthiens et ornements en bronze doré ; au-dessus du retable d'autel, une niche à fond revêtu d'ornements en mosaïque de bronze doré, abritait une Vierge en marbre blanc tenant l'enfant Jésus sur ses genoux par Martin Desjardins.

Autel

Au fond de l'église, le grand autel à six colonnes corinthiennes en marbre de Rance, avec bases, chapiteaux et médaillons en bronze doré. Pour qu'il fût digne de l'église et de son fondateur, les docteurs de Sorbonne n'avaient pas voulu s'en rapporter à leur seul jugement et avaient sollicité l'avis des membres de l'Académie royale de Sculpture, qui vinrent le 28 juillet 1681. Le projet de Jacques Lemercier semble avoir été écarté ou du moins corrigé par Le Brun : c'est l'avis de certains guides anciens, tandis que d'autres (Thierry, etc.) affirment que le dessin de l'autel était de l'architecte Pierre Bullet.

(1) Cf. HENRY LEMONNIER, *Notes sur l'ancienne Sorbonne*, dans la *Revue internationale de l'enseignement*, 1915, t. LXIX, p. 189-196.

Sur les deux colonnes du milieu s'élevait un fronton couronné de deux anges sculptés par Marc Arcis et Corneille van Clève ; entre les deux colonnes qui étaient en retour se tenaient deux statues de marbre, là une Vierge de Louis Le Comte et ici un saint Jean l'Évangéliste de Cadine. Un grand attique régnait sur tout l'ouvrage, orné d'anges, de Jean-Baptiste Tuby. Sous l'arc de voûte était peint un Père Éternel dans une gloire, entouré d'anges en adoration, tandis qu'une peinture de François Verdier, neveu de Le Brun, complétait l'ensemble. Au-dessus du Tabernacle d'autel se dressait, sur fond de marbre noir, un immense crucifix en marbre blanc de sept pieds de haut : bien que certains en aient critiqué les proportions, il passait pour le chef-d'œuvre de François Anguier, qui l'acheva en 1684, deux ans avant sa mort. Le tabernacle en marbre blanc était orné de trois bas-reliefs en bronze doré représentant le Sacrifice d'Abraham, la Manne et la Pâque juive. Le soleil d'or qui le surmontait avait coûté au cardinal de Richelieu plus de vingt mille livres.

Il est probable que Lemercier, dit l'architecte François Blondel, avait « affecté cette obscurité à la Sorbonne, tant à cause que de son temps on suivait encore en quelque sorte l'ancien usage, que parce qu'ayant érigé cet édifice pour servir de sépulture à son fondateur et qu'étant destiné à des offices particuliers et non publics il avait conçu que peu de lumière dans un pareil vaisseau était plus convenable ». Aussi, pour atténuer cette impression de tristesse, notée par tous les contemporains, on avait fait appel à des peintres renommés afin d'éclairer l'église de vives couleurs. Philippe de Champaigne, le peintre préféré de Richelieu, avait un moment arrêté la série de ses portraits pour orner et décorer de Pères de l'Église les quatre pendentifs de la coupole et semer jusqu'au lanternon de la voûte une nuée enfantine d'anges et de chérubins et même faire un grand tableau représentant la Descente de Croix. Aux murailles on avait appendu d'autres toiles : ici le Martyre de sainte Ursule, la patronne de l'église, par Romanelli ; le Repos en Égypte, la Présentation au Temple et la Pentecôte par Romanelli ou des élèves de son école, un saint Jean l'Évangéliste dans l'île de Pathmos par le Dominiquin, un Baptême de Jésus de l'école de Paul Véronèse.

Enfin dans l'épaisseur des piliers qui soutiennent le dôme avaient été ménagées des chapelles, l'architecte Blondel les a nettement dessinées en 1673 sur les plans qu'il a dressés de l'église. Les guides du XVIII^e siècle ne manquent pas de les signaler et de les décrire : elles étaient « proprement boisées et ornées chacune d'un tableau » (1). Dans l'une était la Prédication de saint Antoine, par Noël Nicolas Coypel et dans l'autre, par le même artiste, saint Hilaire évêque de Poitiers. Dans la troisième saint Paul recouvrant la vue, par Nicolas-Guy Brenet. Il y avait ainsi trois chapelles ; une quatrième dans le pilier gauche du chœur ayant été convertie dès

(1) Ces trois tableaux ont disparu, comme les autres d'ailleurs ; cf. à leur sujet note de John A. RANDOLPH, dans *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, colonne 4, t. XXXII, 10 juillet 1895, à laquelle il n'a jamais été répondu.

l'origine en un passage discret pour aller du chœur dans le transept.

Vaines richesses ! marbres, cuivres dorés, tableaux, tout a disparu dans la tourmente révolutionnaire. C'est par les listes établies en 1793, lors de leur enlèvement, que l'on parvint à reconstituer et à certifier leur existence. Ainsi, c'est le jour où ces œuvres d'art disparaissent de la vie qu'elles naissent pour l'Histoire ; et du silence des livres et de la poussière des Archives s'éveillent soudainement les œuvres abolies qui n'auront pas eu d'autre vie que le souvenir de leur mort.

Vue d'ensemble des bâtiments de la Sorbonne de Richelieu

De la Sorbonne de Richelieu il ne reste, dans sa silhouette austère et sombre, que l'église enchâssée désormais dans le nouvel édifice élevé par l'architecte Nénot, de 1885 à 1900.

Quant aux bâtiments même du Collège, s'il n'en subsiste rien aujourd'hui qu'une porte de bois sculpté et une petite grille en fer forgé, du moins auront-ils vécu jusqu'à la fin du dernier siècle, assez pour que leur image soit demeurée présente à la mémoire. La cour, la grande salle des Actes, le parloir, la bibliothèque, les logements des bénéficiaires avaient été aménagés avec quelques changements pour abriter, à partir de 1821, la Faculté de Théologie et celles des Sciences et des Lettres de l'Académie de Paris ; et nombre des professeurs qui y enseignent aujourd'hui ont foulé de leurs souliers d'étudiants les pavés où avait glissé le pas des docteurs de Sorbonne. Ils ont, franchissant le porche d'entrée, heurté en souvenir l'ombre centenaire de leurs devanciers du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, et la ligne d'ombre, qui marque l'heure d'une leçon au cadran solaire de Picard, a jadis tracé sa même ligne en grisaille pour la soutenance d'une sorbonique ou la réunion d'un conseil. La maison de Lemercier était, après trois siècles, restée dans son dessin et son contour semblable à elle-même, comme si le temps ne l'avait pas effleurée. Les pierres sont mortes mêlées aux matériaux de démolition ; mais les voici revivre, les voici se dresser sur l'estampe de Pérelle et sur celle que grava Israël Silvestre ; voici la vue et perspective de la cour intérieure telle que François Aveline l'a connue et dessinée au vif ; voici son portail, et dans le décor historique, peuplé de docteurs en bonnet, voici, au frontispice de la thèse de Nicolas Cornet, la scène imaginée par Grégoire Huret en 1639. La voici encore portraicturée par l'architecte Jean Marot ou peinte par Jean-Louis Janinet...

Il n'est pas de guide de Paris qui ne la représente en image et ne célèbre la beauté de sa construction : interrogez les *Antiquités* de Sauval ou l'*Histoire* de Michel Félibien ; feuillotez les *Recherches critiques* du sieur Jaillot, géographe ; penchez-vous sur les *Tableaux de l'Histoire physique, civile et morale de Paris*, de J. A. Dulaure ; regardez toutes les descriptions, celles de Germain Brice, L. V. Thierry,

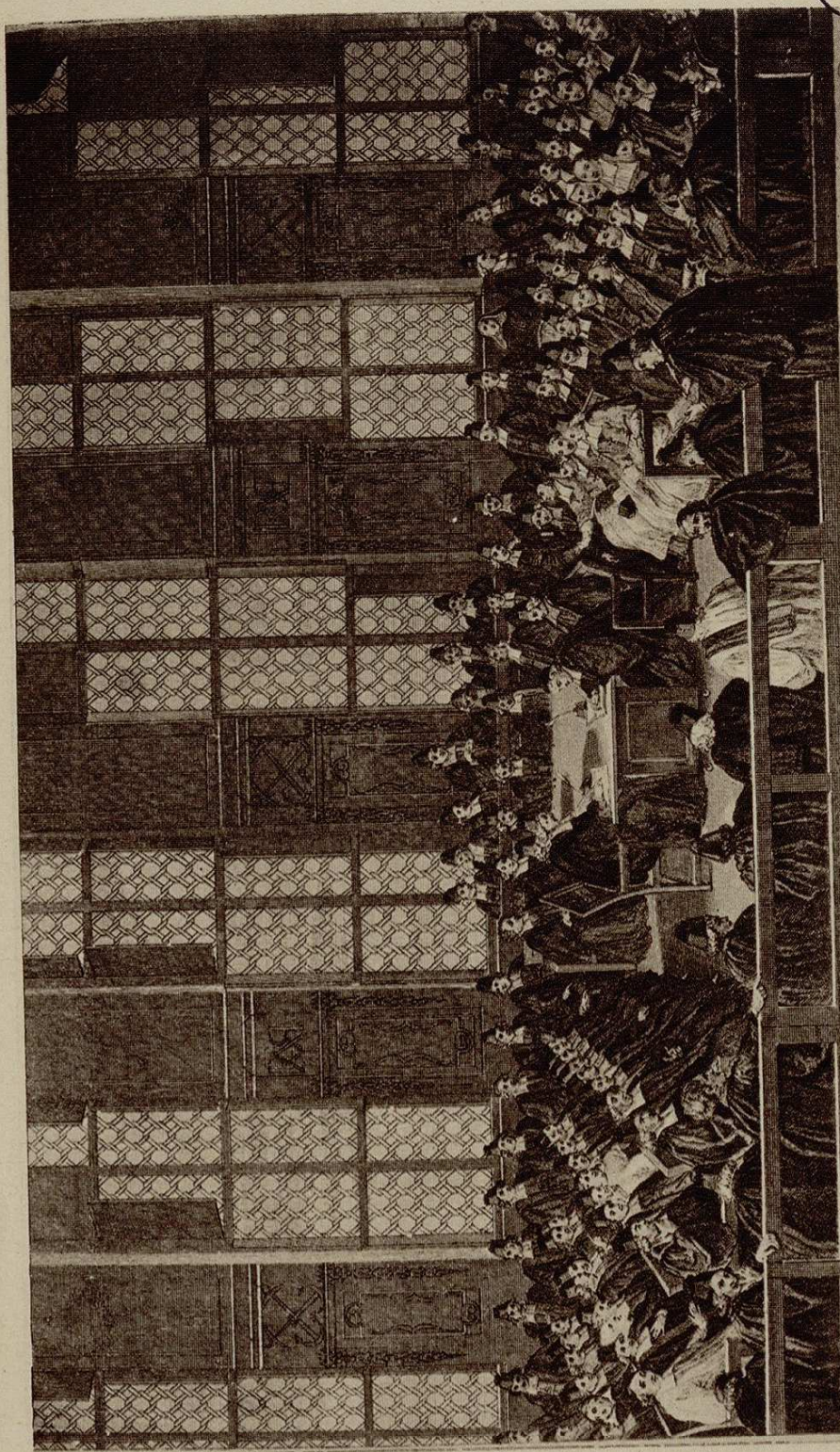
Piganiol de la Force..., la Sorbonne apparaît, avec la petite place semi-circulaire qui, depuis 1668, se creuse respectueusement devant son entrée principale, décrite ou dessinée en belle page, parce qu'elle est un des monuments les plus réputés du monde : les rois d'Europe lui réservaient des exemplaires de publications parues dans leur pays, et sa renommée en savoir était si grande qu'on l'appelait un « abrégé de l'Univers ».

L'architecte Blondel (1) en donne cette vue d'ensemble : le bâtiment « forme un carré long et consiste en quatre grands pavillons joints les uns aux autres par de grands corps de logis dans lesquels sont distribués, en plusieurs étages, de grandes salles et trente-six appartements pour autant de docteurs et théologiens de la Maison de Sorbonne. Au premier est une grande galerie de vingt toises de longueur sur trente pieds de largeur, décorée à chacune de ses extrémités d'une cheminée ; c'est dans cette galerie qu'est la Bibliothèque. » Vaste parallélogramme de bâtiments à trois étages dont l'église dessine l'un des côtés. En face du portail, à l'autre extrémité de la cour pavée, les grands réfectoires avec ici la cuisine et là une salle à manger réservée. Au premier, des logements et la salle des écoles intérieures. Les deux bras qui réunissent l'église au réfectoire contiennent, en bordure de la rue, le parloir, la Salle Grise réservée aux visiteurs de marque et des logements.

De l'autre côté, séparée du bruit de la ville par le silence de la cour, la grande Salle des Actes avec son avancée de quelques marches qui imposait de la retenue et de la majesté à celui qui entrait et l'obligeait à concentrer sa pensée et son attention ; lui faisant suite, la petite Salle des Actes ou Salle de Robert, parce que le portrait du fondateur la décorait et la sacristie : au-dessus s'étendait la bibliothèque ; longeant les deux Salles des Actes, courait un promenoir et, derrière l'église, sommeillait un jardin aux allées bordées d'arbres.

Tel apparaissait ce cloître laïque, cet asile de paix et d'étude. La cour encadrée de ses bâtiments était d'une grandeur sans pareille ; les cinq marches qui conduisaient au parvis de l'église, pareil à un immense tapis d'autel, semblaient retenir tout élan maladroit et incliner au recueillement ; quinze degrés encore et l'on pénétrait enfin sous le portail qui donnait accès dans l'église. De là, si l'on contemplait le décor sobre et sévère de la cour, on avait une impression de calme et d'harmonie. Son orientation était si exacte, dit-on, que le soleil y venait en un jour toucher les trois méridiens. Les bâtiments à gauche avec leurs hautes et larges baies, à droite avec leurs fenêtres plus étroites étagées sur trois rangs s'alignaient en belle ordonnance. Au fond, surmontant le logis, presque à la limite des combles, le cadran solaire dessiné par l'illustre Picard de l'Académie des Sciences, ou plutôt les trois cadrans : un grand et deux petits, décorés de peintures et de figures allégoriques.

(1) *Architecture française*, p. 75-76.

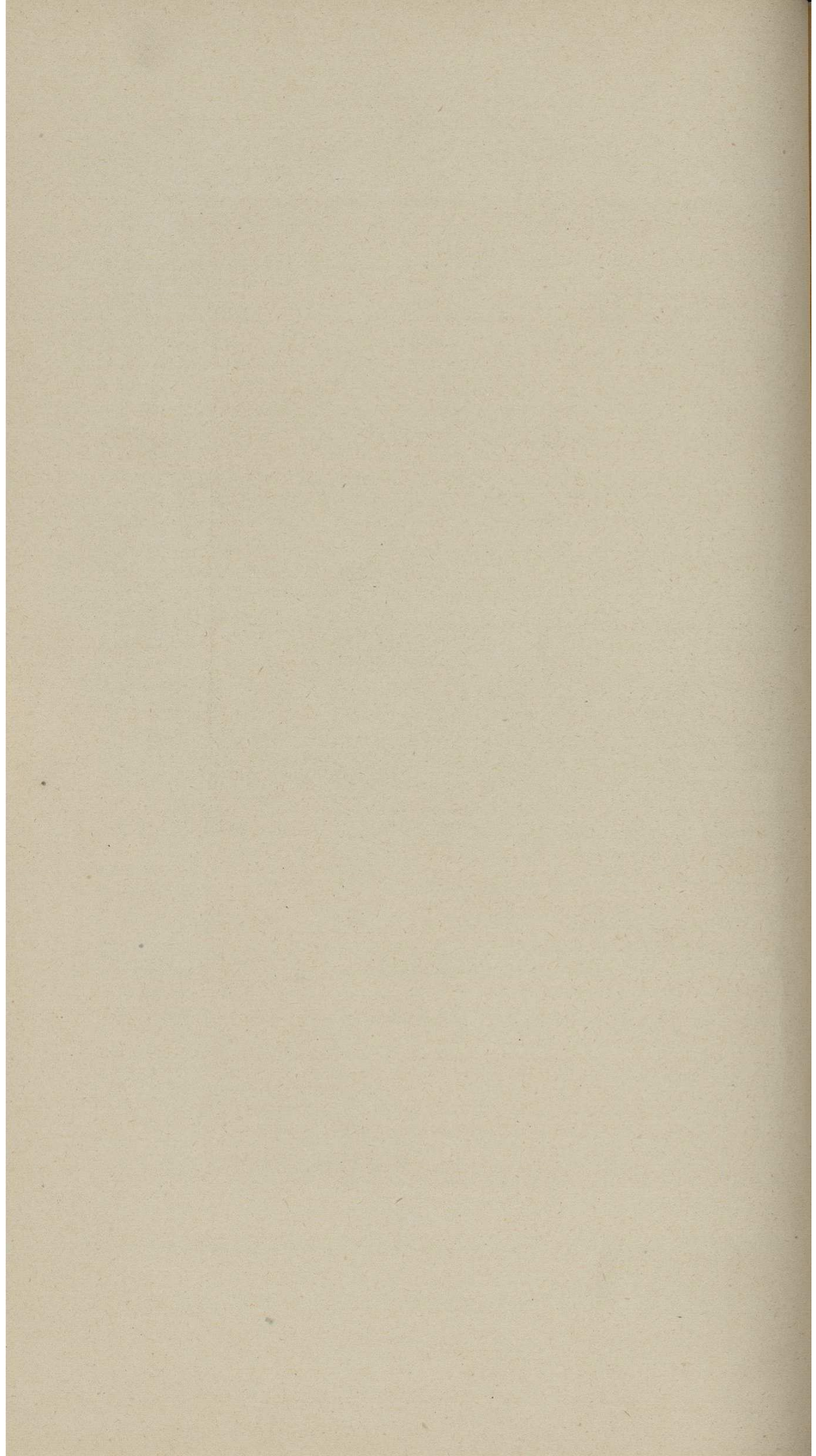


BIBL.
N. COUSIN

Cor meum diligit Principes Israël qui propria voluntate obtulit vos discernite domino

ASSEMBLÉE DE LA SORBONNE DANS LA GRANDE SALLE DES ACTES, LE 5 MARS 1717.

Gravure de Nicolas Edelinck d'après le tableau du Louvre (0.22 x 0.85), attribué à Gérard Terboch, et probablement de Nicolas Wleughels. (Cf. p. 17). Sur le premier banc, à droite, Pierre de La Brosse, évêque de Mirepoix ; Jean Soanen, évêque de Senez ; Colbert de Croissy, évêque de Montpellier et Pierre de Langle, évêque de Boulogne-sur-Mer, venus pour proposer d'en appeler à un futur concile œcuménique de la Constitution proclamée par le Pape.



Bibliothèque et Salle des Actes

Les deux pièces les plus importantes de la maison étaient la Bibliothèque et la grande Salle des Actes. Celle-là, décorée en 1647 par Sanson Letellier en bleu émail avec des nuages et petits enfants volant en l'air, « les uns tenant de petits écriteaux et les autres tenant des cartels », était ornée à chaque extrémité d'une cheminée monumentale avec un portrait en pied de son fondateur, Richelieu, et de son secrétaire, Michel Le Masle, bienfaiteur de la Bibliothèque. Sur la première, un buste en bronze du cardinal (1), exécuté par Jean Warin et donné à la Sorbonne par sa nièce, la duchesse d'Aiguillon ; c'était bien là, comme on l'appelait, le « sanctuaire du travail », célèbre dans le monde entier par la richesse de ses collections, livres et manuscrits. Celle-ci, avec ses hautes verrières aux dessins losangés pareils aux anneaux d'une chaîne, avec ses boiseries portant au trumeau les initiales du cardinal et l'ancre marine, attribut de sa charge de Grand Maître de la Navigation, avec ses multiples bancs symétriques de chaque côté du bureau où siègent le président et les dignitaires, c'est la salle austère où s'assemblent, par centaines, docteurs et théologiens pour discuter les doctrines émises dans les livres, et, solennellement et sans appel, absoudre ou condamner les écrits qui sont soumis à leur jugement.

La bibliothèque ne vit plus aujourd'hui que par les livres, épaves et souvenirs, qu'ont recueillis d'autres bibliothèques parisiennes. La Salle des Actes nous apparaît encore dans la scène de l'Assemblée du 5 mars 1717 qu'a peinte Nicolas Wleughels (2) et gravée Nicolas Edelinck (cf. reproduction pl. III, p. 16-17) ; et l'écho de ses décisions nous est transmis par les milliers d'arrêts qu'elle a rendus, groupés et rassemblés jusqu'en 1735 dans les trois in-folios de la collection de Sentences de Charles du Plessis d'Argentré (3) et, depuis, dans des centaines de brochures éparses dans des recueils.

Cette salle de Sorbonne était commune à tous les docteurs en Théologie, aussi bien ceux qui avaient pris leur grade en Sorbonne, que

(1) Le buste du cardinal de Richelieu, par le Liégeois Jean Warin, légué par la duchesse d'Aiguillon à la Sorbonne, fut apporté chez Lenoir en 1796 et sans doute envoyé à la fonte lors de la réquisition du bronze destiné aux canons de la République. C'était un des six exemplaires que la duchesse d'Aiguillon avait fait exécuter (quatre par Hubert Lesueur et deux par Henry Perlan) en 1643, d'après le modèle en plâtre de Warin : Paul VITRY (*Musées et monuments de France, Revue mensuelle d'art ancien et moderne*, 1^{re} année, 1906, p. 19 et 20) a retrouvé et identifié ces cinq épreuves. L'une des plus connues, provenant de la bibliothèque du Couvent de Saint-Germain-des-Prés, est aujourd'hui à la Bibliothèque Mazarine, où Lenoir l'a déposée en août 1794. Ce buste a figuré maintes fois à des expositions ; les collections d'histoire de l'art de la Sorbonne en possèdent un moulage.

(2) Cf. Gaston BRIÈRE, *Un faux Gérard Terborch au musée du Louvre dans Oud-Holland*, 1925, XLII, p. 210-214, avec 2 gravures et *Recherches d'iconographie historique... II Assemblée tenue en Sorbonne le 5 mars 1717*, dans le *Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art français*, 1925, p. 58-64.

(3) *Collectio judiciorum de novis erroribus, qui a duodecimo saeculo usque ad annum 1735 in Ecclesia proscripti sunt et notati*, 1724-1736.

ceux qui avaient étudié au Collège de Navarre ; ceux qui sortaient des couvents et ceux qui, au gré de leur caprice, avaient un peu partout — d'où leur nom d'ubiquistes — glané leurs diplômes. La salle était le lieu de réunion de la Faculté de Théologie, de même que les Mathurins offraient asile à la Faculté des Arts. De là une fâcheuse confusion : jugement rendu en Sorbonne, mais non par la Sorbonne, — on a pris la partie pour le tout. Aussi doit-elle à sa renommée ancienne d'avoir attiré sur elle toutes les colères, toutes les haines et de personifier aux yeux de tous un Tribunal de Censure dont elle n'était qu'une des voix.

La Faculté de Théologie confondue avec la Sorbonne

Les délibérations qui se tenaient primitivement dans les salles du chapitre de Notre-Dame, jusqu'au xiv^e siècle, puis avaient été transférées rue des Noyers, s'installèrent un moment dans l'église des Mathurins — où se célébrait la messe — et enfin à la Sorbonne qui, vers 1550, tend à devenir le chef-lieu de la Faculté. Déjà en 1521 et à diverses reprises, elle y avait tenu ses assises. Quelques années plus tard l'édit de Charles IX, défendant à tout libraire ou imprimeur d'imprimer ou vendre un livre sans permission (4 octobre 1570), institua la Censure, et par lettres patentes de 1618, confirmées en 1624, ce n'est plus l'Université, jusqu'alors investie de cette fonction, mais la Faculté de Théologie qui exerce cette redoutable prérogative, et ce sont les docteurs de la Sorbonne qui sont les premiers jurés.

Point ne faut suivre en ses détails tendencieux le pamphlet que l'abbé J. Duvernet écrivit en 1790 sous le titre *Histoire de la Sorbonne, dans laquelle on voit l'influence de la Théologie sur l'ordre social* : une fois de plus l'on confond le lieu où s'assemblent les théologiens avec les docteurs en Sorbonne qui n'avaient que leur bulletin de vote, soit deux voix sur six : et l'on oublie de lire exactement la formule latine du jugement : c'est au nom de la Sacrée Faculté que la censure est prononcée ou que les conclusions sont prises. Qu'importe ! La légende maintient ses droits.

Mais que d'ardentes discussions ont retenti dans cette salle disparue ! que de jugements prononcés, dont le texte aboli est rongé par la poussière ! Là ont comparu les œuvres du Grand Arnauld et *Le discours de la Méthode* de Descartes, là fut condamné l'*Emile* de Rousseau (1762), là furent traînés, comme des coupables, l'*Esprit des Lois* de Montesquieu et l'*Histoire Naturelle* de Buffon, là furent jugés l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot et le doux roman de *Bélisaire* de M. de Marmontel (1767).

Les sentences de censure n'étaient-elles pas souvent en contradiction avec ses intimes pensées ? dans ses subtiles discussions, qui s'éternisaient des heures sur une phrase découpée dans un livre, on finissait par perdre de vue le sens vrai des mots et s'égarer comme un voyageur le ferait dans une forêt.

Enfin la bibliothèque, trésor de la Maison, n'était-elle pas là pour répondre aux reproches d'intolérance et d'étroitesse scolastique ? S'il n'est pas prouvé que le buste de Descartes figurât dans une de ses salles, du moins ses œuvres y étaient au complet. Fénelon y avait des admirateurs et Rousseau y était lu fréquemment.

Les Écoles de Théologie

Célèbre, cruellement célèbre par ses jugements de censure, — jugements rendus par la Faculté tout entière, assemblée dans la Salle des Actes qu'elle lui prêtait, — la Sorbonne était non moins réputée par ses écoles de Théologie. Celles-ci, dépendant de la Sorbonne, étaient installées depuis 1470 dans le pâté de maisons à l'angle gauche de la place ouverte devant l'église. Elles avaient été restaurées vers 1650 sur l'ordre de Richelieu, au moment de la reconstruction du collège et étaient surtout connues sous le nom d'Écoles Extérieures. C'est là que se réunissaient maîtres et étudiants qui ne faisaient point partie de la Société; d'heure en heure les six professeurs titulaires s'y succédaient : trois le matin et trois l'après-midi, dans une vaste salle. A partir de 1751 il y eut sept professeurs. La plus ancienne chaire avait été fondée en 1532 au moyen d'un legs d'Ulric Gering qui, en 1470, vint établir la première presse à imprimer dans l'enceinte de la Sorbonne; celui qui l'occupait devait lire publiquement la sainte Bible et se nommait *Lector domus Sorbonicae*.

Henri IV, en juin 1598, fonde deux nouvelles chaires pour la Théologie contemplative et pour la positive, dont André Duval et Philippe de Gamaets furent les premiers titulaires. Le maître des comptes, Claude Pellejay (contrats de septembre 1606, et août 1612), fonda la quatrième qu'occupa Martin Grondin pour lire et interpréter la Bible selon le sens des Pères et Docteurs de l'Eglise; puis Jean de Rouen fonda la cinquième le 20 octobre 1612; le roi Louis XIII la sixième pour enseigner la controverse en 1616. Enfin, en 1751, le duc d'Orléans créa une chaire d'hébreu.

Les nominations à toutes ces chaires se faisaient, comme l'usage s'en est perpétué dans l'Université, par cooptation, afin d'assurer un choix éclairé et indépendant; après examen et discussion des titres, l'on votait à bulletin secret : il fallait avoir réuni la majorité des suffrages et si cela était nécessaire on procédait à plusieurs tours de scrutin; après un deuxième tour l'élection était renvoyée à huitaine. Si Louis XV, au moment des querelles de la Bulle Unigenitus, intervint, il y mit de la discrétion pour ne pas froisser ce droit et cette liberté.

Dans cette salle des écoles extérieures on soutenait les thèses et depuis le traité passé par le prévôt des marchands, de Pommereu, et les échevins avec l'Université de Paris, en date du 24 juillet 1684, chaque année, le 15 mai, jusqu'à la Révolution, le recteur de l'Université prononçait solennellement l'éloge du roi Louis le Grand

en présence du prévôt et des officiers du corps de ville. Enfin, depuis 1746 jusqu'en 1789, en août de chaque année, avait lieu la distribution des prix du Concours Général (1), fondé par l'abbé Legendre (cf. p. 104-107).

Les Examens

Les études théologiques s'accomplissaient depuis le xvii^e siècle suivant des rites assez compliqués et dont maints auteurs nous ont laissé des récits pittoresques (2). Le candidat au baccalauréat de Théologie devait avoir au moins 23 ans, être pourvu du brevet de maître ès arts, avoir accompli un stage théologique de trois années et subi, devant quatre docteurs, diverses épreuves, durant chacune quatre heures, sur les cours de Philosophie. Après quoi il était admis à soutenir publiquement sa tentative, devant un jury de dix docteurs qui déposaient leur vote dans une boîte ou capse.

Le bachelier entrait alors en licence : deux nouvelles années d'études et d'examen qui se poursuivaient du 2 janvier au 30 décembre de l'année suivante et au cours desquelles il accomplissait trois actes, le « grand ordinaire » et le « petit ordinaire », disputes de cinq à six heures qui étaient simplement soutenues pendant les leçons et enfin la « Sorbonique », qui se passait pendant les vacances et durait douze ou même quatorze heures d'horloge, interrompues par une légère collation vers midi; le candidat en sortait épuisé, à bout de souffle, tout au plus bon à prendre le lit avec la fièvre, parce que, assis en robe rouge, les mains gantées, tête nue devant une petite table, il devait sans arrêt répondre aux questions que pouvaient lui poser bacheliers et docteurs. Les curieux s'entassaient à l'extrémité de la salle (dans la Sorbonne de Robert on avait laissé à cet effet une longue galerie fenêtrée et treillissée), dans des écoutes, sortes de tribunes fermées où les dames assistaient à toute la dispute.

Une modification était apportée à la tenue, en faveur des princes du sang qui se présentaient les gants à la main et le bonnet sur la tête : ceux qui argumentaient contre eux devaient les saluer de leur titre « sérénissime ». La Sorbonique se soutenait tous les vendredis, de juillet à décembre : les gazettes les annonçaient avec le nom des candidats. C'était une fête à laquelle les hauts magistrats, l'église, les ducs et pairs avaient leur place marquée. Le candidat invitait, par lettre spéciale, ses parents et amis à cette cérémonie.

Jour solennel : de grand matin la cour d'honneur de la Sorbonne prenait un air de fête : de la porte d'entrée aux degrés qui conduisaient à la Salle, la maréchaussée sur deux rangs faisait la haie au passage des illustres invités et des docteurs.

(1) Cf. Plan de la salle des écoles extérieures... levé en 1758 et dressé par J. N. BUACHE.

(2) Cf. notamment *Mémoires de l'Abbé Baston...*, publiés par Julien LOTH et Ch. VERGER, t. I, ch. III à VI (t. XV de la *Société d'Histoire contemporaine*, 1897).

Après la session des Sorboniques, s'ouvrait la fête annuelle des Paranymphe qui furent supprimées en 1747 (1) : une dernière fois les nouveaux licenciés s'assemblaient dans la Salle des Actes, pour demander au syndic de la Faculté leur congé ; le chapelain, le lundi de la Septuagésime, leur remettait leur brevet et les cortèges, réceptions et banquets commençaient. Cela durait quatre journées, Sorbonistes, Navarristes, Ubiquistes et Réguliers, ayant chacun leur fête et s'invitant les uns les autres. Pour la première fois, ils portaient la fourrure et le bonnet, insignes de leur grade ; ils allaient, bande joyeuse, faire des visites à l'Officialité de Notre-Dame, près du Chancelier, à la Grande Chambre des Tournelles, aux Requêtes, aux Comptes, à la cour des Aides, à l'Hôtel de Ville. A chaque halte (il n'y en avait pas moins de treize) une harangue en latin — sauf à l'Hôtel de Ville, en français — et réponse du président et applaudissements. Le soir, réunion dans la salle de thèses pour y entendre le dernier discours en latin appelé — du nom des fêtes — Paranymphe, discussion entre les camps adverses, où l'on ne ménageait ni ses critiques ni ses expressions ; et enfin banquet d'adieu où maîtres et étudiants portaient des santés autour de grands bassins de confitures et s'offraient des dragées.

Soutenance de thèses aux XVII^e et XVIII^e siècles

Pour devenir docteur, il y avait encore trois actes à accomplir : la « Vespérie », ainsi nommée à cause de l'heure où elle se tenait, puis six mois plus tard l'« Aulique » — qui avait lieu dans la salle (aula) de l'Archevêché — séance au cours de laquelle, après avoir reçu le serment du candidat, le chancelier lui imposait le bonnet carré de docteur : il était revêtu de sa robe écarlate à fourrure, précédé du massier de l'Université et accompagné du régent qui l'avait formé, il prenait place au fauteuil et présidait la thèse aulique soutenue par un jeune candidat dit auliculaire. Six ans se passaient avant que le docteur surnuméraire pût se présenter à la dernière thèse « resumpte », reprise des questions de l'aulique, seconde formalité qui donnait le droit d'entrer dans le corps enseignant, d'assister aux assemblées, de présider aux thèses, d'être examinateur et censeur.

Les soutenances de thèses en Sorbonne étaient une des fêtes les plus courues de Paris et l'étiquette du cérémonial en était réglée dans ses moindres détails. Toute la cour vint assister à la soutenance du fils de Colbert (qui fut plus tard archevêque de Rouen) avec les cardinaux de Retz et de Vendôme, l'archevêque de Paris et de nombreux prélats. En 1650 il y eut un scandale : un navarriste, Bossuet,

(1) On appelait ainsi à la fois et ceux qui accompagnaient les aspirants au grade de théologie et le discours que l'on prononçait à la fin de la cérémonie ; l'aspirant était considéré comme un fiancé (du grec νύμφος) qui allait épouser l'école ou la faculté où il entrait.

le futur évêque de Meaux, refusa d'appeler le Prieur de Sorbonne, selon l'usage, *Domine dignitissime*, quitta la salle et acheva sa soutenance aux Jacobins : d'où conflit. Il fallut qu'un arrêt du Parlement mit les choses au point (1).

La thèse était non pas un livre, mais une sorte de programme ou de résumé contenant en latin les questions sur lesquelles devait porter la discussion ; elle était grande comme une affiche et toujours dédiée à un haut personnage : roi, ministre, prélat, prince du sang, sous la protection de qui se plaçait le candidat. Elle n'était imprimée qu'après l'approbation du syndic de la Faculté et plusieurs fois le Parlement intervint pour condamner certaines idées contraires aux libertés de l'église gallicane et de l'autorité souveraine. On l'offrait à ses amis, en souvenir : aussi l'on ne se contenta plus d'une simple feuille de papier ; il y eut des thèses sur parchemin et même sur satin, et Boileau (2) raconte que Mme Tardieu, la femme du Procureur, les rassemblait pour s'en faire des jupons. Le goût du luxe devint tel que des artistes de choix illustrèrent la feuille de thèse, dessinant en frontispice toute une scène symbolique ou reproduisant un tableau, un portrait, des armoiries et firent courir à l'entour du texte, des enroulements de feuillages et de fleurs ; véritables œuvres d'art (3) où se sont illustrés Robert Nanteuil, Gérard Edelinck, Callot, etc., et que les docteurs conservaient dans leur cabinet, que les familles se transmettaient comme des titres de gloire, et qui aujourd'hui enrichissent les collections d'estampes. (Cf. reproduction d'une thèse pl. en frontispice.)

La vie des docteurs de Sorbonne

Sauf les jours de thèse et les jours où la Faculté de Théologie s'assemblait dans la Salle des Actes, la Maison de Sorbonne était un asile de paix ; les événements étaient rares et les bruits de la ville venaient s'étouffer à ses murailles. Les troubles des guerres, les malheurs publics, les bouleversements de la politique ont leur répercussion dans la vie de la Société de Sorbonne : on peut, sur le registre des Prieurs, en retrouver l'écho, mais l'écho est comme lointain et assourdi. Si les hôtes ne demeurent pas isolés de la vie nationale, ils ont pris l'habitude de ne plus exagérer le choc des événements et de les mieux apprécier à leur juste valeur. L'incendie de mars 1671, qui détruisit une partie de l'aile du midi et faillit anéantir la bibliothèque, la visite du duc de Bourgogne en août 1705, celle du

(1) On trouvera des renseignements curieux sur le conflit qui s'éleva entre la Sorbonne et le collège de Navarre au sujet de la Sorbonique de Bossuet, dans A. FLOQUET, *Etudes sur la vie de Bossuet*, I, p. 134-146, et des documents nouveaux dans *Pièces relatives à la Sorbonique de Bossuet*, *Revue Bossuet*, tome I, 1900, p. 223-228.

(2) *Dialogue de Héros de Roman et Satires*, X, 323 et ss.

(3) Cf. F. POUVY, *Iconographie des thèses, notice sur les thèses dites historiques...* Asnières, E. Caillaux, 1859, 35 p.

tsar Pierre le Grand (1) en juin 1719, l'installation de l'éclairage dans les sept escaliers du bâtiment en 1755, la plantation de nouveaux arbres à fruits dans le verger du promenoir en 1770, les réparations urgentes à la toiture ou aux murailles, l'installation de l'horloge en 1785, les services solennels célébrés dans la chapelle ou les oraisons funèbres de tel ou tel prince du sang, sont notés dans les registres, comme autrefois les familles inscrivaient sur leur livre de raison les événements heureux ou tristes qui marquaient, dans la suite des âges, le rythme des saisons et les vicissitudes du foyer et du domaine.

La cloche de l'église voisine Saint-Séverin marquait l'heure des exercices de la journée, et le soir, quand la porte se fermait à dix heures et demie, la cloche de Sorbonne sonnait le couvre-feu et son écho, de vibration en vibration, flottait dans le silence nocturne jusqu'à Notre-Dame.

Un air de décence régnait dans la maison. On ne sortait de son appartement, on ne circulait dans les couloirs qu'avec la soutane, le rabat, le bonnet carré et la robe de professeur « qui ressemblait assez à une robe de palais ». Sous ses dehors de couvent ce n'était pas une maison de moines. L'abbé Morélet l'a bien peinte lorsqu'il dit dans ses *Mémoires* (2) : « On n'y faisait point de vœux... La messe et les vêpres, les fêtes et dimanches étaient les seuls exercices religieux. Le but du fondateur — l'étude de la théologie — étant bien connu et bien déterminé et n'ayant rien de contraire à la tranquillité publique, la fondation devait être regardée comme un simple club ayant, si l'on veut, des occupations petites mais non nuisibles à la société. »

Proviseurs, prieur et procureur

Les noms de ceux qui furent pendant trois siècles ses proviseurs — titre glorieux que Saint-Simon estimait très haut — montrent que d'illustres protections ne lui firent pas défaut : ce furent le cardinal de Gondy, Richelieu, Mazarin (1660), le cardinal de Retz, l'archevêque de Paris François Harlay de Champvallon, l'archevêque de Reims Louis Le Tellier, le cardinal de Noailles (1710), le cardinal de Fleury (1729). Les étrangers qui venaient visiter la maison étaient reçus par le prieur, choisi pour un an parmi les plus jeunes ; c'était lui qui gardait toutes les clefs, présidait aux assemblées, nommait les censeurs pour la réception des candidats et représentait la Maison dans les grandes solennités.

(1) Celui-ci, guidé par un docteur, Boursier, visita la chapelle puis la bibliothèque où les professeurs assemblés le reçurent et lui montrèrent des manuscrits slavons. Il écouta la supplique qu'ils lui adressèrent tendant à la réunion des deux églises orthodoxe et catholique : l'épiscopat russe, par un mémoire quelques mois plus tard, déclina cette offre. Cf. L. P. PIERLING S. J., *La Sorbonne et la Russie, 1717-1747* (Bibl. slave elzévirienne E. Leroux, 1882, 178 p.), p. 23 et ss. et HAUMANT, *Discours à la Séance d'ouverture des conférences de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*, 6 novembre 1903. Au concours général de 1822, en rhétorique, on a donné comme sujet de la composition de vers latins « Le Tsar Pierre le Grand visite la Sorbonne ».

(2) *Mémoires sur le XVIII^e siècle et la Révolution*, 1821, p. 9, Paris, Ladvocat.

Le procureur avait la direction des comptes et veillait sur la cuisine et la qualité des mets. On était libre de manger chez soi et même de se faire apporter du dehors ce que l'on désirait. Les repas en commun étaient présidés par le senieur, le plus âgé de la Maison. Sur un menu, affiché dans l'antichambre de la salle à manger, chacun choisissait ses plats, dont le prix était taxé et que les domestiques lui servaient.

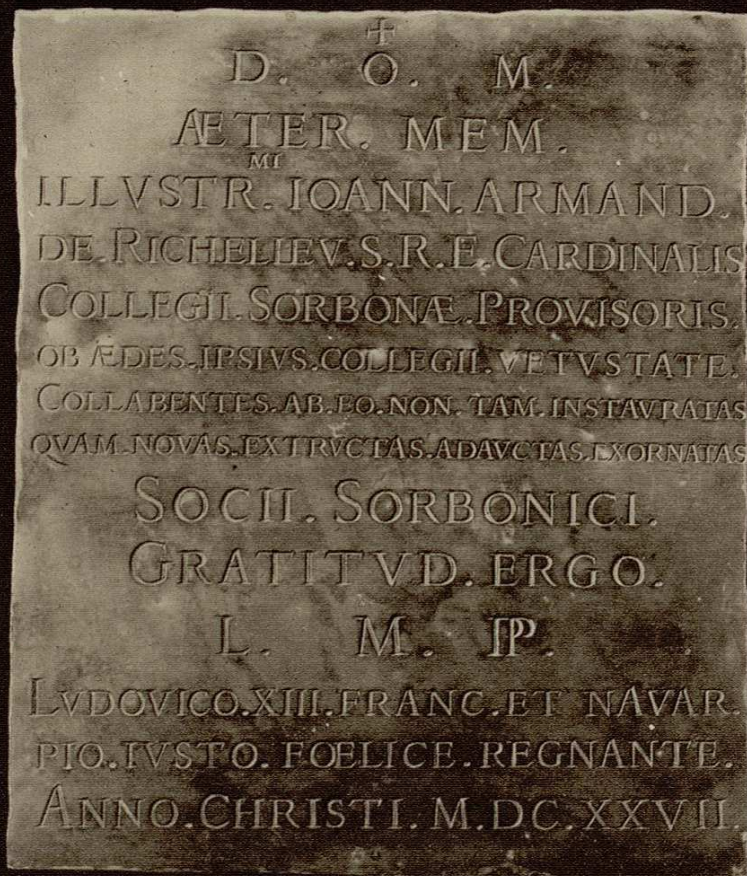
L'église n'ouvrait ses portes extérieures que deux fois par an, le jour de la sainte Ursule, fête patronale (21 octobre) et le jour de l'octave de la Fête-Dieu, ou lors de la mort de quelque docteur de la Maison de Sorbonne ; enfin une fois l'an, le jour de sainte Barbe, consacré à la mémoire du cardinal de Richelieu, le public était admis à entrer par le portail intérieur. Aux assemblées qui se tenaient périodiquement la veille de grandes fêtes, pour l'examen des cas de discipline et le bon ordre de la Maison, tous les sociétaires étaient invités, et ceux qui venaient recevaient un jeton d'argent octogonal, frappé à l'effigie du premier fondateur, entourée de ces mots : ROBERTUS DE SORBONA FUNDAVIT AN. 1253 — et portant au revers, le portail extérieur de la chapelle avec cette inscription : CARD DUX DE RICHELIEU INSTAURAVIT AN. 1642. Ainsi un même hommage associait à jamais les deux noms des fondateurs. (Cf. reproduction pl. IV, p. 24-25.)

Suppression de la Société de Sorbonne (1792)

L'abbé de Foucault (1), chanoine de Saint-Denis, vantait un jour « les usages de cette société qui présentait le modèle d'une république, la plus sage, la plus parfaite, l'unique vraisemblablement qui ait existé sans aucune altération ». La Révolution ne pouvait le comprendre ainsi. Le 16 janvier 1791, le Comité d'Instruction publique donnait l'ordre à la maison de Sorbonne de mettre la bibliothèque à la disposition du public : le bibliothécaire Gayet de Sansale, prétextant que les livres n'étaient pas protégés par des grillages, offrit d'ouvrir deux jours par semaine. Trop de précaution entraîna sa perte ; Ameilhon en vint prendre possession le 27 août 1791 au nom de la municipalité. Les livres attendirent les derniers jours de 1795 pour être déménagés et répartis entre les différentes bibliothèques publiques. Les manuscrits furent, presque en totalité, déposés à la Bibliothèque Nationale. Ainsi disparut cette collection unique, dont l'actuelle Bibliothèque de l'Université, fondée en 1762, n'est héritière que de nom ; et si quelques-uns de ses volumes portent la marque ancienne du Collège de Sorbonne, c'est qu'un de ses bibliothécaires, Serieys, a pu lui réserver, en souvenir de son passé, quelques-uns de ces débris, épaves de sa gloire défunte.

Un décret du directoire du département, 17 octobre 1791, ferma les écoles de la Sorbonne ; le 5 avril 1792 la Société était supprimée

(1) *Notice sur la Sorbonne* [non signée], 1818, Paris, impr. de Le Normant, p. 56-57.



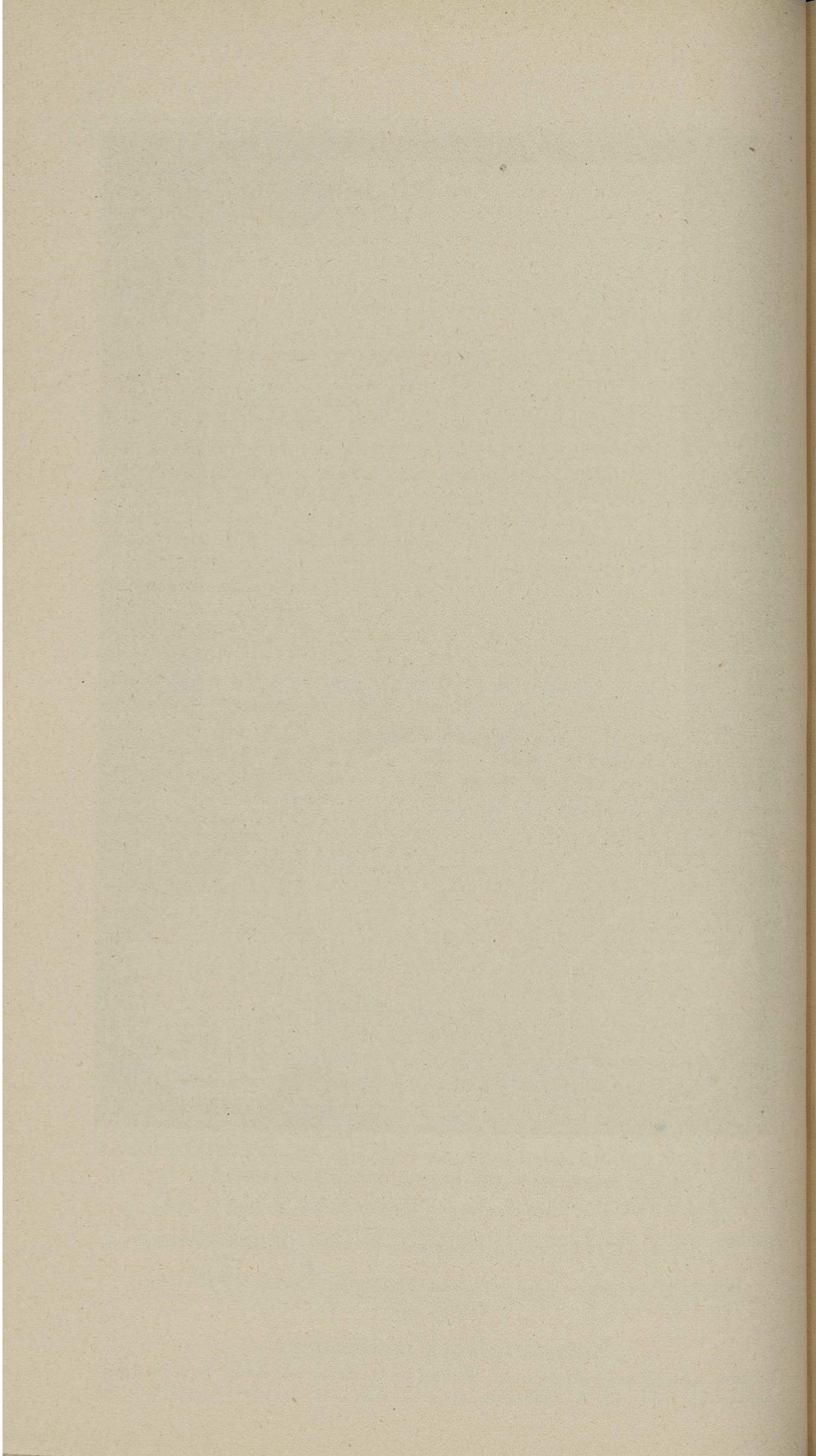
PLAQUE DE CUIVRE RELATANT LA POSE DE LA PREMIERE PIERRE
DE LA SORBONNE DE RICHELIEU, 18 MARS 1627
Aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Université (Cf. p. 9 et p. 51).

JETON OCTOGONAL à l'Effigie de ROBERT DE SORBON.

JETON D'ARGENT, signé à l'avvers : BERNIER, Modèle XVIII^e siècle.
(Cf. p. 24).

SCEAU A LA ROUE DE SORBONNE.

La roue figurait dans les armes de Robert de Sorbon : elle servit de cachet pour
timbrer les livres de la Bibliothèque, et de sceau sur les diplômes (Cf. p. 8).



et les docteurs, hôtes et associés quittaient la demeure (1), et l'on crut pouvoir effacer de la mémoire des hommes le nom de Sorbonne, symbole pour certains révolutionnaires d'un siècle abhorré en rayant ces syllabes sur les plaques des rues. La place de la Sorbonne prit en 1793 le nom de place Châlier, la rue de la Sorbonne (ainsi appelée depuis 1279) celui de Catinat, « fameux guerrier et honnête homme né dans cette rue », dit le décret de la Commune du 18 octobre 1792. Inutiles changements : les deux noms furent rétablis quelques mois plus tard, parce qu'il n'est pas de loi humaine qui ordonne d'oublier.

Ce fut l'abandon : les bâtiments furent loués à deux citoyens dont l'un y installa une soixantaine de logements et l'autre y organisa des assemblées de section ; occupation éphémère, semblait-il ; mais les projets d'utilisation ne vont pas manquer. L'église déserte et non réparée menaçait ruine : cependant l'Assemblée partielle du Tiers État de la ville de Paris y avait tenu séance les 21 et 22 avril 1789. Puis on y logea des soldats et le secrétaire de la Commission des monuments, Leblond, est obligé de se plaindre, le 22 septembre 1792, au ministre Roland, que ceux-ci s'amusaient à percer les tableaux à coups de baïonnette, sous prétexte qu'ils représentaient des aristocrates ; de plus éclataient d'incessantes querelles ; dès que les soldats partaient les voleurs s'introduisaient par les fenêtres aux vitres cassées dans la chapelle et pillaient les bronzes et les marbres. Les dégradations étaient si graves qu'il fut question de la fermer ; le monument le plus en danger était le tombeau du cardinal. En novembre 1792, le commissaire des monuments tâche de le protéger, de le transporter au musée du Louvre : heureusement Alex. Lenoir eut l'idée de réunir dans un dépôt tous les monuments des arts qui se trouvaient sans asile par la suppression des maisons religieuses et les groupait peu à peu dans l'ancien couvent des Petits-Augustins. Quand il vint prendre possession du mausolée de Girardon, quelques soldats du général Hanriot se disputaient dans l'église, prêts à détruire les œuvres qui étaient le symbole d'un temps maudit et d'une époque tyrannique. Ils voulurent s'opposer à ce que l'on enlevât le marbre et un coup de sabre blessa Lenoir à la main, lacéra le nez du cardinal et endommagea la draperie du sarcophage et le visage de la Religion. En février 1793, le marbre était enfin à l'abri. Les autres sculptures de l'Église peu à peu prirent le même chemin des Petits-Augustins et, marbre à marbre, l'église fut dépouillée : statues du portail, colonnes des autels, crucifix colossal d'Anguier, anges du Maître-autel, Vierge de Martin Desjardins, le *Journal* de Lenoir (2) enregistra leur entrée dans le dépôt des monuments comme un pieux nécrologe. Tout ce qui pouvait être

(1) L'abbé Morellet en 1805, à l'âge de 78 ans, ne pouvait encore s'en consoler et regrettait la petite chambre où il était logé sous le comble, avec une tapisserie de bergame et des chaises de paille.

(2) Louis COURAJOD, *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des monuments français*, 3 vol., 1878-1887 ; et *Archives du Musée des monuments français* ; papiers d'Albert Lenoir, 3 vol. de l'*Inventaire général des richesses et art de la France*, 1883-1887.

utilisé à cause de la matière, niche de cuivre ou bas-relief, fut livré à la fonte.

En janvier 1794, l'église est devenue temple de la Raison, et c'est sous la protection des fresques de Philippe de Champaigne que la section de « Beaurepaire régénérée » tient régulièrement ses assemblées et inaugure avec solennité les bustes de Marat et de Le Pelletier, « martyrs de la Liberté ».

Il n'y a plus rien à piller; cependant, sur le soupçon qu'un trésor était enfoui dans l'église, on fit des fouilles pendant cinq jours (1-5 décembre 1794) et l'on profana les cinquante cercueils qui se trouvaient dans les caveaux avec l'espoir d'y trouver ce trésor. Il y avait là vingt-sept représentants de la famille de Richelieu auxquels la duchesse d'Aiguillon avait assuré à perpétuité la sépulture dans l'église et plusieurs docteurs de Sorbonne, dont douze furent identifiés à l'aide des inscriptions gravées sur plaques de cuivre. Le corps du cardinal fut mis en pièces par la foule; un assistant, le bonnetier Cheval, profitant d'un moment où les ouvriers étaient partis pour le repas, déroba la partie antérieure de la tête et un fragment du linceul et les remit en thermidor à un de ces clients, l'abbé Nicolas Armez, qui les transmit à son neveu, A. Armez, qui fut député des Côtes-du-Nord. Celui-ci offrit la relique à Napoléon III, en 1866, qui la fit replacer solennellement (15 décembre 1866) dans le caveau, en présence de l'Archevêque de Paris Mgr Darboy, du ministre Victor Duruy, du vice-recteur Mourier et des représentants de tous les grands corps de l'État. (Cf. p. 184-185.)

Cependant le temps faisait son œuvre de dévastation. Les tuyaux de descente en plomb, qui conduisaient les eaux des combles sur le pavé ayant été enlevés en 1793 pour être livrés au bureau de l'artillerie, l'humidité rongait et disjoignait les murs : déjà des pierres du dôme s'étaient écroulées. Il était urgent de réparer l'édifice et de lui donner une destination utile ; on songea à y installer une École Normale, avec vaste amphithéâtre sous le dôme et trois grandes tribunes : on commença à enlever les combles, à percer les bas-côtés, quand les travaux furent arrêtés le 28 janvier 1795. Puis en septembre 1796 on projeta d'y déposer les morts de la Commune de Paris ; en décembre, d'y installer des ateliers de gravure ; en mars 1800, d'y établir deux salles superposées, l'une pour la distribution des prix et les réunions scientifiques et littéraires, l'autre pour des expositions de peinture et dessins ; le prix des travaux fit écarter l'idée. En avril 1805 on songea à y grouper les bureaux de la liquidation de la dette publique : mais toujours l'état des réparations faisait hésiter. Les artistes qui, en 1794 avaient protesté contre les mutilations faites au monument et le danger de le laisser sans réparations, obtinrent, en octobre 1801, de s'y installer, puisqu'ils ne pouvaient plus habiter le Louvre dont le premier Consul se décidait enfin à achever les travaux.

« Musée des Arts », la Sorbonne abrite des artistes

La Sorbonne entre dans une nouvelle période de son existence et sous le nom de « Musée des Arts » (1) elle va, pendant vingt années, de 1801 à 1821, recevoir près de cent familles d'artistes, peintres, sculpteurs ou graveurs dans les quarante ou cinquante logements aménagés ; logements d'ailleurs très inégalement répartis, les uns petits et sans lumière, les autres avec atelier. L'architecte Moreau dut, pour un crédit de 10.000 francs, remettre en état des locaux : en neuf mois il parvint à aménager 53 logements dont 20 pour les savants, 21 pour les peintres et 12 pour les sculpteurs, avec quatre grands ateliers de peinture et six de sculpture. Le peintre Prud'hon et le sculpteur Lorta s'étaient partagé la bibliothèque ; le statuaire Roland habitait sous les combles, tandis que son confrère, Jacques-Philippe Lesueur, vivait dans les salles du rez-de-chaussée.

Voici par année, d'après les livrets des Salons, la liste des artistes qui vécurent à la Sorbonne :

An X (1801) Demarne, Garnier (Charles-Barthélemy), Taillasson et Vanderbuch (Jean-Hippolyte), peintres ; Roland, statuaire ; Tardieu (Alexandre), graveur.

An XII (1803), Callet (Antoine-François), Garnier, Gibelin, Beauvallet, peintres ; Cartellier (Pierre) et Stouff (J.-Bte), statuaires. (1806), Ansiaux, Dandrillon, Demarne, Duvivier, Milbert, Taillasson, Vestier, peintres ; Clodion (Claude-Michel), Foucou, Roland, statuaires ; Tardieu, graveur.

(1808) Ansiaux, Demarne, Dunouy, Garnier, Meynier, Petit (Pierre-Joseph), Prud'hon (Paul), peintres ; Vandael, Bridan, Cartellier Dumont, Foucou, statuaires.

(1810) Ansiaux, Callet, Demarne, Beauvallet, Garnier, Lordan (Pierre-Jérôme), élève de Prud'hon ; Mayer (Constance), élève de Prud'hon ; Meynier, Petit, Prud'hon, peintres ; Vandael, Clodion, Foucou, Lesueur, Lorta, Ramey, Roland, statuaires.

(1812) Callet, Demarne, Dutertre, Duvivier, Garnier, Mayer (Constance), Trézel, Beauvallet, peintres ; Bridan, Lorta, Roland, Lesueur, sculpteurs ; Tardieu, graveur ; Milbert, naturaliste.

(1815) Ansiaux, Bourgeois, Demarne, Garnier, Knip (Mme), Lordon, Mauduit (Louise), Mayer (Constance), Meynier, Michallon, Pajou, Prud'hon, Trézel, Beauvallet, peintres ; Vandael, Cartellier, Foucou, Lestrade, Lorta, Lesueur, Roland, Stouff, Bridan, sculpteurs ; Tardieu, graveur.

(1817) Ansiaux, Bourgeois, Boze, Demarne, Dunouy, Duvivier, Faure, Huet fils (Nicolas), Lordon, Mauduit (Louise), Mayer (Constance), Meynier, Michallon, Pajou, Prud'hon, Trézel, peintres ; Vandael, Bridan, Caldelari, Lesueur, Ramey, Stouff, sculpteurs.

(1) G. VATTIER, *Une famille d'artistes. Les Dumont, 1660-1884* [nouv. éd.], Delagrave, 1890, ch. IV, Jacques-Edme Dumont ; surtout, p. 76-87.

(1819), Ansiaux, Bourgeois, Demarne, Dunouy, Garnier, Lemire (Madeleine-Sophie), Lordon, Mayer (Constance), Meynier, Michallon, Pajou, Pernot, Petit, Prud'hon, Trézel, peintres ; Bridan, Cartellier, Castex, David (d'Angers), Dumont, Lorta, Ramey, Stouff, sculpteurs.

Dans le jardin situé derrière l'église, on projeta d'élever huit ateliers superposés, mais on n'en fit que les fondations parce que l'on estima plus simple et plus rapide d'aménager l'église en atelier. Neuf artistes s'y installèrent donc, les statuaires Cartellier et d'Esparcieux occupaient les chapelles à droite et à gauche de l'entrée sur la place de la Sorbonne ; le statuaire Lordat avait ses maquettes dans la chapelle à droite du chœur, tandis que le peintre de fleurs Vandaël s'établissait dans la chapelle de gauche et s'était approprié, non sans soulever des protestations, derrière le chevet un coin de jardin décoré de fleurs et de feuillages afin de pouvoir dessiner et peindre d'après nature. Un jour vint où, pour ne plus être en butte aux jalousies de ses confrères, il mit autour de son clos une haie d'épines.

Dans la petite « Salle des Actes » demeurait la fière « Pauline de Courcelles, Femme Knip », peintre paysagiste qui occupait ses loisirs à enluminer les murs de coteaux et de bois et avait, à l'imitation de son voisin Vandaël, accaparé un autre coin du jardin qu'elle défendit par une barrière infranchissable. Le statuaire Roland occupait la chapelle latérale de droite, et c'est là qu'il travailla jusqu'à sa mort, en 1816, à la statue du Grand Condé : son jeune élève, David d'Angers, qui revenait de Rome, lui succéda et acheva l'œuvre ébauchée ; comme il n'avait là qu'un atelier et pas de logement, et qu'il était enthousiasmé de son travail, il passait souvent ses nuits « sur une planche sculptée pour ne pas dormir trop longtemps ». La statue décida de la renommée de son auteur.

La Salle des Actes était si haute qu'on avait pu la couper par moitié et y installer un second étage, ce qui permit d'y construire deux ateliers : au rez-de-chaussée les statuaires Jacques-Edme Dumont, Garnier, Rapp, Lesueur et Claude Ramey, et les peintres d'histoire Jean Ansiaux, Pierre Trezel, Charles Meynier, Lemire jeune et Paul Prudhon. Sur la rue, dans des salles étroites et privées de lumière, vivaient à l'écart les peintres paysagistes Pajou et Bridan.

La vie des artistes logés à la Sorbonne

Une franche cordialité unissait ces ménages d'artistes qui se rendaient visite et s'assemblaient le soir les uns chez les autres pour commenter les nouvelles du jour ou se donner le divertissement d'une petite sauterie ou d'une soirée de musique. Le peintre Beauvallet, gracieux portraitiste de femmes, demeurait un peu à l'écart dans un corps de logis accessible par un escalier réservé à son usage exclusif. Compromis par son amitié pour Robespierre, et malade, il accueillait chez lui les fils de ses confrères et leur donnait des leçons ; il sortait rarement et toujours en cachette.

Mais un soir, en rentrant, il trébucha sur une marche et se fracassa le crâne.

Plus fantaisiste était le joyeux Bridan, l'auteur de l'éléphant de la Bastille : ami de Bacchus, on le trouvait souvent, au matin, endormi sous la porte, parfois même étendu dans un couloir où ses pas incertains s'étaient égarés.

Les beaux soirs d'été, on se réunissait dans le jardin, sous les épais tilleuls odorants : le peintre Taillasson y improvisait des quatrains ou récitait un de ses poèmes didactiques qu'il s'amusait à rimer entre deux toiles. Mathieu Orfila — le futur médecin et toxicologue — qui était le fiancé de Mlle Lesueur, venait, la guitare sous le bras, faire sa cour amoureuse et chantait des romances à la mode de Martini.

Les jours de mauvais temps, il y avait soirée musicale dans la grande salle où Prud'hon donnait ses leçons : sur les programmes, superbement calligraphiés, on trouve un concerto de piano de Dussek, un air varié pour violon de Baillot, un concerto de flûte de Berbiguier, des romances de Nicolo, le duo de *Françoise de Foix* de Berton, etc. Parfois aussi le dimanche, tantôt chez Pajou, tantôt chez Lordon ou chez Dumont, on dansait valse et quadrilles aux accords du violon de Jacques-Edme Dumont. C'étaient, drapées de mousseline blanche ou parées de robes grises rehaussées d'un mince filet vert, Mlles Dumont, Mlle Bridan, Mlle Bourgeois, Mlle Roland, Mlles Lordon, Mlles Cartelier, Mlle Lesueur, Mlle Trezel, Mlle Stouff et Mlles Bosse, les charmantes filles des artistes de Sorbonne qui s'amusaient innocemment sans trop se soucier d'éveiller par leurs éclats de rire les ombres lointaines des docteurs en Théologie.

Certes l'éclairage de ces bals n'était pas très brillant et les rafraîchissements étaient des plus simples : sirops de groseille ou d'orgeat. Mais quelle bonne humeur ! Vers minuit on se séparait, à moins que Pajou, qui était riche, n'eût convié ses hôtes à souper.

Douceur de cette intimité d'artistes ! le travail et la franche gaieté semblaient les muses gardiennes de cette Sorbonne austère qui jamais n'avait été à pareille fête. L'amour heureux y eut sa place : les soirées préludaient aux fiançailles de Mlle Stouff avec Couderc ; de Mlle Trezel, la nièce de l'artiste, la fille du dernier ministre de la monarchie de juillet, avec le naturaliste Milne-Edwards ; de Mlle Cartelier, l'aînée, avec le statuaire Petitot et de la plus jeune, Fanny Cartelier, avec le peintre Heim.

S'il y eut des idylles jolies, il y eut aussi hélas ! un drame d'amour. Le peintre Prud'hon, le plus illustre alors des hôtes de la Sorbonne, habitait à gauche de la porte d'entrée, au deuxième étage, sous l'horloge, un bel appartement avec ses enfants et sa femme ; celle-ci acariâtre et querelleuse s'abandonnait, parfois sans pudeur, à ses instincts pervers : sa conduite faisait scandale. Prud'hon, désespéré, s'occupait seul de ses deux enfants ; maintes fois des amis le surprirent, assis devant son chevalet, portant sur ses genoux les enfants pour les distraire. Il obtint que sa femme ne vint plus troubler de ses cris la tranquillité de la Sorbonne. En 1806 une jeune fille distinguée,

Marie-Françoise-Constance Mayer La Martinière (1) devint son élève, et bientôt attirée par son génie et ses malheurs, tint la place de l'épouse absente et éleva les enfants. Des années passèrent de collaboration heureuse. En 1821 l'administration, décidant de rendre les bâtiments de Sorbonne à la Faculté de Théologie, pria les artistes de quitter les logements. Mlle Mayer se tourmenta de l'avenir, tomba malade, se vit délaissée et le samedi 27 mai 1821, jour de séance à l'Institut, « affolée par le désespoir, saisit un rasoir et se coupa la gorge. Adieu sinistre de la colonie artistique à cette Sorbonne regrettée d'où la pauvre femme n'avait pu se résigner à sortir ».

La Faculté de Droit y installe ses cours

Le « Musée des Arts », qu'avait abrité la Sorbonne pendant vingt années, disparaissait dans un voile de deuil : dernier beaux jours d'un « compagnonnage charmant ». L'ordonnance royale du 3 janvier 1821 disait : « L'ancienne Maison de Sorbonne et les bâtiments qui en dépendent seront affectés au service de l'Instruction publique. La Faculté de Théologie et celles des Sciences et des Lettres de l'Académie de Paris y seront établies ainsi que l'Ecole Normale. » Des indemnités variant entre 600, 800 ou 1000 francs étaient accordées aux hôtes de la Maison, mais ils s'étaient si bien habitués à cette vie heureuse et paisible qu'ils avaient l'impression d'être expulsés d'un temple et de prendre bientôt le dur chemin de l'exil. Peu à peu la Maison se dépeupla, l'architecte Ant. Vaudoyer établissait le plan d'aménagement : les Lettres et Sciences s'installèrent provisoirement le 17 avril 1811 dans les salles du Collège du Plessis-Sorbonne (situé sur l'emplacement de l'actuel Lycée Louis-le-Grand), la Théologie dans les Écoles Extérieures. Séjour de peu de durée parce que Lettres et Sciences se transportèrent dès octobre 1821 à la Sorbonne et que le Collège du Plessis-Sorbonne fut affecté à l'Ecole Normale, tandis que les Écoles Extérieures, situées en dehors de la vieille enceinte sorbonnique et désormais indépendantes de la vie universitaire, servirent à abriter le journal *l'Univers*. En 1861 elles furent démolies et remplacées par un magasin de produits chimiques fondé par Robiquet et J. Pelletier : le 16 mars 1869, 25 kilogrammes de picrate faisaient explosion, tuant six personnes et bouleversant le quartier, et pendant des semaines on ne parla plus que de la maison du sinistre. Une seconde explosion, mais qui heureusement n'occasionna la mort de personne, eut lieu le 16 août 1892.

La Faculté de Droit était un peu à l'étroit dans ses bâtiments construits par Soufflot, d'autant plus que ses cours venaient d'être doublés en raison de l'accroissement du nombre d'étudiants ; un

(1) Cf. Jeanne Dorn, *Constance Mayer, 1775-1821*, dans *Revue de l'art ancien et moderne*, XXIX, 1911¹, p. 49-60 et 139-160.

nouvel amphithéâtre devait être édifié, mais, en attendant, on utilisa dès novembre 1820 l'église de la Sorbonne que l'on avait coupée dans sa hauteur par une cloison. Cet aménagement dura jusqu'en 1822. Le 10 novembre 1820, le Conseil de l'Instruction publique était venu examiner sur place les projets d'installation des Lettres et des Sciences dans les bâtiments de la Sorbonne.

La Sorbonne chef-lieu de l'Académie de Paris

Cependant ceux-ci avaient bien failli être abandonnés lorsque l'Empereur, dans son rêve de rebâtir sa capitale splendidement, avait songé à construire un vaste palais pour l'Université et les Archives sur le quai Napoléon, entre le pont de la Concorde et le pont d'Iéna, en face du palais du roi de Rome. L'architecte Poyet en avait dressé un plan détaillé ; il y avait prévu un immense amphithéâtre pour les distributions de prix et les expositions de tableaux, pouvant contenir 3.000 places. La première pierre en fut même posée solennellement le 15 août 1812, en présence du ministre de l'Intérieur, de Montalivet ; du grand maître de l'Université, Fontanes ; du préfet de la Seine, Frochot et du préfet de police, Pasquier. Cérémonie sans lendemain, dont seul un dessin d'archives garde le souvenir. C'eût été un grave oubli du passé ; et dès 1821, par l'ordonnance du 3 janvier, la Sorbonne redevint le chef-lieu de l'Académie, puisque l'on avait décidé de ressusciter l'ancien vocable, et les affiches de l'année scolaire 1821-22 portent pour la première fois que les cours auront lieu « à la Sorbonne ».

Restauration des bâtiments

A ces décisions le duc de Richelieu, président du Conseil (20 février 1820-24 décembre 1821) n'était pas étranger. Descendant du cardinal, il avait voulu que l'institution fondée par son illustre aïeul ne fût pas déchuë de sa gloire ancienne ; il hâta les travaux d'aménagement et maintint à la Sorbonne son privilège centenaire d'être le centre des études. Par les ordonnances des 3 janvier et 16 mai 1821 il fit affecter la chapelle avec les autres bâtiments comme faisant partie de biens composant la dotation de l'Académie de Paris, en exécution du décret du 11 décembre 1808. Un an plus tard, une ordonnance de l'archevêché (25 juin 1822) ouvrait de nouveau la chapelle et la rendait à l'exercice du culte divin, en précisant qu'elle était spécialement destinée à la jeunesse de l'Académie de Paris et aux cérémonies religieuses de l'Instruction publique et desservie par les doyens et professeurs de la Faculté de Théologie. L'église de la Sorbonne redevenait ainsi, selon sa tradition, non plus une paroisse ni une chapelle de secours, mais bien l'oratoire de l'Université, la chapelle privée de la Faculté de Théologie. De grands et longs travaux de réparations s'imposaient.

à la voûte et aux murs ; en attendant qu'ils pussent être effectués, le duc de Richelieu obtenait la remise en place du mausolée de Girardon (1) qui fut réinstallé par l'architecte Guignet, le 12 septembre 1823 non plus dans le chœur comme autrefois, mais dans le bras droit du transept. En juin 1825, on posait sur le dôme de l'église une haute croix pour remplacer celle qui avait été abattue sous la Révolution.

L'abbé Nicolle fait construire le grand amphithéâtre

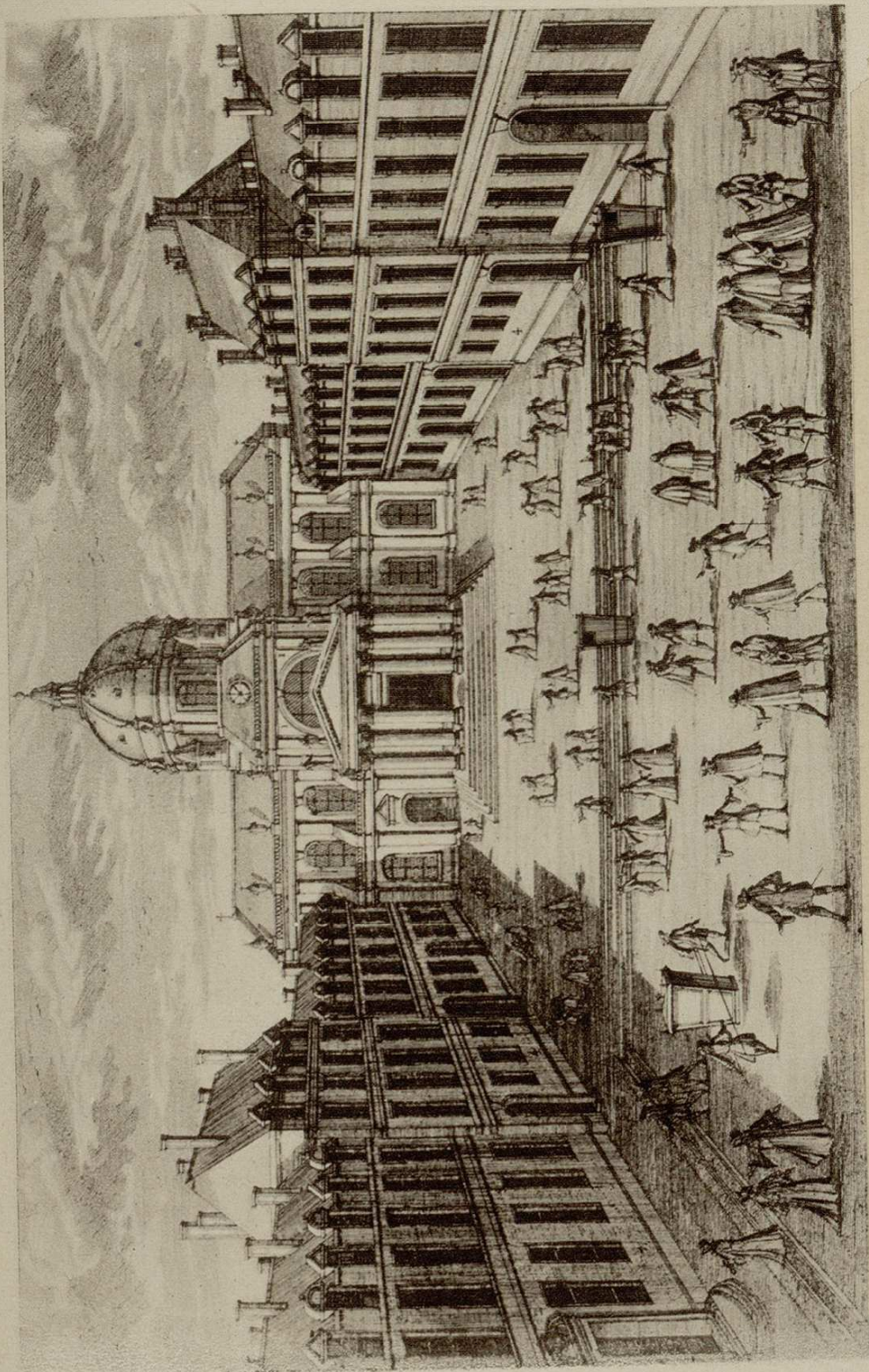
Le duc de Richelieu en même temps confia à l'abbé Nicolle (2) (1758-1835), qu'il fit nommer recteur de la nouvelle Académie de Paris (27 février 1821), le soin de restaurer l'enseignement. Il l'avait apprécié pendant son long séjour en Russie comme directeur du nouveau collège d'Odessa. L'abbé Nicolle s'efforça de rendre la Sorbonne à sa destination primitive et de sauver de la ruine l'édifice fondé par l'aïeul de son glorieux protecteur. Les murs étaient dégradés, les plafonds s'effondraient ; il fallait aménager les anciens bâtiments pour recevoir l'administration académique et les trois facultés : celle de Théologie se logea près de l'église, au-dessus de la sacristie ; ses cours se donnaient au premier étage et le doyen demeurait au second. Mais on manquait d'amphithéâtres pour les cours ; l'abbé Nicolle en fit construire. Dès juillet 1821 l'inspecteur général, Mazois, présentait au Conseil des bâtiments un rapport et l'architecte Guignet établissait un devis. Les frais prévus montaient à 210.194 francs.

Au milieu de l'année 1822 était élevé sur les terrains libres un vaste amphithéâtre de 1200 places : et Prud'hon fut chargé d'en décorer le plafond. Il esquissa une vaste composition, le « Séjour de l'Immortalité », dont on voit encore le dessin à Chantilly (3) et représentant sur le devant d'un temple, à droite, Minerve soulevant le voile qui couvre la Nature appuyée sur le sphinx, tandis qu'émerveillés les savants contemplent et tendent les mains et que d'autres agenouillés prennent des notes sur des tablettes ; à gauche, l'Astronomie entourée de Newton, de Descartes, de Galilée, d'Archimède ; à droite, un peu en arrière, sur les degrés du temple, les poètes érotiques ; dans le fond les poètes épiques et tragiques : d'une part, Homère, Virgile, Euripide, Sophocle, Corneille, Racine ; d'autre part, les peintres Michel-Ange, Raphaël, le Corrège, Poussin. Mais il mourut le 16 février 1823 et ce fut à un jeune peintre, Nicolas-Louis-François Gosse (1787-1878), qui venait d'obtenir une médaille au Salon, que l'on confia ce travail. Il y mit une telle hâte que tout était terminé en quelques

(1) La dépêche ministérielle autorisant la mise en place est du 26 juillet 1823, cf. *Archives des monuments français*, III, p. 310.

(2) Cf. Abbé FRAPPAZ, *Vie de l'abbé Nicolle*, Lecoffre, 1857 et *Archives Nationales* dossier **F, 17^e, N 11.

(3) Mesure 0.27 sur 0.54 ; reproduit dans M^ls DE CHENNEVIÈRES, *Les dessins des maîtres anciens à l'Ecole des Beaux-Arts en 1879*, p. 131 ; cf. JEAN GUIFFREY, *L'œuvre de Prud'hon*, t. XIII. *Les Archives de l'Art français*, nouv. série, 1924, N^{os} 889 et 890, p. 326.



VUE ET PERSPECTIVE DE LA COUR INTÉRIEURE DE LA SORBONNE AU XVII^e SIÈCLE
D'après la gravure d'Aveline

BIBL.
MUSEUM

100

mois (1). Dans les voussures une série de peintures sur enduit évoquaient les écrivains et savants anciens et modernes qui demeuraient les maîtres dans tous les genres : Homère, Virgile, Corneille, Bossuet, Pascal, etc. Au fond de la salle se dressaient dans des niches deux statues en pied, encadrant l'image du roi en costume d'apparat, et tout en haut, dans des œils-de-bœuf, étaient placés des bustes d'auteurs illustres.

Aux deux extrémités de la salle, s'élevaient deux rangs de tribunes, dans l'hémicycle des bancs en demi-cercle sur dix rangées, au fond une estrade pour le Conseil Royal de l'Instruction publique et le grand maître. Au plafond trois immenses panneaux de Gosse, encadrés de larges grecques, représentaient des scènes caractéristiques : la Théologie où un moine, assis sur un fauteuil, expliquait les Ecritures sacrées à ses disciples sagement rangés à droite et à gauche ; les Sciences, où l'on voyait un savant, debout près d'une mappemonde, expliquer à une assemblée de gentilshommes, cardinaux et évêques, l'harmonie du monde ; enfin les Lettres et les Arts, où peintres et écrivains de la Renaissance esquissaient un tableau ou composaient un poème tandis que des docteurs discourent. C'est dans cet amphithéâtre, supprimé en 1893, que se tinrent pendant trois quarts de siècle, jusqu'en 1889, toutes les grandes réunions universitaires, réceptions illustres et distributions de prix du Concours général.

Lorsqu'en 1835 Victor Cousin, directeur de l'Ecole Normale obtint d'être logé dans l'ancienne bibliothèque, la Théologie se transporta de l'autre côté de la cour. Les Sciences, très à l'étroit, avaient dû se contenter du second étage de l'aile Est, qui plus tard servit d'appartement au doyen de la Faculté de Théologie, puis en 1887 de salle de doctorat ès lettres. Le doyen des Sciences qui fut logé jusqu'en 1840 occupait, près de l'église, dans l'aile Ouest, les pièces qui devinrent la Salle des Actes. Au-dessus on établit en 1833, pour le doyen de la Faculté des Lettres, J. V. Le Clerc, un appartement qui a sa mort, en 1865, fut converti en salle de bibliothèque. Peu à peu amphithéâtres, galeries de collections, bureaux, salles de bibliothèque se trouvaient aménagés et la Sorbonne naissait à la vie. Naissance bien modeste si l'on compare le nombre des professeurs et des étudiants d'alors à celui d'aujourd'hui.

Faculté des Lettres

Le décret du 17 mars 1808 avait limité à six les professeurs de la Faculté des Lettres, choisis d'abord : trois parmi les professeurs du Collège de France et trois parmi les professeurs de Belles-Lettres des lycées ; mais en fait il y eut d'abord huit chaires, dont les titulaires furent nommés le 6 mai 1809. Une neuvième chaire fut créée pour la Philosophie le 19 septembre 1809. Deux autres

(1) Cf. Description dans le *Moniteur Universel*, n° 233, 21 août 1822.

chaires furent instituées en 1813, pour Fr. Guizot, chaire d'Histoire moderne et en 1814, chaire d'histoire de la Philosophie ancienne; une douzième de Littérature étrangère (octobre 1830) était confiée à Fauriel, puis à Ozanam.

Réduit un moment à onze, en 1864, le nombre ne varia plus (douze) jusqu'en 1874 et demeura « sacramentel » selon l'expression du doyen Himly ; c'étaient les « douze grands dieux ».

Alors la Poésie grecque avec Jules Girard, en 1874 ; l'Archéologie avec Georges Perrot, en 1876 ; l'Histoire du Moyen âge avec Fustel de Coulanges, en 1878 ; les Langues et Littératures de l'Europe méridionale avec Emile Gebhart, en 1879 ; la Littérature française du Moyen âge avec Arsène Darmesteter, en 1883, s'inscrivent sur l'affiche des cours. D'année en année celle-ci se renouvelle, les enseignements se multiplient, le nombre des professeurs grandit. Et l'on compte, en 1927, 47 professeurs titulaires, plus 18 professeurs sans chaire, créés en 1921 (1) et 18 maîtres de conférences, créés en 1877.

Faculté des Sciences

De son côté la Faculté des Sciences a suivi la même progression ; à l'origine elle n'eut même pas de professeurs attitrés puisque le décret de 1808 avait désigné pour y faire passer les examens et conférer les grades, huit professeurs pris deux au Collège de France, deux au Muséum d'Histoire Naturelle, deux à l'Ecole Polytechnique et deux parmi les professeurs de Mathématiques des lycées. De 1811 à 1821 elle s'abrita au Collège du Plessis, voisin de Louis-le-Grand. En 1821 les bâtiments de Sorbonne lui octroyèrent une petite place, mais faute d'espace pour installer aisément ses embryons de laboratoires, elle campa dans des baraques provisoires, de planches étayées de quelques pierres, bâtis dans l'ombre humide des cours extérieures, ou dans de pauvres maisons, désaffectées et converties par des moyens de fortune en salles d'expériences.

Limité à douze également, le nombre de chaires ne s'accroît que lentement. En 1834 on en crée une pour le Calcul des probabilités et la Physique mathématique, en 1837 une autre de Mécanique physique et expérimentale, en 1846 pour Le Verrier une d'Astronomie mathématique et pour Michel Chasles une de Géométrie supérieure. Nouvel arrêt jusqu'en 1854 où apparaissent deux chaires : une de Botanique et une de Physiologie. Et peu à peu, Géologie, Chimie biologique, Chimie physique, Chimie appliquée, Histologie, Géographie physique, Electrotechnique, Physique du Globe, Aviation, etc., obtiennent droit de vie et de cité. Aujourd'hui l'on compte 39 professeurs titulaires, plus 25 professeurs sans chaire, 5 chargés de cours et maîtres de conférences, 8 chargés de conférences et 8 maîtres de conférences adjoints.

(1) Sur cette expression : « Professeur sans chaire », voir p. 121.

Projets d'agrandissements

Le jour vint, rapidement, où la Sorbonne fut trop à l'étroit pour contenir tous ces enseignements. En 1852 plus de 5.000 mètres de terrain furent acquis en bordure de la future rue de Écoles que l'on était en train de percer à travers le réseau des anciennes petites rues ; c'est ainsi que disparut, juillet 1854, le beau portail du XI^e de l'ancienne église Saint-Benoît le Bétourné (ainsi appelé à cause de l'orientation de son autel vers l'Occident). Dans l'enclos de cette église, Villon frappa mortellement son rival Philippe Sermoise. Fermée à la Révolution, puis transformée en dépôt de farine, elle devint le théâtre du Panthéon en 1832. Les pierres étiquetées et rangées ont permis de rétablir ce portail dans le nouveau jardin de Cluny, organisé en 1856, lorsque Lenoir rapprocha l'Hôtel Musée de Cluny de l'ancien Palais des Thermes.

On estimait alors que le quadrilatère compris entre la rue des Écoles, la rue Saint-Jacques, la rue de la Sorbonne et la place Gerson, située derrière l'église, ne comprenait pas moins de 13.885 mètres carrés. Pour commémorer l'achèvement des travaux pour la percée de la nouvelle rue des Écoles et profiter du grand concours de peuples attirés par l'Exposition universelle ouverte depuis le 15 mai 1855 au Palais de l'Industrie, on décida de poser au moins la première pierre de la Sorbonne nouvelle. Le lundi après-midi, 13 août 1855, après la distribution des prix du Concours général, où le professeur Lenient avait en latin retracé l'histoire de cette solennité, le ministre de l'Instruction publique, Hippolyte Fortoul, vint présider à cette pose. Il était entouré du Conseil impérial, des inspecteurs généraux, du corps académique, des cinq facultés et des professeurs des lycées et des élèves lauréats. Le cortège s'arrêta rue des Écoles, sur un terrain ouvert en face de l'Hôtel de Cluny et du Collège de France, à l'endroit où se trouvent aujourd'hui les amphithéâtres Quinet et Michelet, et où l'on avait élevé une grande tente en toile verte bordée de galon d'or de treize mètres de long sur six mètres soixante de large. Les architectes Duc et Léon Vaudoyer présentèrent leur plan. Le ministre souhaita que la Sorbonne nouvelle fût toujours comme par le passé « la reine des Écoles » ; le préfet de la Seine, le baron Haussmann, rappela que Paris tenait « pour son premier titre d'être restée la ville aimée des Lettres et des Sciences, le centre du monde savant ». Puis une boîte renfermant des médailles commémoratives et quatorze pièces de monnaie d'or, d'argent ou de cuivre au millésime de 1855 était placée sous la pierre que le ministre scella (1).

Le préfet, le président du Conseil d'État, l'archevêque de Paris, les doyens et les hauts dignitaires présents jetèrent à leur tour la truellée symbolique sur la pierre angulaire. Solennité qui eut son écho quelques jours plus tard, lorsque les candidats à l'agrégation

(1) Cf. *Archives de la Seine*, carton V.M.⁴.4. travée 559.

des Lettres eurent à développer, en vers latins, un récit de cette cérémonie (1). Puis tout retomba dans le silence : l'édifice annoncé ne fut pas construit plus avant cette année-là. La pierre demeura perdue dans le terrain vague ; le coffret rempli de médailles fut volé ou retiré : du moins on ne l'a jamais retrouvé. Quant à la pierre, elle fut, dit-on, transportée vers 1865 dans l'antichambre du vice-recteur où elle demeura quelques années ; comme on ne savait plus ce qu'elle symbolisait on la mit dans la cour et ainsi disparut le seul souvenir de la fondation de 1855.

Baraquements provisoires

Le vice-recteur Adolphe Mourier, ne pouvant faire aboutir les plans de reconstruction, s'employa dès 1886 à obtenir au moins des baraquements : sur ses instances le ministre Victor Duruy fit construire des laboratoires provisoires dans les terrains disponibles (2). On aménagea, avec l'outillage approprié, les maisons en bordure de la rue Saint-Jacques, le long du Lycée Louis-le-Grand ; il fit édifier pour le professeur Jamin le laboratoire de Physique qui porta longtemps avec orgueil cette plaque commémorative où étaient évoqués les noms des titulaires de la chaire : FONDÉ EN 1867 PAR S. E. V. DURUY ; COULOM, GAY-LUSSAC, A.-M. AMPÈRE, THENARD, DUBOURG, F. SAVART, FRANÇOIS ARAGO, AUG. FRENEL, J.-B. BIOT ; BARON HAUSSMANN, PRÉFET ; AD. MOURIER, VICE-RECTEUR ; H. MILNE-EDWARDS, DOYEN, — et l'immense laboratoire de Chimie de Sainte-Claire Deville.

Les Lettres, eurent aussi leurs baraquements et c'est dans la cour Gerson qu'ils furent construits. Ernest Lavisse (3) a évoqué leur silhouette pittoresque à la séance de rentrée des Facultés de novembre 1888 en leur disant un émouvant adieu avant qu'ils ne disparussent. « C'était un groupe assez étrange : rue Gerson, derrière une grosse porte de fer, une haute maison morne à fronton, enlaidie par cette prétention à l'architecture ; à gauche, dans une bâtisse sans forme nommée, un grand et un petit amphithéâtre ; à droite le baraquement en planches que nous décorions, dans la langue officielle de l'Affiche, du nom de Pavillon Gerson ; rue Saint-Jacques, une vieille maison du XVII^e siècle qui était occupée par un lavoir avant qu'elle fût appropriée par nous et rattachée à la seconde

(1) Voici le texte du sujet reproduit dans Ch. CORNEILLE, *Recueil des sujets de compositions données depuis l'institution des concours d'agrégation jusqu'en 1875*, t. I, Grammaire, Lettres, p. 247-248. « Anno domini 1855 curante summo Gallicae universitatis Praeside, frequentissime discipulorum et magistrorum necnon Parisiensis aedilitatis atque omnium ordinum concursu Sorbonici palatis ad majorem bonarum artium gloriam novis incrementis augendi atque amplificandi, prima fundamenta rite ponuntur. »

(2) Ad. MOURIER, *Notes et souvenirs d'un universitaire*, 1827-1889, p. 327 et 507.

(3) E. LAVISSE, *Revue internationale de l'enseignement*, 1888, t. XVI, p. 430-431, reproduit dans *Etudes et Etudiants*, 1890, p. 176-181.

cour de la Sorbonne, près du chevet de l'église, par un escalier de meunier. » Dans la salle à fronton avaient lieu en juin les compositions du Concours général et se donnaient les conférences : c'étaient des salles nues « mal défendues contre le froid par le poêle en fonte qui se contentait de rôtir ses voisins, contre le soleil par un rideau trop mince bien que doublé de poussière et qui n'allait jamais jusqu'au bout de sa tringle. »

Dans le petit amphithéâtre Gerson furent professées les premières leçons réservées aux étudiants. Quant au pavillon Gerson, cette maison de bois que le secrétaire de la Faculté des Lettres, Lorquet, avait nommé le « navire Argo », il avait, avec ses cloisons revêtues de cartes et ses tables percées d'encriers, « une bonne mine d'école primaire ».

Restait la belle cour d'honneur intacte et sévère, telle que l'avait connue pendant deux siècles les docteurs de Sorbonne. Le doyen J. V. Le Clerc s'efforçait d'en écarter le marteau destructeur, parce qu'il l'aimait. « Ses majestueux pavillons et ses nobles portiques, ses vieux escaliers avec leurs rampes formées de poutres massives, qu'avaient foulés tant de laborieuses générations étaient pour lui l'univers (1). »

Dons de livres

Si les bâtiments demeuraient toujours à l'état de projet au fond de quelque carton administratif, la Sorbonne cependant s'enrichissait : fidèles à la tradition de Robert de Sorbon, ses maîtres lui léguaient leurs livres. Le philosophe Victor Cousin, qui était logé dans le bâtiment à gauche de l'église depuis 1835, avait obtenu de ne pas être expulsé en 1852, au moment de sa retraite ; dans son cabinet, les livres rares et précieux de philosophie ou d'histoire littéraire se rangeaient dans des armoires : « C'était le meilleur de ma très humble fortune », dit-il dans le codicille de son testament. Ne voulant pas que sa collection fût dispersée, il la légua le 15 octobre 1863 avec une rente perpétuelle de 10.000 francs pour subvenir à tous les frais d'entretien et de garde. Cadeau princier et trésor incomparable. Napoléon III pour le remercier fit attribuer, en août 1864, à la rue de Cluny d'alors qui allait de la Place de la Sorbonne à la rue Soufflot, le nom de Victor Cousin, ajoutant comme pour s'excuser : « Ce n'est pas le nom, c'est la rue que j'ai illustrée. » Peu après, en juin 1866, c'était Hallays-Dabot, légataire universel de J. V. Le Clerc qui offrait toutes les collections de livres de l'ancien doyen de la Faculté des Lettres, soit un ensemble de 11.500 volumes.

(1) E. RENAN, *J. V. Le Clerc* (notice nécrologique) dans *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 505.

Réparations et embellissements des vieux bâtiments

A défaut de constructions neuves par les architectes, dont les plans restaient sur le papier, on fit quelques réparations urgentes, grâce à des crédits importants alloués par la Ville de Paris : reconstruction des marches vermoulues de l'église, pose en 1868, au fronton donnant sur la cour, d'une inscription nouvelle en lettres de bronze doré sur le tracé des lettres anciennes à peu près disparues, reconstruction des clochetons, remise en état des galeries et des statues effritées et réfection des trois cadrans solaires qui menaçaient ruine : les pierres étaient disjointes, les parements troués par la gelée, le dessin des heures presque effacé, tellement il avait été rongé par le temps et les peintures allégoriques à peine visibles en leur vague contour. L'architecte Lheureux, en 1876, fit une habile restauration et remplaça les peintures par un motif de sculpture.

La décoration de l'église ne fut pas oubliée : les niches des entrecolumnements sur la façade de la place étaient demeurées vides, le service d'architecture de la ville commanda des statues pour les occuper et c'est ainsi que Gerson, Pierre Lombard, saint Thomas d'Aquin et Bossuet y prirent place de 1872 à 1874, tandis que sur les piédestaux furent posés définitivement Élie, Moïse, saint Paul et saint Jean, de 1876 à 1877.

La façade de la cour était, elle aussi, dégarnie de statues : jadis on en comptait huit, debout sur les entablements à gauche et à droite du portique. De 1873 à 1880, on en installa six, deux de moins qu'au ^{xvii}^e siècle : à gauche la Religion, la Science, l'Eloquence, et à droite la Théologie, la Philosophie, la Poésie.

Au sommet du dôme, sur les acrotères des balustrades, dix vases à flammes, qui figuraient sur le plan de Lemercier et n'avaient jamais été exécutés, furent sculptés par Barral et Decée en 1873 et en 1876.

Enfin l'intérieur de l'église, dépouillé de tout ornement, n'offrait plus d'ancien que les quatre pendentifs et les anges peints par Philippe de Champaigne à la Coupole, et encore ceux-ci durent-ils être amplement restaurés par Nicolas-Louis-François Gosse, qui orna également de peintures sur enduit les voussures et le plafond du grand amphithéâtre. En 1827 on avait accroché dans la chapelle Saint-Joseph une grande toile de Nicolas Hesse, figurant, « Robert de Sorbon présentant à saint Louis les écoliers étudiants en Théologie » et placé, dans une niche de la deuxième travée, une statue en plâtre de sainte Barbe par Louis-Etienne Ramey.

Un peintre, Louis-Charles Timbal, recommandé par son maître Hippolyte Flandrin, fut chargé de décorer les vastes surfaces nues du transept : de chaque côté de la porte, sur le mur du fond il maroufla deux grandes toiles figurant à gauche l'Humilité, à droite le Travail et au-dessus de la corniche un « Christ au tombeau » entouré de figures symboliques. Dans le transept à droite, au-dessus du tom-

beau du cardinal par Girardon (placé autrefois dans le chœur même), il installa en 1875 une immense toile de sept mètres symbolisant « la Théologie » et comprenant plus de cinquante personnages.

En 1876, on crut retrouver dans les dix statues d'apôtres placées derrière l'autel dans la chapelle de Saint-Cyr, celles (dix sur douze) qui avaient été sculptées par Simon Guillain et Guillaume Berthelot pour l'église de Richelieu et avaient été enlevées lors de la Révolution. Après un échange de correspondance entre le ministre de la Guerre et le Service des Beaux-Arts on les fit revenir à Paris et on les plaça, en avril 1876, sous le porche de la façade de l'église donnant sur la cour : le secrétaire de la Section du Comité d'Archéologie des Travaux Historiques, Chabouillet, n'hésita pas à les reconnaître.

Mais entre temps Ferdinand Moreau, acquéreur en 1860 du château d'Anet (Eure-et-Loir), les avait identifiées comme appartenant à la chapelle du château de Diane de Poitiers, et M. de Guilhermy confirmait cette attribution en janvier 1877 à la Société d'Histoire de Paris. Elles étaient bien en pierre blanche de Vernon comme la chapelle (1). Elles avaient été transportées par Alexandre Lenoir au musée des Augustins en 1799, puis en vertu d'un ordre du ministre de la Guerre, duc de Feltre, mises le 20 décembre 1815 à la disposition de la chapelle de l'Ecole royale militaire de Saint-Cyr.

Enfin leur élégance affectée accusait une époque antérieure à la Sorbonne de Richelieu. On les attribua, dès lors, tantôt à Germain Pilon, tantôt à Jean Goujon, et aujourd'hui l'on croit qu'elles sont l'œuvre d'un artiste italianisant, peut-être élève d'un de ces deux maîtres. On en fit deux séries de moulages, l'une destinée au château d'Anet, l'autre à la chapelle de Saint-Cyr. On avait songé à les installer dans les niches extérieures de l'église de la Sorbonne, mais on s'aperçut que la pierre de Vernon s'abîmait à l'air et l'on comprit que ces statues ne seraient pas ici à leur place.

C'est ainsi que les statues d'Anet, découvertes à Saint-Cyr puis transportées en Sorbonne, vinrent, à la demande d'Anatole de Montaiglon, achever leur exil dans les galeries lapidaires qui entourent le jardin du Musée Carnavalet.

Les bâtiments de la Sorbonne, privés depuis la Révolution de toute peinture, auraient eu grand besoin de quelque ornement, mais on avait toujours hésité en songeant au projet de reconstruction qui était sur le point d'aboutir. Il avait été question de placer, dans les niches ouvertes entre les amphithéâtres de Sciences et de

(1) *Archives des monuments français*, I, p. 135 et 272 et III, p. 236 et 316. Pierre Désiré ROUSSEL, *Description du château d'Anet*, Jouaust, 1875, p. 206, avec photographies ; — Anatole DE MONTAIGLON, *Le Tombeau de Diane de Poitiers*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, février 1879, p. 155-156 ; — *Revue des Sociétés savantes des départements*, 1876, sixième série, III, p. 340-341 ; — *Bulletin de la Société d'histoire de Paris*, IV, 1877, p. 24 ; — *Bulletin de la Société d'histoire de l'Art français*, III, p. 108 et 136-137.

Lettres, quatre statues de Laplace, Lavoisier, Descartes et Corneille ; le ministre avait promis de s'en occuper, mais les niches demeurèrent inhabitées... et l'on se contenta d'orner les socles de l'entablement, — à droite et à gauche de la porte de l'Académie, de deux bustes, Richelieu et Rollin, l'ancien recteur de l'Université et le restaurateur des études — et d'apposer dans la cour d'honneur trois médaillons au-dessus des portes intérieures en hommage à trois maîtres qui avaient illustré l'enseignement : le 26 novembre 1873 Victor Cousin, professeur d'Histoire de la Philosophie ancienne à la Faculté des Lettres, en mémoire du legs qu'il fit de sa bibliothèque à l'Université avec, de chaque côté de la porte, sur des plaques de marbre rouge des inscriptions rappelant ici ses dates et ses titres — et là reproduisant la phrase du codicille de son testament ; — en 1876 J. V. Le Clerc, doyen pendant 33 ans de la Faculté des Lettres qui donna sa bibliothèque à l'Université ; en 1877, L. J. The-nard, doyen de la Faculté des Sciences.

Création de l'École des Hautes Études

En attendant le bâtiment projeté pour loger dignement les facultés, le ministre Victor Duruy, eut l'idée de créer un centre de recherches, une école où les maîtres enseigneraient « moins une esthétique qu'une méthode de connaissance ou de découverte » et s'attacheraient moins « à professer un cours brillant pour le grand public, curieux de science vulgarisée, qu'à faire de la science et à exercer les élèves, comme à l'atelier, au maniement des textes et à l'observation des faits ». Ce fut l'École pratique des Hautes Etudes, créée par le décret du 31 juillet 1868 et qui se divisa en quatre sections : Mathématiques, Physique et Chimie, Histoire naturelle et Physiologie, Sciences historiques et philologiques. Les trois premières se rattachèrent à des laboratoires de la Faculté des Sciences, du Collège de France et de l'Ecole de Médecine, tandis que la quatrième, vouée à l'érudition pure, s'abritait dans un coin de la Sorbonne, près de la bibliothèque. A côté d'elle vint s'installer, en 1886, au lendemain de la suppression des Facultés de Théologie catholique, une cinquième section consacrée aux Sciences religieuses et ayant pour but, selon Albert Réville, « d'étudier des faits, des témoignages, des textes, d'en faire ressortir le sens et la valeur ».

Projets divers de reconstruction

La guerre de 1870 avait arrêté pour un temps tous les projets de reconstruction ébauchés ; simple halte dans la douleur brève ; attente pour reprendre de nouvelles forces et s'élancer. Jugés trop petits dès 1850, les locaux étaient devenus nettement insuffisants. La Sorbonne étouffait et, gonflée de toutes parts par les cours et

conférences qui s'entassaient tant bien que mal dans ses amphithéâtres, menaçait de craquer : ainsi une ville surpeuplée fait éclater un jour l'armure de ses murailles et laisse par la brèche, comme un flot, se répandre au dehors le trop plein de ses habitants. En 1874 on voulut faire de même, et puisque l'étendue de terrain semblait inutilisable pour loger à la fois l'Académie et les trois Facultés, le Conseil municipal proposa comme solution « de séparer un des quatre éléments qui composent ce groupe du haut enseignement en lui donnant une grande partie du terrain retranché du jardin du Luxembourg ». C'était plus exactement un terrain de 15.000 mètres, sis rue de l'Abbé de l'Épée, provenant de l'ancienne pépinière du Luxembourg et que l'État abandonnait gratuitement.

Trois hypothèses furent envisagées : ou laisser à la Sorbonne l'Académie et la bibliothèque — et transporter sans les séparer les Facultés de Lettres et de Sciences — ou laisser celles-ci en place et exiler l'Académie — ou séparer Lettres et Sciences et accorder à ces dernières, qui avaient besoin de vastes laboratoires, un terrain neuf où elles pussent s'organiser à leur aise. Le projet du Conseil municipal installant les Sciences au Luxembourg fut adopté, sur le rapport de Harant, le 5 avril 1877. Les professeurs consultés s'opposèrent à éloigner la Faculté des Sciences du centre des Écoles comme nuisible au travail des étudiants et de leurs maîtres, et chargèrent le savant mathématicien Michel Chasles de protester officiellement.

Les événements du 16 mai 1877 en retardèrent la présentation à la Chambre des députés jusqu'en janvier 1878. On songea un moment à installer la Faculté des Sciences dans les bâtiments tout proches du Lycée Louis-le-Grand, quitte à reléguer celui-ci rue de Sèvres, dans l'ancien Hospice des Incurables.

Un nouveau projet fut élaboré par Harant en 1879, cherchant à concilier tout le monde, la Faculté des Sciences continuerait de faire ses cours et ses examens à la Sorbonne, mais poursuivrait ses recherches dans les laboratoires du Luxembourg qui deviendraient les « usines de la Science ». Une disposition additionnelle de Engelhard, accordant le concours financier de la ville à la seule condition que les professeurs libres pourraient également y enseigner fit échouer ce projet ; le 8 décembre 1879, un accord étant intervenu sur ce point, le projet fut repris avec des modifications. L'architecte Cernesson établit les plans de la reconstruction qui groupait l'Académie et les trois Facultés dans un vaste rectangle de 20.000 mètres, limité par les rues Victor-Cousin, de la Sorbonne, Saint-Jacques et des Écoles, et pour gagner de la place utilisait l'église qu'il transformait en bibliothèque : cette question fut d'ailleurs réservée par la suite et après un nouvel examen le Conseil municipal, dans sa séance du 28 juin 1881, décidait de mettre au concours « le projet de reconstruction et d'agrandissement de la Sorbonne ». Les dépenses évaluées à 22.200.000 francs seraient partagées par moitié entre la ville et l'État, et le Service des travaux de la Préfecture du département de la Seine publiait un *État détaillé* (de vingt-quatre pages) *des services à installer dans les bâtiments de la nouvelle Sorbonne*.

Après tant de projets avortés (1), tant de discussions vaines et tant de retards successifs on pouvait craindre de nouveaux attermoissements et d'interminables préliminaires. Il n'en fut rien. Un homme se rencontra, qui prit à cœur la résurrection de la Sorbonne et s'y dévoua tout entier : Octave Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris depuis le 10 février 1879; il sut, par une patiente diplomatie et une autorité entraînant, vaincre les résistances des uns ou des autres.

En mai 1881 Jules Ferry, ministre de l'Instruction Publique, au nom de l'État et Herold, préfet de la Seine, au nom de la ville, signaient une convention pour la reconstruction de la Sorbonne. Le Conseil municipal l'approuvait le 30 juin 1881 la Chambre des députés l'examinait le 6 juillet; Maurice Rouvier déposait son rapport à la Commission du budget le 21 juillet et faisait adopter le projet de loi le 26 juillet. La Commission du Sénat l'examinait à son tour le 28 juillet et le Sénat votait la loi le lendemain 29. « Le dossier a fait assez longtemps antichambre devant les conseils et les parlements de tous les régimes pour que nous ne le fassions pas attendre ici », disait Léon Say, président du Sénat. Rarement on avait vu pareille célérité.

Après plus d'un quart de siècle d'hésitations et de projets ébauchés, la renaissance de la Sorbonne apparaissait enfin comme une réalité prochaine. Le concours ouvert le 1^{er} mai 1882 était clos le 1^{er} décembre de la même année : l'article 15 du programme attribuait une prime aux cinq projets classés les premiers, qui appartiendraient à l'Administration avec droit, pour celle-ci, de puiser dans chacun d'eux les éléments qui seraient à sa convenance. Aucun engagement n'était pris vis-à-vis du projet classé n^o 1 que celui-ci : « Dans le cas où l'auteur ne serait pas chargé de son exécution il lui serait accordé une prime de 20.000 francs. »

Le jury constitué le 13 mars 1882 comprenait douze membres : le vice-recteur O. Gréard, Albert Dumont, directeur de l'Enseignement supérieur qui furent vice-présidents; Alphand, directeur des travaux de la ville, président; Vaudremer, architecte du gouvernement secrétaire; trois conseillers municipaux; Jobbé-Duval. Sigismond Lacroix et Vauthier; le directeur de l'Enseignement primaire, Carriot; le vice-président du Conseil d'Architecture, Bailly; le conservateur de la Bibliothèque de l'Université et président de l'Ecole des Hautes Etudes (Section Histoire et Philologie), Léon Renier et les deux doyens des Sciences, Milne-Edwards, et des Lettres, Auguste Himly. Les concurrents leur avaient, le 1^{er} décembre 1882, adjoint six architectes élus par eux : Coquart, Brune, Diet, Garnier, Ancelet et Ginain.

Sur les vingt-huit projets (2) présentés le jury, après plusieurs séances

(1) On trouvera la plupart des références au *Bulletin des lois*, aux *Procès-verbaux du Conseil municipal*, etc., dans O. GRÉARD, *L'Enseignement supérieur à Paris*, 1881, Mémoire présenté au Conseil académique dans sa séance du 4 décembre 1881, Delalain, 1882, 45 p. in-4^o.

(2) Il existe une étude des principaux projets dans A. DE BAUDOT, *Reconstruc-*

d'examen, en retint dix, qu'il classa et prima dans l'ordre suivant : 1 Nénot, 2 Larche, 3 Albert Ballu, 4 Formigé, 5 Galeron et Alfred Vaudoyer, 6 Mariaud, 7 Coisel, 8 Breasson et Camut, 9 Lheureux, 10 Hermant père et fils (13 décembre 1882).

L'architecte classé le premier, H. P. Nénot, était tout jeune. Né en 1853 il avait à peine vingt-neuf ans, mais grand prix de Rome en 1877, adjoint aux fouilles de Délos pour l'École d'Athènes, dès 1880, il n'était pas un novice du succès puisqu'en janvier 1881, il avait, par 16 voix sur 17 votants, obtenu le premier prix parmi 340 concurrents de tous pays, pour l'érection à Rome d'un monument à Victor-Emmanuel, fondateur de l'Unité nationale. L'exécution avait été réservée à un artiste italien, mais le projet du lauréat français avait été en grande partie utilisé. C'était là le meilleur garant et la plus belle apostille. Quelqu'un objecta que le lauréat était bien jeune pour qu'un pareil travail lui fût confié : mais l'argument fut vite écarté et c'est à l'architecte H. P. Nénot que l'on confia le soin de rebâtir la Sorbonne nouvelle.

Une médaille commémorative de la réédification de la Sorbonne fut commandée au graveur J. B. Daniel-Dupuis (1849-1899) : celle-ci fut offerte en souvenir aux membres du jury, à l'architecte, aux personnes qui avaient collaboré à cette mise au point du grand projet, en septembre 1883.

Quelques mois se passèrent en établissement de devis et organisation provisoire des services qui allaient être momentanément déplacés. L'adjudication des travaux se fit le 25 août 1884. Onze jours plus tard, 5 septembre, les premières fouilles commencèrent, puis les travaux de maçonnerie. Ceux-ci allaient se poursuivre en trois échelons ou en trois tronçons afin de permettre à la vie universitaire de continuer. La première pierre était posée le 3 août 1885... tout était terminé en juillet 1901. Il avait suffi de seize années pour mener à bien cette colossale entreprise (1).

La Sorbonne d'autrefois avait vécu. La pioche des démolisseurs allait jeter bas, lambeau par lambeau, le vieil édifice construit par Jacques Lemercier et n'en conserver, témoin d'âges passés et sanctuaire de son fondateur, que l'ancienne chapelle ; et ses pierres elles-mêmes, ses pierres vénérables scellées par trois siècles d'histoire et de gloire, ont été livrées aux entrepreneurs qui les ont charriées en d'autres quartiers de Paris pour bâtir de nouvelles demeures !

tion et agrandissement de la Sorbonne dans Le Génie civil, t. III (1882-1883), p. 290-293, et planche 290-293 pour les projets de LHEUREUX, FORMIGÉ et ALBERT BALLU ; article reproduit dans l'Encyclopédie d'architecture, 3^e série, t. II (1883), p. 28-32 et planches 872-874.

(1) NÉNOT, *La Nouvelle Sorbonne*, A. Colin, 1895, 89 p., a paru d'abord dans la *Revue internationale de l'enseignement*, 15 mars, 15 avril et 15 mai 1895.

Souvenirs universitaires depuis 1809

Sans remonter au temps aboli des disputes théologiques, que de souvenirs vibraient encore dans cette cour d'honneur et sous les voûtes de ces amphithéâtres vieillots, pendant ces trois quarts de siècle.

Depuis 1809 c'est toute la vie universitaire de Paris qui s'éveille au long de ces couloirs, et l'on comprend que le vice-recteur, qui fut l'animateur de cette résurrection (1) ait voulu en 1893 « lui rendre l'hommage suprême avant qu'elle ne soit plus qu'un souvenir ». Ils se pressent à la mémoire les noms illustres de ceux qui, dans les Sciences et les Lettres, furent les maîtres et les éducateurs de la France universitaire.

Là se trouvaient les chaires de Guizot, de Cousin et de Villemain. « Tribunes retentissantes », dit Mignet, « du haut desquelles les trois professeurs de la Sorbonne parlèrent à toute la France. » C'est de là que sont parties, aux acclamations de centaines d'auditeurs fidèles, les célèbres leçons sur *l'Histoire de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*. Les applaudissements saluaient le professeur à son entrée et l'accompagnaient longtemps encore à sa sortie ; et le journal le *Globe* se faisait un point d'honneur du publier le texte de ces leçons, comme s'il s'était agi d'un discours de ministre.

C'est là que retentit (2), le 17 décembre 1851 (et non le 9, comme il est gravé sur sa statue), la fameuse protestation de Jules Simon, suppléant de Victor Cousin, contre le coup d'état du 2 décembre. Il devait parler de la Morale et de la Politique de Platon : « Messieurs, je suis ici professeur de morale. Je vous dois la leçon et l'exemple. Le droit vient d'être publiquement violé par celui qui avait charge de le défendre et la France doit dire demain dans ses comices si elle approuve cette violation du droit ou si elle la condamne. N'y eut-il dans les urnes qu'un seul bulletin pour prononcer la condamnation je le revendique d'avance, il sera de moi. » Le surlendemain, le ministre Fortoul suspendait le cours de Jules Simon (19 décembre).

En janvier 1856 c'est le professeur d'éloquence française, Désiré Nisard, qui soulève des tempêtes par ses leçons sur Voltaire, à ce point que le vice-recteur Cayx vient s'asseoir au pied de la chaire et que des sergents de ville montent la garde aux portes de la salle. Tempêtes de cris et échauffourées telles que le 19 janvier était affiché l'arrêté obligeant pour la première fois les étu-

(1) Octave GRÉARD, *Nos adieux à la vieille Sorbonne* (avec 6 gravures et 14 plans). Hachette, 1893, xv-406 dont 140 de pièces justificatives.

(2) *La Révolution de 1848*, tome III, 1906-1907, p. 43.

dians à présenter pour entrer au cours, une carte régulière (1) avec leurs nom, prénoms, date de naissance et adresse.

En juin 1862 c'est Saint-Marc Girardin, professeur de poésie française, qui est reconduit au milieu des acclamations jusqu'à son domicile, le jour où, après des mois d'absence pour maladie, il revient en Sorbonne reprendre son enseignement.

Jusqu'à l'étranger, les leçons des maîtres de Sorbonne sont suivies attentivement. Goethe (2) pendant les dernières années de sa vie, 1822-1832, à Weimar, lit régulièrement les journaux de France qui lui en apportent le texte sténographié ou le compte rendu ; il les discute et les commente avec Eckermann qui nous a laissé de vivants récits de sa conversation et il écrit à Zelter, le 9 novembre 1829 : « Je ne peux pas nier que je dois surtout aux Français mes distractions. *Le Globe*, *la Revue française* et depuis trois semaines *le Temps* me conduisent dans une sphère que l'on chercherait inutilement en Allemagne. » A maintes reprises il parle avec admiration de Guizot, Villemain et Cousin qu'il juge « assez hardis et assez libres pour renverser les murs et bâtir à leur place une porte qui conduit immédiatement à l'allée centrale du jardin ».

Aussi de partout on accourait écouter la parole nouvelle en Sorbonne. C'est ainsi qu'en 1825, Villemain (3), un jour, vit entrer, dans l'amphithéâtre déjà rempli d'auditeurs, le général Foy : il allait parler de la Rhétorique d'Aristote quand un immense cri est répété coup sur coup : « Place au général Foy ! Vive le général Foy ! » La foule debout dans les corridors se presse et se resserre ; la foule assise se lève pour saluer et, entre deux rangs épais qui se fendent à grand-peine, pâle, soutenu par les bras, le général Foy arrive dans l'hémicycle et est déposé sur le banc d'honneur, à la place où siège à certains jours solennels M. le préfet de la Seine, tout cela au milieu d'un tonnerre d'applaudissements et d'acclamations. » Le général Foy venait s'asseoir en Sorbonne comme un simple étudiant.

Une autre fois, c'est au cours du chimiste Thenard, déjà célèbre par sa récente découverte en 1818 de l'eau oxygénée : l'illustre Berzélius vient de Stockholm, afin d'assister aux expériences ; il rend visite à Gay-Lussac et à Thenard ; l'heure de la leçon arrive, on se sépare. Mais laissons ici parler Flourens qui a raconté la scène (4) : « The-

(1) Cette carte existait depuis 1820, non pour les étudiants qui avaient un certificat d'admission mais pour les auditeurs bénévoles, et l'*Arrêté concernant la police intérieure des Facultés*, pris par la Commission de l'Instruction publique, le 7 mai 1820, en règle longuement l'usage.

(2) *Conversations de Goethe...* recueillies par ECKERMANN, traduites par Emile Delerot, II, 1863, 169 notes.

(3) VILLEMMAIN, *Souvenirs contemporains*, I, 387 ss. Souvenirs de la Sorbonne en 1825, Démosthène et le général Foy.

(4) Dans sa notice sur Thénard de la *Biographie universelle ancienne et moderne* (de Michaud), t. LXI, p. 250.

nard gagna au plus vite la Sorbonne, parvint à grand'peine jusqu'à sa chaire, commença la leçon : les choses allaient au mieux quand, par hasard, ses yeux s'étant portés vers un angle de la salle il se trouble, croit à une vision, cherche à y échapper, mais l'émotion ramène son regard ; cette fois, ne doutant plus, il n'est pas maître de lui-même, balbutie, s'égare. Le public s'en aperçoit, s'inquiète ; aussitôt sa présence d'esprit lui est rendue : « Messieurs », dit-il, « vous allez comprendre mon trouble » ; et, montrant un coin de l'amphithéâtre : « Messieurs, Berzélius est là. » A ces mots, un cercle se décrivit autour de l'illustre étranger ; refoulés et respectueux les étudiants éclatèrent en applaudissements, en trépignements si vifs, que le bon Berzélius en fut tout abasourdi. Vaincu par l'attendrissement, il oublia son flegme et se laissa transporter sur un siège voisin de la chaire. « Il est impossible », répétait-il, « il est impossible avec de tels élèves de n'être pas bon professeur. »

Que de souvenirs semblables on pourrait encore recueillir dans l'histoire de cette Sorbonne que les Goncourt (1) appelèrent un jour avec lyrisme : « cette mère nourricière de l'étude, ce Vatican des Lettres ! » Quel album de portraits l'on pourrait crayonner si l'on évoquait tous ceux qui ont enseigné ici ; depuis Nicolas Lemaire, qui fit la leçon d'ouverture d'avril 1811, « belle tête inclinée à la façon d'Alexandre » (2) ; ou le légendaire professeur d'Astronomie physique, Ossian Bonnet, petit, gros et rouge, éternellement vêtu d'un pantalon vert, d'un gilet gris orné d'une chaîne de montre en corail et coiffé d'un haut-de-forme gris ; jusqu'à Frédéric Ozanam, qui par sa physionomie austère, ses longs cheveux qu'il aimait à remonter d'un geste de la main et ses yeux profonds, brillant d'une lueur mystique, ressemblait, comme disait Lamartine (3), à un brahme chrétien, ou jusqu'à Mgr Maret, qui fut doyen de la Faculté de Théologie catholique pendant trente années et que l'on appelait parfois l'« évêque de Sorbonne ».

Quelques mois après la mort de Mgr Maret, la Faculté de Théologie disparaissait : au cours de la discussion du budget sur la proposition d'Antonin Dubost, les crédits affectés aux Facultés de Théologie catholique étaient supprimés par un double vote, le 12 mars 1885 à la Chambre et le 21 mars 1885 au Sénat, parce que, dit-on, ces Facultés avaient peu d'élèves et ne délivraient qu'un nombre restreint de diplômes. Ce vote entraînait la suppression de la Faculté de Théologie de l'Académie de Paris. Les bâtiments qui lui avaient été réservés sur le plan furent affectés en 1898 à l'École des Chartes qui était trop à l'étroit dans l'ancien Hôtel de Soubise.

(1) *La Société française pendant le Directoire*, p. 4.

(2) A. LAIR, *Les Souvenirs de M. Dubois. La fondation et les premières années de la Faculté des Lettres de Paris dans la Quinzaine*, XLIII, 1901.

(3) *Cours familiers de littérature*, III, p. 388-389 (*Entretiens*, XVII).

Pose de la première pierre de la nouvelle Sorbonne

Ainsi disparaissait soudainement de l'Université la Faculté qui avait été la cause déterminante de la fondation de la Sorbonne et avait été sa raison d'être pendant plus de six siècles ; ainsi était rayée de l'Université la Faculté la plus ancienne et la première dans les cortèges : son nom fut effacé des annuaires et des affiches, et c'est sans elle, sans son massier, sans son doyen et ses professeurs que quelques mois plus tard eut lieu, le lundi 3 août 1885 (1), avant la distribution des prix du Concours général, la cérémonie du scellement de la première pierre de la nouvelle Sorbonne, reconstruite et agrandie à frais communs entre l'État et la ville de Paris. Une immense tente provisoire avait à cet effet été dressée sur les fondations mêmes du futur amphithéâtre. Le ministre de l'Instruction publique, René Goblet, entouré du vice-recteur Gréard, des directeurs de l'Enseignement au ministère Liard (enseignement supérieur), Ch. Marie Zévort (enseignement secondaire), Ferdinand Buisson (enseignement primaire), de Léon Robert, chef de cabinet ; Henri Roujon, chef de bureau ; et devant le corps académique ; Henri Brisson, président du Conseil ; Allain Targé, ministre de l'intérieur ; Poubelle, préfet de la Seine ; Gragnon, préfet de police ; Michelin, président du Conseil municipal, Rousselle, président du Conseil général ; des membres de l'Institut, des conseillers municipaux, des inspecteurs généraux, des doyens et professeurs de facultés, des proviseurs, censeurs et professeurs des lycées et collèges.

Le recteur rappela que sans doute la Sorbonne n'avait échappé ni aux erreurs ni aux passions de son temps, mais elle avait en 1470 appelé Michel de Colmar et ses compagnons à dresser chez elle les presses d'où sont sortis les premiers livres imprimés à Paris — elle avait en 1739 entendu le cardinal de Soubise développer à la séance annuelle de clôture des Sorboniques cette idée nouvelle que l'intérêt des rois et des gouvernements est que les peuples soient éclairés — et pouvait donc s'enorgueillir « d'avoir été la première à introduire en France l'instrument le plus actif de l'affranchissement de l'esprit humain et la première à proclamer la nécessité de l'affranchir pour tous par l'éducation ». Il prit à témoin la Science, cette « probité du talent », le mouvement fécond d'investigation créatrice, pour affirmer que la Sorbonne était « un pays pacifié où maîtres et élèves travaillent chacun à son rang et dans sa voie, tous l'œil fixé sur le but commun : l'avancement de la Science ; tous pénétrés du même sentiment : la passion pour la grandeur intellectuelle et morale de la France ». Les discours se poursuivirent et les autorités procédèrent solennellement au scellement de la pierre.

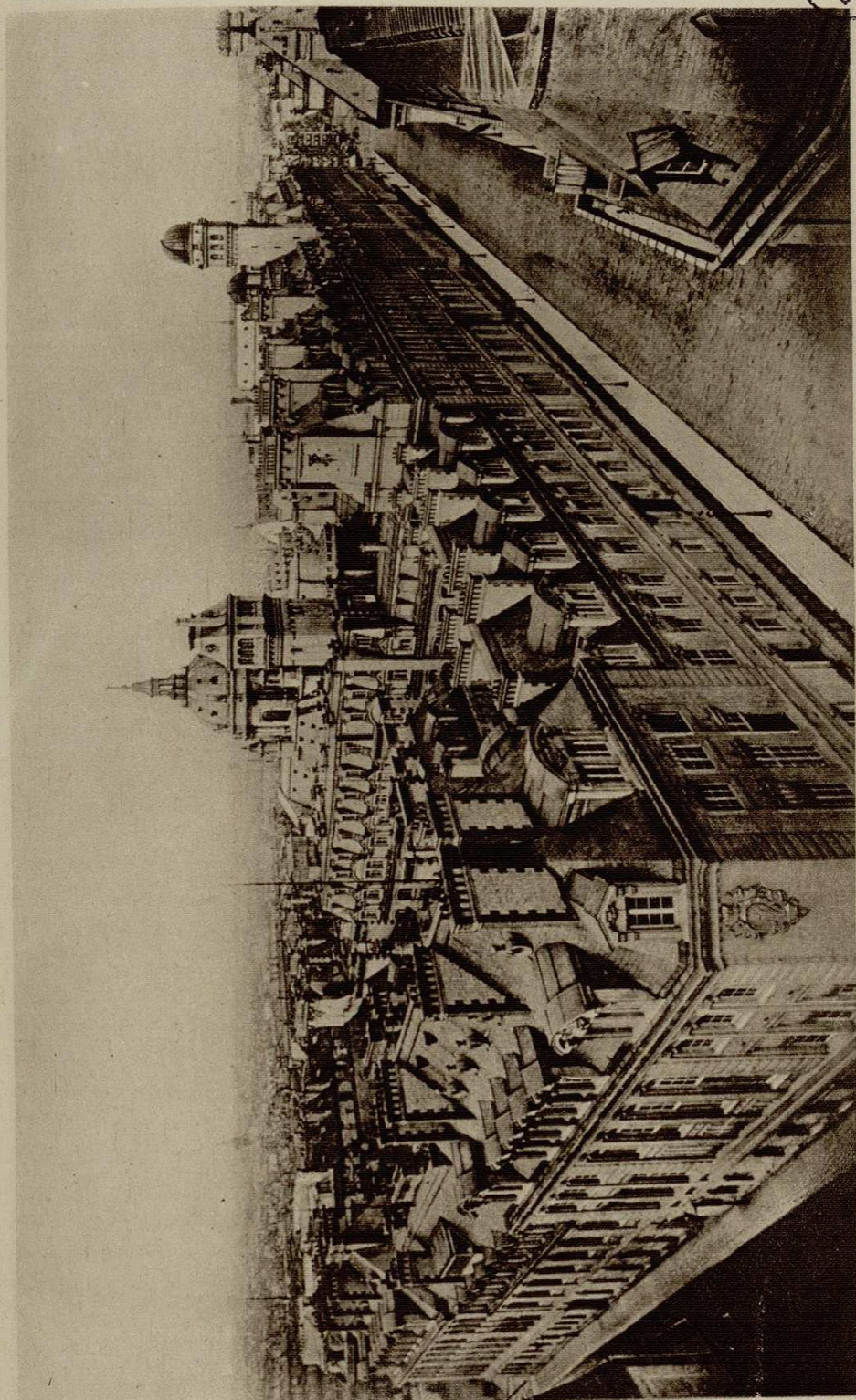
(1) Et non le 5 août, comme le portent les diverses inscriptions de la Sorbonne et comme l'ont écrit O. GRÉARD et NÉNOT, cf. page 89.

Inauguration de la nouvelle Sorbonne

Quatre ans plus tard (1889) les travaux de la première partie étaient achevés ; les services de la salle et des baraquements Gerson et des salles Albert Dumont étaient transportés dans le nouveau bâtiment, et l'on profitait des fêtes organisées à Paris pour l'Exposition universelle — commémorant le centenaire de la convocation des États généraux, prélude de la Révolution française, — pour inaugurer la nouvelle Sorbonne. N'avait-on pas jadis posé la première pierre de la Sorbonne projetée en août 1855, année de l'Exposition universelle ? Cinquante-quatre délégations des universités du monde entier y assistèrent, plus celles de toutes les universités de France. Neuf jours de fêtes et d'acclamations : il y eut représentation de gala à l'Opéra et à la Comédie-Française, réception à l'Élysée, au Ministère, à l'Hôtel de Ville, banquet, etc ; le dimanche 4 août, comme prélude avait lieu la translation solennelle au Panthéon des cendres de Lazare Carnot, Marceau, La Tour d'Auvergne, et J. B. Baudin, représentant du peuple tué en décembre 1851 sur les barricades.

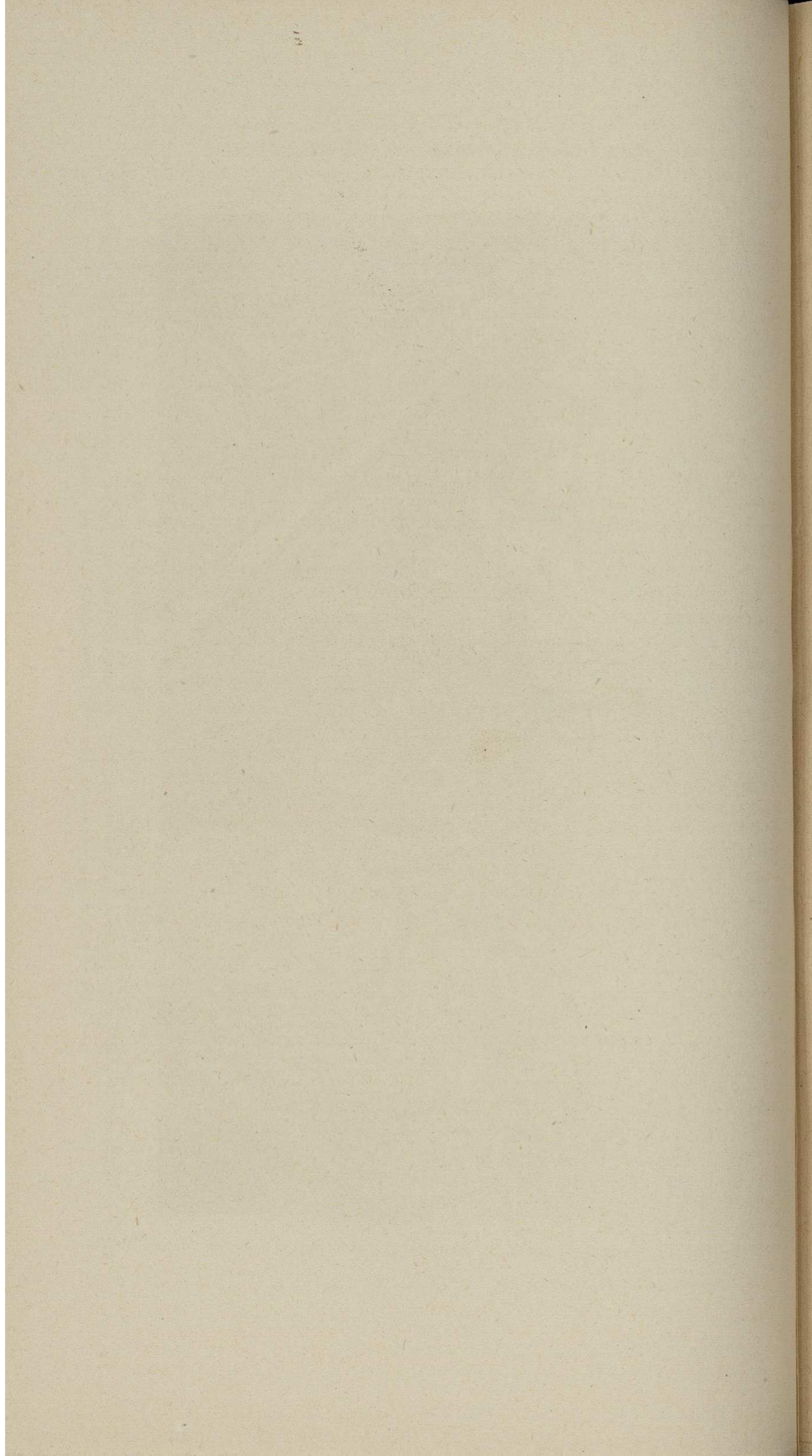
Le 5 août 1889, la longue façade blanche de la Sorbonne, précédée d'un velum en velours rouge à franges d'or, accueillait les autorités et les délégations venues pour inaugurer l'édifice nouveau. Le grand amphithéâtre apparaissait avec son hémicycle recouvert d'un tapis rouge, où siégeaient en costume d'apparat les recteurs des académies de province, les inspecteurs généraux et d'académie, les doyens et professeurs de facultés, les professeurs des lycées de Paris, les professeurs des universités étrangères ; avec ses onze gradins où s'étaient rangées les délégations étrangères et françaises ; avec ses dix tribunes fleuries de claires toilettes, au bas desquelles, comme une garde d'honneur, les étudiants, en costume national, tenaient leurs bannières multicolores aux symboliques devises ; tandis que sur l'estrade, décorée de trophées de drapeaux, les membres de l'Institut, les directeurs de l'Enseignement, les ambassadeurs des grandes puissances ; Chautemps, président du Conseil municipal ; Lozé, préfet de police ; trois anciens ministres de l'Instruction Publique : Jules Ferry, Jules Simon et Victor Duruy, faisaient escorte au président de la République Sadi Carnot, assisté à droite, des ministres de l'Instruction publique Armand Fallières ; de la Marine, amiral Krantz ; à gauche, des Affaires étrangères, Spuller, et des Finances, Rouvier. Derrière eux, suivant une courbe légèrement infléchie, l'immense peinture de Puvis de Chavannes déroulait son bois sacré et ses symboliques personnages comme ces tapisseries antiques que l'on tendait, aux jours de fête, sur le passage des rois ou des empereurs.

Puis ce furent les discours. Le vice-recteur Gréard évoqua le passé de l'Université de Paris qui, « dépositaire des trésors de la Science » fut, à travers les siècles, le « foyer de propagande le plus actif de l'esprit français » et dédia l'œuvre nouvelle à la jeunesse avec mission d'en défendre les traditions, et d'en transmettre, — grandi



VUE GÉNÉRALE DE LA NOUVELLE SORBONNE

prise à l'angle de la rue Cujas et de la rue Saint-Jacques : on aperçoit près de l'Église, la Tour de Physique et en bordure de la rue Saint-Jacques la Tour de l'Astronomie avec sa coupole.



par le savoir — l'héritage à l'avenir. Un des maîtres de l'enseignement, le professeur Charles Hermite, vice-président de l'Académie des Sciences, exposa, comme dans une leçon, l'histoire de l'enseignement mathématique en Sorbonne. Le ministre, A. Fallières, retraça à grands traits les étapes de cette résurrection de la Sorbonne, qui, « attendue et promise depuis un demi-siècle, dressait enfin sa façade et son toit d'un dessin si français au cœur du Quartier Latin comme une métropole au milieu de nos autres écoles et qui enserrait des deux bouts la vieille Sorbonne de Richelieu, d'un côté le palais, de l'autre l'atelier ».

Bâtiments de la Faculté des Sciences

Cependant les travaux de construction ne chômaient pas et la seconde partie de la Sorbonne, qui dans le projet devait comprendre les bâtiments de la Faculté des Sciences, était commencée dès le 28 décembre 1888. La multiplicité des services qui devaient s'y loger avait déjà nécessité maintes fois le remaniement des plans et l'on avait projeté de prolonger l'édifice jusqu'à la rue Soufflot : le devis des dépenses obligea de s'arrêter à la rue Cujas. La déclivité du terrain en bordure de la rue Saint-Jacques permit, à l'aide de longues galeries de dégagement, de grouper et d'isoler en même temps les services au rez-de-chaussée et à l'entresol : Chimie et Physiologie, avec des cours et terrasses pour les laboratoires et les expériences ; plus à l'écart, pour éviter les émanations des vapeurs chimiques et les bruits de la rue, la Physique, avec galerie pour les expériences sur la vitesse du son et de la lumière, et, pour la chute des corps, une tour haute de 45 mètres et se prolongeant dans le sol à 25 mètres avec escalier et large chambre souterraine, soit 70 mètres de hauteur ; enfin répartis sur la rue et en étages, Mathématiques, Minéralogie et Sciences naturelles (zoologie, botanique) et l'Astronomie avec sa haute tour qui fait pendant à celle de la Physique, avec un équatorial et une coupole tournante et une salle haute pour les expériences du pendule. Chaque service comporte des laboratoires d'enseignement et des laboratoires d'expériences, où se poursuivent les recherches savantes ; des galeries pour les collections et échantillons ; une bibliothèque spéciale et des salles de cours et amphithéâtres.

Il fallut six années pour mener à bien cette nouvelle série de constructions : en décembre 1893 la Tour de Physique émergeait, dominant l'immense chantier en travail. Le ministre de l'Instruction publique, Georges Leygues, inaugurait cette seconde partie de la Sorbonne, la Faculté des Sciences, le 12 janvier 1895.

Une entrée lui fut ménagée sur la place de la Sorbonne, à droite de l'église. Cette entrée donne dans une galerie couverte, établie le long de l'église sur le tracé de l'ancienne rue Gerson, dont elle a conservé le nom, qui faisait communiquer la place avec le lycée Louis le Grand ; d'abord réservée aux élèves du Lycée Louis le Grand, à la demande du proviseur Gidel, et ouverte alors aux seules

heures d'entrée et de sortie des classes, puis à partir de 1893, à la demande du conseiller municipal Deschamps rendue publique, un commerçant du quartier s'étant plaint que cette fermeture lui portait préjudice.

La galerie Gerson et ses peintures

En mars 1896 le peintre Emmanuel Cavaillé-Coll (1860-1923), commença à décorer les dix-neuf niches aménagées dans le mur longeant l'église. Le thème de ces peintures avait été discuté et approuvé par les professeurs Munier-Chalmas, Bonnier et Giard. Elles représentaient : 1^o Physiologie ; 2^o (dessus de porte) Chimie ; 3^o applications de la Chimie ; 4^o la vapeur ; 5^o électricité ; 6^o Mathématique mécanique ; 7^o Météorologie ; 8^o carte céleste (hémisphère austral) ; 9^o (dessus de porte du laboratoire d'enseignement de Géologie) globe terrestre ; 10^o carte céleste (hémisphère boréal) ; 11^o région polaire (faune et flore iceberg, ours blanc ; sur le continent neige, prairie et lichen, saule nain, troupeau de rennes ; 12^o région de sapins (Géologie, faune flore, pics neigeux, forêt de sapins, sangliers, loups ; 13^o (dessus de porte) falaises, bancs de galets, phoques, mouettes et corbeaux ; 14^o région des plaines (tempérée) chêne, bouleau, tremble, hêtre, grès de Fontainebleau, éboulis et collines ; 15^o région méditerranéenne, Venise, aloès, oliviers, cactus ; 16^o région tropicale bananiers, bambou, tigre royal, éléphant indien ; 17^o Australie, kangaroo, eucalyptus, forêt de fougères arborescentes ; 18^o Paris à l'époque éocène, emplacement de Paris, palmiers, pins, paleotherium, mer, îlots ; 19^o Paris préhistorique, butte Montmartre, butte Sainte-Geneviève, mammoth, cerf, rhinocéros, figuiers.

Achevées en juillet 1900, elles ne tardèrent pas à être l'objet de plaisanteries de la part des lycéens : moustaches à la craie, zébrures avec un bout d'allumette ; un panneau même fut lacéré d'un coup de canif et un facétieux imagina d'ajouter à l'arrière-train d'un renne des volutes de fumée. La galerie fut de nouveau fermée sur la rue Saint Jacques ; mais un conseiller municipal, Jules Auffray, s'étant un jour heurté à la porte verrouillée, en mars 1901, dut faire demi-tour et se plaignit de cet état de choses, rappelant avec ironie le mot du poète.

Lasciate ogni speranza voi ch'entrate

Il y eut discussion au Conseil municipal et le passage fut de nouveau rendu à la circulation le 1^{er} mai 1901, mais l'Université gardait son droit de le fermer en semaine à 5 heures en hiver, à 7 heures en été et les jours fériés, et chaque fois que le bon ordre l'exigerait. Un gardien militaire fut chargé de sa surveillance et peu après, par prudence et pour éviter toute tentative nouvelle de dégradations, les peintures furent enlevées et remises chez

l'architecte (1). Un moment l'on songea à inscrire dans ces niches vides les noms des anciens professeurs, mais le projet fut abandonné.

Achèvement des travaux

Restait la dernière partie de la nouvelle Sorbonne à construire ; c'était la plus délicate parce qu'elle comprenait la cour d'honneur avec les bâtiments qui l'encadraient à droite et à gauche, et les locaux de la bibliothèque de l'Université, la salle de doctorat et les amphithéâtres de Lettres et que ces bâtiments étaient voués à la démolition. D'où la nécessité de leur trouver un abri provisoire. La bibliothèque Victor Cousin s'installa, dès 1892, dans l'ancien appartement du recteur situé, en face, dans l'aile donnant sur la rue de la Sorbonne ; la bibliothèque de l'Université déménagea en 1893, se tassa dans la salle du Conseil académique et les salles de Commission ; l'École des Hautes Études s'exila. Dans la cour d'honneur on bâtit un amphithéâtre pour 600 personnes et mesurant 15 mètres sur 20 tandis que la salle de Doctorat et l'amphithéâtre de Lettres se transportaient près du vestibule de la rue des Écoles dans les amphithéâtres de l'Enseignement libre. Quand tous les services furent casés, les démolisseurs se mirent à l'œuvre. Le premier coup de pioche était donné le 20 août 1893 : le recteur Gréard suivait avec l'architecte Nénot la chute de ces murs illustres, pétris d'histoire, quand, le 30 septembre 1893, dans la partie nord des bâtiments de l'ancienne Grande Salle, un ouvrier trouva sous une pierre et enveloppée d'une chemise de plomb, la plaque en cuivre doré qui relatait la pose de la première pierre de la Sorbonne de Richelieu (2). Ainsi, par un jour d'automne pluvieux, réapparaissait à la lumière l'acte de naissance de la vieille maison, placé là, cent soixante-six ans auparavant, par un matin de mars 1627, l'avant-veille du printemps. (Cf. reproduction pl. IV p. 24-25.)

Activement poussés les bâtiments nouveaux étaient en partie dressés à la fin de 1894, attendant que la couverture put être posée : les vieilles maisons en bordure de la rue Saint-Jacques aménagées en laboratoires furent à leur tour démolies et l'on n'en conserva qu'un bel escalier en bois du xvi^e siècle qui fut démonté et envoyé au Musée Carnavalet, qui avait déjà recueilli plusieurs pierres sculptées, derniers débris d'un passé qui achevait de mourir. L'agence des travaux d'architecture fut chassée à son tour et vint s'établir devant le péristyle de l'Église, dans une cahute en bois, rapportée de la cour du Carrousel où se tenaient les services de la conversion de la rente, sorte de tente établie au centre d'un champ de bataille pour surveiller

(1) Ces toiles roulées les unes sur les autres ont desséché à la chaleur du calorifère et ne peuvent plus se décoller. La liste des sujets a été établie d'après les *Archives de la Seine*. (Correspondances et devis de la Sorbonne.)

(2) O. GRÉARD, *Derniers souvenirs de la vieille Sorbonne*, dans *Revue de Paris*, 1901⁶, 270-279 ; la plaque est aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Université (cf. p. 143).

les opérations. En 1897 les amphithéâtres de Lettres étaient prêts ; la bibliothèque de nouveau déménageait ses collections de livres et les installait définitivement dans les magasins meublés de rayons. (Cf. Vue générale de la Nouvelle Sorbonne, pl. VI, p. 48-49.)

Peu à peu la nouvelle Sorbonne prenait figure et se dressait dans la jeune parure de ses pierres blanches ; elle était fraîche et de bon accueil et paraissait vraiment, comme a dit Ernest Lavisse, « belle, haute et fière, élégante et gaie, bien ouverte à la lumière, avec un air d'espoir et de renaissance ».

La cour d'honneur ne put être achevée qu'après les bâtiments eux-mêmes. Par sa grandeur, elle conservait l'aspect austère de la cour de l'ancienne Sorbonne et ses dimensions étaient à peu près les mêmes, les bâtiments neufs ayant été élevés à l'alignement des anciens. Il avait été d'abord question d'unifier les deux niveaux, séparés par sept marches qui s'allongeaient sur toute la longueur de la cour ; mais pour conserver à cette cour la majesté unique que lui donne le parvis surélevé, on le rétrécit légèrement et son emmarchement réduit à six marches, lui-même plus resserré, puisqu'il s'encadre de deux statues assises appuyées par une balustrade de pierre. Ainsi la cour pavée laisse accès aux voitures. Au centre du parvis on avait prévu une statue de bronze, sorte de Minerve debout symbolisant les Sciences, les Lettres et les Arts. Elle fut même commandée au sculpteur Denys Puech, et la maquette en plâtre, installée sur un socle provisoire en torchis, y demeura quelques jours. Mais on se rendit compte qu'il fallait laisser intacte la majesté de ce parvis et le projet fut définitivement abandonné.

Les travaux étaient entièrement terminés dans le courant de 1901 comme en témoigne la plaque apposée au-dessus de la porte intérieure de la cour. Seize ans avaient suffi pour les mener à bien. Le devis des dépenses avait été évalué à 22.200.000 francs que l'État et la ville se partageaient par moitié, avec cette stipulation que le solde supplémentaire serait également acquitté par la ville et l'Etat par moitié. Les frais dépassèrent de 10 millions le chiffre prévu, soit 32.300.000 francs.

Facultés et Université

Cependant, tandis que l'édifice de la Sorbonne lentement se bâtissait, s'aménageait, prenait une forme et un visage, une série de décrets constituaient sa physionomie, précisaient sa personnalité et lui donnaient la vie en même temps qu'une âme.

Les décrets du 25 juillet 1885, complétés par celui du 28 décembre, restaurent la personnalité civile des Facultés tombée en désuétude, leur reconnaissent l'aptitude à posséder et à recevoir et instituent le Conseil général des Facultés (1) dont les attributions sont financières, scolaires, scientifiques, administratives et disciplinaires. L'article 51

(1) Cf. LAVISSE, *Le décret du 28 décembre 1885*, dans *Revue internationale de l'enseignement*, 1886¹, XI, p. 20-27.

de la loi de Finances du 17 juillet 1889 crée le budget des Facultés et décide que les crédits ouverts au ministère de l'Instruction publique pour le matériel de ces établissements seront versés à ce budget sous forme de subventions ; le décret du 22 février 1890 organise le budget de la comptabilité des Facultés. L'article 71 de la loi de Finances du 28 avril 1893 crée dans chaque ressort académique le corps des Facultés, le déclare personne civile et le pourvoit d'un budget ; les décrets des 9 et 10 août 1893 accroissent et précisent les attributions du Conseil général des Facultés. Enfin la loi du 10 juillet 1896 donne au corps des Facultés le nom nouveau d'Université, transfère du Conseil académique au Conseil de l'université la juridiction disciplinaire et contentieuse en matière d'Enseignement supérieur et accorde aux Universités, à partir du 1^{er} janvier 1898, le produit des droits d'études, d'inscriptions, de bibliothèque et de travaux pratiques payés par les élèves de leurs Facultés.

Achevée en 1901, la nouvelle Sorbonne avait été conçue sur de vastes plans longuement étudiés, elle semblait répondre à tous les besoins et pouvoir abriter aisément la population studieuse des étudiants de Lettres et de Science de l'Université de Paris. Albert Dumont, directeur de l'Enseignement supérieur, avait dit, en 1883, en parlant des salles de conférences : « Faisons un rêve, construisons-les pour cent étudiants. » Moins de dix années après leur aménagement ces salles, établies pour deux cents auditeurs, étaient déjà trop petites ; les amphithéâtres où pouvaient se loger trois à quatre cents élèves étaient trop étroits ; la bibliothèque qui semblait immense avec ses trois cents places assises ne parvenait pas à donner asile à tous ceux qui voulaient travailler, et les magasins prévus pour six cent mille volumes regorgeaient de partout. Les chaires nouvellement créées ne savaient pas où s'installer.

Mieux que des phrases une simple image montre chaque année l'accroissement gigantesque de l'enseignement en Sorbonne ; c'est l'affiche des cours, celle de la Faculté des Sciences par exemple : en 1811, elle porte onze noms et mesure trente centimètres sur vingt-cinq (1). En 1890 elle couvre 90 centimètres sur 55 et contient aisément vingt-huit noms. Depuis 1925 elle a dû s'étaler sur deux affiches (une par semestre) de un mètre de hauteur divisées en trois colonnes serrées afin d'avoir assez de place pour inscrire lisiblement les noms des 85 professeurs, maîtres de conférences et chargés de cours. Même extension à la Faculté des Lettres.

Pour ne pas étouffer dans un bâtiment désormais trop étroit, il a fallu émigrer puisqu'il était impossible de l'élargir sur aucune de ses faces. Et c'est ainsi que des annexes ont été créées et se construisent incessamment pour subvenir aux besoins nouveaux des ser-

(1) De cette affiche, la première qui ait été apposée, il ne reste plus qu'un seul exemplaire conservé dans le cabinet du Doyen de la Faculté des Sciences. Mais on ne peut trouver nulle part, même à la Sorbonne, une collection complète de l'origine à aujourd'hui, des affiches des cours professés aux facultés des Lettres et des Sciences.

vices et permettre à ceux qui resteront en Sorbonne de s'agrandir et de respirer à l'aise. Autant de communautés (1) savantes qui ont essaimé et formé des ruches nouvelles, filiales de la ruche mère ; laboratoire de mécanique expérimentale, 96, boulevard Raspail ; Institut du Radium, rue Pierre-Curie ; Institut de Chimie, rue Pierre-Curie ; Institut de Physique du globe, 191, rue Saint-Jacques ; Institut Pasteur, 3 et 5, boulevard Pasteur ; Embryologie, 95, boulevard Raspail ; sans compter en province les laboratoires où se poursuivent les recherches de Zoologie marine à Roscoff (Finistère), à Wimereux (Pas-de-Calais) et à Banyuls-sur-mer (Pyrénées-Orientales), d'Aérotechnique à Saint-Cyr (Seine-et-Oise), d'Astronomie à l'Observatoire de Nice, de Biologie végétale à Fontainebleau.

Jamais, depuis qu'elle est reconstruite, la Sorbonne n'a connu une telle force de travail et d'activité, comme si elle tenait, devant chaque génération d'étudiants, à apporter le témoignage de son perpétuel renouveau. On dirait qu'elle veut incessamment justifier la prophétie légendaire de l'écolier qui, voyant que Robert de Sorbon faisait bâtir des écoles sur l'emplacement des écuries du roi saint Louis, s'écria : « Les escuries deviendront ruches. »

Jamais elle ne fut plus féconde, plus bourdonnante et plus nombreuse. Elle n'est pas figée dans un programme immuable puisqu'elle s'adapte chaque année aux conceptions nouvelles de la Science et cadence ses efforts au rythme même de la vie qui l'entoure. La médaille de l'Université de Paris, que grava Chaplain en 1889, et dont l'avvers est devenu en 1902 le sceau qui timbre les diplômes délivrés par l'Université, montre sur une de ses faces l'Université personnifiée par une femme revêtue de la toge et coiffée du bonnet doctoral tandis qu'à ses côtés un étudiant et une étudiante écoutent ses enseignements, et, sur l'autre face, la nef allégorique de Paris avec la devise latine rappelant que les flots l'emportent vers son beau destin sans jamais la faire chavirer. C'est un noble usage de la remettre en pieux souvenir à chaque maître qui vient enseigner ici parce que le vaisseau, image de la Cité, est aussi le symbole de la Sorbonne qui porte vers l'avenir le savoir sans cesse accru par les générations : les souffles du large enflent ses voiles et les plus rudes tempêtes ne peuvent arrêter sa course. On l'a bien vu pendant la guerre, tandis que la plupart des étudiants étaient partis aux armées suivis par les plus jeunes d'entre leurs professeurs : l'œuvre d'enseignement se continuait avec ceux qui étaient demeurés ; dans les laboratoires, chimistes, physiciens, mathématiciens s'efforçaient de résoudre les « problèmes dont la solution apportait au pays une nouvelle chance de salut ».

(1) La première chaire qui se soit installée en dehors de l'enceinte de la nouvelle Sorbonne est celle de l'« Evolution des êtres organisés », créée en 1886 par la ville de Paris et qui, ne trouvant pas sur les plans même un mètre carré pour se bâtir un abri, dut se contenter d'un ancien atelier de l'architecte Soufflot à l'extrémité de la rue d'Ulm.

La Sorbonne pendant la guerre

Bien que située dans le champ de tir des pièces à longue portée qui bombardèrent Paris de mars à août 1918, la Sorbonne ne fut pas atteinte directement ; seul l'obus du 27 mai 1918, à 8 h. 7 du matin (le 166^e de la série), qui tomba au milieu de la rue Saint-Jacques, en face du lycée Louis le Grand (1), endommagea légèrement sa muraille près de la Galerie Gerson tandis qu'un éclat, par ricochet, brisait une vitre.

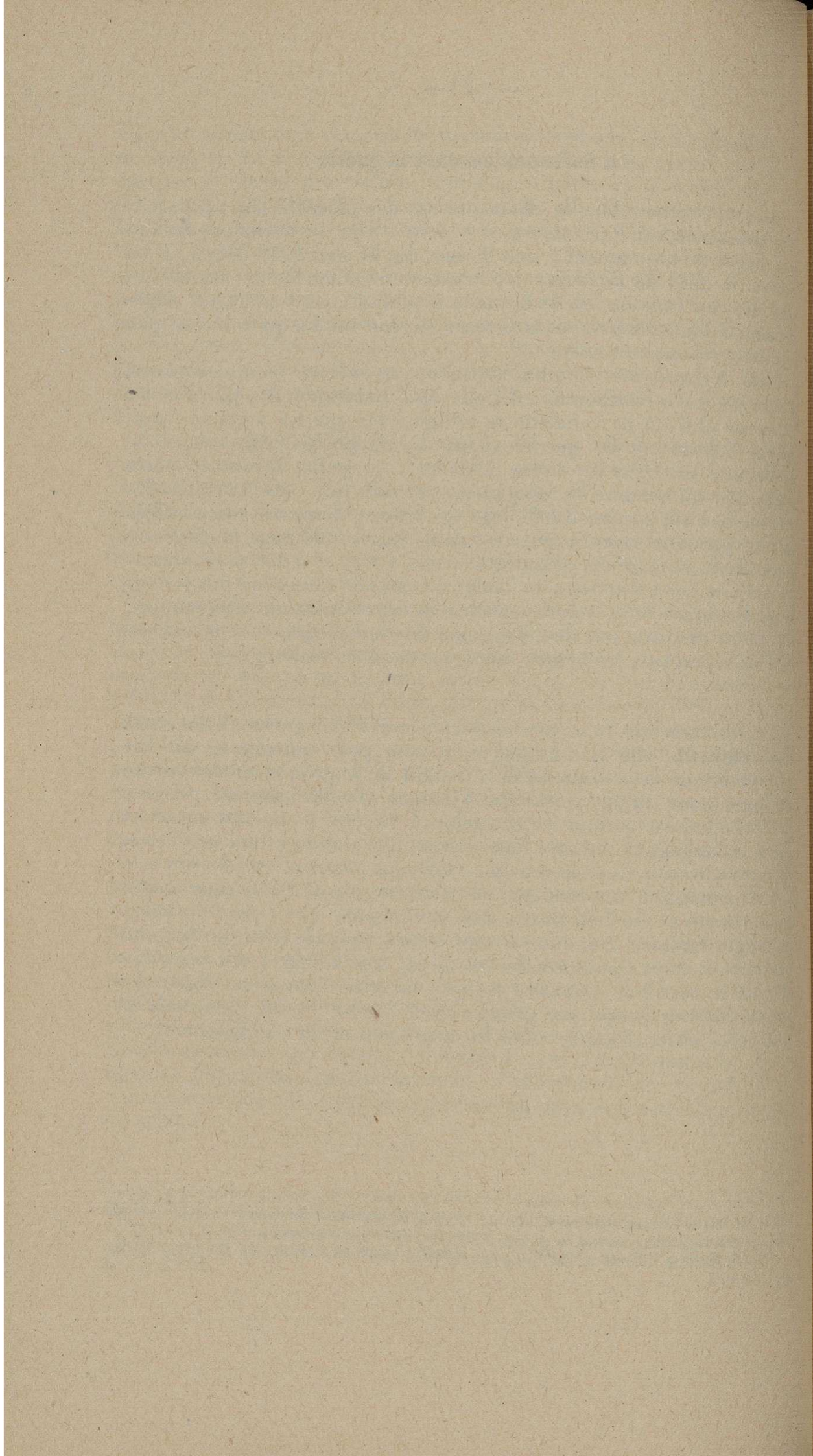
Mais lorsque les bombardements par avions commencèrent, les caves de la Sorbonne offrirent aux habitants du quartier un immense abri où ils venaient se réfugier dès que les pompiers sonnaient l'alerte ou dès que mugissait sur la plate-forme voisine de la Faculté de Droit la sirène d'alarme. La grille, devant la porte basse, par où entrent les wagonnets sur rails qui vont à la chaufferie, en face du square du Collège de France, demeura entre-bâillée la nuit pendant toute la guerre, tandis que sur le mur, la pancarte municipale portait en grandes lettres : « Abri : 3.000 personnes. » Plus d'une fois les acteurs du Théâtre voisin de Cluny, accourus avec leurs costumes, ont, sinon continué la représentation interrompue, du moins distrait, par des chansons, des monologues ou des scènes de leur répertoire, les heures d'attente dans les caves.

La Sorbonne est digne de son riche passé, elle le grandit sans cesse, elle l'embellit, elle le rehausse. Son nom pour quiconque sait lire est synonyme de rayonnement : il suffit de le prononcer devant un étranger pour qu'un printemps d'images s'éveille dans sa pensée ; la Sorbonne est connue et respectée à travers le monde entier et dans le langage populaire, dans l'argot (2), elle a obtenu ses lettres de naturalisation avec le sens de « tête qui pense et qui médite ».

Un provincial, un étranger ne viennent pas à Paris sans visiter la Sorbonne ; elle fait partie des monuments que l'on doit voir : sa longue histoire, étendue sur sept siècles, prépare celui qui franchit sa porte à mieux comprendre sa vie et son destin. Qu'il regarde : depuis le vestibule immense jusqu'à la cour d'honneur, depuis les amphithéâtres jusqu'aux galeries et à l'église ; qu'il contemple et que cette visite demeure pour lui une leçon et un enseignement.

(1) Cf. René WEISS, André KLING et Daniel FLORENTIN, *La Croix de guerre de la ville de Paris, Paris pendant la guerre*, 1921, Imprimerie nationale, p. 341.

(2) Cf. Lazare SAINÉAN, *Le Langage parisien au XIX^e siècle*, de Boccard, 1920, p. 442-443.



LA SORBONNE D'AUJOURD'HUI

Le Square

Devant la Sorbonne s'étend un square, îlot de verdure et de lumière, qui prolonge en quelque sorte l'édifice et lui tient lieu d'avant-porche et de préface. Mais il s'en est fallu de bien peu que la perspective ne fût brutalement masquée par des maisons qui auraient dressé devant elle leur muraille d'ombre. Le vice-recteur O. Gréard vit le danger et sut le conjurer (1) : la ville racheta le terrain, indemnisa le propriétaire pour la construction commencée, et le square, après quelques mois de négociations, put ouvrir le 27 avril 1900. Détail curieux : une partie du terrain sur lequel il s'étale faisait depuis le xv^e siècle partie du cens de la Société de Sorbonne, c'était une maison portant l'enseigne à l'image de saint Martin.

Il fut question de donner à ce square le nom de Catinat, parce que l'illustre maréchal avait, ainsi que sa sœur, Mme Pucelle, son hôtel en ce même endroit. Mais l'appellation « Square de la Sorbonne », plus logique, a prévalu.

Jusqu'en 1909 il y eut, au centre de la pelouse, un groupe en marbre de Tony Noël, qui s'inspirait patriotiquement du vers de Virgile, *Uno avulso non deficit alter* : un soldat tombe, un autre le remplace, le second ramasse l'arme du premier en se garant avec son bouclier des traits de l'ennemi pour retourner au combat. Ce groupe a été enlevé lors de l'inauguration du monument Gréard.

A gauche, en regardant la Sorbonne, le monument d'*Octave Gréard*, adossé à la rue de Cluny. Buste par CHAPLAIN (1839-1909) dans un motif architectural dû à H. P. NÉNOT. Inauguré le 11 juillet 1909.

Dans le massif voisin, mais adossé à la rue du Sommerard et face à la Sorbonne, le monument de *Puvis de Chavannes* par Jules DESBOIS (1851-), inauguré le 20 décembre 1924.

La Sorbonne est un immense rectangle de 21.000 mètres carrés de surface qui longe, à l'Est la rue Saint-Jacques sur 260 mètres de long, s'adosse au Midi à la rue Cujas sur 80 mètres de large, à l'Ouest s'appuie à la rue Victor-Cousin, la place de la Sorbonne et la rue de la Sorbonne sur 250 mètres et ouvre rue des Écoles sa façade de 80 mètres.

(1) O. GRÉARD, *Histoire d'un square*, dans la *Revue Bleue*, 28 décembre 1901, p. 801-805.

Façade d'entrée

La majestueuse façade de la rue des Écoles, surmontée de longues toitures à la française avec crêtes en plomb, présente un motif central sur deux ailes en retrait, précédées de sept marches; cinq immenses arcades, fermées par des grilles et des portes, forment l'entrée d'honneur qui ne s'ouvre que pour les grandes cérémonies. De chaque côté, continuellement ouvertes le jour pour le service, de hautes portes à tambour. Au 1^{er} étage sept fenêtres hautes à meneaux, encadrées de colonnes corinthiennes engagées dans le mur éclairent les vastes salons de l'Université. Ces colonnes soutiennent un attique supportant huit statues. Une immense pièce, plus basse, s'étend au-dessus des salons et sert de salle de composition (salle Y), au moment des examens et concours. La toiture est percée de deux rangées de lucarnes par lesquelles s'éclairent deux autres salles superposées, également réservées aux examens.

A la hauteur des arcades, des médaillons sculptés figurent les armoiries des seize académies provinciales :

Ce sont, de droite à gauche, celles de Montpellier, Lyon, Grenoble, Lille, Dijon, Clermont-Ferrand, Chambéry, Caen. La série se complète sur la façade de la rue Saint-Jacques, où l'on trouve en montant celles de Bordeaux et Besançon, et plus loin celles d'Alger et Aix; sur la façade de la rue de la Sorbonne celles de Nancy et Poitiers, et en remontant celles de Rennes et Toulouse. Mais il manque aujourd'hui les armoiries de Strasbourg dans toute la décoration de la Sorbonne, ici et sur les rampes de l'escalier et aux plafonds des salons.

A chaque extrémité de l'immense quadrilatère, un pavillon d'angle où se détache un fronton sculpté portant l'écusson de la ville de Paris; celui qui fait le coin de la rue Cujas et de la rue Saint-Jacques est en pan coupé et présente l'écusson de la Sorbonne et des figures symbolisant les Lettres et les Sciences.

Armoiries de la Sorbonne (1), a-t-on coutume de dire inexactement, confondant une fois de plus la chose et le lieu, sous prétexte que l'Université de Paris a son siège dans les bâtiments de la Sorbonne. Ce sont plutôt les armes du Recteur au nom de l'Université de Paris : elles consistent, selon le langage héraldique, en « un livre de gueules feuillé d'or tenu par un dextrochère issant d'un nuage au naturel sur un champ d'azur soutenu de trois fleurs de lys d'or »; elles ornent dès 1510 les livres imprimés par Henri Estienne; elles figurent en tête des mandements du Recteur au xvi^e siècle; elles décorent le titre des deux derniers volumes de l'*Histoire de l'Université*, de Du Boulay (2), et sont souvent frappées en or au plat de

(1) Fréquemment gravées avec de légères variantes : un curieux spécimen se trouve dans les œuvres de Jean-Michel PAPILLON (Bibliothèque Nationale. Estampes Ec 2 in-folio, t. I, folio 52), sans date.

(2) Tomes V (1670) et VI (1673).

la reliure ; elles sont gravées sur les jetons de bronze ou d'argent des Messagers de l'Université, qui remplissaient le rôle de correspondants, chargés des lettres et des colis, entre les étudiants et leurs familles. L'Académie de Paris, en 1811, reprit le dessin pour timbrer ses pièces officielles, et l'Université nouvelle le garda mais en supprimant les fleurs de lys. (Cf. reproduction pl. couverture, dernière page.)

Les huit statues qui, debout et adossées à la façade dans leur attitude méditative et grave, contemplent de haut les étudiants qui vont suivre leurs cours sont, en commençant à droite : *L'Archéologie*, par Auguste PARIS (1850-1915); *La Philosophie*, par Léon Eugène LONGPIED (1849-1888). Cette statue avait été commandée à Ernest Hiolle (1833-1887), qui mourut avant même de faire l'esquisse ; Longepied à son tour disparut sans avoir vu son œuvre en place ; *La Géographie*, par Laurent-Henri MARQUESTE (1850-1920); *L'Histoire*, par Alphonse-Amédée CORDONNIER (1848-); *Les Mathématiques*, par Auguste SUCHETET (1854-); *La Physique*, par Louis-Etienne ALBERT-LEFEUVRE (1843-1924); *Les Sciences naturelles*, par Emile CARLIER (1849-); *La Chimie*, par Jean-Antoine INJALBERT (1845-).

Deux frontons semi-circulaires couronnent chaque extrémité du pavillon central et représentent, à droite *Les Lettres*, par Henri-Michel-Antoine CHAPU (1833-1891) et à gauche *Les Sciences*, par Maurice-Jean-Antoine MERCIÉ (1845-1916). Ces deux groupes symboliques indiquent par avance la grande division de l'édifice et commandent par leur orientation, ici la galerie des Lettres et là, la galerie des Sciences.

Vestibule

Le noble vestibule, avec ses 45 mètres de longueur sur 10 mètres de largeur, souvent appelé salle des Pas Perdus, sert de prélude à la fois aux escaliers d'honneur qui montent aux salons de l'Université et au grand amphithéâtre, où l'on accède, les jours de cérémonies, par trois des cinq arcades qui font pendant à celles de la façade. La voûte harmonieusement bombée est en anse de panier sans arrêt à la hauteur des cintres avec doubleaux de pénétration. Trois lanternes en fer forgé pendent de la voûte. A chaque extrémité s'enfoncent les loges des concierges, surmontées d'une baie vitrée : celle de droite éclaire l'antichambre des bureaux de l'Académie, celle de gauche donne sur le vestibule des amphithéâtres Michelet et Edgar Quinet.

Les deux arcades extrêmes encadrant l'escalier sont fermées par une balustrade coupée en son milieu par deux larges piédestaux portant chacun une haute statue de pierre représentant à gauche l'un des plus illustres parmi les ancêtres des savants, *Archimède*, par Alexandre FALGUIÈRE (1831-1900); à droite l'aïeul et le premier d'entre les poètes, *Homère* s'apprêtant à chanter en s'accompagnant de sa lyre, par Eugène DELAPLANCHE (1836-1891).

Sur les piliers des arcades ont été apposées en 1901 des plaques de

marbre rouge sur lesquelles, en vertu d'une décision du Conseil de l'Université, sont gravés en lettres d'or les noms des donateurs, « bienfaiteurs de l'Université », des Facultés ou des Écoles (1). On y lit les inscriptions suivantes en commençant par la gauche, quand on fait face à la statue d'*Archimède* :

Première plaque.

1847. TREMONT, FONDATION D'UN PRIX. 1888. VILLE DE PARIS, FONDATION DE LA CHAIRE D'ÉVOLUTION DES ÊTRES ORGANISÉS. 1889. PAUL BERT, DON DE SA BIBLIOTHÈQUE. 1899. LONGUÉTY, DON AU LABORATOIRE DE WIMEREUX. 1900. DE LACAZE DUTHIERS, DON AU LABORATOIRE DE BANYULS-SUR-MER. 1912. PRIX JEAN DE RUFZ DE LAVISON, PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE.

Deuxième plaque.

1906. ANDREW CARNEGIE, FONDATION DES BOURSES DES CURIE. 1908. MM. SOLVAY ET C^{ie} DE BRUXELLES, CHAMBRE SYNDICALE DES PRODUITS CHIMIQUES, CHAIRE DE CHIMIE APPLIQUÉE. 1909. BASIL ZAHAROFF, CHAIRE D'AVIATION. 1910. HENRY DEUTSCH (DE LA MEURTHE), DON DE L'INSTITUT AÉROTECHNIQUE. 1911. EMILE PATHÉ, ARCHIVES DE LA PAROLE. 1918. JACQUES DOUCET, DON DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE.

Troisième plaque.

1828. DE BARKOW, BOURSES D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR. 1846. PELRIN, BOURSES D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR. 1894. COMTESSE DE CHAMBRUN, COURS D'HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE SOCIALE. 1896. MM. DE ROTHSCHILD, BOURSES DE VOYAGE. 1898. BARONNE DE HIRSCH, ŒUVRE DU PRÊT D'OBLIGEANCE AUX ÉTUDIANTS. 1898. ALBERT KAHN, BOURSES DE VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Quatrième plaque.

1899. BISCHOFFSHEIM, DON DE L'OBSERVATOIRE DE NICE. 1901. ARMAND COLIN, BOURSES DE VOYAGE. 1901. SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ, BOURSES DE VOYAGES. 1905. DUC DE LOUBAT, CHAIRE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE. 1906. S. A. S. LE PRINCE ALBERT I^{er} DE MONACO, CONTRIBUTION A L'ACHAT DES TERRAINS DE LA RUE SAINT-JACQUES. 1907. GUSTAVE-ADOLPHE COMMERCY, QUATRE MILLIONS POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES.

Cinquième plaque.

1911. MARQUISE ARCONATI VISCONTI NÉE PEYRAT, DON DE CINQ CENT MILLE FRANCS POUR LES LETTRES ET LES SCIENCES. 1912. MARQUISE ARCONATI VISCONTI NÉE PEYRAT, DON DE L'INSTITUT DE GÉOGRAPHIE. 1913. AUGUSTE TRANQUILLE LOUTREUIL, DON DE DEUX MILLIONS ET DEMI POUR LE PROGRÈS DES LABORATOIRES SCIENTIFIQUES DES UNIVERSITÉS. 1924. JEAN SAUBERAN, FONDATION SAUBERAN, DON D'UN MILLION POUR PRÊTS D'ÉTUDE.

(1) Cf. L. LIARD, *Les bienfaiteurs de l'Université de Paris*, dans la *Revue de Paris* 1^{er} mars 1913, pp. 325-346.

Sixième plaque.

1886. VILLE DE PARIS, FONDATION DE LA CHAIRE D'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. 1887. LES AMIS D'ALBERT DUMONT, FONDATION D'UN PRIX EN FAVEUR DU PREMIER AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE. 1889. FLAMMERMONT, PRÊTS AUX ÉTUDIANTS EN HISTOIRE MODERNE. 1901. MICHONIS, BOURSES DE SÉJOUR A L'ÉTRANGER. 1911. MADAME AUBRY, BIBLIOTHÈQUE PIERRE AUBRY, DONATION EN FAVEUR DES ÉTUDES MUSICALES.

Le long des piliers adossés à la rue des Ecoles quatre autres plaques de marbre rouge ont été apposées. Une seule (celle qui se trouve vis-à-vis la porte du grand Amphithéâtre) porte des noms de donateurs. Elle est ainsi libellée :

DONATEURS AYANT CONTRIBUÉ A L'INSTALLATION DE L'INSTITUT DE CHIMIE. 1913. MM. SOLVAY ET C^{ie} A BRUXELLES, M. ANDREW CARNEGIE A NEW-YORK, S. A. S. LE PRINCE DE MONACO, M. GEORGES LEYGUES, MANUFACTURE DES GLACES ET PRODUITS CHIMIQUES DE SAINT-GOBAIN, M. EMILE DEUTSCH (DE LA MEURTHE), C^{ie} DES PRODUITS CHIMIQUES D'ALAIS ET DE LA CAMARGUE, C^{ie} DES FORGES DE CHATILLON, COMMENTRY ET NEUF-MAISONS, SOCIÉTÉ ÉLECTRO-MÉTALLURGIQUE FRANÇAISE DE FROGES, CHAMBRE DE COMMERCE DE PARIS.

D'autres noms sont prêts à être gravés sur les plaques. Le grand livre d'or des bienfaiteurs de l'Université de Paris demeure ouvert à l'entrée même du grand Amphithéâtre.

Des travaux en profondeur ayant été effectués en 1913 dans la rue des Écoles pour l'aménagement d'un égout, il se produisit vers 1920 un glissement des terrains qui entraîna un tassement : c'est ce qui occasionna dans le vestibule et les galeries adjacentes un fendillement dans les voûtes où l'on voit des témoins en plâtre, et sur le dallage du péristyle d'entrée de longues craquelures.

Ce dallage ainsi que celui de toutes les galeries qui traversent la Sorbonne est en pierre de Corgoloin.

A gauche, près de la loge du concierge, huit marches conduisent à la galerie des Lettres, puis, en tournant à droite, un escalier de quinze marches mène aux bureaux de l'Académie et de l'Université.

C'est là qu'est centralisée toute l'immense besogne administrative : 1^o de l'Université de Paris qui administre les cinq Facultés, s'occupe des exercices du budget de l'entretien des bâtiments, de l'organisation des cérémonies, des convocations pour les assemblées, etc. ; 2^o de la vaste circonscription de l'Académie de Paris qui groupe pour neuf départements (cf. p. 62) les trois ordres d'enseignement.

Au-dessus des bureaux se trouvent les appartements particuliers du recteur.

Le recteur de l'Université de Paris

Le recteur de l'Université de Paris n'a rien de commun, sinon le nom, avec le recteur de la vieille Université de Paris et même avec le recteur de quelques universités étrangères (1).

Au Moyen âge, à Paris, le recteur, était un professeur choisi exclusivement dans la Faculté des Arts, c'est-à-dire des Lettres, et élu par les délégués des Facultés et des Quatre Nations. L'élection se faisait d'abord tous les mois, puis dès 1278 tous les trois mois ; à partir du xvi^e siècle, on prorogea souvent le recteur pour l'année entière. C'était un personnage considérable qui avait droit de juridiction sur les membres et suppôts de l'Université : imprimeurs, libraires, relieurs et parcheminiers ; sur une partie de la rive gauche de la Seine, chaque mois, il inspectait les collèges de Paris ; il réglementait la librairie et les industries du livre utiles à l'enseignement et défendait, contre quiconque y portait atteinte, les privilèges de l'Université. Chaque année il ouvrait en grande pompe, le 11 juin, jour de la Saint-Barnabé, la célèbre foire du Lendit (cf. p. 110-111), qui se tenait entre Saint-Denis et La Chapelle. Le recteur portait le titre d'Amplissime, et, s'il mourait en fonctions, il avait droit aux mêmes honneurs que les princes du sang.

La loi du 10 mars 1806, qui créait l'Université de France, mit celle-ci sous l'autorité d'un Conseil royal de l'Instruction Publique ; le décret du 17 mars 1808 divisa la France en 26 Académies dont le ressort fut le même que celui des 26 Cours Royales ; l'Académie de Paris avait dans son ressort sept départements : Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Aube, Yonne, Marne et Eure-et-Loir ; puis par l'arrêté du 7 septembre 1848 cette circonscription modifiée engloba les départements de Seine, Seine-et-Oise, Oise, Seine-et-Marne, Yonne et Eure-et-Loir, — et, par le décret du 22 août 1854 encore en vigueur, groupe les départements du Cher, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Loiret, Marne, Oise, Seine, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise.

Par ordonnance royale du 27 février 1821 Paris eut, comme les autres Académies un Recteur. Le décret du 22 août 1854 (art. 29) décida que « le ministre de l'Instruction Publique exercerait les fonctions de recteur de l'Académie de Paris, jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné » et qu'il serait « assisté dans ses fonctions rectorales » par le vice-recteur. En fait, le ministre n'a jamais exercé ses fonctions de recteur qu'à de rares occasions : c'est lui qui a présidé, le 19 novembre 1896, la première assemblée de l'Université, et, le 21 mai 1907, la séance solennelle en l'honneur de l'Université de Londres ; enfin il a présidé chaque année la distribution des prix du Concours général.

Cependant, le 23 mars 1920 un décret rétablissait le vice-recteur de

(1) Pour les attributions du recteur, voir *Répertoire du droit administratif*, de LÉON BÉQUET et PAUL DISLÈRE, t. XIX, 1902, p. 44-46 et 69-69. En province le titre de recteur a été conservé sans changement depuis l'origine.

l'Académie de Paris dans son titre de recteur abandonné depuis plus d'un demi-siècle.

Voici depuis 1821 la liste des recteurs (1) et vice-recteurs qui se sont succédé à Paris : Abbé Charles-Dominique Nicolle (1758-1835), recteur, 27 février 1821-10 avril 1824 ; Hippolyte-Joseph Rousselle (1785-1863), recteur, 10 avril 1824-15 mars 1851 ; Charles Cayx (1795-1858), déjà provisoirement chargé des fonctions de recteur, à dater du 23 septembre 1850, pendant le congé de Rousselle, nommé recteur le 15 mars 1851-† 5 septembre 1858 ; Nicole-Louis-Marie Artaud (1794-1861), vice-recteur 30 octobre 1858-† 9 novembre 1861 ; Adolphe Mourier (1807-1890), vice-recteur, 12 novembre 1861-16 janvier 1879 ; Charles-Marie Zévort (1816-1887) vice-recteur, 16 janvier-10 février 1879, nommé directeur au ministère ; Octave Gréard (1828-1904), vice-recteur, 10 février 1879-26 septembre 1902 ; Louis Liard (1846-1917), vice-recteur, 1^{er} octobre 1902-† 21 septembre 1917 ; Lucien Poincaré (1862-1920), vice-recteur, 1^{er} octobre 1917-† 9 mars 1920 ; Paul Appell (1855-), recteur, 23 mars 1920-15 mai 1925 ; Louis Lapie (1869-1927), recteur, 15 mai 1925-† 24 janvier 1927 ; Sébastien Charléty (1867-), recteur, 28 janvier 1927.

Si le recteur, aujourd'hui, possède des privilèges plus restreints qu'au Moyen âge, il n'en reste pas moins le personnage le plus important de l'Université. Il est choisi par le ministre, dont il est le délégué et le représentant, parmi les professeurs ou anciens professeurs de facultés, nécessairement pourvus du grade de docteur. Chaque circonscription géographique universitaire ou académie possède à sa tête un recteur, près de qui siègent les inspecteurs d'académie à raison de un par département : sous son autorité sont placés les facultés, les lycées et collèges (garçons et filles) et les écoles primaires. En 1896, les universités remplacèrent les facultés, mais le recteur demeura. Il continua à représenter l'État et le ministre devant l'Université, et à assurer l'exacte observation des lois et règlements. Mais, en même temps, président du Conseil de l'Université, il fut chargé par lui de veiller à l'exécution de ses décisions par le ministre. Rôle difficile et délicat entre tous, mais bien digne de son privilège.

Cabinet du secrétaire de l'Académie

Dans le cabinet du secrétaire de l'Académie, derrière son bureau, en face de la cheminée, une toile de E. LANSYER (1835-1893) représentant une *Vue de la cour de la Sorbonne en 1886*.

C'est le seul tableau qui donne l'aspect aboli de cette cour aux pavés disjoints entre lesquels poussaient parfois des herbes et

(1) La liste chronologique des recteurs de l'Université de Paris, depuis l'origine du rectorat, c'est-à-dire vers 1226, jusqu'en 1790 se trouve dans VALLET DE VIRIVILLE, *Histoire de l'instruction publique en Europe*, 1849, p. 383-391.

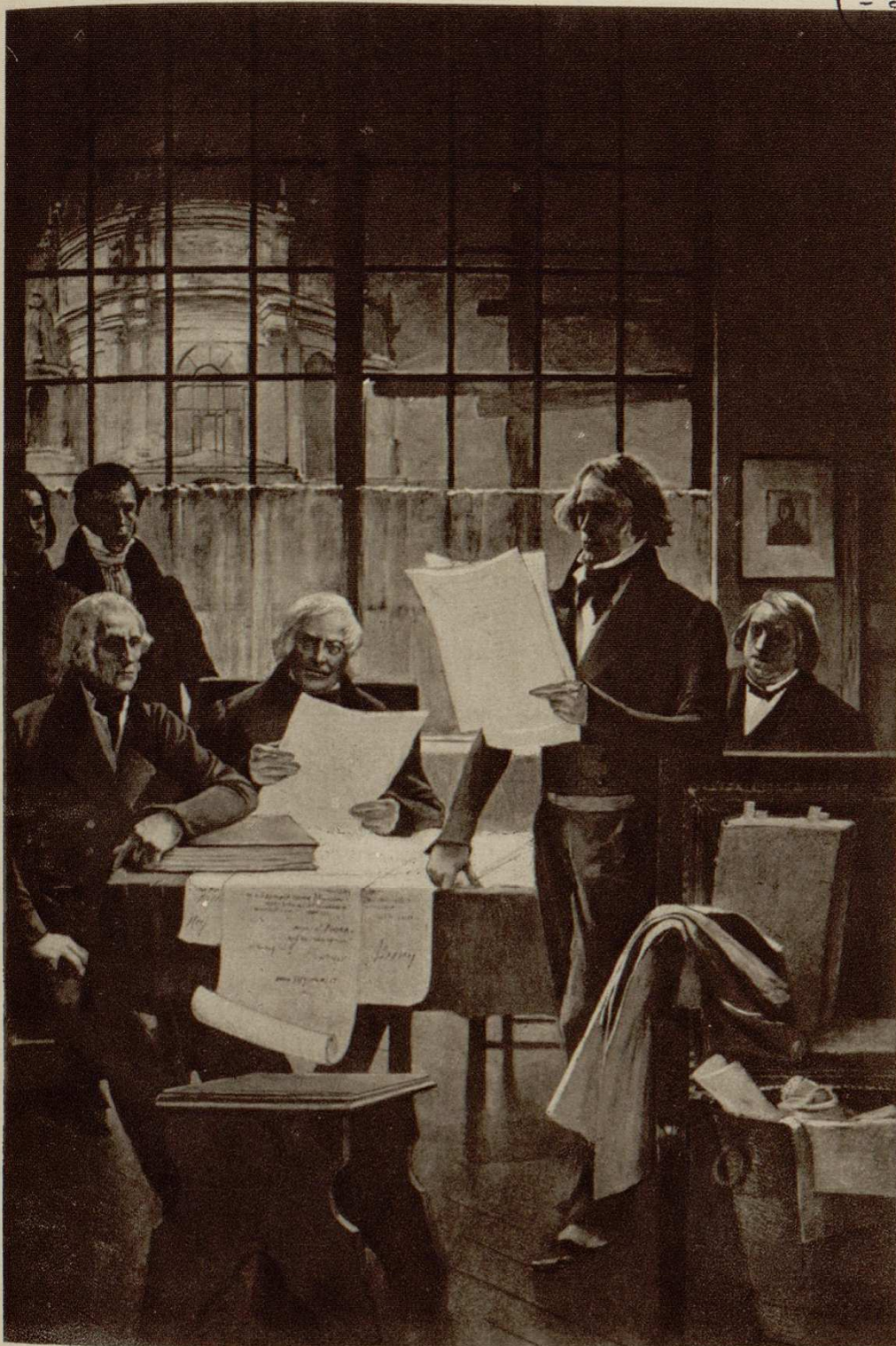
que selon Ch. V. Langlois (1) « les botanistes connaissaient comme une station de mousses rares où ils pouvaient herboriser en paix ». On y respirait une douce tranquillité provinciale et dans le carré de bâtiments aux belles lignes fermes et sobres de Louis XIII, avec le large degré qui la divisait en deux parties, on pouvait se croire loin de la grande ville et de son tumulte : quelques étudiants au costume vieillot se hâtent de-ci, de-là. Le même artiste a peint une seconde fois la cour de la Sorbonne, un jour de distribution de prix du Concours général, avec le va-et-vient multicolore des robes de professeurs (Musée Vivenel à Compiègne, n° 82).

Dans l'ancien salon d'attente, aujourd'hui occupé par l'un des services de l'Académie, deux grandes toiles cherchent à distraire l'esprit, dans ce lieu de travail, par l'évocation des horizons de forêts et de campagnes. Celle-ci de Emile ISENBART (1846-1921) représente la *Forêt de sapins de Belieu (Doubs)*, Salon de 1880, n° 1912, signée et datée à gauche 1880; et celle-là de René FATH (1850-), montre un *Paysage* où cheminent quelques vaches sous la conduite d'un bouvier, signée et datée 1880.

Bureau et appartement du recteur

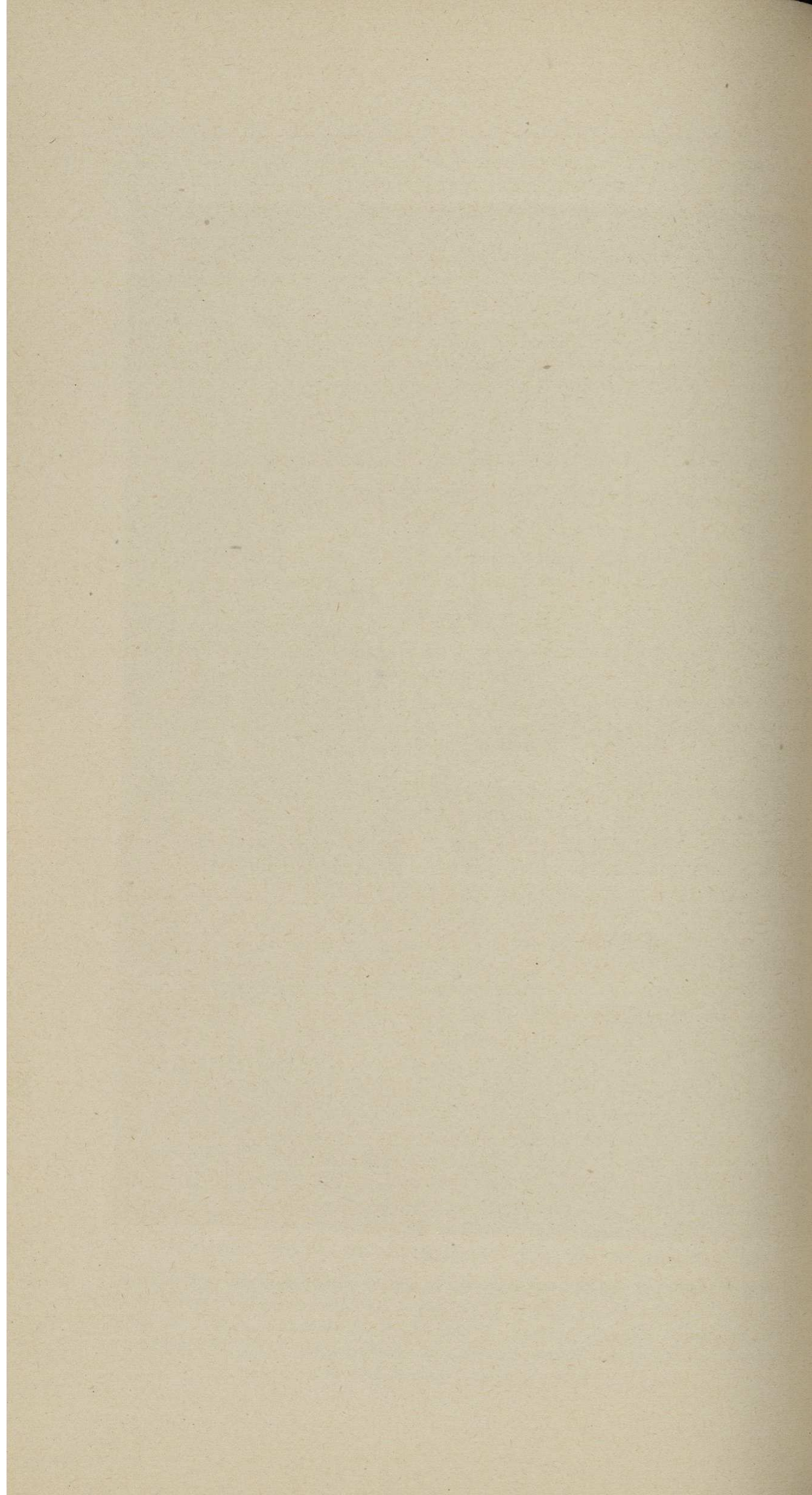
Le cabinet de réception du recteur, qui donne à l'angle de la rue de la Sorbonne et de la rue des Écoles, face au square, a été entièrement décoré par Luc-Olivier MERSON (1846-1920), qui a représenté à gauche en entrant, à la façon d'un motif de tapisserie, dans un grand médaillon, l'*Université de Paris* (daté 1901) sous les traits d'une femme assise qui médite entre deux petits génies ailés : au-dessus des portes se tiennent assis, graves et pensifs, deux personnages moyenâgeux, l'un accoudé, la main appuyée au menton, a laissé la lecture du livre ouvert sur ses genoux et semble rêver ; l'autre suit du regard une lumière qui brille près de lui : ce sont la *Théologie* et la *Scolastique*. Sur les autres panneaux, dans l'angle près de la fenêtre, en face de la porte d'entrée, *Les Sciences*, représentées par une femme examinant un coquillage, tandis qu'à ses pieds reposent des instruments : une pile, une mappemonde, etc. Derrière le bureau, *Les Lettres* tenant la lyre de la poésie dans une attitude méditative ; un fragment de corniche, un coffret rempli de rouleaux de manuscrits, un masque de tragédie, etc., symbolisent ses enseignements divers. Dans l'autre angle la *Médecine et la Pharmacie*, évoquées par une même Muse qui tient un bouquet de plantes médicinales ; près d'elle un long bâton autour duquel s'enroule le serpent d'Esculape ; à ses pieds une cornue, une scie, etc. A côté le *Droit*, lisant un traité de jurisprudence, à ses pieds les balances de la loi et le glaive de la justice. Dans l'autre angle l'*Histoire* lisant un parchemin d'où pend un sceau, à ses pieds des chartes à demi déroulées sont éparses.

(1) *Souvenirs de Sorbonne*, dans la *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 30 mars 1912, p. 385-387.



LES HISTORIENS DU XIX^e SIÈCLE, par FRANÇOIS FLAMENG

Peinture du péristyle du premier étage de l'escalier conduisant aux tribunes du Grand Amphithéâtre et aux Salons de réception de l'Université (p. 77-78). A la lisière du cadre Edgard Quinet; à côté de lui Villemain; assis à la table Guizot; debout et lisant, Victor Cousin; au second plan, assis, Michelet; en arrière, à droite, Ernest Renan.



Dans le bureau des Inspecteurs d'académie, situé plus en arrière, se trouve un immense portrait en pied par Robert LEFÈVRE (1756-1830), du comte *Louis de Fontanes* (1757-1821), en costume officiel de grand maître de l'Université impériale (1).

Fontanes fut grand maître de l'Université impériale du 17 mars 1808 au 15 août 1815 et le portrait, non signé et non daté, a figuré au Salon de 1822 sous le n° 1105 : Commande prise par le ministre de l'Intérieur, de qui relevaient alors les Beaux-Arts, et destinée à la Salle du Conseil Royal de l'Instruction publique. Ce portrait orna pendant près d'un siècle une des Salles du ministère de l'Instruction publique et fut déposé à la Sorbonne à la fin de 1920 par le ministre André Honnorat.

Au-dessus des bureaux de l'Académie, par un escalier intérieur où, sur un fond bleu se détachent en blanc, nombreux comme un semis d'étoiles, des S, pour bien rappeler l'initiale du mot Sorbonne, on gagne les appartements du recteur qui sont de niveau avec les grands salons de l'Université :

La petite Salle à manger qui ouvre sur le salon Carnot est ornée d'un vaste panneau décoratif de Raphaël COLIN (1850-1910), *Fin d'Été*, daté 1888, n° 619 du Salon de 1888. Dans une prairie baignée de blondes vapeurs s'en vient, heureuse et les mains chargées de fleurs, une nymphe au torse nu qui semble, selon le mot d'André Michel, « l'âme légère et visible de ces lieux ».

Le grand Salon est entièrement décoré de fresques par Dominique-Henri GUIFART (1838-1913) : sur la double porte qui s'ouvre au centre du panneau se détachent en or, parmi des branches de laurier, les masses des Facultés de Droit (cf. p. 101) et de Médecine (cf. p. 100), tandis que les deux portes qui se font vis-à-vis, près des fenêtres, montrent par deux fois les masses des Facultés des Lettres et des Sciences (cf. p. 101). Dans chaque angle, à droite et à gauche de la porte centrale, des motifs avec arabesques, guirlandes de fleurs, draperies, — qui font des grâces — et mascarons se jouent autour d'un petit panneau où apparaît, commeserti dans un cadre, un des édifices parisiens dédiés aux Arts, aux Lettres ou aux Sciences, et aux quatre angles, imitant une miniature, le portrait d'une célébrité — avec son nom sur un cartouche. Cela rappelle un peu les chinoiseries qui furent à la mode à la fin du XVIII^e siècle. A gauche, dans l'angle, la *Faculté de Droit* et les images de quatre jurisconsultes, *Cujas* et *E. Pasquier* en haut; *Patru* et *Laferrière* en bas. A côté, l'*École des Beaux-Arts* et les silhouettes des artistes, en haut *Jean Goujon* et *N. Poussin* et en bas, *Lemercier* et *Nénot*. Dans l'autre angle la *Chapelle de la Sorbonne* avec, en haut *Robert de Sorbon* et *Richelieu*

(1) Paul MARMOTTAN, *Le Portrait de Fontanes*, dans *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1922, p. 322-324.

et en bas *Gréard et Rollin*, — puis la *Faculté de Médecine*, avec en haut, les portraits d'*Ambroise Paré* et *Bichat*, et en bas *Dupuytren* et *Orfila*. Enfin, entre les deux fenêtres, la *Bibliothèque nationale* avec, en haut, les portraits de *Coyvel* et *R. Estienne* et en bas ceux de *Beulé* et *Taschereau*.

La porte près de la fenêtre ouvre sur le petit Salon où Georges CLAIRIN (1843-1919) s'est ingénié à symboliser dans des panneaux, pareils à de hautes frises qui courent le long du plafond, et en des médaillons *Droit*, *Médecine*, *Pharmacie*, *Lettres* et *Sciences*.

Un Cabinet chinois, don de Shu-Che-Tchang, alors président de la République chinoise en souvenir de sa visite à la Sorbonne (décembre 1920) où il vint recevoir le diplôme et les insignes de « docteur Honoris Causa », renferme un bureau richement sculpté et un meuble-bibliothèque aux contours capricieux où sont conservés des spécimens jolis des livres chinois illustrés.

L'appartement du secrétaire de l'Académie de Paris, situé au-dessus de celui du recteur, contient deux tableaux : l'un de Henri HARPIGNIES (1819-1916), paysage crépusculaire non daté, que domine la tour de Montlhéry et qui semble être celui exposé au Salon de 1880, n° 1795, sous le titre *Retour de Chasse, effet de soir* ; l'autre de Alexandre SION (1855-1917) représente *Œdipe interrogeant le Sphinx*.

Au bas de l'escalier réservé, qui aboutit rue de la Sorbonne n° 5, et conduit aux appartements du recteur et du secrétaire de l'Académie de Paris, se trouve un vestibule orné, à droite, en entrant, d'une statue assise en marbre représentant l'*Université de France* par André Joseph ALLAR (1845-) signée et datée 1889 sur le piédestal. Elle a figuré au Salon de 1890, n° 3446 et la maquette en plâtre avait été exposée au Salon de 1889 n° 3974.

En descendant des bureaux de l'Académie l'on trouve, au bas des marches, droit devant soi, une galerie qui longe à gauche le vestibule et, à droite les hautes portes de bronze du grand Amphithéâtre (la double grille basse à l'entrée de la galerie n'est fermée que les jours de cérémonie) et l'on aboutit, au delà de la galerie transversale des Sciences à un escalier. Cet escalier, qui fait pendant à celui des Bureaux de l'Académie, conduit, en quinze marches, aux deux Amphithéâtres Edgar Quinet, à droite, et Michelet, à gauche.

AMPHITHÉÂTRES EDGAR QUINET ET MICHELET, SALONS ACADÉMIQUES ET GRAND AMPHITHÉÂTRE

Amphithéâtre Edgar Quinet

Bien que Edgar Quinet (1803-1875) n'ait jamais professé en Sorbonne, son nom était si intimement lié à celui de Michelet par leurs « cinquante ans d'amitié » que l'on ne pouvait, au fronton des deux amphithéâtres, ne pas les associer une fois encore.

Il passe son doctorat ès lettres à Strasbourg, en 1839, avec une thèse latine, *De indicæ poesis antiquissimæ natura et indole*, et une thèse française, *Essai d'une classification des arts*, et est nommé professeur de littératures étrangères à la Faculté de Lyon en 1839 : le ministre Salvandy vient exprès en poste pour l'écouter. En 1841, Michelet obtient du ministre Villemain la création au Collège de France d'une chaire d'Histoire des Littératures et Institutions comparées du Midi de l'Europe, dont Quinet est nommé titulaire. Le cours annoncé sur le Christianisme et la Révolution française soulève en 1845 des protestations du ministère qui refuse de l'approuver : Quinet n'accepte pas les changements proposés et quitte sa chaire. Il n'y rentre qu'après la Révolution de 1848 en même temps que Michelet dont le cours avait été suspendu en 1847. Mais la salle du Collège de France était si petite, le 6 mars 1848, que Michelet et Quinet, suivis de leurs élèves vinrent dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Les bras tendus pour saluer leur retour les auditeurs criaient : « Les prophètes, les prophètes ! » Sur l'estrade un fauteuil demeurait vide : c'était celui réservé au poète et historien Adam Mickiewicz qui était alors en Pologne. Voici comment Michelet (1) raconte cette scène : « Le 6 mars nous eûmes le bonheur, Quinet et moi, de rentrer dans nos chaires pour la République et la Révolution, par la victoire du peuple, des Ecoles, de la France. Pour cette fête de famille (la famille était nombreuse), nous fûmes obligés d'emprunter à la Sorbonne sa grande salle, la plus vaste de Paris. Nous avions, dans la chaire, fait placer trois sièges dont l'un était destiné à Mickiewicz, absent malheureusement.

« Suspendu depuis deux mois seulement, ayant à peine quitté mes auditeurs, je me contentai de quelques paroles.

« Voici mon allocution : « Ce n'est pas une leçon, c'est un salut fraternel, c'est une fédération... Nous venons serrer la main aux Ecoles et tous ensemble saluer la République, le gouvernement de l'Avenir, comme nous disions naguère ; la voici donc... la République, le gouvernement de la Raison par la Raison, le règne de l'esprit, la victoire de l'âme. »

(1) *Une année au Collège de France*, p. 590, éd. Flammarion in-8°.

Mais bientôt la politique allait absorber Quinet, élu député à la Législative en 1849. Puis c'est le coup d'état du 2 décembre 1851, les décrets des 7 et 8 janvier 1852 qui le frappaient d'exil « provisoire » et celui du 14 avril 1852, signé Fortoul, qui le révoquait de sa chaire en même temps que Michelet et Mickiewicz. Un décret spécial le réintégra dans sa fonction, mais il ne remonta jamais dans sa chaire.

Une grande toile d'André BROUILLET (1857-1923) garnit le fond de la salle. Elle représente *les étudiants acclamant Edgar Quinet et Michelet, le 6 mars 1848, lorsqu'ils reprennent possession de leur chaire*, Salon de 1906, n° 258. Dans cette toile on peut reconnaître les traits de quelques contemporains d'aujourd'hui, qui n'ont pu assister à cette manifestation : le vice-recteur *Liard*, l'ancien ministre *Gaston Thompson* et l'avocat *Vidal Naquet* dont l'artiste faisait alors le portrait.

Amphithéâtre Michelet

L'amphithéâtre voisin porte le nom de Jules Michelet (1798-1874).

Après avoir en 1816 remporté au Concours général trois prix : le second de discours latin et les premiers de discours français et version latine, Michelet vint à la Faculté des Lettres établie au collège du Plessis (1), pour passer en mai 1817 son baccalauréat, en juillet 1818 sa licence ès lettres et en juillet 1819 son doctorat avec deux petites thèses : *Examen des vies des hommes illustres de Plutarque* et *De percipienda infinitate secundum Lockium*, la première a 26 pages et la seconde 11. A cette époque, on se contentait de deux courtes dissertations qui servaient de thème à des discussions devant le jury. Enfin, en septembre 1821, il était reçu agrégé des Lettres et de Philosophie. Il ne repartit en Sorbonne qu'en janvier 1834 pour suppléer Villemain jusqu'en 1835, dans sa chaire d'Histoire moderne : le cours de ces deux années est analysé dans le *Journal de l'Instruction publique*. En 1838 Michelet est nommé au Collège de France, son cours est suspendu en 1847, il revient un jour en Sorbonne, le 6 mars 1848, avec son ami Edgar Quinet (cf. p. 67 et 68).

On a placé dans l'amphithéâtre Michelet, sur le côté droit, une vue de Paris qui est idéalement le plus bel hommage que l'on pût faire au grand historien. C'est en effet par un cours sur Paris qu'il commença son enseignement au Collège de France en 1838 : ce cours est comme le péristyle de toute l'Histoire de France, la préface magistrale de toute son œuvre.

« Paris assis sur les deux rives de son fleuve est plus beau de configuration et de progrès. Il est la ville sociale par excellence. Nulle ville plus belle, plus complète, plus humaine, belle dans la forme générale et le mouvement, nulle plus grandiose, plus vrai symbole d'un pays... La proue du vaisseau

(1) Gabriel MONOD, *La Vie et la pensée de Jules Michelet, 1798-1852*, cours professé au Collège de France, publié par Ch. BÉMONT, 2 vol., Champion, 1923, forme les fascicules 235 et 236 de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, section des Sciences historiques et philologiques.

symbolique de Paris, c'est la pointe de l'île de la Cité tournée vers l'Occident. Rien de plus grand au monde que de voir le Louvre et les Tuileries allant par les Champs-Élysées vers l'Arc de Triomphe... De l'Arc, retournez-vous, vous voyez le Panthéon par-dessus Notre-Dame et les Invalides, la Révolution sur la Religion et la Royauté », et ailleurs... « J'ai reconnu mon cœur dans ces monuments... Ils m'ont rendu ma dignité comme peuple... »

C'est bien le commentaire poétique de ce cours de Michelet que nous offre en effet le tableau d'Eugène CARRIÈRE (1849-1906) qui a figuré au Salon de 1898, n° 244, sous le titre de *Jeunesse* et que l'on appelle communément *Vue de Paris*. Il évoque une vision de Paris aperçu des hauteurs de Belleville, parmi les nuées de l'horizon et la montée des fumées. Gabriel Séailles, un ami du peintre, le décrit ainsi :

« La ville géante s'étend, se prolonge ; les toits se suivent, se pressent comme des vagues sans fin ; çà et là, rochers de cet océan, émergent dans l'ombre des dômes, les clochers, quelque masse puissante dont la forme n'est pas abolie par l'espace ; un nuage fait de vapeurs, de fumées, de la respiration des hommes traîne sur cette mer de pierres mouvantes que la lueur pâle d'une aurore, qui s'ouvre un chemin dans le ciel orageux, colore d'une clarté blémisante. A gauche, deux femmes dominent la vision redoutable : la plus âgée est assise, elle plie sous la grande lassitude d'avoir vécu ; c'est en elle-même qu'elle voit la grande ville dont elle détourne la tête, sa rêverie évoque l'image des tempêtes subies et ses souvenirs s'avivent de la douleur des blessures reçues : mais près d'elle, debout, soulevée, grandie par le désir et l'espérance, se dresse la Jeunesse ; dans un geste d'extase elle porte les mains à sa tête et regarde ; sa contemplation est l'ivresse de vivre, l'impatience de savoir et d'agir, et, le corps tendu, les bras levés comme des ailes prêtes à l'essor, elle se livre à l'élan qui va l'emporter et l'abattre dans la fascination de la fournaise. »

La peinture s'est lentement goudronnée et ressemble, vue de trop près, à un simple tableau noir : un essai de nettoyage effectué en 1926 n'a pu ranimer ses couleurs déjà assombries. Cependant en se plaçant de côté, comme pour la dominer, l'impression fuligineuse s'atténue et le décor parisien évoqué par Carrière apparaît graduellement comme s'il s'éveillait sous le regard qui se concentre (1).

Par l'escalier Saint-Jacques tout proche, Escalier A, auquel conduit une galerie vitrée, on gagne, au premier étage, les cabinets des inspecteurs et les salles des commissions qui sont de niveau avec le salon académique (on peut s'y rendre également par le péristyle du grand amphithéâtre), et, aux étages supérieurs, les divers services, instituts et les salles de commissions et concours.

(1) Gabriel SÉAILLES, *Eugène Carrière, Essai de biographie psychologique*, p. 159-160, A. Colin, 1911.

La porte à droite, sur le palier du premier étage, donne dans le vestibule qui précède les Salles de Commissions. Au fond du couloir, garni de bibliothèques vitrées (livres classiques pour les jurys d'examen), se trouve la grande Salle des Commissions.

Grande Salle des Commissions

A gauche en entrant, tableau de André BROUILLET (1857-1923), *Signature des plans de la Sorbonne par Jules Ferry*, daté 1903. Les noms des personnages sont indiqués sur une petite pancarte.

La scène se passe sans doute en février 1883 dans le cabinet du ministre, Jules Ferry (1832-1894) qui est assis à gauche. Celui-ci en effet (cf. p. 70), qui avait été déjà deux fois ministre de l'Instruction publique, de septembre 1880 à novembre 1881 et de janvier à avril 1882, redevint président du Conseil et ministre de l'Instruction publique de février 1883 à avril 1885. Et c'est le 13 décembre 1882 que le jury classa premier au concours le projet de l'architecte Nénot et le chargea de l'exécution (cf. p. 42).

Près de Jules Ferry on reconnaît Albert Dumont (1842-1884), alors directeur de l'Enseignement supérieur (1879-1884) (cf. p. 123); au milieu l'architecte Nénot explique et commente les plans étalés devant lui; à l'extrémité de la table, Henri Roujon (1853-1914) son secrétaire, qui devint directeur des Beaux-Arts (1891-1903), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1899), puis secrétaire perpétuel (1903), et membre de l'Académie française (1911); puis Alfred Rambaud (1842-1896), chef de cabinet de Jules Ferry de 1879 à 1881, professeur d'histoire moderne et contemporaine à la Sorbonne (1883), ministre de l'Instruction publique (avril 1896-juin 1898), qui inaugura en décembre 1897 la Bibliothèque de l'Université (cf. p. 142); enfin au premier plan le vice-recteur Gréard.

Le panneau du fond est recouvert d'une étoffe jaune d'ameublement pour masquer l'endroit où se trouvait jusqu'en 1925 le tableau de Lhermitte représentant *Sainte-Claire Deville faisant son cours dans le grand amphithéâtre de Physique de l'ancienne Sorbonne* aujourd'hui placé dans la Salle des Actes de la Faculté des Sciences (cf. p. 159).

A droite, entre les deux fenêtres, portrait de Victor Cousin à mi-corps, non signé, avec au bas, sur un cartouche doré, cette seule mention : « Donné par l'État en 1874 » (1).

Une grande table en fer à cheval occupe la pièce. C'est là que se réunit tous les mois, ou sur convocation extraordinaire du recteur, le Conseil de l'Université composé des doyens des cinq Facultés : Droit, Médecine, Lettres, Sciences, Pharmacie, des directeur et directeur adjoint de l'École Normale qui sont membres de droit, de

(1) Un portrait semblable de V. Cousin, également non signé, se trouve dans la Salle des Actes de l'École normale supérieure à droite de l'estrade; un autre également à la Bibliothèque V. Cousin, celui-ci est de Charles LEHMANN (cf. p. 146).

deux délégués élus par chaque Faculté pour trois ans, — et de quatre membres élus par le Conseil en dehors de l'Université, etc...; le recteur en est le président. Le Conseil de l'Université, héritier de l'ancien Conseil général des Facultés de 1885 et 1893, administre les biens de l'Université, donne son avis au ministre sur les budgets des Facultés, règle l'organisation des cours et conférences, donne son avis sur les créations ou transformations de chaires, etc.

Escalier A, second étage, 1^{re} porte à droite.
La première porte à droite en entrant dans ce vestibule, donne dans la petite Salle des commissions.

Petite salle des Commissions

Au fond grande toile de André BROUILLET (1857-1923), *La Prière sur l'Acropole*, Salon 1902, n° 245.

A droite, assis contre le soubassement d'une colonne, et contemplant corniches, chapiteaux, débris de frises, marbres limpides sous le ciel éblouissant, *Renan*, en février 1865, drapé dans un manteau, songe devant le Parthénon et se prépare en des heures de méditation fervente à comprendre la parfaite beauté du Temple de « la déesse aux yeux bleus, dont le culte signifie raison et sagesse ». Il va prendre la résolution d'ordonner sa vie et son œuvre selon le rythme aérien de ces colonnes élancées et jeter sur une feuille de papier cette prière célèbre (1) que les adolescents réciteront à travers les siècles comme un hommage à la Grèce, mère des Arts.

A droite tableau d'Abel Dominique BOYÉ (1864-) *Nausicaa*.

Inspiré par ces vers de Leconte de Lisle (*Poèmes antiques*, *Hélène*, I) inscrits sur un cartouche :

*Vièrges qui vous jouez sur les mousses prochaines
Des robes aux longs plis détachez le lien.*

Salon de 1896, n° 205.

Au pourtour, trois portraits d'anciens recteurs de l'Université de Paris (cf. p. 63 la liste des recteurs avec leurs dates); à droite du tableau de Boyé, *A. Mourier*, lithographie de LEMERCIER, d'après le tableau de Jean-Baptiste-Adolphe LAFOSSE, daté 1868. A gauche l'abbé *Nicolle*, gravure de THIERRY frères. Sur le panneau de gauche, entre les deux fenêtres, *Artaud*, peinture non signée dans un cadre ovale.

L'on pourrait, des Salles de Commissions,
gagner directement de plain-pied le péristyle,

(1) Cf. RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 62-72.

mais il est préférable de redescendre l'escalier Saint-Jacques et de suivre la galerie surélevée qui longe le vestibule derrière les statues d'Archimède et d'Homère, et s'étend des amphithéâtres Quinet et Michelet aux bureaux de l'Académie.

Trois superbes portes en fer forgé et bronze des ateliers Moreau frères où se détache, parmi des ornements, le grand S, initiale de la Sorbonne, donnent accès aux escaliers. Ces portes ne s'ouvrent que pour les jours de fêtes ou de grandes cérémonies.

Les visiteurs doivent s'adresser au concierge, à droite dans le vestibule : l'entrée a lieu alors par la première des portes basses à gauche, dans la Galerie des Lettres, en face du plan gravé en rouge dans la muraille.

A droite et à gauche des portes de bronze, sur les murs, deux motifs décoratifs vert et or en forme de niches, signé P. V. G. (Victor GALLAND) les encadrent et rappellent les noms des divers enseignements professés à l'Université de Paris.

Péristyle du premier étage

Deux magnifiques escaliers d'honneur symétriques, qui se développent en trois révolutions de 2 m. 60 d'emmarchement, se reposent sur les paliers intermédiaires où s'ouvrent les portes donnant accès aux plus hauts gradins de l'amphithéâtre et aboutissent à un vaste péristyle quadrangulaire orné de peintures. Les rampes, en fer forgé et cuivre ciselé des ateliers Moreau frères, s'enroulent gracieusement. Au départ est posée une sphère céleste, et, soutenant la montée de la rampe, de place en place, des écussons portent les armoiries des villes de France ayant une université, pareilles à celles qui, sculptées dans la pierre, décorent la façade de la rue des Ecoles ou montrent, hommage constant à la demeure qu'elles honorent, les armes plusieurs fois centenaires de Sorbonne.

Si on lève les yeux on aperçoit, répandant une lumière égale sur les blancheurs de la pierre, un plafond de verrière rouge et bleu aux armes de la ville de Paris.

Le majestueux péristyle auquel aboutissent les deux escaliers invite à une lente promenade méditative avec ses hautes colonnes cannelées qui dessinent au fronton d'immenses baies de lumière pareilles à celles d'un cloître ancien, avec ses balcons élégants porteurs d'armoiries, qui se courbent légèrement de fresque en fresque et tendent leur rebord plat pour s'y accouder.

A droite, l'histoire des Lettres par Flameng, à gauche l'His-

toire des Sciences par Chartran : c'est tout le passé de la vieille Université de Paris qui s'évoque ici, comme les chants d'un poème ; ce sont les grandes heures françaises de la pensée humaine ou de la Science qui revivent, enluminées sur les feuillets géants. Ils forment la préface magistrale à l'enseignement qui se donne aujourd'hui en Sorbonne et, reliant par des fils mystérieux le passé, riche de savoir, à l'avenir plein de force et de confiance, rapprochent, comme les anneaux d'une même chaîne, les générations disparues de celles qui naissent à peine. Les unes sont solidaires des autres : les recherches savantes d'hier aident à réaliser les découvertes de demain, les pensées fécondes des écrivains d'autrefois, philosophes, historiens ou littérateurs, tiennent en elles endormi le germe d'autres œuvres. Enchaînement des effets, continuité des efforts, évolution des idées, progrès des méthodes, telle est la leçon éternelle que nous offrent, en leurs contours et leurs couleurs, ces fresques imaginées. Elles inclinent le visiteur au respect envers ceux qui, nourris à l'enseignement de l'Université de France, sont les précurseurs et les devanciers des penseurs et des écrivains d'aujourd'hui qui se considèrent à leur tour dans la suite des âges, comme leurs fidèles disciples et leurs tributaires.

Peintures de Flameng : Histoire des Lettres

Puisque le grand livre d'or des souvenirs est ouvert à la première page, approchons :

Neuf peintures de François FLAMENG (1856-1923), retracent les grandes dates de l'Histoire des Lettres françaises. La série commence à droite de la Tribune L qui fait face à la statue assise de la République par DELHOMME, et se poursuit de ce côté du péristyle jusqu'à cette statue.

1^o Voici *saint Louis, remettant à Robert de Sorbon la charte de fondation de la Sorbonne* ;

C'est en 1253, si l'on en croit une inscription encore visible au ^{xvii}^e siècle, qui était apposée sur le mur de l'édifice, que le chanoine Robert, né à Sorbon en Champagne en 1201, fonda ici même une Hôtellerie ou Communauté des pauvres maîtres étudiants en Théologie et que saint Louis lui accorda sa royale protection, et c'est quatre ans plus tard, février 1257, que le roi lui fit le don d'une maison et l'octroi d'une rente. Robert, en froc brun, est agenouillé les mains jointes devant son souverain, qui déploie un parchemin de sa main droite.

Robert de Sorbon en fut le premier proviseur, à partir de 1253. L'acte de fondation de février 1257 existe encore aux Archives nationales, sous la cote S. 6213, n^o 85, le sceau a disparu, mais les lacs de soie rouge noués et passés dans la fente du parchemin sont intacts. Le parchemin mesure 21 centimètres de largeur sur 14 de haut. Mais le peintre, pour lui donner plus d'importance, l'a considérablement étiré au point d'en faire un rouleau de 1 m. 15 de haut sur 25 centimètres de large (cf. la reproduction de la charte pl. I page 1).

2^o A côté voici *Abélard et son école sur la montagne Sainte-Geneviève.*

Né en Bretagne en 1079, disciple de Roscelin, puis, à Paris, de Guillaume de Champeaux en 1097, et enfin, à Laon, d'Anselme, il éclipse tous ses maîtres par son savoir, fonde une école en 1107 au Cloître Notre-Dame qu'il transporte sur le flanc de la montagne Sainte-Geneviève, après s'être brouillé avec l'évêque. Des milliers d'étudiants accourent de France et de l'Étranger pour suivre jusqu'en 1119 ses leçons où la dialectique brillante se mêle à l'enthousiasme scientifique. Il mourut en 1142 dans sa retraite du Paraclet, il fut enterré plus tard au Père-Lachaise. Il est le fondateur de la Philosophie scolastique : le prestige de son enseignement décida de la fortune de Paris comme centre des études et rendez-vous des maîtres et écoliers.

Debout, en longue tunique rouge, Abélard explique un texte qu'il tient de la main gauche ; des auditeurs écoutent les uns assis, les autres debout. Un homme au premier plan tourne violemment les feuillets d'un gros livre. La vue s'étend au loin sur la Seine.

3^o *Le prieur Jean Heynlin et le bibliothécaire Guillaume Fichet installent dans les caves de la Sorbonne la première imprimerie qui ait été établie en France.*

C'est en effet « au centre des études », dans l'enceinte de la Sorbonne, que Jean Heynlin ou de La Pierre, ancien recteur de l'Université de Paris, installa au début de l'année 1470, et non 1469 comme il est dit au-dessus du tableau, la première presse qui ait imprimé des livres en France. Alors, il y avait déjà douze ans que Gutenberg, Jean Fust et Schoeffer, courbés sur leurs presses de Mayence, avaient imprimé le premier psautier. Les livres dont se servaient maîtres et étudiants étaient tous copiés à la main et l'Université de Paris avait sous sa dépendance plusieurs milliers de parcheminiers, copistes, enlumineurs, etc. La découverte nouvelle, permettant de multiplier les exemplaires d'un livre rapidement et à bon marché, devait susciter une terrible opposition de la part de ces ouvriers qui risquaient de perdre leur ancien gagne-pain. Cependant le prieur de Sorbonne, Jean Heynlin ou de La Pierre, fit part de son projet à son collègue Guillaume Fichet, professeur de Belles-Lettres et de Rhétorique et bibliothécaire en Sorbonne, qui l'approuva. Fichet se mit en quête d'amener à Paris des ouvriers typographes et décida à venir son ancien condisciple de l'Université de Bâle, Michel Freiburger, qui fut suivi de Ulric Gering et Martin Crantz. Tous trois se mirent à l'œuvre et établirent le matériel nécessaire, gravèrent les alphabets de lettres d'un modèle rond assez gros, parce que le prieur avait la vue fatiguée et pour éviter les regards indiscrets s'installèrent à l'écart, non dans les caves, comme le veut la légende, mais dans un bâtiment isolé, situé semble-t-il derrière la chapelle et derrière les maisons de la rue Saint-Jacques, parce qu'il fallait éviter les légitimes protestations de la corporation des copistes et parcheminiers dont l'industrie allait peu à peu disparaître devant les progrès de l'imprimerie. C'est Guillaume Fichet qui paya de sa bourse les frais de l'installation, aidé par son protecteur l'évêque d'Autun, Jean Rolin, qui lui avait à maintes reprises fourni de l'argent.

Le premier ouvrage imprimé, qui, pieusement conservé dans l'ancienne Bibliothèque de Sorbonne, ne la quitta qu'en 1793 pour être déposé à la Bibliothèque Nationale où il figure aujourd'hui sous la cote Exposition 229,

vitrine XXVIII (1), est intitulé *Gasparini Bergamensis epistolarum opus*, et porte l'indication de Sorbonne comme lieu d'impression. Ces lettres de Gasparino de Bergame sont précédées d'une épître de Guillaume Fichet à Jean Heynlin et se terminent par huit vers latins qui célèbrent la ville de Paris, protectrice des muses dont voici la traduction :

« De même que le soleil répand partout la lumière, ainsi Paris, capitale du royaume, nourricière des Muses, tu verses la science sur le monde.

Reçois donc en récompense cet art d'écrire presque divin qu'inventa l'Allemagne.

Voici les premiers livres produits par cette industrie sur la terre de France et dans tes propres édifices.

Les maîtres Michel, Ulrich et Martin les ont imprimés et ils en feront encore d'autres. »

Vingt et un autres livres furent, de l'été 1470 à mars 1473, imprimés en Sorbonne. Mais le protecteur des premiers imprimeurs, Guillaume Fichet, étant parti à Rome, où le pape le retint près de lui comme camérier, Michel Freiburger, Ulrich Gering et Martin Crantz quittèrent la Sorbonne où ils avaient été logés pendant près de trois années et s'installèrent non loin de là, rue Saint-Jacques, près de l'église Saint-Benoît, à l'enseigne du Soleil d'Or, où ils demeureront dix années (1473-1483). Mais déjà l'imprimerie se répand, les ateliers se multiplient.

Il n'est pas fait mention, ni dans les comptes ni dans le livre des prieurs, de cette installation de l'imprimerie en Sorbonne, parce que La Pierre et Guillaume Fichet ne pouvaient engager leur pauvre maison de Sorbonne dans des dépenses au-dessus de ses revenus, et que, protecteurs des parcheminiers et copistes de l'Université dont ils étaient les principaux clients, il était délicat pour eux de soutenir une industrie rivale.

Ces trois premiers tableaux ont figuré au Salon de 1887, ensemble sous le n° 919, avec ce titre *Histoire des Lettres*.

Dans l'angle, près de la porte, dans un décor ébauché de toiles et de chevalets, la signature du peintre ainsi libellée « OCTOBRE 1886-AOUT 1889 FRANÇOIS FLAMENG PINXIT ».

4^o Voici idéalement groupés, comme s'ils se rencontraient en quelque jardin de la Renaissance, tous les écrivains de cette aube du XVI^e siècle : Leurs noms sont inscrits dans la bordure sur un cartouche dans cet ordre, Etienne Dolet, Jacques Amyot, Ronsard, Clément Marot, Rabelais, Ramus, la Boétie, Brantôme, Budé, l'Étoile, Montaigne.

Sur le banc de bois, en robe noire doublée d'hermine, voici Rabelais ; à côté de lui, debout, couronné de lauriers d'or, en pourpoint et haut-de-chausses noirs à raies d'or et manteau de brocart à fond rouge, se tient Ronsard ; par l'ouverture d'une arcade on aperçoit divers personnages, dans le lointain le décor de Paris.

5^o Pose de la première pierre de l'Église de la Sorbonne par le Cardinal de Richelieu, en présence de l'architecte Lemercier, le 1^{er} mai 1635.

(1) A. CLAUDIN, *Histoire de l'imprimerie en France au XV^e et au XVI^e siècle*, Imprimerie nationale, 1900, t. I, ch. II, p. 17-60 (illustrations) ; — Fac-similés dans *Les plus anciens monuments de la typographie parisienne, 1470-1472*, recueil de fac-similés, publié par Pierre CHAMPION (H. Champion, 1904).

Au premier plan un échafaudage en planches, sur lequel des ouvriers sont installés et regardent la cérémonie; à droite, à la lisière du tableau, portant les plans roulés sous le bras, l'architecte *Lemercier*, pourpoint noir à rubans roses; sur la gauche, au delà du mur de pierre qui s'élève, *Richelieu*, devant le dais rouge qui l'abrite, frappe d'un marteau une pierre; à côté, un homme s'incline pour lui offrir l'auge à mortier et la truelle pour sceller; au loin on aperçoit l'hôtel de Cluny et sur la droite les deux tours de Notre-Dame.

C'est le 15 mai, qu'il faut lire, et non le 1^{er} mai 1635, car à cette dernière date Richelieu était à Péronne, chez le duc de Chaulnes.

6^o Le 1^{er} février 1595, veille de la fête de la Purification, le recteur Galland, accompagné des doyens des Facultés, étant allé selon l'ancienne coutume offrir un cierge à Henri IV, le prince annonça à la députation son désir de réformer l'Université.

A droite dans la galerie, Henri IV en cuirasse dorée, l'écharpe bleue en sautoir: il a sa main gauche sur la garde de l'épée et tient un grand feutre gris à plumes blanches sous son bras droit. Le recteur, Jean Galland, est en robe noire à revers violets: sous ses traits on reconnaît *Gustave Larroumet* (1852-1903) qui fut maître de conférences (1884) puis professeur d'éloquence française (1892), directeur des Beaux Arts (1888), membre (1892) puis secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts (1898). Au loin la Tour de Nesles.

Jean Galland (1), principal du Collège de Boncour, fut recteur du 10 octobre 1594 au 15 décembre et du 16 décembre 1594 au 23 mars 1595. L'Université était alors déchue de son antique splendeur; elle était depuis 1445 soumise à la juridiction du Parlement; ses privilèges en matière judiciaire étaient de plus en plus restreints; les Jésuites avaient obtenu le droit d'ouvrir d'autres collèges et la Ligue avait dépeuplé les collèges de l'Université. Une réforme s'imposait. Henri IV promit au recteur Galland de rendre à l'Université son lustre « afin que la jeunesse formée aux bonnes mœurs fût préparée à bien servir le Roi de l'État ». Il s'entoura de personnages éminents: Renaud de Beaune, grand aumônier de France; Achille de Harlay, premier président au Parlement; Auguste de Thou, maître des requestes, etc. Les commissaires royaux, aidés des maîtres de l'Université, travaillèrent pendant cinq ans, recueillant les opinions des doyens et procureurs, visitant les collèges, étudiant les anciens statuts, et le 13 septembre 1598 furent promulgués les lois et statuts de l'Académie et de l'Université de Paris qui commencent par ces mots: « Le bonheur de tous les royaumes et de tous les peuples, et principalement le salut d'un État chrétien, dépend de la bonne éducation de la jeunesse, laquelle éclaire et polit les esprits encore neufs, et stériles qu'ils étaient les rend propres aux emplois publics et capables de les bien remplir, augmente les sentiments religieux, la piété envers nos parents et notre patrie, le respect et l'obéissance à l'égard des magistrats. » Cette « Réformation » célèbre, gage de la bienveillance royale, releva la discipline de l'Université, régénéra ses études et garantit sa prospérité. Le recteur Galland, le 1^{er} février 1595, en reçut, pour ainsi dire par avance, la promesse et l'annonce.

(1) Cf. Charles JOURDAIN, *Histoire de l'Université de Paris au XVII^e et au XVIII^e siècle*, 1888, I, p. 7 à 52. CREVIER, *Histoire de l'Université jusqu'en 1809*, VII, p. 3 et 53; — le texte des statuts a été traduit par A. F. THÉRY, *Histoire de l'éducation en France*, 1861, t. II, p. 362 et ss.

7^o *Les moralistes de la Cour de Louis XIV, La Rochefoucauld, Molière.*

Du haut d'une terrasse d'où l'on aperçoit au loin, parmi les jets d'eau et les feuillages, la silhouette du château de Versailles, voici apparaître quelques-uns de ceux qui ont portraicturé la cour du Grand Roi : *Molière* accoudé songe à certains de ses « Fâcheux », *La Rochefoucauld*, élégant, médite une de ses *Maximes*...

8^o *Rollin, principal du Collège de Beauvais à Paris* (Salon de 1889 n^o 1027).

Dans la cour plantée d'arbres, Rollin en soutane noire est debout entre deux ecclésiastiques, mais certains personnages de ce tableau, évoquant une scène du XVIII^e siècle sont des portraits d'une époque plus contemporaine. C'est ainsi qu'à celui de gauche, le peintre a donné les traits de *Lamennais* (1782-1854), tandis qu'à celui de droite plus âgé, et qui porte la main à sa joue, il a donné ceux de *l'abbé Perreye* (1831-1865). Derrière celui-ci assis sur un banc, un livre à la main, un ecclésiastique en qui l'on reconnaît *le Père Gratry* (1805-1872). Des groupes de professeurs et d'élèves. Soleil couchant d'automne ; à gauche, croissant de lune.

Charles Rollin (1) (1661-1741) deux fois recteur à l'Université de Paris, en 1694 et 1720, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1702, est le grand rénovateur de l'enseignement. Son « *Traité des Études* » (1726) a été vanté par Voltaire qui l'appelle « un livre à jamais utile » et par Villemain qui déclarait qu'« en fait d'éducation on n'a pas avancé d'un pas depuis Rollin ». Il fut de 1696 à 1712 principal du Collège de Beauvais situé rue Jean-de-Beauvais à Paris, qui tenait son nom du cardinal Jean de Dormans, évêque de Beauvais et chancelier de France, qui l'avait fondé en 1370. Le Collège de Présles, son voisin, se réunit à lui en 1597, et c'est l'un de ses principaux, Coffin, qui, recteur en 1718, établit l'instruction gratuite. Absorbé en 1762 par le Collège de Lisieux, il disparut à la Révolution. Sa chapelle, affectée alors à la fabrication de la poudre, puis en 1815 à une société philanthropique, a été acquise par les Dominicains du Père Lacordaire, qui y demeurèrent de 1868 à 1886, puis par le gouvernement roumain qui l'a dédiée au culte de la religion orthodoxe.

Parmi les élèves du Collège de Beauvais qui ont laissé un nom illustre, il y a le grand Arnauld, son neveu Isaac Le Maistre de Sacy, l'avocat Olivier Patru, Boileau-Despréaux, Charles Perrault (des Contes de ma Mère l'Oye) et son frère Claude Perrault (l'architecte de la Colonnade du Louvre).

9^o *Edgar Quinet, Villemain, Guizot, Michelet, Cousin, Renan.*

Autour d'une table, dans un bureau largement éclairé par une baie vitrée qui laisse voir en décor le dôme de la chapelle de la Sorbonne, sont groupés les historiens du début du XIX^e siècle, dont les noms sont inscrits en majuscules au bas du tableau (cf. reproduction pl. VII, p. 64-65).

Edgar Quinet, à la lisière du cadre, debout, sanglé dans sa tunique (cf. p. 67) ; à côté *Villemain*, la tête prise dans le haut faux-col. Assis à la table au premier plan, le coude sur un registre qui maintient des papiers déroulés, *Guizot*. Debout, la main droite appuyée à la table, lisant les feuilles qu'il

(1) Cf. H. FERTÉ, *Rollin, sa vie, ses œuvres et l'Université de son temps*, 1902, Hachette.

tient de sa main gauche, *Victor Cousin*. Au second plan, assis et suivant sur des feuillets, *Michelet* ; un peu en arrière, assis, *Ernest Renan* écoute.

Ils étaient tous à peu près contemporains : l'aîné c'est Guizot et le plus jeune de beaucoup, c'est Ernest Renan.

François Guizot (1787-1874) (cf. p. 136) a été professeur d'Histoire moderne à la Faculté des Lettres, de 1812 à 1848 ; mais nommé en 1814 secrétaire général au ministère de l'Intérieur, il se fait suppléer par Villemain, qui obtient bientôt (13 novembre 1815) la chaire d'éloquence française dont il restera titulaire jusqu'en 1852. Guizot, destitué en 1825, remonta dans sa chaire en Sorbonne en même temps que Villemain et Cousin en avril 1827, lorsque le ministre Martignac autorisa la réouverture de leurs cours. C'est l'époque où ces professeurs forment le triumvirat universitaire célèbre dans les annales : la foule se pressait à leurs leçons qui étaient publiées dans les grands journaux. Puis Villemain (1790-1870), devenu ministre de l'Instruction publique (1839-1844), nomme Edgar Quinet à la Faculté de Lyon (1839) et crée pour lui en 1841, au Collège de France, une chaire d'Histoire des Littératures et des Institutions comparées du Midi de l'Europe.

Victor Cousin (1792-1867) (cf. aussi p. 145) suppléant de Royer Collard dans la chaire de l'Histoire de la Philosophie moderne (1815), destitué en 1820, puis professeur adjoint (1828-1830), est enfin titulaire de la chaire de Philosophie ancienne de septembre 1830 à mai 1852. Il avait eu Villemain comme professeur au lycée et à l'École Normale et le suppléa dans sa chaire de Littérature grecque. Il ne fit qu'une brève apparition dans la politique en restant huit mois (mars-octobre 1840) ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Thiers. Guizot, Villemain et Cousin, qui avaient été longtemps unis dans la gloire universitaire se trouvaient encore rapprochés, lorsqu'en mai 1852 la même ordonnance ministérielle les plaça au rang de professeurs honoraires.

Quant à Jules Michelet (1798-1874) il avait débuté comme professeur de Philosophie et d'Histoire à l'École Normale (1827-1829), puis d'Histoire seulement de 1830 à 1837, il retrouva Victor Cousin devenu directeur de l'École en 1832. Relations assez froides. « J'aimais et j'admirais Cousin, mais à distance », dira-t-il plus tard. C'est Guizot qui le choisit en 1834 comme son suppléant à la chaire d'Histoire moderne et c'est Villemain qui lui annonça cette bonne nouvelle. Quand il se présenta à la chaire d'Histoire et de Morale du Collège de France en 1838, c'est Villemain qui, à l'Académie des Sciences morales, fait l'exposé de ses titres. Il y professe pendant dix ans ; le 2 janvier 1848 son cours est suspendu et le 13 avril 1852 un décret présidentiel destituait Michelet en même temps qu'Edgar Quinet (cf. p. 68).

Ernest Renan (1823-1892) n'a jamais appartenu directement à la Sorbonne. Il en a suivi les cours en 1845-1846 et a entendu Quinet et Michelet au Collège de France : en octobre 1846 il y passe sa licence ; en septembre 1848, il y est reçu premier à l'agrégation de Philosophie et, le 11 août 1852, docteur ès lettres avec une thèse sur Averroès. Mais il vient souvent à la Sorbonne, voir, dans la mansarde où était logé sous les combles, son ami Joseph Victor Le Clerc, doyen de 1832 à 1865, qui le fait élire à l'Académie des Inscriptions à l'âge de 35 ans (décembre 1856) et le prend comme collaborateur de la Grande Histoire littéraire de la France. En 1862 il devenait professeur des langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France. C'est lui que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres délégua, en mai 1870,

pour prendre la parole aux obsèques de Villemain. Administrateur du Collège de France (depuis mai 1883), il présida l'inauguration des médaillons de Michelet, Quinet et Mickiewicz (avril 1884). Renan prit au moins une fois la parole en Sorbonne pour y prononcer, le 11 mars 1882, sa célèbre conférence : « Qu'est-ce qu'une Nation ? »

Peintures de Chartran. Histoire des Sciences

La partie de gauche du péristyle, réservée à l'Histoire française des Sciences, est décorée semblablement de neuf panneaux du peintre Théobald Chartran (1849-1907) : La série commence à gauche de la porte de la Tribune L et se poursuit de ce côté du péristyle jusqu'à la statue assise de la République.

1^o *Louis IX à l'Abbaye de Royaumont étudie les Mathématiques sous la direction de Vincent de Beauvais (1223)* (Salon de 1888, n^o 557) :

Vincent de Beauvais (1) (né entre 1184 et 1194, mort vers 1264), de l'ordre des frères prêcheurs de Saint-Dominique, prit son surnom de Beauvais de la maison professe de la rue Saint-Jacques où il séjourna longtemps : ce n'est qu'au ^{xv}^e siècle que l'on imagina de l'inscrire dans la liste des évêques de la ville de Beauvais. Lecteur du roi Louis IX et de son épouse la reine Marguerite de Provence, il vint souvent à l'Abbaye de Royaumont fondée pour les religieux de Cîteaux en 1228, selon les frères Sainte-Marthe et dans un lieu appelé primitivement Cuimont, près de l'Oise, environ à huit lieues de Paris et de Beauvais. Là il faisait des lectures et les commentait, il prêchait et faisait des instructions, mais il n'était pas précepteur des enfants du roi, encore moins de Louis IX. Outre son important ouvrage, *Speculum majus* ou *Grand Miroir*, sorte d'encyclopédie de toutes les sciences physiques ou naturelles, il a laissé entre autres un petit « Traité de l'éducation et de la façon d'acquérir les vertus et bonnes qualités de l'esprit ».

2^o *Ambroise Paré, au siège de Metz, pratique la ligature des artères sur un arquebusier blessé, 1553.*

C'est au siège de Damvillers, dans la Meuse, que le chirurgien Ambroise Paré (1517-1590), ayant coupé la jambe d'un gentilhomme de la suite du comte de Rohan, pratiqua pour la première fois, 1^{er} juillet 1552, la ligature des artères. Le procédé était cependant connu de Celse dans l'antiquité ; mais au temps de Paré l'usage était, pour arrêter les écoulements de sang par les vaisseaux sectionnés, de cautériser soit au fer rouge, soit à l'eau bouillante, soit à la résine brûlante. Mais à Damvillers, faute de fer à cautériser, Paré fit la ligature et selon la formule qui lui était chère, après avoir conté la chose (2) il ajoute : « Je le pensai, Dieu le guarist. » En cette même année 1552 Ambroise Paré publia chez Arnould l'Angelié son célèbre traité : *La manière de traicter les playes faictes par arquebutes et autres batons à*

(1) Abbé J. B. BOURGEAT, *Etudes sur Vincent de Beauvais, théologien, philosophe, encyclopédiste*, thèse de théologie, Paris, 1856 et LE NAIN DE TILLEMONT, *Vie de saint Louis* (publiée par la Société de l'Histoire de France, t. I, 1847).

(2) *Œuvres complètes*, éditées par J. F. Malgaigne, 1841, t. III, p. 698-699 et *Voyage de Metz*, p. 700-708.

feu (1), où il explique les avantages (folio 60 b) de la ligature qui « prohibe l'hémorragie ou flux de sang, à cause qu'elle presse les veines et artères ».

Pendant l'hiver de 1552, Paré eut l'occasion d'appliquer sa nouvelle méthode. L'empereur Charles-Quint, avec une forte armée, vint assiéger Metz ; les canons faisaient des carnages, Paré ayant pu par surprise et de nuit entrer dans la ville réconforta chacun et sauva de nombreux blessés.

3^o *Bernard Palissy, avec permission du roi, ouvre à Paris un cours public de minéralogie, 1575.*

Bernard Palissy (né selon Picard de l'Etoile en 1510 et mort en 1590) « de misère et mauvais traitement », céramiste et verrier célèbre par ses poteries émaillées et nommé « inventeur des rustiques figulines et potier du Roi » eut l'idée, pendant le carême de 1575, d'organiser des conférences scientifiques. Il y était poussé par la pauvreté autant que par le désir de propager ses doctrines savantes. Voici en quels termes (2) Palissy raconte ce curieux essai de cours public : « Je m'avisai de faire mettre des affiches par les carrefours de Paris afin d'assembler les plus doctes médecins et autres auxquels je promettais monstrier en trois leçons tout ce que j'avais connu des fontaines, pierres, métaux et autres natures. Et afin qu'il ne se trouva que des plus doctes et des plus curieux je mis en mes affiches que nul n'y entrerait qu'il ne baillât un écu à l'entrée des dites leçons... » Il réunit ainsi trente-quatre auditeurs dont il nous a laissé la liste : treize médecins, dont François Choisin qui l'avait aidé à organiser ses conférences ; Alexandre de Champier, médecin du frère du Roi... ; des chirurgiens, dont Ambroise Paré ; des apothicaires, des avocats au Parlement, des mathématiciens, un sculpteur, un écolier en droit, sept gentilshommes ou gens d'église, etc. Tel fut, selon le mot d'un de ses commentateurs, Gobet en 1777, le « premier lycée français » ouvert présidé par un potier de terre ». Ces leçons furent poursuivies en 1576, et Palissy n'oubliait pas d'apporter les échantillons dont la nature et les aspects lui avaient suggéré ses théories. Véritables leçons d'enseignement avec pièces de démonstration.

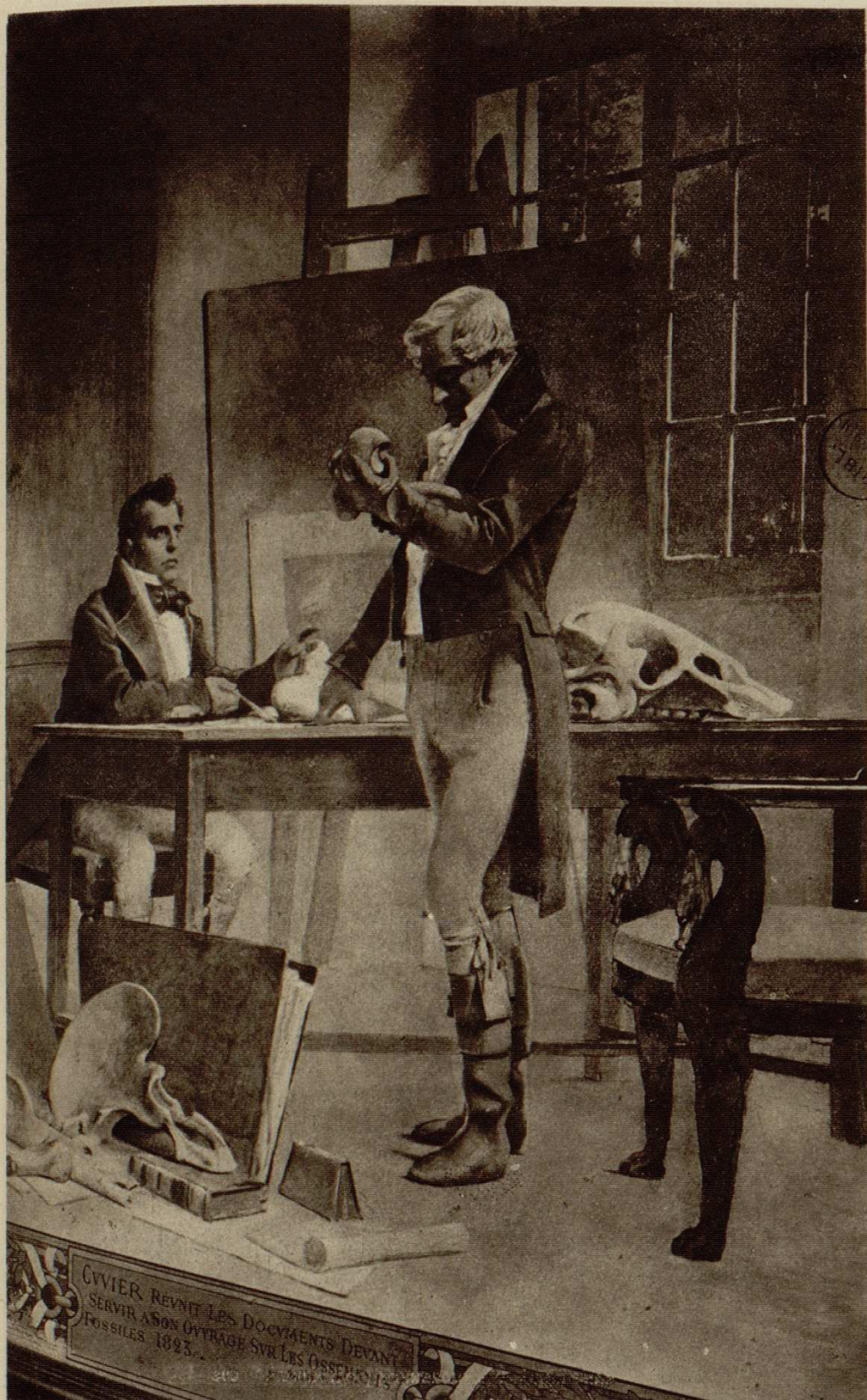
Dans l'angle, près de la porte, le peintre Chartran a silhouetté comme une signature, son portrait et celui de l'architecte Nénot, avec au-dessous cette inscription : H.-P. NÉNOT EDIFICACIT-E. CHARTRAN INVENIT ET PINXIT, et ces deux dates 1885-1889.

4^o *Buffon, en présence de Bernard de Jussieu et de Daubenton, lit les premiers feuillets de son traité d'Histoire naturelle, 1776.*

Georges Louis Leclerc qui, d'une terre seigneuriale achetée en 1732, plus tard élevée au rang de comté (1771), prit le nom de Buffon, naquit en 1707. Traducteur de la Statique des Végétaux du savant anglais Stephen Hales (1735), grand connaisseur des plantes et fidèle visiteur du Jardin du Roi (créé un siècle auparavant en 1640), il en est nommé intendant (juillet 1739), à la mort de Dufay. Il appelle près de lui son compatriote de Montbard,

(1) C'est le titre non de la couverture mais du folio A. Ce livre très rare se trouve à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris sous le n^o 35.183.

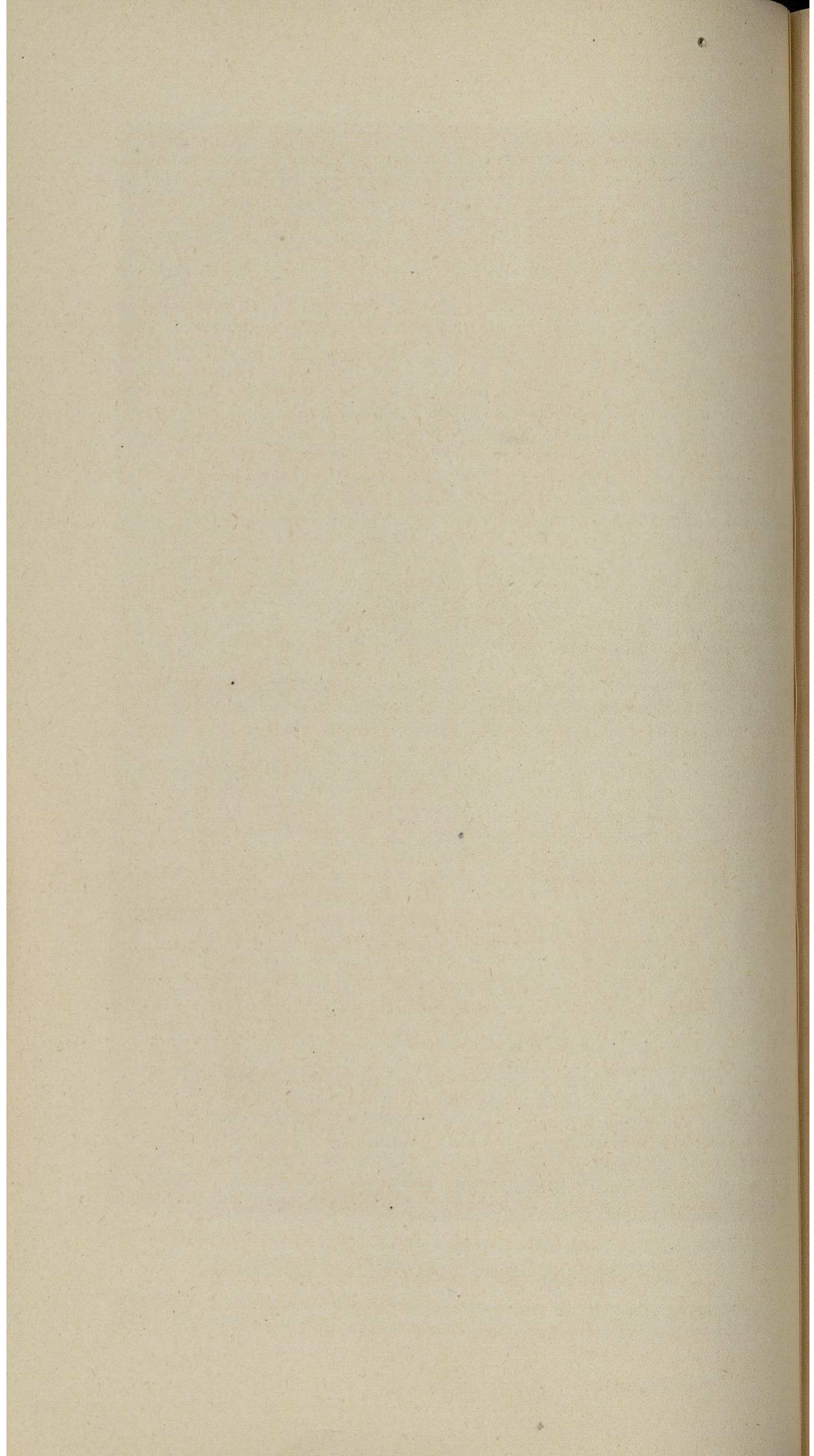
(2) *Discours admirables de la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres...* à Paris, chez Martin Le Jeune, 1580 (édition Paul Antoine Cap, 1844, p. 269) et cf. E. DUPUY, *B. Palissy, l'homme, l'artiste, le savant, l'écrivain*, Soc. d'éd. et impr., 2^e éd., 1902.



CUVIER RÉUNIT LES DOCUMENTS POUR SERVIR À SON OUVRAGE
SUR LES OSSEMENTS FOSSILES, par CHARTRAN

Peinture du péristyle du premier étage de l'escalier conduisant aux tribunes
du Grand Amphithéâtre et aux Salons de réception de l'Université. (Cf. p. 83).

PHOT. LÉVY-NEURDEIN



Louis Jean Marie Daubenton (né en 1716) qui, étudiant de Théologie en Sorbonne a renoncé au droit canon pour l'anatomie et exerce la médecine en Bourgogne. Il le nomme en 1745 garde et démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle et l'associe aussitôt à un vaste projet d'écrire une Histoire naturelle générale et particulière avec la description du Cabinet du Roi qui sera divisée en quinze volumes. Le *Journal des Savants* l'annonce en 1748 (p. 639) et en donne le plan : l'œuvre doit être écrite « en partie par M. de Buffon et en partie par M. Daubenton ». Le premier s'était réservé l'Histoire naturelle, le second préparait les matériaux, rassemblait les documents et rédigeait les descriptions anatomiques et Grimm, en 1756, pouvait écrire : « On ne parle point à Paris du travail de ce dernier, comme c'est un travail de recherche plus utile que brillant, il n'intéresse guère des gens qui ne cherchent qu'à s'amuser et point du tout à s'instruire. Nous ne sommes occupés que des morceaux de M. de Buffon dont les sujets sont plus de notre goût et qui les traite avec une pompe, une harmonie et une magnificence de style qui ne peuvent manquer de nous tourner la tête. »

Le premier volume parut en 1749 et l'œuvre se poursuivit sans arrêt. Lorsqu'en 1767 des questions d'intérêt et de froissements d'amour-propre séparèrent Buffon et Daubenton, il y avait quinze volumes parus comprenant la Théorie de la Terre, l'Histoire de l'Homme et celle des Quadrupèdes Vivipares ; neuf volumes sur les Oiseaux (1770-1783), puis cinq sur les Minéraux 1783-1788, ainsi que plusieurs suppléments. Lacépède acheva l'œuvre de 1789 à 1803 par les volumes consacrés aux « Quadrupèdes ovipares, serpents et poissons (1) ».

A Daubenton, Buffon avait dès le début associé le botaniste Bernard de Jussieu (1699-1777) qui était depuis 1722 sous-démonstrateur auprès de son frère aîné Antoine de Jussieu. Bernard passa sa vie à s'occuper du droguier et des plantations et à établir une méthode naturelle de classification, dont par modestie il laissa tout l'honneur à son neveu Antoine Laurent de Jussieu.

Les trois collaborateurs moururent chacun à onze ans d'intervalle les uns des autres, Jussieu en 1777, Buffon en 1788 et Daubenton en 1799 le 31 décembre, le dernier jour du siècle.

L'Histoire naturelle eut des démêlés avec la Faculté de Théologie qui, par deux fois, examina les volumes et voulut les censurer en 1749 et en 1778. Buffon fournit des explications pour éclaircir les passages qui semblaient des attaques contre le dogme et évita heureusement les poursuites.

La date de 1776 choisie par le peintre ne semble pas très exacte : il faut lire 1746.

5^o Pascal, en compagnie de Désargues et du père Mersenne, expose à Descartes ses projets d'expérience sur la pesanteur de l'air, place Royale, 1643.

Sur un coin de la Place Royale (aujourd'hui place des Vosges) qui avait été inaugurée par des fêtes en avril 1612, le peintre a groupé quatre des savants du XVII^e siècle qui se sont occupés des problèmes de physique et se sont intéressés à la pesanteur de l'air, mais qui d'après les documents historiques n'ont guère pu s'y rencontrer à la date indiquée. En 1643, il y a un an que Galilée est mort, le père Mersenne (1588-1648) demeurait depuis 1620 au Couvent des Minimes de Paris (couvent de l'Annonciade),

(1) Correspondance inédite de Buffon, publiée par Henri NADAULT DE BUFFON, 1860, 2 vol., t. I, 238, 243, 257, 263, 264, 265, 299, 303, 344 ; t. II, 332, 333, 349.

près de la Place Royale. Blaise Pascal (1623-1662) était à Rouen en 1643 avec sa famille depuis trois ans, et autant qu'on peut l'affirmer d'après les documents ne fit que de courtes apparitions à Paris : en janvier 1643, février 1644 et décembre 1645. Descartes (1596-1650), qui avait quitté la France en 1628 ou 1629 pour la Hollande, ne semble pas être venu à Paris avant juillet 1644. Quant au géomètre lyonnais, Girard Désargues (1592-1661), il était à Paris en 1643 où son disciple, le graveur Abraham Bosse publiait, avec son autorisation, ses notes sur la perspective et la coupe des pierres.

Le problème de la pression atmosphérique et de l'équilibre des liquides a vivement intéressé les physiciens du XVII^e siècle et il est très délicat de délimiter la part de chacun d'eux (1). Pascal n'a commencé ses expériences sur le vide qu'en 1646, il s'installe à Paris avec sa sœur Jacqueline, rue Brémiche, pendant l'été de 1647. Il publie en octobre 1647 un livret intitulé *Expériences nouvelles touchant le vide* et a une longue entrevue avec Descartes en septembre de la même année; enfin son beau-frère, Florin Périer, fait la célèbre expérience du Puy-de-Dôme le 19 septembre 1648.

Descartes était en correspondance avec son ancien condisciple (plus âgé que lui) du Collège des Jésuites de La Flèche, le P. Mersenne, qui avait publié en 1634 une traduction des « Mécaniques » de Galilée et connaissait au moins de réputation les travaux géométriques du disciple de Galilée, Torricelli, qui allaient paraître en 1644. Quant à Désargues, Pascal se plaisait à l'appeler en 1640, dans son *Essai sur les coniques*, « un des grands esprits de ce temps et des plus versés aux Mathématiques ».

6^o Lavoisier, après une expérience exécutée dans son laboratoire, convertit Berthollet à la doctrine pneumatique, 1785.

C'est au laboratoire du petit Arsenal, où il était logé comme régisseur des poudres depuis 1775, que Antoine Laurent Lavoisier (1743-1794) fit la plupart de ses expériences qui l'amènèrent à la découverte de l'oxygène et de la composition de l'eau : chimistes et mathématiciens s'y donnaient rendez-vous, Laplace, Lagrange, Monge, Cadet de Gassicourt, Franklin, Fontana, Macquer, Baumé, etc. Le voyageur anglais Young qui le visita dit que c'était « le théâtre d'expériences suivies par le monde entier ». Commencées dès 1770 ses recherches allaient, dit Grimaux (2) « changer la face de la Chimie et de la Physiologie et constituer la base solide sur laquelle repose la science actuelle », mais non sans luttes, parce qu'elles étaient en opposition avec la théorie du phlogistique due au chimiste allemand Stahl. Le phlogistique est un principe inflammable qui se dégage pendant la combustion et imaginé pour expliquer la propriété qu'ont les corps de brûler et leurs divers changements. Lavoisier, après avoir étudié la nature des acides, analysé l'air atmosphérique et expliqué le phénomène chimique de la respiration, démontra que le phlogistique était « un être hypothétique, une supposition gratuite » et établit une théorie nouvelle dite alors théorie pneumatique, parce qu'elle était fondée sur les propriétés des airs et des gaz.

(1) Cf. Pierre DUHEM, *Les Origines de la Statique*, 1905-1906, 2 vol. in-8^o, Hermann. Fortunat STROWSKI, *Pascal et son temps*, t. II; PASCAL, édition définitive par F. STROWSKI et P. DE NOLHAC, t. I. Biographie et œuvres scientifiques, Ollendorf, 1923.

(2) Edouard GRIMAU, *Lavoisier d'après sa correspondance, ses manuscrits, ses papiers de famille*, 1888, Alcan; et Maurice DELACRE; *Histoire de la Chimie*, 1920, Gauthier-Villars, p 114-196.

En novembre 1783 Lavoisier lit son mémoire (1) qui a « pour objet de prouver que l'eau n'est point une substance simple, un élément proprement dit, mais qu'elle est susceptible de décomposition et de recombinaison ». Les chimistes résistaient, enfin Berthollet (1748-1822), après avoir assisté à une série d'expériences, annonça à l'Académie des Sciences le 6 août 1785, qu'il acceptait entièrement la chimie pneumatique. Puis Fourcroy (1755-1809) et Guyton de Morveau (1737-1816) s'y rallièrent à leur tour et tous trois, associés à Lavoisier, publièrent en 1787 une méthode de nomenclature chimique adaptée aux découvertes nouvelles qui en assurait le triomphe. La révolution était faite en chimie.

7^o Cuvier réunit les documents devant servir à son ouvrage sur les ossements fossiles, 1823 (cf. reproduction pl. VIII p. 80-81).

Jean Léopold Nicolas Frédéric Cuvier (1769-1832) est connu sous le seul prénom de Georges, qu'il prit par tradition familiale en souvenir de son père et de son frère aîné mort en bas âge. Chargé d'un cours d'Histoire naturelle à l'Ecole centrale du Panthéon 1797, suppléant au Muséum 1795 puis professeur d'Anatomie comparée 1802, professeur de Zoologie et de Paléontologie au Collège de France (1800) il appartient à l'Université de façon plus intime. Inspecteur général de l'Instruction publique (1802), c'est lui qui en 1808, comme conseiller de l'Université, s'occupa de réorganiser l'enseignement supérieur à Paris et fut d'avis de restaurer le collège du Plessis où s'était installée la jeune Faculté des Sciences et d'y adjoindre une partie des bâtiments de la Sorbonne dont il demanda d'urgence la réparation ; il ne cessa de visiter les travaux de l'architecte et obtint des crédits pour créer un Cabinet d'Histoire naturelle et des instruments de Physique et Chimie et par deux fois, en 1820 et 1822, présida comme chancelier le Conseil de l'Instruction publique. Mais c'est surtout comme savant que son influence s'est exercée : Flourens (2) a pu dire que son histoire « n'est rien moins que l'histoire des Sciences naturelles au XIX^e siècle » ; il a renouvelé l'une par l'autre la Zoologie et l'Anatomie comparée, a fondé sur l'une et sur l'autre la science nouvelle des animaux fossiles. C'est le 1^{er} Pluviôse an IV (21 janvier 1796), jour de la première séance publique tenue à l'Institut que Cuvier lit son mémoire sur les espèces d'éléphants fossiles comparées aux espèces vivantes où apparaît pour la première fois l'idée nouvelle et si féconde que toute espèce fossile est une espèce perdue. Puis s'appuyant sur le principe de la subordination des organes et sur celui de la corrélation des formes, il en arrive à déduire les uns des autres tous les organes, et à l'aide d'un seul os ou d'une seule facette d'os, il parvient à reconstruire rigoureusement l'animal entier, et ressuscite et restitue de la tête jusqu'aux pattes, sur le tableau ou sur le papier, des générations anéanties, en attendant que sur un coin du globe, quelque savant mette au jour le squelette complet enfoui dans les terres ou conservé intact dans les mers glaciales : la trouvaille dans le sol servira de preuve aux conjectures de Cuvier. Ces mémoires multiples ont été groupés en quatre volumes dès 1812 sous le titre *Recherches sur les ossements fossiles, accompagnées d'une étude géologique sur les environs de Paris... et précédées d'un discours sur la théorie de la terre...* puis réédités de 1821 à 1824 en sept volumes ornés de planches, avec comme introduction le célèbre *Discours sur les Révo-*

(1) *Œuvres*, t. II, p. 334.

(2) P. FLOURENS, *Cuvier, histoire de ses travaux*, 2^e éd., 1845.

lutions de la surface du globe et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal.

Le peintre a représenté Cuvier, debout selon son habitude, examinant des os et démontrant la sûreté de sa méthode. « La moindre facette d'os, la moindre apophyse ont un caractère déterminé relatif à la classe, à l'ordre, au genre et à l'espèce auxquelles elles appartiennent, au point que toutes les fois que l'on a seulement une extrémité d'os bien conservée on peut, avec de l'application et en s'aidant avec un peu d'adresse de l'analogie et de la comparaison effective, déterminer toutes ces choses aussi sûrement que si l'on possédait l'animal entier (1). »

8^o *Laënnec, à l'Hôpital Necker, ausculte un phtisique devant ses élèves, 1816.*

René Théophile Hyacinthe Laënnec (1781-1826), dont l'oncle Michel Laënnec fut docteur de Sorbonne en Théologie, est surtout célèbre par sa découverte de l'auscultation médiate. Il était alors chef de service à l'hôpital Necker. L'usage de la percussion, découverte par Avenbrugger en 1768 et remise en honneur par Corvisart servait à diagnostiquer certaines maladies (pleurésies, péripneumonies, etc.), mais par pudeur ou par dégoût de la malpropreté de certains malades on évitait d'y recourir ; de plus, les bruits perçus ainsi étaient souvent indistincts. Ayant à examiner en 1816 une jeune fille atteinte de maladie de cœur, Laënnec eut une idée, voici d'ailleurs en quels termes il fait ce récit (2) :

« Je vins à me rappeler un phénomène d'acoustique fort connu : si l'on applique l'oreille à l'extrémité d'une poutre, on entend très distinctement un coup d'épingle donné à l'autre bout. J'imaginai que l'on pouvait tirer parti, dans le cas dont il s'agissait, de cette propriété des corps. Je pris un cahier de papier, j'en formai un rouleau fortement serré dont j'appliquai une extrémité sur la région précordiale, et, posant l'oreille à l'autre bout, je fus aussi surpris que satisfait d'entendre les battements du cœur d'une manière beaucoup plus nette et plus distincte que je ne l'avais fait par l'application de l'oreille. »

Ce cahier de papier roulé et ficelé fut le premier stéthoscope : il devint un cylindre de bois de trente centimètres, percé d'un canal et fermé d'un embout. Ce n'est qu'en mai 1818 que Laënnec lit à l'Académie son premier Mémoire sur l'auscultation à l'aide de divers instruments d'acoustique et en août 1819 qu'il publie son Traité de l'auscultation médiate.

La scène représentée par Chartran montre Laënnec auscultant un phtisique et tenant encore à la main gauche le rouleau de papier qui lui servit de stéthoscope.

9^o *Arago fait son cours d'astronomie populaire dans l'amphithéâtre de l'Observatoire.*

François Arago (1786-1853), membre de l'Institut à vingt-trois ans (1809), du Bureau des Longitudes (1822), secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences (1830), directeur de l'Observatoire (1843), entra comme astronome

(1) Discours sur les révolutions du globe, p. 187, t. I, des *Recherches sur les animaux fossiles*.

(2) *Traité de l'auscultation médiate, Introduction*. Cf. Henri SAINTIGNON, *Laënnec sa vie et son œuvre*, thèse doct. médecine, Paris, 1904.

à l'Observatoire en 1805 au sortir de l'Ecole Polytechnique et fut chargé d'un cours d'astronomie créé par le bureau des longitudes le 11 novembre 1812. Il fit sa première leçon le 3 février 1813, et chaque année jusqu'en 1846 recommença ses leçons qui eurent un succès immense. Il fallut même en 1841 construire un amphithéâtre spécial, qui fut détruit après sa mort, tellement ses auditeurs étaient nombreux. Ses cours n'étaient pas écrits, il se contentait de quelques notes et improvisait. Mais un libraire, ayant fait recueillir ses leçons, en composa un volume sans ordre contre lequel protesta Arago. Il se décida enfin à rédiger son traité d'Astronomie populaire et quand il eut perdu la vue le dicta à son secrétaire Gojon. Voici en quels termes il inaugura un de ses cours : « Je me suis décidé pour des leçons que tout le monde puisse comprendre, sans supposer à mes auditeurs aucune connaissance mathématique quelconque... Le cours sera complet quant au fond et élémentaire seulement par la forme, par la nature des méthodes adoptées », et rappelant le mot d'un philosophe : « La clarté est la politesse de ceux qui parlent en public », il ajoutait : « Je ferai tous mes efforts pour que vous ne me trouviez pas impoli. »

On peut reconnaître parmi les auditeurs du cours d'Arago plusieurs contemporains ; au premier plan à droite, avec ses « favoris » *Jules Simon*, la femme qui écoute c'est *Mlle Clémence Royer*, la traductrice des œuvres de Darwin ; debout, un peu en arrière, l'astronome *Le Verrier* ; et face à Arago le physicien *Léon Foucault* qui démontra par le pendule le mouvement de rotation de la terre ; l'abbé *François Moigno*, physicien et mathématicien et dans le fond *Camille Flammarion* (1).

Adossée au mur du péristyle se tient une grande statue assise de la *République*, datée 1890, par Léon Alexandre DELHOMME, 1841-1895. Les portes de chêne, sculptées par FLANDRIN, ouvrent à droite et à gauche sur les vastes salons de l'Académie où ont lieu les grandes réceptions officielles.

Les salons de l'Académie comprennent le Salon Carnot puis la salle du Conseil académique, immense galerie de 27 mètres de long sur 10 mètres de large et haute de sept mètres, et enfin le salon Saint-Jacques, le fumoir et la grande salle à manger de l'Université.

Le salon Carnot communique directement à gauche avec les appartements du recteur par la salle à manger (cf. p. 65). On peut également y accéder du péristyle, par la porte située à côté de la toile où l'on voit *les Moralistes de la Cour de Louis XIV*.

Salon Carnot

Ainsi appelé en souvenir du président Sadi Carnot qui y fut reçu après la cérémonie d'inauguration du 5 août 1889, où il remit

(1) *Œuvres complètes* de F. ARAGO, publiées par J. A. BARRAL, t. XIII, introduction aux Cours d'astronomie et t. XVII, *Notice* de J. A. BARRAL.

des décorations et félicita le vice-recteur Gréard, le peintre Puvis de Chavannes et l'architecte Nénot de leur belle œuvre commune. Puis le président descendit le grand escalier sous un dais formé de toutes les bannières inclinées des étudiants de France et du monde entier.

Une haute cheminée en bois sculpté porte en souvenir le buste en marbre du *président Carnot* (1837-1894), par *Henri Chapu* (1833-1891), Salon de 1888, n° 3904, commande du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts lorsque Carnot fut nommé président de la République en décembre 1887.

En face une grande toile de *Joseph Wencker* (1848-1919) évoque la pose de la première pierre de la nouvelle Sorbonne, le 3 août 1885.

On reconnaît près du bloc de pierre, debout en habit noir, avec ses favoris blancs, *René Goblet* (1828-1905), ministre de l'Instruction publique (avril 1885-décembre 1886), qui invite le vice-recteur *Gréard* à jeter la truelle symbolique de mortier.

Celui-ci debout tient à la main droite le parchemin roulé du procès-verbal qu'il va enfermer sous la pierre ; à sa gauche *Hebert* (1812-1890) doyen de la Faculté des Sciences (cf. p. 160) ; celui-ci dont la tête seule émerge, avec un pan de robe rouge vif, le long de sa robe, c'est *Colmet de Santerre* (1821-1903), doyen de la Faculté de Droit (1887-1896) enfin petit, à favoris, en robe jaune, *Paul Janet* (1823-1899), professeur d'histoire de la Philosophie (1864).

Au premier plan, à droite, de trois quarts et de dos, en habit de préfet, la main à la poignée de l'épée, *Poubelle*, préfet de la Seine ;

Robe noire à bande violette *Frédéric Lichtenberger*, doyen de la Faculté de Théologie protestante (cf. p. 87) ; légèrement en avant de ce dernier en habit, l'écharpe aux couleurs rouge et bleu de la ville de Paris en sautoir, *Michelin*, président du Conseil municipal ; et la barbiche blanche en pointe, en uniforme le général *Saussier*, alors gouverneur militaire de Paris ; en arrière à la lisière du cadre, robe jaune, *Ernest Lavisse* (cf. p. 126).

A gauche sur la deuxième marche des gradins, debout en longue robe, le docteur *Léon Labbé* (1832-1916), tenant sa toque à galons d'or derrière le dos ; sur la marche supérieure, robe jaune, *Mathieu-Auguste Geffroy* (1820-1895), professeur d'Histoire ancienne (1872-1887) ; à la lisière du cadre, barbiche blanche, au col la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur, *Friedel* (1832-1899), professeur de Chimie organique ; devant lui, de trois quarts, au col également la même cravate, *Brouardel* (1837-1906), doyen de la Faculté de Médecine (1887-1901) ; et exactement au-dessus de lui, en arrière, *Camille Sée* (1847-1919) promoteur et rapporteur des lois de décembre 1880 sur l'enseignement secondaire des jeunes filles et de juillet 1881 créant l'Ecole Normale de Sèvres. Puis les dominant dans sa longue robe jaune, *A. Himly*, doyen de la Faculté des Lettres (cf. p. 87) ; près de lui, la tête avançant légèrement, *Léon Beudant*, doyen de la Faculté de Droit (1879-1887) ; et un peu plus loin, exactement derrière O. Gréard, petit, favoris blancs, *Adolphe Chatin* (1813-1903), directeur de l'Ecole supérieure de Pharmacie (1873-1886) ; entre Chatin et Beudant, figure rasée, *Constant Martha* (1820-1895), professeur d'éloquence Latine (1869).

Derrière le bloc de pierre que l'on va sceller, de droite à gauche, l'Architecte *Nénot*, puis *Louis Liard* (cf. p. 137) alors directeur de l'Enseignement supérieur, et à son côté *Eugène Spuller*, vice-président de la Chambre des Députés et ministre de l'Instruction publique (mai-décembre 1887).

Au delà, derrière les montants du treuil, se profile le dôme de l'église de la Sorbonne.

Le plafond à caissons de ce salon est orné de quinze écussons (trois rangs de cinq) aux vives couleurs représentant les armoiries des villes françaises possédant un lycée en 1885.

Le Salon Carnot communique avec la Salle du Conseil académique longue de 26 mètres, éclatante et ruisselante de dorures. On peut également y accéder par l'une des deux portes situées à gauche et à droite de la statue assise de la *République*.

Salle du Conseil académique

Trois grands panneaux de Jean-Joseph BENJAMIN-CONSTANT (1845-1902), Salon de 1888, n° 188, décorent le mur qui fait face aux cinq fenêtres à meneaux donnant sur la rue des Écoles.

Au centre, avec les deux dates de la reconstruction de la Sorbonne, l'*Académie de Paris*, 1627-1883.

Ce sont les cinq doyens des Facultés en exercice et le vice-recteur assis sur un banc circulaire de marbre blanc sous une coupole en mosaïque d'or, soutenue par une colonne en marbre rouge. On reconnaît de gauche à droite A. Himly (1823-1906), doyen de la Faculté des Lettres (1881-1898), robe orange ; Edmond Hebert (1812-1890), doyen de la Faculté des Sciences (1886-1889), robe amarante ; au centre le vice-recteur Octave Gréard, robe noire à bandes violettes ; puis Paul Brouardel (1837-1906), doyen de la Faculté de Médecine (1887-1901), robe rouge cramoisi, les yeux fixés sur un papier qu'il tient à la main ; Léon Beudant (1829-1895), doyen de la Faculté de Droit (1879-1887), robe rouge, la main gauche appuyée au montant du banc ; Frédéric Lichtenberger (1832-1899), doyen de la Faculté de Théologie protestante (1877-1894), robe noire à bandes violettes, la main posée sur la poitrine ; dans le fond, le dôme de l'église de la Sorbonne.

A gauche *Les Lettres*, panneau allégorique signé des seules initiales « B. C. ».

Cinq femmes dont quatre assises sur un banc de marbre et une debout que l'on voit de profil. Couronnée de bleuets et coquelicots, tunique blanche et jupe dorée, la main droite sur une grande lyre, c'est la *Poésie* ; ayant à ses pieds deux livres, tête nue, le menton appuyé sur la main, c'est la *Grammaire* ; accoudée à la balustrade, la tête enveloppée dans un pan de son manteau gris à revers violets et tenant sur ses genoux une plaque de bronze avec ces noms : Hérodote, Tacite, Montesquieu, c'est l'*Histoire* ; les cheveux cerclés d'or, les mains allongées sur les genoux, vêtue d'un manteau violet bordé de bleu et brodé d'or sur l'épaule, c'est la *Littérature* ; debout à gauche couronnée de lauriers d'or, drapée dans un long manteau vert brodé de noir, déroulant de la main gauche un papier avec ces noms : Démosthène, Cicéron, Bossuet, Mirabeau, c'est l'*Éloquence*.

A droite, leur faisant pendant, *les Sciences*, cinq personnages allégoriques, des hommes, également assis sur un banc de marbre :

Le vieillard en tunique blanche, la main gauche posée sur un globe bleu, c'est *l'Astronomie* ; l'homme en manteau blanc et à la tunique aux manches dorées, les bras croisés sur les genoux, un polyèdre à ses pieds, c'est *la Géométrie* ; se tourne vers son voisin qui tient sur un papier déroulé le dessin d'une bielle, c'est *la Mécanique* ; un peu en arrière, pensif, surveillant un flacon à tubulaire, c'est *la Chimie* ; l'ouvrier en tablier de cuir, torse, bras et pieds nus, portant à la ceinture une clef à molette, un marteau de forgeron, c'est *la Science appliquée*.

A chaque extrémité et se faisant vis-à-vis, comme deux immenses dessus de cheminée, deux toiles de Benjamin Constant surmontant chacune une pendule et une longue plaque de marbre avec inscription commémorative ; au-dessous, une banquette de chêne avec petite estrade légèrement surélevée. Quand on est face aux fenêtres, on voit à gauche *Prométhée enchaîné* ; dans la pénombre du tableau se détachent en haut, en grandes lettres, ces mots : « le Passé ».

Des boiseries de chêne sculpté ornent, à hauteur de la main, le pourtour de la salle et, de chaque côté des portes, s'enroulent jusqu'au plafond des guirlandes dorées avec des cartouches en banderoles où sont inscrits sans ordre ici les noms des diverses sciences : Astronomie, Géologie, Pédagogie, Esthétique, Eloquence, Poésie, etc., et là les noms des grands savants français : Cuvier, Montgolfier, Pascal, Lacépède, Chappe, Méchain, Denys Papin, Fresnel, Buffon, Cassini, Lagrange, Mariotte, Laplace, Vaucanson, Arago, Seguin, Descartes...

Le plafond, à caissons et à pendentifs, est orné, comme ceux du salon Carnot et du salon Saint-Jacques, d'écussons aux armes des villes françaises possédant un lycée en 1885. Il y en a 50 dans ce salon, groupés en cinq séries de dix. Malgré la hauteur du plafond, sept mètres, on peut, en se mettant de biais, déchiffrer au bas des écussons l'inscription dorée sur la banderole, et reconnaître à gauche les dernières lettres du mot « Lycée de », et à droite les premières lettres du nom de la ville.

Au sommet des colonnes apparaissent les écussons des seize académies provinciales.

L'inscription de marbre située à la hauteur des yeux porte :

L'AN MDCCCLXXXV, LE V AOUT, M. GRÉVY ÉTANT PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ; M. GOBLET, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS, ASSISTÉ DE M. GRÉARD, VICE-RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, MEMBRE DE L'INSTITUT, EN PRÉSENCE DE MM. POUBELLE, PRÉFET DE LA SEINE ; MICHELIN, PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL, A POSÉ LA PREMIÈRE PIERRE DE LA SORBONNE RECONSTRuite ET AGRANDIE A FRAIS COMMUNS PAR L'ÉTAT ET LA VILLE DE PARIS.

A droite, *Prométhée délivré* ; dans le haut, flamboie en majuscules le mot : « L'Avenir. »

Au-dessous l'inscription de marbre porte :

L'AN MDCCCLXXXIX, LE V AOUT, M. CARNOT, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, ASSISTÉ DE MM. FALLIÈRES, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS, GRÉARD, VICE-RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, MEMBRE DE L'INSTITUT, EN PRÉSENCE DE MM. POUBELLE, PRÉFET DE LA SEINE, CHAUTEMPS, PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL, A INAUGURÉ LA SORBONNE RECONSTRuite ET AGRANDIE A FRAIS COMMUNS PAR L'ÉTAT ET LA VILLE DE PARIS.

Majestueuse symétrie... entre ces deux dates qui se font vis-à-vis et semblent d'un bout à l'autre de l'immense pièce se répondre comme l'écho d'une rime, se resserre l'histoire de cette partie de la Sorbonne. Il s'était écoulé quatre années jour pour jour entre la pose de la première pierre et l'inauguration de l'édifice. Par un amour trop fervent sans doute du parallélisme de deux dates, celui qui a rédigé les inscriptions s'est laissé entraîner à commettre un erreur : c'est le 3 août 1885 et non le 5 qu'eut lieu la pose de la première pierre, et dans les livres, depuis, l'erreur s'est perpétuée comme si l'histoire malicieuse avait voulu donner raison au ministre Jules Ferry répondant au vice-recteur O. Gréard qui hésitait sur la date de fondation par Robert de Sorbon : « N'allons pas au moins manquer l'acte de naissance de la nouvelle Sorbonne, il faudra y veiller (1). »

Au-dessus des portes six médaillons surmontés de longs cartouches, par Benjamin Constant, symbolisent sous les traits de jeunes gens (les fils du peintre ont posé au moins pour deux d'entre eux) à gauche, de chaque côté du *Passé*, la *Faculté de Médecine* et la *Faculté de Droit*; à droite, de chaque côté de l'*Avenir*, l'*Ecole de Pharmacie* et l'*Ecole des Chartes* et sur le long panneau face à la rue, la *Faculté des Lettres* et la *Faculté des Sciences*.

C'est dans cette salle que deux fois par an, en juin et en novembre, se réunit d'ordinaire le Conseil académique composé de quarante membres : les membres du Conseil de l'Université, les six inspecteurs d'Académie, huit inspecteurs départementaux du ressort académique, des délégués élus par les professeurs de facultés, un pour les Lettres et un pour les Sciences, par les proviseurs et professeurs de lycées et de collèges, également un pour les Lettres et un pour les Sciences, etc.

Les attributions de ce conseil, fixées par la loi des 27 février et 26 juin 1880 et celle du 10 juillet 1896, sont à la fois administratives et contentieuses (questions de budgets des collèges et lycées, discipline, etc.).

C'est également dans cette salle qu'ont lieu les réceptions officielles et que se donnent les fêtes universitaires. On y a célébré les jubilé scientifiques des cinquante années d'enseignement de quelques-uns des maîtres de l'Université, tels que Hermite, Darboux, Ernest

(1) Introduction de O. GRÉARD à la *Monographie de la nouvelle Sorbonne*, par H. P. NÉNOT, 1903, Imprimerie nationale, p. 5.

Lavis, Appell. On y a organisé, du 8 au 23 juillet 1927, à l'occasion du tricentenaire de la reconstruction de la Sorbonne par Richelieu (1), une exposition, inaugurée par le Prince de Galles ; elle réunissait en dix-sept vitrines quelques-uns des plus curieux souvenirs évoquant son histoire depuis six siècles, tels que charte de fondation de 1257, estampes de Silvestre, Aveline, Janinet, livres de prix aux armes des collèges, buste de Richelieu, registres ornés de miniatures de l'ancienne Université, jetons des messagers, autographes des maîtres de l'Université, copies anciennes du concours général, thèses illustrées du XVIII^e siècle.

Le Salon Saint-Jacques fait suite à la grande salle académique ornée de peintures par Benjamin Constant, salon sévère où l'on entre par deux portes en chêne sculpté. On y accède également, depuis le péristyle, par la porte située à côté de la peinture représentant *Cuvier examinant des ossements*.

Salon Saint-Jacques

Le salon, de même dimension que le Salon Carnot, prend jour sur la rue des Ecoles. Deux grandes toiles qui se font vis-à-vis en constituent la décoration.

A droite *Albert le Grand au Couvent Saint-Jacques*, par Henry LEROLLE (2) (1848-), Salon de 1889, n° 1667.

A l'intérieur du cloître, dont on aperçoit au loin une galerie à fenêtres ogivales, sous des marronniers, Albert, robe blanche et manteau noir selon le costume des Dominicains, montre de l'index de sa main droite un livre qu'il tient ouvert, devant un groupe de disciples ; tête nue, trois d'entre eux sont debout drapés dans leurs frocs ; deux autres sont assis sur un banc. Albert (1193-1280), à qui l'histoire a conservé son surnom de « le Grand » à cause de la puissance de ses facultés et de l'immensité de son savoir, est appelé aussi parfois « le docteur universel ». Sa parole au couvent de la rue Saint-Jacques attirait une foule d'étudiants : le plus célèbre de ses disciples est Thomas d'Aquin. Le couvent Saint-Jacques (3) plus connu sous le nom de couvent des Jacobins, créé en 1218, rue Saint-Jacques, par les Dominicains et supprimé en 1790, s'étendait sur l'emplacement que limitent aujourd'hui les rues Saint-Jacques, Soufflot, Victor-Cousin et la Place de la Sorbonne. L'ouverture de la rue des Grés (aujourd'hui rue Cujas), en l'an VIII, commença la destruction des bâtiments.

Au-dessous, sur une stèle de chêne, le buste en marbre du vicerecteur *Louis Liard* (cf. p. 137), par Paul ROUSSEL (-) daté

(1) Cf. Hippolyte PARIGOT, chronique du *Temps*, 13 juillet 1927.

(2) Cf. gravé par G. POYNOT dans le *Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture* rédigé par Georges LAFENESTRE, XI, 1889, p. 46.

(3) Cf. Abbé Eugène BERNARD, *Les Dominicains dans l'Université de Paris ou le grand couvent des Jacobins de la rue Saint-Jacques*, 1883.

sur le devant 1902; une réplique en bronze a été inaugurée le 30 juin 1921 devant l'Institut de Chimie appliquée.

Réunion de l'École Normale et de l'Université de Paris

A gauche la *Réception de l'École Normale supérieure par le Conseil de l'Université de Paris*, par André-Victor-Edouard DEWAMBEZ (1867-), Salon de 1909, n° 569. Ce tableau commémore idéalement un des grands événements de la vie universitaire de Sorbonne, la Réunion de l'École Normale supérieure à l'Université de Paris par le décret du 10 novembre 1903.

L'École Normale supérieure, créée par un décret de la Convention du 9 Brumaire an III (30 octobre 1894), fut d'abord la réunion « des citoyens déjà instruits dans les sciences utiles pour apprendre sous les professeurs les plus habiles dans tous les genres l'art d'enseigner ». Ce groupement de près de 1400 élèves de tout âge et de toute culture dura trois mois à peine, du 19 janvier 1795 à fin mars. Quand fut organisée l'Université napoléonienne, le décret du 17 mars 1808 fonda un « pensionnat normal », ou École Normale supérieure, où furent réunis trois cents élèves désireux de se former « dans l'art d'enseigner les Lettres et les Sciences ». Organisée par le statut du 30 mars 1810, elle fut supprimée par la Restauration en 1822 et remplacée, d'abord par des Écoles Normales partielles établies à côté du collège royal de chaque chef-lieu d'Académie, — puis, le 5 septembre 1826, par une École préparatoire pour les Lettres et les Sciences, installée dans le collège du Plessis, voisin du lycée Louis-le-Grand. Le titre d'École Normale lui fut restitué le 6 août 1830 puis celui d'École Normale supérieure en 1845 et elle vint s'installer enfin dans le bâtiment qu'elle occupe encore aujourd'hui rue d'Ulm, n° 45, en octobre 1846.

Recrutés au concours, une vingtaine en Lettres et souvent moins en Sciences, les élèves — tous internes — y demeuraient trois années, suivant les leçons de leurs maîtres de conférences, complétant leurs connaissances, s'initiant à l'esprit de critique, s'exerçant à la pratique des méthodes, ainsi que l'avait édicté le règlement de 1834 rédigé par Victor Cousin. À côté et en marge de la Faculté des Lettres et des Sciences, c'était une autre Faculté des Lettres et des Sciences se suffisant à elle-même, avec son local particulier, avec ses élèves attitrés et ses professeurs propres. Les « normaliens » ne venaient en Sorbonne que par hasard pour une conférence qui les intéressait ou pour un livre à lire à la bibliothèque et ne se rencontraient avec les « sorbonniens » qu'à la fin de la 3^e année au concours de l'agrégation. Quand l'Université de Paris fut reconstituée il fut question de supprimer l'École Normale comme faisant double emploi avec la Faculté. On préféra l'y réunir et la « rendre à sa primitive et véritable fonction » (1) qui était d'être « un institut pédagogique ». L'École

(1) LIARD, *L'Université de Paris*, II, p. 124.

Normale, à partir du 1^{er} novembre 1904, fut rattachée à la Faculté des Lettres et des Sciences et devint, selon le mot du doyen Croiset, « le collège des boursiers de l'État destinés à la carrière de l'enseignement ». Ses maîtres de conférences ont été mêlés et fondus parmi les professeurs de l'Université ; ses élèves, recrutés au concours, sont immatriculés à la Faculté, mais leur nombre est augmenté : les vingt premiers sont internes, c'est-à-dire logés et nourris à l'École Normale ; les autres sont externes avec des bourses ; mais tous suivent les mêmes cours. L'enseignement scientifique est donné à la Sorbonne et l'enseignement pédagogique à l'École Normale avec stage obligatoire dans les lycées. Égalité complète. Ainsi par la fusion des normaliens et des sorbonniens, s'affirmait et se réalisait le 1^{er} novembre 1904 l'unité rêvée de l'Université de Paris, ainsi que l'expliqua Ernest Lavis (1), le 23 novembre 1904, en prenant la direction de l'École Normale rajeunie.

C'est cet événement de la vie universitaire de la Sorbonne qu'a voulu évoquer dans son tableau le peintre Dewambez, qui a groupé idéalement, sur le grand escalier d'honneur qui conduit à la Salle du Conseil, doyens, professeurs et étudiants de la Faculté et de l'École Normale, désormais incorporés à l'Université. C'est un véritable tableau historique dont tous les personnages sont reconnaissables : un calque avec numéros et noms propres correspondants dessiné par le peintre et placé au-dessous du cadre aide à ces identifications.

Pour ce tableau, comme pour d'autres, qui sont des documents d'histoire, on a fait suivre les noms des professeurs de leurs titres universitaires, non pas seulement ceux qu'ils portaient à la date où ils ont été portraiturés, mais ceux qu'ils ont obtenus jusqu'à aujourd'hui.

Sur le palier, en robe violette, rabat de dentelle, la plaque de grand croix sur la poitrine, et la main droite étendue tenant la toque, le vice-recteur Liard ; à côté de lui, tourné de trois quarts, barbe blanche, robe jaune, toque couvrant la main : Ernest Lavis (1842-1922) (cf. p. 126), membre de l'Académie française (1892), directeur de l'École normale (1904-1919) et contre le mur, robe amarante, levant la toque pour saluer, Paul Appell (1855-) qui fut doyen de la Faculté des Sciences (1903-1909) puis recteur de l'Université de Paris (1920-1925).

Un peu en arrière sur le même palier, contre le mur, robe jaune, Alfred Croiset (1845-1923), professeur d'éloquence grecque (1885), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1886), doyen de la Faculté des Lettres (1898-1923) ; puis sur la même ligne, à côté, robe amarante, Gaston Bonnier (1853-1922), professeur de botanique (1887), membre de l'Académie des Sciences (1897), fondateur et directeur du laboratoire de Botanique de Fontainebleau (1890). Robe jaune, barbe blanche, Auguste Bouché-Leclercq (1842-1923), suppléant de Fustel de Coulanges (1879), puis titulaire de la chaire d'Histoire ancienne (1887), membre de l'Académie des Inscriptions (1898). Le long de la rampe, robe jaune, vu de profil, Emile Boutroux (1845-1921), chargé de cours d'histoire de la Phi-

(1) Cf. Discours de E. LAVISSE, dans la *Revue internationale de l'enseignement*, t. XLVIII, 1904², p. 481-495.

losophie (philosophie allemande), puis professeur d'histoire de la Philosophie moderne (1888-1907), membre de l'Académie française (1912), directeur de la Fondation Thiers (1902).

Sur la marche supérieure, en commençant par la rampe, robe rouge, *Charles Lyon-Caen* (1843-), professeur de Droit Maritime et de Droit commercial (1877), membre de l'Académie des Sciences morales (1893), doyen de la Faculté de Droit (1906-1910). A sa gauche, *Edmond Louis Stapfer* (1844-1908), professeur de Critique et d'Exégèse du Nouveau Testament (1891) et doyen (1901-1908) de la Faculté de Théologie protestante. Puis *Ernest Glasson* (1839-1907), professeur de Procédure civile (1879), doyen de la Faculté de Droit (1899-1906), membre de l'Académie des Sciences morales (1882); le long du mur *Gabriel Lippmann* (1845-1921), professeur de physique mathématique (1883), puis de Physique (1886), membre de l'Académie des Sciences (1886).

Enfin sur la dernière marche, le long du mur, la tête apparaissant seule à la hauteur de l'épaule de Lyon-Caen, *Georges-Maurice Debove* (1845-1920), professeur de Pathologie interne, membre de l'Académie de Médecine, doyen de la Faculté de Médecine (1902-1908); puis à droite, robe saumon, *Léon Guignard* (1852-), professeur de Botanique, directeur de l'Ecole supérieure de Pharmacie (1900-1910), membre de l'Académie des Sciences (1895); et enfin à la lisière du cadre, robe cramoisie, le docteur *Adolphe Pinard* (1844-), professeur de clinique obstétricale, membre de l'Académie de Médecine (1892).

Dans les trois baies ouvertes comme trois tribunes entre les colonnes du péristyle les regardent en se penchant d'autres professeurs, dans la première à gauche, robe cramoisie, de face, *Alix Joffroy* (1844-1908), professeur de clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale, membre de l'Académie de Médecine (1901); accoudé à la balustrade, robe rouge, *Paul-Louis Cauwès* (1843-1917), professeur d'histoire du Droit romain et du Droit français à la Faculté de Droit (1881-1913); un peu en arrière *Eugène Menegoz* (1838-1921), professeur de dogme luthérien à la Faculté de Théologie protestante, doyen (octobre-avril 1901); et adossé à la colonne, de profil, *Gaston Bonnet-Maury* (1842-1919), professeur d'Histoire des religions à la Faculté de Théologie protestante (1908-1912). Dans la baie suivante, les deux mains appuyées à la balustrade, *César Campinchi* (1888), président de l'Association des Etudiants, aujourd'hui avocat à la Cour. Enfin dans la troisième baie, à l'extrémité, à droite du tableau, parmi d'autres personnages, deux sont reconnaissables debout, c'est *H. P. Nénot*, l'architecte de la Sorbonne, et accoudé à la balustrade *Henry Marcel* (1854-1926), directeur des Beaux-Arts (1903-1905), administrateur de la Bibliothèque nationale (1905-1913).

En redescendant l'escalier on reconnaît, le long du mur, la tête seule émergeant *Charles Bayet* (1849-1918), directeur de l'Enseignement supérieur; puis à ses côtés adossé au mur, en plastron blanc, *Frédéric Houssay* (1860-1920), professeur de Zoologie (1904), doyen de la Faculté des Sciences (1919-1920); entre leurs deux têtes se détache de profil *Gustave Lanson* (1857), professeur d'Eloquence française, directeur de l'Ecole Normale supérieure (1919-1927); et, drapé de sa large robe amarante, coupée de l'épitoge à trois rangs d'hermine, *Jules Tannery* (1848-1910), membre libre de l'Académie des Sciences (1907), sous-directeur de l'Ecole Normale (1884-1910). Au-dessous, habit noir, le bras replié dans le dos, la tête de profil, *Gustave Bloch* (1848-1923), professeur d'Histoire romaine (1904-1919). Vis-à-vis de lui et le regardant de face, barbe blanche, *Gabriel Monod* (1844-1912) (cf. p. 149). Un peu en arrière *Emile Bourgeois* (1857-), professeur d'Histoire diplomatique des temps modernes (1904), puis

d'Histoire moderne et contemporaine (1926), membre de l'Institut (1920), directeur de la Manufacture de Sèvres (1909-1919). De profil, *Louis Marcel Brillouin* (1854), professeur de Physique générale et Mathématique au Collège de France (1900), membre de l'Académie des Sciences (1921).

Un peu au-dessous d'eux, cheveux noirs, plastron blanc, *Henri Abraham* (1868-), chargé de cours (1904), puis professeur de Physique (1912); puis le long du cadre, le visage de face mais demi-caché par son voisin d'en dessous, *Emile Durkheim* (1858-1917), suppléant (1902), puis professeur de la Science de l'Education à la Sorbonne (1906), fondateur de l'*Année Sociologique* (1897). De profil, cachant la joue de Durkheim, *Henri Goelzer* (1853-), chargé de conférences (1882), puis professeur de Grammaire des Langues classiques anciennes (1904), membre de l'Institut (1923). En face d'eux et tourné de trois quarts, *Emile Borel* (1871-), professeur de Théorie des Fonctions à la Faculté des Sciences (1909), puis de calcul des probabilités de physique mathématique (1920), sous-directeur de l'Ecole Normale (1910-1920), ministre de la Marine (avril-novembre 1925).

Sur la marche au-dessous se tournant de trois quarts, *Paul Dupuy* (1856-), surveillant général (1885), puis secrétaire de l'Ecole Normale supérieure (1904-1925); à ses côtés, de face, *Albert Durand* (1851-1917), secrétaire de l'Académie de Paris (1894-1907). Encore une marche au-dessous, la main en avant et vu de dos, la tête inclinée à droite, *Georges Gastinel* (1869-), inspecteur général de l'Instruction Publique; puis sur sa gauche, cachant le bas de sa barbe par son chapeau de paille, *Pierre Sève* (-), élève de l'Ecole Normale, professeur de Physique industrielle à la Faculté des Sciences de Marseille. Plus bas, figure rieuse, la main à la hauteur de l'épaule, *Paul-Louis Couchoud* (1879-). Devant lui, légèrement sur la droite, de profil, cheveux noirs, *Louis Blaringhem* (1878-), chargé de cours de Biologie agricole (1907), professeur de Botanique à la Faculté des Sciences (1925). A côté de lui, de trois quarts à gauche, la main posée sur l'épaule du précédent, *Honoré Daumet* (1820-1911), architecte et inspecteur général des bâtiments civils et plus bas, grande barbe, son camarade de l'Ecole de Rome, *Coulon*.

En remontant un peu jusqu'au tournant de la rampe et s'y adossant, la tête baissée, *Célestin Bouglé* (1870-), professeur d'Histoire de l'Economie sociale à la Faculté des Lettres (1912), directeur adjoint de l'Ecole Normale (1927).

Emergeant entre deux chapeaux de femmes, barbe noire sur plastron blanc, *Paul Desroche* (1881-1915), préparateur de Botanique à l'Ecole Normale; puis dans l'angle gauche du cadre de face, la figure un peu cachée par une épaule voisine, *Eugène Parturier*, professeur au Lycée Voltaire. De profil et la tête relevée, le poète *Henri Franck* (1888-1912).

En continuant sur la droite, de face, levant le chapeau à la main, *Henri Pariselle*, professeur de Chimie physique à la Faculté des Sciences de Lille. Un peu plus haut *Roche* professeur au Lycée Condorcet et *Georges Darmois*.

Le plafond également à caissons, comme ceux du Salon Carnot et du grand Salon Académique, est orné de quinze écussons représentant la fin de la série des armoiries des villes françaises possédant un lycée en 1885 : mais l'éclairage ne permet pas de distinguer à cette hauteur les armoiries, et encore moins d'en lire les inscriptions sur les banderoles.

Dans ce Salon se réunit parfois le Conseil de l'Université.

Salle à manger

Une pièce plus étroite et sobre de décoration fait suite au Salon Saint-Jacques : elle sert de fumoir. Enfin à l'extrémité des salons s'ouvre, à l'angle de la rue Saint-Jacques et de la rue des Écoles, sur le petit square en pente du Collège de France, la claire et vaste salle à manger des fêtes et dont la décoration avait été primitivement confiée au peintre Jean-Charles Cazin; elle a été entièrement décorée en 1904 par Jean-Francis AUBURTIN (1866-). Une série de quatre panneaux aux teintes fraîches évoquent les décors enchantés de l'Estérel, sous le titre *Un verger au bord de la mer*.

La Méditerranée bleue, des pins maritimes, des oliviers au feuillage sombre, des orangers, des rochers rouges, une lumière divine. Des femmes aux belles attitudes, ici et là cueillent des fruits qu'elles posent dans des corbeilles, ou s'agenouillent près d'une source. L'un des panneaux a figuré au Salon de la Société nationale de 1904 sous le n° 54.

Le plafond compartimenté avec ses treillages clairs, ses grappes de fruits, ses guirlandes de fleurs et ses feuillages s'harmonise parfaitement avec l'ensemble de la pièce.

C'est là que sont servis les dîners officiels et que, les soirs de réception, on installe le buffet.

L'entrée dans le grand Amphithéâtre n'a lieu par les hautes portes de bronze du vestibule que les jours de fêtes officielles ou de cérémonies : les cartes indiquent exactement la tribune où l'on est placé et la porte qui y conduit. Pour visiter, les autres jours, s'adresser au concierge, à droite, dans le grand vestibule (cf. p. 72).

Grand Amphithéâtre

Le grand amphithéâtre est la plus grande salle de conférences de Paris puisqu'il contient 1.600 personnes sur les gradins et 1.100 dans les tribunes, soit un total de 2.700 (l'architecte l'évalue même à 3.000), tandis que l'Opéra n'en peut contenir que 2.200. Il a 35 mètres de profondeur et présente du fond d'une tribune à l'autre 40 mètres de largeur ; son cube total est de 13.600 mètres cubes. Il prend jour par un plafond lumineux de 150 mètres carrés de superficie.

Cependant, par les journées d'hiver, la salle était plongée de bonne heure dans une demi-obscurité, et l'on dut se contenter en certaines grandes occasions d'un éclairage de fortune, à l'aide de machines que l'on installait dans la cour voisine de la chaufferie. Ce fut seulement en 1900 que des cordons de lampes électriques courant le

long des voûtes, des tribunes et au plafond permirent d'éclairer largement l'amphithéâtre.

Quant à l'acoustique, elle a fait l'objet de longues études : la résonance de la salle est telle que de l'estrade les paroles parviennent aisément jusqu'au fond des tribunes.

Dix vastes tribunes réparties en deux étages, avec au centre la haute tribune d'honneur où prennent place les invités de marque, face à l'estrade, dominant les gradins de l'amphithéâtre comme une anse de corbeille. Les premières tribunes des niches rectangulaires avec colonnettes et frontons abritent six statues assises, représentant quelques hommes illustres. On hésita pour savoir si ces statues seraient assises ou debout, et l'avis prévalut de les faire assises parce que, dit l'architecte Nénot, « il eût paru choquant de laisser debout les maîtres disparus quand les auditeurs étaient installés sur des banquettes (1) ».

En commençant par la droite, face à la fresque de Puvis de Chavannes on reconnaît d'abord *Richelieu*, par Alfred-Désiré LANSON (1851-1898); puis *Pascal*, par Louis-Ernest BARRIAS (1841-1905), *Rollin*, par Jules-Clément CHAPLAIN (1839-1909); *Lavoisier*, par Aimé-Jules DALOU (1838-1902), modèle en plâtre Société nationale 1890, n° 1256; *Descartes*, par Jules-Félix COUTAN (1848-); et enfin à gauche de la fresque, faisant vis-à-vis au cardinal — pour que les deux fondateurs de la Sorbonne fussent toujours les premiers, *Robert de Sorbon*, par Gustave CRAUCK (1827-1905), n° 3969 du Salon de 1888.

Dans la coupole, dominant les tribunes, cinq grands médaillons du décorateur Pierre-Victor GALLAND (1822-1892) représentent, *le Droit*, *la Médecine*, *les Sciences*, *les Lettres*, *la Théologie*, c'est-à-dire les cinq facultés qui constituaient l'Université de Paris lorsque la décoration de l'amphithéâtre fut commandée.

Au fond de l'hémicycle l'estrade où s'alignent les quarante-neuf fauteuils officiels (2). Au milieu, sur une stèle de chêne, le buste en plâtre de la *République* de Jean-François SOIROUX (1816-1891).

Ce buste, qui porte l'étoile au front, est le type de la République de 1848, telle qu'on la voit sur les pièces de monnaie. L'architecte Nénot l'ayant trouvé dans les combles de la vieille Sorbonne l'a placé sur la stèle de chêne, à défaut d'autre buste officiel. Bien qu'il ne porte pas de date on peut affirmer qu'il a été exécuté en 1848 et qu'il est contemporain de la statue en pied de la République commandée par l'État en 1849, exposée au Salon de 1850 sous le n° 3591, reléguée sous le Second Empire dans le dépôt des marbres jusqu'en 1879 et enfin inaugurée le 24 février 1880 devant l'Institut.

(1) NÉNOT, *La Nouvelle Sorbonne*, p. 30.

(2) Ce nombre de fauteuils est insuffisant pour les jours de grande cérémonie, mais la place a été ménagée pour que l'on pût ajouter deux ou trois rangs de fauteuils dorés du garde-meuble, que l'on installe au premier rang de l'estrade.

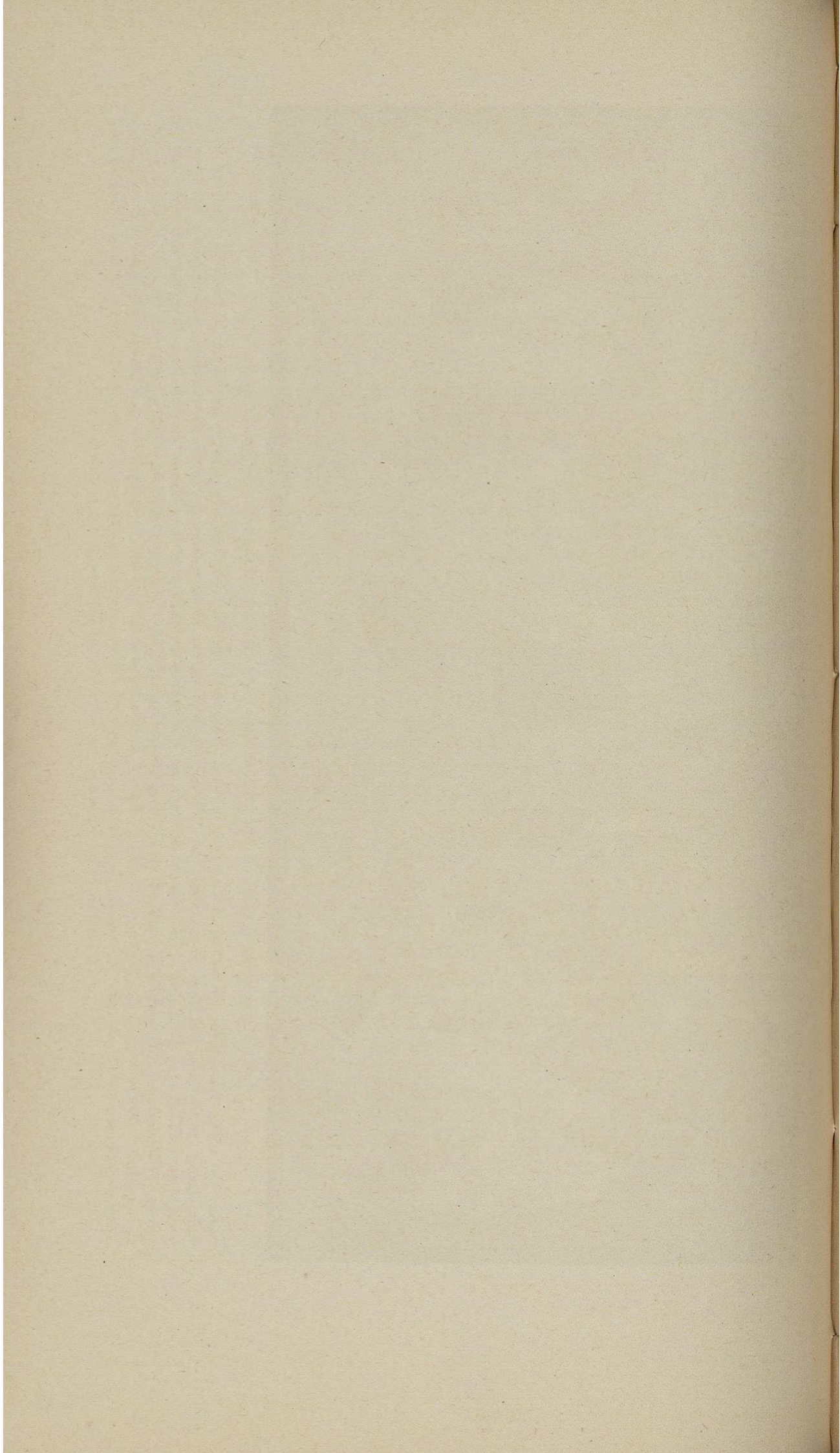


« LE BOIS SACRÉ » DE PUVIS DE CHAVANNES Fragment (la partie centrale)

PHOT. GIRAUDON

Salon de 1889, marouffée en 1889. (Cf. pages 97-99). En voici la description par le peintre lui-même. « Dans la clairière d'un bois sacré, assise sur un bloc de marbre, *la Sorbonne*; à ses côtés, deux génies porteurs de palmes; à ses pieds une source jaillissante. A droite *les Lettres*, *l'Éloquence* debout, *la Poésie* représentée par les Muses éparées, en diverses attitudes sur le gazon; *l'Histoire* et *l'Archéologie* fouillant les entrailles du passé; *la Philosophie* discutant le mystère de la vie et de la mort. A gauche : *les Sciences* : la *Géologie*, la *Physiologie*, la *Botanique*, la *Chimie*, symbolisées par leurs attributs; *la Physique* entrouvrant ses voiles devant un essaim de jeunes gens qui lui offrent comme prémices de leurs travaux une flamme d'électricité; à l'ombre d'un bosquet, *la Géométrie* méditant sur un problème.

1889.
J. GIRAUDON



Le « Bois Sacré » de Puvis de Chavannes

Dominant l'estrade s'allonge, évocatrice, harmonieuse et paisible, la fresque de PUVIS DE CHAVANNES intitulée le *Bois sacré*; haute de 4 m. 50 sur 25 m. 60 de long, son esquisse a figuré au Salon de 1887, n° 1965. Œuvre aujourd'hui légendaire tellement elle a été souvent reproduite et qui, par sa fraîcheur lumineuse et la grâce symbolique de ses personnages, n'a rien perdu de son charme vainqueur ou de sa poésie. (Cf. reproduction pl. IX p. 96-97.)

« Fresque » a-t-on coutume de dire, ce qui laisserait supposer que Puvis de Chavannes a peint directement sur le mur recouvert d'un enduit spécial. Il n'en est rien. C'est une large toile qui a été déroulée en trois fragments et marouflée. D'ailleurs il n'y a dans toute la nouvelle Sorbonne aucune fresque, au sens exact de ce mot.

Lorsque l'on proposa à Puvis de Chavannes de décorer cet immense panneau en y représentant les Lettres, les Sciences et les Arts assemblés autour de la Sorbonne il hésita longuement : le prix offert était de 35.000 francs, mais l'artiste entrevoyait de graves dangers : une peinture qui devait être contemplée deux ou trois heures de suite pendant les longues cérémonies officielles embuées de discours, et qui de nouveau devait être contemplée semblablement par les mêmes personnes, vingt ou quarante fois l'an, risquait de devenir un décor ennuyeux et monotone au point de lasser l'attention. Heures d'angoissantes hésitations. Son premier mouvement fut de refuser par un mot qu'il allait porter lui-même à l'administration des Beaux-Arts, mais chemin faisant il rencontre un ami qui discute les motifs de cette décision, prend la lettre et obtient un sursis de trois jours. Le surlendemain le peintre, qui avait trouvé enfin l'idée de sa Vierge laïque, son attitude et sa physionomie, acceptait. Sans tarder il se mit à l'œuvre : que d'esquisses sans cesse remaniées qui attestent encore par leurs multiples études des variantes, des figures et des gestes, quel souci de la composition et quel soin du détail l'ont inspiré ! A la fin de décembre 1886 les grandes lignes étaient fixées, les personnages prenaient place, l'horizon du bois sacré se profilait sur la clairière. Au Salon de 1887 l'esquisse fut accueillie par des éloges presque unanimes et Puvis de Chavannes se mit au travail. L'immense peinture était en place dans l'été de 1889 et on l'encadrait de motifs décoratifs contre lesquels, mais vainement, protesta le peintre : « Je ne suis pour rien dans l'ornementation du soubassement de ma peinture. Il y a entre autres choses bien laides deux coquins de livres qui n'ont pas le sens commun et il y a aussi des cordelières sans doute attachées à quelque robe de chambre monumentale mais qui me navrent » (1).

(1) Lettres de Puvis de Chavannes, par L. WEHRLÉ, dans la *Revue de Paris*, 1^{er} février 1911, p. 461.

Puvis de Chavannes a fixé dans une brève notice (1) les noms symboliques de ceux et de celles qui, nés de sa pensée, demeurent, sur la fresque de la Sorbonne, les symboles vivants des Lettres, des Sciences et des Arts et l'image grandiose à jamais synthétisée de notre Université moderne. Dans une lettre (2) datée du 23 septembre 1891 il évoque en toute franchise son appréhension « d'être ennuyeux et monotone... », le but à atteindre était de satisfaire l'esprit en réservant le droit au charme pour les yeux... C'est alors que m'est apparu le vaste cirque enfermant les élus sous un ciel éternel ; puis la figure de la Sorbonne, vierge de la Science, d'une beauté grave et sereine dans son vêtement sévère et presque monacal », et interrogé, un jour par le critique d'art Marius Vachon (3) qui préparait sur l'ensemble de son œuvre un volume illustré, il lui conta ainsi ses impressions anciennes :

« L'idée de la Vierge laïque trouvée, sa physionomie, son attitude et la place à lui donner dans la composition dérivait logiquement de ce qu'est dans la réalité l'administration qu'elle personnifie. Elle régit et surveille tout : la figure doit donc dominer la composition. Mais sa mission sociale ne lui permet pas de se mêler aux discussions de doctrines et de théories : elle sera placée en retrait de tous les groupes ; son visage calme, impassible, ses bras croisés indiquant une sereine impartialité. Appuyés familièrement contre elle, deux génies attendent ses ordres pour porter aux vivants et aux morts des palmes et des couronnes de laurier. Devant le groupe central, d'un rocher sort un ruisseau d'eau fraîche, auquel viennent boire des enfants et un vieillard. L'instruction n'est-elle pas la source intellectuelle à tous les âges de la vie ?

« Il m'a semblé que rien ne pouvait mieux représenter l'Éloquence qu'une femme debout, parlant fièrement, avec un beau geste, et qu'écoutent avec admiration toutes les figures qui personnifient les diverses formes de la parole humaine, la *Poésie lyrique*, la *Poésie épique*, le *Drame*, la *Satire*, la *Fable* et la *Comédie* : ce sont les groupes à gauche et à droite de la Sorbonne. Quant à la Philosophie, deux grandes idées générales s'en partagent le domaine : le *Matérialisme* et le *Spiritualisme*, autour desquels gravitent le *Pessimisme* et le *Doute*. J'ai pensé qu'en prenant comme thème la lutte de ces deux idées sur le problème de la mort, je résumerais toute la Philosophie. Une femme, à la physionomie sévère, tient dans ses mains un crâne et le contemple, exprimant par son regard douloureux, par son attitude de profonde tristesse que la mort est la fin de tout. Une belle jeune fille, au frais visage, au riche costume, souriante, montre une fleur, expression des joies terrestres et des transformations successives limitées à la matière ; le *Spiritualisme*, une autre femme enveloppée d'un manteau monastique, répond par un geste d'ardente aspiration vers l'idéal ; le *Doute*, un vieillard, écoute et réfléchit.

« Qu'est l'*Histoire* ? Une curieuse, qui cherche et fouille dans le passé pour en reconstituer la vie au moyen de documents, dont les plus précieux

(1) Souvent citée, notamment par L. LIARD, *L'Université de Paris*, première partie, p. 117-118 (Laurens éd.) ; — NÉNOT, *La Nouvelle Sorbonne*, p. 9 ; — le volume intitulé *La Vie universitaire à Paris*, p. 20, en note et ici, sous le pl. IX, p. 96-97.

(2) J. BUISSON, *Puvis de Chavannes, souvenirs intimes* dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} septembre 1899, p. 213-214.

(3) Marius VACHON, *Puvis de Chavannes*, 1905, p. 135-142, Lahure.

lui sont fournis par les ruines des monuments ; j'ai composé un groupe où l'on voit une femme devant laquelle un enfant écarte les branches d'un buisson qui couvrirait une inscription antique qu'elle se dispose à transcrire sur les tablettes que lui présente un génie. Des ouvriers, occupés à déblayer un vieux mur, s'arrêtent dans leur pénible travail pour écouter ce que dit l'Histoire ; un gamin que cela intéresse peu se coiffe, par amusement, d'un vieux casque d'airain, c'est *l'Érudition* définie et commentée.

« Les Sciences sont de trois ordres : naturelles, physiques, mathématiques. *La Géologie et la Mer* figurent ensemble, sous les espèces de deux femmes, le corps simplement voilé d'une gaze transparente qui permet d'admirer leur beauté ; l'une, au front couronné d'un diadème de corail, porte dans sa main une conque ; l'autre, parée de pierres précieuses, montre un morceau de cristal naturel. *La Minéralogie* une femme, vieille comme le monde mais solide, bâtie à chaux et à sable, assise par terre, s'appuie sur un fragment de roche qui renferme un coquillage fossile. *La Botanique* a sur ses genoux une gerbe de fleurs. Un enfant, le scalpel à la main, va saisir un lézard pour l'étudier, pendant qu'un autre examine avec curiosité un flacon de culture microbienne. *La Physique* est une sorte d'Isis mystérieuse, qui ne se dévoile qu'aux initiés, ardents, enthousiastes, convaincus : je l'ai placée sur un haut piédestal, comme une déesse ; des jeunes gens, d'un commun élan, jurent de se consacrer, à elle. *Les Sciences mathématiques* seront trois hommes absorbés dans l'étude d'un problème de géométrie. »

Des traces d'humidité ayant été constatées sur la peinture en 1926, c'est un élève de Puvis de Chavannes, le peintre Karbowski, que l'on a chargé de procéder aux restaurations nécessaires.

A gauche et à droite de la fresque, sur la blancheur de la pierre, se détachent les trois mots : « LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ » et au-dessus, dans un écusson, les hautes initiales R. F. et la date 1886. A chaque angle se courbent, en resserrant sur la hampe leurs plis glorieux, des trophées de drapeaux tricolores. Au-dessus de la fresque, cinq panneaux décoratifs : à gauche FACULTÉ DES LETTRES, à droite FACULTÉ DES SCIENCES, au centre encadrés de deux palmes immenses qui se penchent et se font vis-à-vis, ces mots sur une banderole UNIVERSITÉ DE PARIS et au-dessus la date d'inauguration 1889.

Cérémonies universitaires

C'est dans cet amphithéâtre que désormais se déroulent toutes les grandes cérémonies universitaires, et si l'on avait conservé les cartes d'invitation et les programmes de toutes les fêtes qui s'y sont célébrées depuis plus d'un quart de siècle, on aurait en souvenir toute l'histoire officielle de l'Université.

Lorsque le corps universitaire est au complet, les cinq Facultés se rangent officiellement dans l'ordre suivant : Droit, Médecine, Sciences Lettres et Pharmacie. C'est l'ordre adopté depuis des siècles et conservé par le décret du 17 mars 1808 (art. 6) « portant organisation générale de l'Université ». Mais avant la loi budgétaire de 1885 qui supprima la Faculté de Théologie catholique et celle du 9 décembre 1905 qui détacha de l'Université la Faculté de Théologie protestante,

la Théologie (1) marchait en tête, invoquant la bulle d'Alexandre IV (15 novembre 1256), *Praeest reliquis sicut superior et tanquam inferior coeterae sibi subsunt*. Puis venaient la Faculté de Décret ou Droit, celle de Médecine et enfin celle des Arts. Décret et Médecine à leur tour furent appelées supérieures parce que, dit Thurot, « la Faculté des Arts leur servait de préparation et d'introduction » (1).

Le cortège prend place dans l'ordre suivant : en tête les cinq massiers des Facultés ayant en collier la chaîne à mailles d'argent où pend la médaille aux armes de l'Université, et portant à la main la masse d'argent, emblème et symbole de leurs Facultés respectives, insignes d'autorité et de juridiction.

Les « Masses » des Facultés

Les massiers, dans l'ancienne Université (2), étaient « au nombre de quatorze, à savoir deux en chaque Nation et deux en chaque Faculté..., distingués entre eux par grands et petits bedeaux ». Le recteur, chef de l'Université, n'en avait point de particuliers, mais tous lui obéissaient et portaient ses ordres et mandements aux doyens des Facultés et procureurs des Nations. Officiers de justice, un peu comme les licteurs, chez les Romains, portaient les faisceaux au-devant des consuls et des prêteurs, et comme les massiers ou vergiers royaux qui accompagnaient le souverain, ils précèdent le recteur et les doyens dans toutes les cérémonies publiques, afin de marquer l'autorité de ceux qu'ils escortent et veiller à leur défense : on trouve leur existence depuis le ^{xiii}^e siècle. Les masses qu'ils portaient étaient en or et en argent, mais elles ont du être saisies pendant la Révolution au moment de la réquisition des métaux précieux et envoyés à la fonte : aucun dessin précis n'en a conservé l'image ; du moins pour les masses de la Faculté de Médecine en possède-t-on une description très détaillée (3).

Les masses actuelles sont représentées, peintes en or, sur les panneaux des portes du grand Salon, dans l'appartement du recteur (cf. p. 65) et en cuivre ciselé sur les portes intérieures du grand Amphithéâtre, au bas de l'escalier (cf. reproduction pl. X, p. 104-105).

Lorsque l'Université fut reconstituée, le 17 mars 1808, les Facultés de nouveau eurent leurs masses symboliques, mais d'un modèle différent de celui qui était en usage avant 1789. La première masse exécutée alors fut celle de la *Médecine*. On s'adressa à l'orfèvre de l'empereur, Jean-Baptiste-Claude Odier (1763-1850), qui chargea son dessinateur habituel, Antoine-Denis Chaudet (1763-1810) d'en

(1) Charles THUROT, *De l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris au Moyen âge*, 1850, p. 35.

(2) César EGASSE DU BOULAY, *Remarques sur les bedeaux de l'Université*, 1670, P. et J. L. de Bresche.

(3) PAJON DE MONTCETS, *De l'origine des appariteurs des Universités et de leurs masses*, p. 70-74. Quillau et Callau, 1782, principalement des appariteurs de médecine dont il donne la liste depuis 1330.

préparer le dessin (1), qui fut soumis à l'Assemblée des professeurs, le 14 fructidor an X (1^{er} septembre 1802) et approuvé aussitôt.

Il consistait en une boule de 11 millimètres de diamètre, posée sur le bâton d'Esculape autour duquel s'enroule un serpent et surmontée d'une statuette d'Hygie, déesse grecque de la Santé, fille d'Esculape, assise et couronnée de lauriers, tenant dans sa main droite un sceptre, de sa main gauche une coupe dans laquelle boit un serpent enroulé à son bras.

Ce modèle fut exécuté en argent. Il servit ensuite de type pour les masses des deux nouvelles Facultés, Sciences et Lettres, qui furent conçues sans personnage symbolique et d'un dessin presque schématique en sa simplicité. Pour *les Sciences* (2) un globe céleste aux étoiles en relief posé sur un plateau triangulaire que soutient un bâton fait d'une tige de fleurs. Aux trois angles du plateau les quelques attributs et instruments du savant disposés en trophées, ici un compas, une lunette astronomique et un rouleau, là une équerre à cheval sur un rapporteur et enfin un livre fermé sur lequel est placé un rouleau.

Pour *les Lettres*, le motif est encore plus simple. Un livre à plat sur lequel est posé un globe uni, entre deux petits livres fermés, également placés à gauche et à droite. Au sommet de la boule l'aigle impérial, qui fut remplacé le 20 août 1814 par une fleur de lys : à celle-ci fut provisoirement substitué le 2 avril 1815 un aigle qui fut commandé en plomb doré, par économie, parce que l'on prévoyait sans doute que le régime serait de courte durée. La fleur de lys fut rétablie et sous la République on se contenta d'y visser à la place un simple cabochon.

Plus riche et plus décorative est la *masse de la Faculté de Droit*. Sa tige étoilée supporte un groupe de quatre femmes, pareilles à des cariatides et reconnaissables à leurs attributs, pour symboliser les quatre Codes : Code de procédure civile, Code de commerce, Code d'instruction criminelle, Code pénal, qui s'adossent à un pilier et soutiennent un plateau circulaire où trône, sur un fauteuil, la Loi. Celle-ci, qui semble inspirée d'un méreau ancien de la Faculté de Droit, est figurée la main droite étendue et tenant une lance inclinée, la main gauche posée sur les tables de la Loi où l'on lit ces mots : à gauche, CODE CIVIL ; à droite, JUS ROMANUM ; un peu en arrière des Tables, un lion majestueux. Au dos du fauteuil cette inscription : « FAIT PAR CHARLES CAHIER. M. DELVINCOURT, DOYEN », rappelle que cette masse fut offerte par le jurisconsulte Claude-Etienne Delvincourt (1762-1831), qui fut doyen de la Faculté de 1810 à avril 1830,

(1) Archives de la Maison Odiot (place de la Madeleine, n° 7). Le dessin à la plume de Chaudet porte le n° 527 ; sur la même feuille, au bas, un croquis au crayon représente un globe céleste étoilé. Les trois masses, médecine, sciences, lettres, exécutées par la maison Odiot portent son poinçon et sa marque sur la tige.

(2) Cf. Règlement particulier pour la Faculté des Sciences, 10 octobre 1809, art. 57, de Beauchamp, t. I, p. 237. « Sa masse représente un globe céleste entouré de palmes » et Statut sur la Faculté des Lettres et des Sciences, 16 février 1810, art. 52, de Beauchamp, t. I, p. 252.

époque où il fut destitué. Elle sort des ateliers de Charles Cahier (-), orfèvre du roi et successeur de Biennais.

Plus récente est la *masse de la Faculté de Pharmacie*, longtemps tenue à l'écart, sous le nom modeste d'Ecole supérieure de Pharmacie ; rattachée à l'Université par l'ordonnance du 27 septembre 1840, elle prit le nom de Faculté par le décret du 14 mai 1920, en même temps que son directeur devenait doyen. Cependant elle possédait une masse d'argent depuis 1875, parce qu'elle avait droit de figurer dans les cortèges officiels au même titre que les Facultés. Le bâton de cette masse est une tige de palmier aux feuilles retombantes autour de laquelle s'enroule un serpent doré et d'où jaillit, assise sur un trône, une Hygie casquée qui tient à la main droite une coupe et de sa main gauche posée sur le fauteuil une grappe de fruits. Elle appuie son pied gauche sur un livre, tandis qu'à sa droite trois volumes sont empilés : sur leur dos on lit CHIMIE, BOTANIQUE, CODEX, et au plat de ce dernier PHARMACIE. A gauche du fauteuil, un petit fourneau de laboratoire, derrière le fauteuil, au bas, la signature de l'orfèvre, GUERCHET ROUSSEL, 1875.

Deux masses d'argent ne figurent plus dans les cérémonies universitaires de la Sorbonne, celle de la *Faculté de Théologie catholique* (aujourd'hui déposée dans le coffre de la sacristie de l'église de la Sorbonne) était formée d'un plateau triangulaire orné à chaque extrémité d'une tête d'ange en relief et décoré sur la tranche du symbole des trois vertus théologales. Sur le plateau un globe céleste surmonté d'une croix avec, au centre, l'agneau pascal. La Faculté de Théologie catholique qui marchait en tête de tous les cortèges a été supprimée par la loi du 21 mars 1885 (cf. p. 46 et p. 99-100).

La *Faculté de Théologie protestante*, instituée à Strasbourg par le décret du 17 mars 1808 (art. 8), qui organisait l'Université de France, fermée par la guerre de 1870 et transférée à Paris par le décret du 27 mars 1877, subsista après la loi du 21 mars 1885 parce qu'elle servait à former et à recruter les ministres du culte protestant officiel et disparut lorsque, avec la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat (9 décembre 1905), l'Etat n'eut plus à nommer de ministres des Cultes. Sa suppression coïncidait, à trois ans près avec le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation à Paris (1). Mais pendant vingt-huit ans la Théologie protestante a été associée à la vie universitaire, elle marchait en tête des cortèges et son doyen est représenté sur plusieurs des tableaux qui ornent les salons de la nouvelle Sorbonne. La masse a été faite en 1897, elle est un peu plus petite que les autres, et aussi d'un poids plus léger et son dessin est extrêmement sobre : un globe lisse ceinturé par un bandeau portant cette inscription : « STRASBOURG MDCCLXXVII PARIS », et surmonté d'une croix massive. En avant du globe est ouvert un livre sur les feuillets duquel est écrit BIBLIA SACRA, au-dessous est figuré le monogramme du Christ. Cette masse conservée à la Faculté libre de théologie protestante, boulevard Arago, 83, sert encore dans les cérémonies officielles de cette Faculté.

(1) *La Faculté de Théologie de Paris, souvenir du 25^e anniversaire de sa fondation*, Fischbacher, 1902, 96 p.

Costume du Recteur

Après les massiers vient le recteur (jusqu'au décret du 23 mars 1920 il portait le titre de vice-recteur, cf. p. 62) en habit de cérémonie tel que l'a prévu le décret du 31 juillet 1890 : robe et simarre de soie noire, avec ceinture de soie violette (le violet est la couleur spéciale de l'Université et celle de ses décorations), l'épitoge en soie violette à trois rangs d'hermine, rabat en dentelle, toque de velours noir avec deux galons, macaron et ganses en argent. C'est le même costume que portait le recteur de l'Université au XVII^e siècle, à cette différence près que la robe était entièrement violette et qu'un cordon violet passé en baudrier de gauche à droite supportait une bourse à l'antique, appelée escarcelle, de velours violet, garnie de boutons et galons d'or, qu'un manteau d'hermine recouvrait les épaules et que toutes les garnitures du costume au lieu d'être d'argent étaient d'or.

Puis viennent les inspecteurs généraux, en costume semblable à celui du recteur, à cette différence près qu'ils ne portent qu'un seul galon d'argent à la toque et que leur ceinture est à franges d'argent, le rabat de dentelle est à gros plis.

Costumes des doyens et professeurs

Suit le Conseil de l'Université, doyens en tête — reconnaissables à ce qu'ils portent deux galons d'or à la toque et que leur rabat est en dentelle — et professeurs. La forme du costume est la même pour les cinq Facultés, mais la couleur, fixée par l'arrêté du 2 novembre 1803 pour la Médecine, et le décret du 21 septembre 1804 pour les autres Facultés, diffère pour chacune d'elles : le rouge est réservé au Droit comme jadis aux membres des Cours de Justice, et l'on fait remonter cet usage au pape Benoît XII qui, né en France et ancien élève de l'Université, permit aux docteurs en droit de porter un chaperon rouge comme insigne de leur dignité. Le cramoisi, ou rouge foncé, est réservé à la Médecine, l'amarante ou rouge pourpre aux Sciences, l'orange aux Lettres, le saumon à la Pharmacie. Il est à noter que le décret du 9 septembre 1804 avait attribué à la Pharmacie la robe noire d'étamine avec devant de soie, couleur rouge foncé. Enfin avant 1905 le noir avec chausses violettes à 3 rangs d'hermine était réservé à la Théologie (voir le tableau de Benjamin Constant représentant le recteur et cinq doyens en exercice en 1885 avec leurs costumes, cf. p. 87).

Le décret — depuis longtemps tombé en désuétude, du 24 décembre 1852 — qui réglementait le costume officiel des fonctionnaires dépendant du ministère de l'Instruction publique et des Cultes, avait prévu l'habit de drap noir en forme de frac, avec gilet blanc, broderies de palmes entrelacées de branches d'olivier, chapeau français en feutre, orné de plumes noires et l'épée à poignée de nacre au côté.

C'est aujourd'hui la circulaire du 12 mai 1888 qui règle les costumes officiels de l'Université dans les cérémonies publiques.

Lorsque les membres des Universités étrangères font partie du cortège, ils revêtent le costume de leur Université et portent, s'ils sont docteurs *honoris causa* — grade qui les assimile aux docteurs d'État — l'épitoge de la Faculté dont ils sont docteurs, et s'ils sont docteurs d'Université, l'épitoge aux couleurs de la ville de Paris, mi-partie longitudinale bleu et rouge, suivant la décision du Conseil de l'Université du 29 janvier 1906.

Professeurs titulaires, chargés de cours et maîtres de conférences portent la même robe sans que rien les distingue les uns des autres.

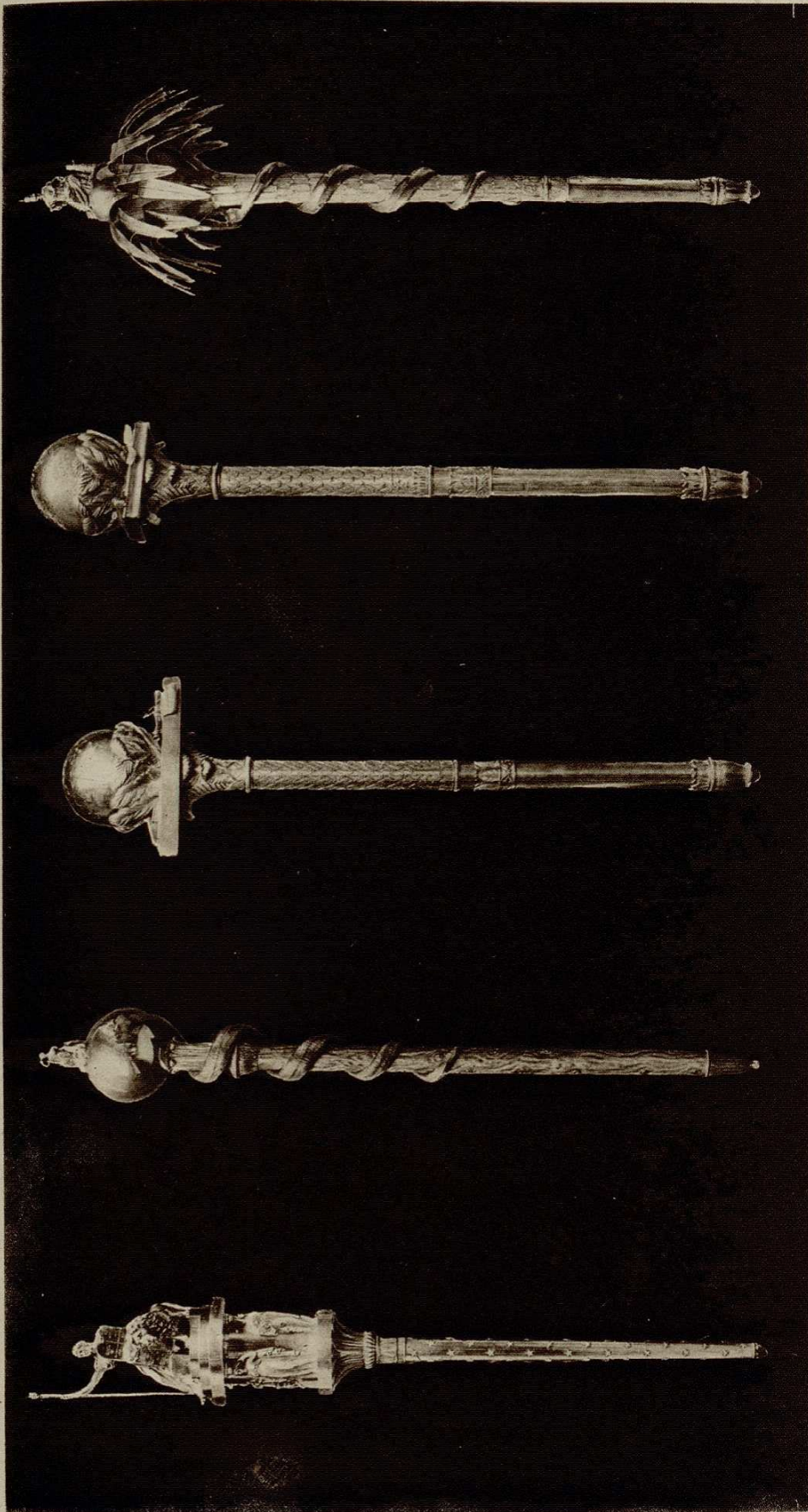
Le Concours général

C'est dans le grand amphithéâtre qu'a lieu chaque année au début de juillet la distribution des prix du Concours général. Cérémonie qui par son ancienneté et son éclat est une des grandes solennités universitaires. Elle a été instituée par un arrêt du Parlement du 8 mars 1746, et mise en pratique l'année suivante. En voici rapidement l'histoire (1) : Un chanoine de Paris, l'abbé Louis Legendre, mort en 1734, fonda par testament du 4 février 1733 des prix, « à l'instar de ceux qui se donnaient en Grèce aux jeux olympiques », décernés tous les quatre ans aux meilleures pièces de prose française, de vers héroïques français, de vers latins et de musique, avec la faculté de changer la destination de ce legs. Le testament ayant été attaqué, le Parlement, après dix ans de procès accorda, en septembre 1744, la jouissance du legs à l'Université : les 1.900 francs de rente étaient employés chaque année à une distribution générale de prix à laquelle participèrent tous les écoliers des hautes classes de tous les collèges. Des libéralités du recteur Charles Coffin en 1749, du libraire J. B. Coignard en 1749 et du professeur émérite Bernard Collot en 1753, permirent la fondation de prix pour les Classes de Quatrième, Cinquième et Sixième.

Les élèves composaient dans le cloître des Mathurins, la distribution des prix avait lieu dans la salle dite des Ecoles Extérieures de la Sorbonne, en présence du recteur, des professeurs et des membres du Parlement en robe. La première distribution des prix eut lieu le 23 août 1747. Un professeur débitait une harangue en latin, sauf en 1791 et 1792 où elle fut prononcée en français. En 1790 c'est Bailly, maire de Paris, qui préside. En 1794 suppression du concours : c'est la Terreur.

Dans le palmarès de ces 56 années on relève les noms de La Harpe, Delille, Luce de Lancival, Maximilien Robespierre, Hérault de Séchelles, Linguet, Camille Desmoulins, d'Ansse de Villoison, André Chénier, Lavoisier ; le dernier lauréat du prix d'honneur fut Jean-Louis Burnouf, le futur helléniste.

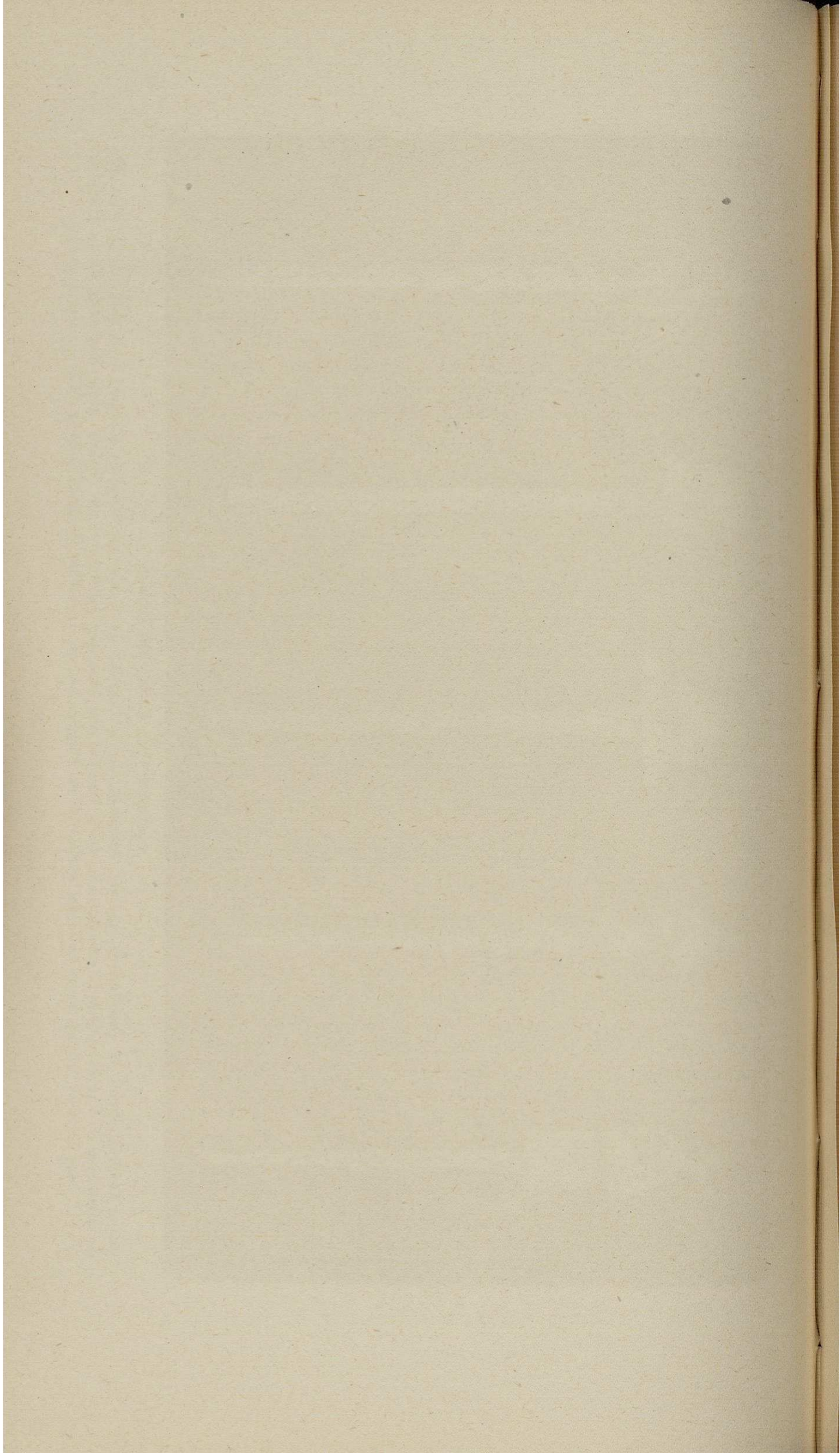
(1) Cf. TARANNE, *Notice historique sur le concours général*. Extrait du *Journal général de l'Instruction publique*, 1847, 95 p.



MASSES DES CINQ FACULTÉS

Dans l'ordre officiel la première à gauche, est celle de la Faculté de Droit par Charles Cahier; puis celle de la Faculté de Médecine de l'orfèvre Odiot (1802); celle de la Faculté des Sciences également par Odiot, ainsi que celle de la Faculté des Lettres (1802), enfin celle de la Faculté de Pharmacie par Guerchet Roussel (1875). (Cf. p. 100 à 102).

BIBL.
V. COUSIN



Rétabli en 1801 entre les trois écoles centrales de Paris, puis entre les lycées impériaux à partir de 1805, appelés collèges en 1814 et promus de nouveau lycées en 1848 sous des noms illustres qui changent avec les régimes. Le collège de Versailles y est admis en 1819 et deux collèges particuliers en 1822, Sainte-Barbe et Stanislas (1).

Limité d'abord aux Lettres, le Concours s'étendit peu à peu à toutes les matières de l'Enseignement : thème et version, vers latins, puis histoire, mathématiques, etc. Il n'y eut d'abord qu'un prix d'honneur réservé au discours latin de Rhétorique, et à partir de 1821, un second réservé à la Dissertation latine, puis française (en 1831) de Philosophie ; le lauréat obtenait exemption des frais d'inscription, d'examen et de thèse. En 1835 vint s'y ajouter un troisième prix d'honneur pour les Mathématiques spéciales. La distribution des prix avait lieu soit dans l'église de l'Oratoire, soit de 1804 à 1806 au Panthéon, soit dans la Salle Olympique en 1807 et 1808, puis à partir de 1809 dans la Salle des Séances de l'Institut et enfin, le 19 août 1822, pour la première fois, dans le grand amphithéâtre (2) de la Sorbonne établi par le recteur Charles Nicolle et décoré par le peintre Louis-François-Nicolas Gosse. Les concurrents, choisis parmi les premiers, cinq par matière et par lycée plus deux suppléants, composaient en Sorbonne dans l'une des salles Gerson ; ils commençaient de grand matin, et dans les hautes classes demeuraient penchés sur leur papier pendant neuf heures de suite : tension d'esprit terrible, effort épuisant. On était étourdi en quittant la salle ; pour se donner des forces on prenait une collation vers midi avec les provisions diverses que chacun apportait dans une musette, où la bouteille se trouvait plus ou moins échauffée.

Le secret du Concours était absolu : les copies étaient toutes semblables, l'en-tête qui seul portait le nom du candidat, son lycée et sa date de naissance était détaché par un des inspecteurs qui reportait sur la copie et l'en-tête un chiffre et une devise permettant de l'identifier. Les en-têtes étaient mis dans une boîte et scellés et le recteur ne l'ouvrait, en présence de tous les proviseurs et directeurs de lycées assemblés, que l'avant-veille de la distribution. Copies et en-têtes étaient alors rapprochés et le palmarès établi.

Quant aux copies des lauréats (3) elles sont, à partir de 1804, conservées aux Archives de la Bibliothèque de l'Université où elles ont été déposées en mai 1920. Les meilleures (prix d'honneur et premiers prix) ont été publiées soit dans les *Annales des Concours généraux* du libraire Brédif, 1825, soit dans les cinq volumes publiés sous le même titre par Belin et Roche à la librairie « Hachette, successeur de Brédif » pour les années 1805-1828, soit à partir de 1827 dans les *Concours généraux de l'Université* de Frédéric Prieur, puis Nicolas

(1) L. DE LANZAC DE LABORIE, *La suppression du concours général*, dans le *Correspondant*, t. CCXVI, 1904³, p. 21-34.

(2) Voir l'histoire de cette salle supprimée en 1893, cf. p. 32-33.

(3) Voir l'historique dans A. DE BEAUCHESNE, *Copies couronnées au Concours général 1747-1903, ce qu'elles sont devenues, leur publication*. Sablé-sur-Sarthe, 1923, 24 p.

Dubois, et enfin en 1859 sans nom d'éditeur, à la librairie Delalain, qui en eut pour ainsi dire le monopole (1) jusqu'en 1904. Mais de 1827 à 1841 des corrigés se mêlent aux copies couronnées et l'emportent par le nombre.

Le discours continua d'être en latin jusqu'en 1882, époque où le philosophe Henri Marion le prononça en français ; le poète François Fabié en 1891 le fit même en vers français. Que d'anecdotes on pourrait recueillir au cours de cette longue histoire... C'est la distribution des prix du 10 août 1848 (dont parle Prosper Mérimée, *Lettres à une inconnue*, lettre CXXXI, t. I, p. 301), présidée par le ministre de l'Instruction publique Vaulabelle et le général Cavaignac président du Conseil chargé du Pouvoir exécutif. Dans la salle on avait installé le buste de la République, celui-là même (cf. p. 96) que l'architecte Nénot a retrouvé dans les greniers en 1889 et placé sur une stèle dans le grand amphithéâtre. Le ministre avait commencé son discours par ces mots : « Vous allez être aujourd'hui pour la première fois couronnés au nom de la République... » Parmi les lauréats on avait acclamé Edmond About, 1^{er} prix de Dissertation française ; Hippolyte Taine, 2^e Prix ; Francisque Sarcey, 1^{er} accessit ; quand on prononça l'accessit de Physique de l'élève Leroy du Lycée Monge, quelques cris de « Vive le Roi » éclatèrent, mais lorsqu'en Quatrième un autre Leroy, Louis-Joseph, du Lycée Descartes fut nommé comme 2^e prix d'Histoire ce fut une tempête de cris. Le lauréat, prétexte de cette manifestation, rougissait et n'osait avancer...

L'incident le plus célèbre est celui du jeune Godefroy Cavaignac qui refuse d'aller recevoir, en 1868, son prix de version grecque, (classe de seconde), des mains du prince impérial, parce que son père a été arrêté au Deux-Décembre.

Dans la liste des lauréats se mêlent les noms de tous ceux qui ont acquis gloire ou renom dans la Littérature, les Sciences ou la Politique : Victor Cousin, Taine, Musset, Baudelaire, Michelet, Prévost-Paradol, Montalembert, Edmond About, Jean Macé, Sainte-Beuve, Nisard, Albert de Broglie, duc d'Aumale, Albert Vandal, James Darmesteter, Émile Boutroux, Bergson, Paul Bourget, Faguet, Jaurès, etc.

Les noms des lauréats (2) étaient publiés depuis 1805 dans les palmarès qui contenaient aussi les discours prononcés, puis dans le *Moniteur Universel* et les grands journaux. Ils figurent également dans l'*Almanach de l'Université* de 1810 à 1835 (les années 1814 à 1821 inclus n'ont pas paru).

Un essai de concours départemental (3) avait été tenté par le ministre Salvandy une seule fois en 1838, il fut supprimé par la cir-

(1) L'Association des lauréats du concours général a, sous le titre *Annales du concours général*, repris la publication en 1925 (pour les années 1922, 1923 et 1924) en joignant le palmarès (qui ne paraît plus officiellement) aux copies d'élèves couronnés.

(2) Les noms et prénoms des lauréats sont suivis de la date (jour et mois) et lieu de naissance — et du lycée auquel ils appartiennent.

(3) Historique par H. DE LA VILLE DE MIRMONT. L'institution du concours général des départements dans la *Revue universitaire*, 1924, t. II, p. 35-41.

culaire de Villemain, du 25 juin 1839. Victor Duruy institua, par le décret du 28 mai 1864, un concours général des lycées et collèges des départements qui était précédé d'un premier degré, le « concours académique » entre lycées et collèges de chaque Académie : ce concours intermédiaire fut supprimé en 1879, mais en même temps le concours départemental, — limité jusqu'alors à quelques Facultés : Mathématiques (mathématiques spéciales et mathématiques élémentaires), Dissertation française (classe de Philosophie), Discours latin et Histoire (rhétorique), puis accru en 1869 du dessin, — et pour l'Enseignement spécial, de Morale et Littérature, Mathématiques appliquées, Physique et Chimie, s'agrandit encore en 1880. Tous les lycées et collèges de province, sans sélection, y prenaient part. Cette extension le déprécia, ce fut sa mort.

Le Concours général, dont Burdeau, rapporteur du budget, avait dès 1886 demandé la suppression, disparut de la vie universitaire à partir de 1904 sur une proposition de Gustave Belot et Gallouédec (1903), adoptée au Conseil supérieur en avril 1904 (1).

L'arrêté du 19 juillet 1921 rétablit le concours général entre les lycées de Paris, des départements et des Colonies, pour les classes de Première, Philosophie et Mathématiques et celui du 10 janvier 1922 en fixa le règlement. Depuis 1922 la distribution des prix a lieu solennellement, comme autrefois, dans le grand amphithéâtre, sous la présidence du ministre de l'Instruction publique, assisté du recteur, des doyens et des professeurs. Un professeur de lycée prononce le discours d'usage et le ministre lui répond. La première distribution des prix du Concours général « ressuscité » eut lieu le 11 juillet 1922, en présence du Président de la République qui, pour la première fois, y assistait officiellement (2).

Fêtes et cérémonies célébrées en Sorbonne

Depuis la cérémonie du 5 août 1889 pour célébrer l'inauguration de la nouvelle Sorbonne (3) que de fêtes, que de jubilés l'ont

(1) Publiée dans la *Revue universitaire*, II, p. 125-127, 1903, cf. en faveur de son rétablissement. Discours de Guist'hau, ministre de l'Instruction publique, à la distribution des prix du lycée Louis le Grand, le 20 juillet 1912 dans *Revue internationale de l'enseignement*, t. LXIV, 1912², p. 128-136.

(2) Il a paru en 1826 un curieux document sur le concours général. Il porte le titre suivant : *Tableau historique et chronologique des concours généraux de l'ancienne et de la nouvelle Université, de 1747 à 1825*, suivi du tableau complet de la distribution des prix du concours général et des distributions particulières des collèges de Paris et de Versailles en 1826, par M. A. JARRY DE MANCY, édité chez L. Hachette. C'est une feuille in-folio double qui donne en une série de petits tableaux de teintes diverses : rose, jaune, vert et blanc, les noms des lauréats du Prix d'honneur de 1745 à 1793, ceux de rhétorique et de philosophie de 1801 à 1825, tous les noms des lauréats de 1826, le discours du Grand Maître de l'Université, les noms des élèves couronnés dans les huit collèges de Paris et Versailles en 1826, la liste des chefs d'Institutions dont les élèves ont été nommés, un historique du concours et les noms des orateurs qui ont prononcé des discours avec le sujet de ces discours.

(3) *Inauguration de la nouvelle Sorbonne par M. le Président de la République*. Dela-

enveloppée de gloire ! Réception de don Emilio Castelar (10 novembre 1889), qui sut obtenir l'abolition de l'esclavage dans les colonies espagnoles. Jubilé de Pasteur (27 décembre 1892) aux acclamations de savants du monde entier (cf. le tableau de Rixens, p. 157). Inauguration de l'Université de Paris (19 novembre 1896). Vingt-cinquième anniversaire de la Fondation des Écoles Normales de la Seine (29 octobre 1897). Fête en l'honneur de Verdi, au lendemain de sa mort (mars 1901). Cérémonie en l'honneur de Jules Ferry (20 décembre 1906) pour commémorer le vingt-cinquième anniversaire des lois créant l'Enseignement gratuit, obligatoire et laïque. Visite de l'Université de Londres (21 mai 1907). Réception de Andrew Carnegie (26 mai 1909), qui offrait 50.000 dollars pour la création de bourses d'études en faveur de jeunes savants. Conférence du président Roosevelt (23 avril 1910), « la plus grande voix du Nouveau Monde » (Liard) sur le citoyen d'une République. Remise des médailles commémoratives des maîtres appartenant aux trois ordres de l'Enseignement public, morts pour la France (12 février 1920). Cinquantenaire de la République (11 novembre 1920) ; et tous les centenaires d'Edgar Quinet, de Michelet, de Victor Hugo, d'Ampère, Renan, Beethoven, Laënnec ; tricentenaire de Molière ; cinquième centenaire de Dante, etc.

Pendant la guerre, c'est au grand amphithéâtre que, à partir du 29 novembre 1914, le dimanche, eurent lieu avec l'orchestre Colonne et Lamoureux, puis régulièrement avec l'orchestre des Concerts du Conservatoire, les Matinées nationales fondées par l'Œuvre fraternelle des Artistes.

On ne compte plus les cérémonies qui s'y déroulent chaque semaine ; il est peu de « Sociétés » qui désormais ne tiennent leur fêtes annuelles ou leurs assemblées plénières dans le vaste hémicycle, devant la fresque de Puvis de Chavannes. L'Université accueillant chez elle toutes ces Compagnies et Associations témoigne une fois de plus qu'elle veut participer à la vie de la cité, qu'elle ne demeure pas à l'écart dans un orgueilleux isolement.

Le grand amphithéâtre a même une fois, le mardi 23 avril 1895, été transformé en salle de bal pour les fêtes du Centenaire de l'École Normale (1) : un parquet avait été construit au-dessus des banquettes, l'orchestre avait pris place au-dessous de la fresque, et du vestibule du premier étage on accédait dans la salle par un escalier à double révolution qui avait remplacé la tribune centrale et qui servait d'entrée : bal gigantesque et unique dans les annales de l'Université puisqu'il y eut plus de 6.000 personnes.

lain, 1889, 49 p. (discours de O. Gréard, Hermite, Chautemps, A. Fallières), et *Fêtes de l'Université de Paris en 1889*, supplément au *Bulletin de l'Université de Paris*, juin novembre 1889, Chamerot, 1890, 85 p. Le souvenir de presque toutes les fêtes données à la Sorbonne est conservé dans une plaquette ou même un petit volume illustré. Il est impossible de les citer. Ce serait une liste trop longue à dresser : elle devrait un jour tenter la patience d'un bibliographe. Mais où trouverait-on réunis programmes et brochures, et quel curieux en a pu former la collection ?

(1) *Souvenir du Centenaire de l'École normale*, p. 87, Hachette, 1895.

Docteurs « honoris causa »

C'est dans le grand amphithéâtre que chaque automne, après la réouverture des cours et conférences, ont lieu les cérémonies où l'on décerne, en vertu du décret du 20 juin 1918, le titre de docteur *honoris causa* à d'illustres étrangers qui ont rendu d'éminents services aux Sciences, aux Lettres, aux Arts, à la France ou à l'Université. Le 21 décembre 1918, le président Woodrow Wilson était le premier étranger de marque à qui l'on remettait l'épitoge à trois rangs d'hermine et le diplôme de docteur. Depuis, chaque année, des cérémonies semblables se renouvellent : le doyen de la Faculté dont relève le futur docteur expose ses titres divers et ses mérites. La distinction qui lui est conférée honore autant celui qui la reçoit que l'illustre Université qui la donne et la Sorbonne, déjà fière de son riche passé, s'enorgueillit encore de savoir qu'elle peut compter au nombre de ses docteurs : Shu Che Tchang, ancien président de la République chinoise; Rudyard Kipling, Sir J. G. Frazer, professeur à l'Université de Liverpool; M. Vito Volterra, doyen de la Faculté des Sciences de Rome; M. Elihu Root, ancien ministre de la Guerre des États-Unis, membre de la Cour d'arbitrage de La Haye; M. Masaryk, président de la République tchécoslovaque, professeur de Philosophie à l'Université de Prague; M. Lawrence Lowell, président de l'Université Harvard; M. Nicholas Murray Butler, président de l'Université Columbia; M. Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liège; M. J. J. Salverda de Grave, professeur à l'Université d'Amsterdam; M. Ramon Y Cajal, professeur à l'Université de Madrid, Sir Edmund Gosse, etc. Est-il mémorial plus illustre et plus riche de souvenirs ?

En sortant du grand amphithéâtre on gagne la cour d'honneur en reprenant la **Galerie des Lettres**.

A droite, le plan du rez-de-chaussée des bâtiments de la Sorbonne, gravé en rouge dans la muraille, avec en face l'indication des services des 1^{er}, 2^e et 3^e étages, puis marouflées sur le mur comme dans des niches, cinq toiles de Théophile POILPOT fils, datées 1902, représentant cinq aspects caractéristiques de l'architecture des siècles passés : le *Palais de l'Alhambra*, de Grenade (Espagne); la *Mosquée de Sainte-Sophie*, à Constantinople (Turquie); *Le Forum* de la Rome antique (Italie); *L'île de Philae*, près de la première cataracte du Nil (Haute-Egypte) et *le Parthénon*, à Athènes (Grèce).

Au-dessous, dans des panneaux vitrés, les multiples affiches des cours et conférences de la Faculté des Lettres et au moment de certains examens la liste des candidats admissibles.

Parallèlement la Galerie des Sciences qui part du vestibule, au pied de l'escalier conduisant aux amphithéâtres Quinet et Michelet, montre, également gravé en rouge, le plan du rez-de-chaussée, avec en face les indications des services des 1^{er}, 2^e et 3^e étages, et

marouflées semblablement quatre toiles présentant des aspects anciens de l'Architecture française : *la Cité de Carcassonne*, *Notre-Dame de Paris*, *le Château de Chenonceaux* et *la Place des Vosges*, par le même peintre Théophile POILPOT.

Galerie Sorbon

A l'extrémité de la Galerie des Lettres un escalier de treize marches, conduit dans une galerie couverte à sept arcades qui donne sur la cour d'honneur, c'est la galerie Sorbon, avec au fond, majestueuse et sobre, la façade intérieure de l'église de la Sorbonne, seul et dernier vestige du temps de Richelieu.

Entre les deux portes vitrées, à gauche, une porte communique avec la Salle des Autorités qui s'allonge entre le grand amphithéâtre et la Galerie Sorbon (ornée des peintures de Weerts et de Henri Martin); à droite une porte donne dans la Salle Georges Blumenthal, organisée en 1927 comme petit salon de réception à l'usage des professeurs de la Faculté des Lettres.

La fête du Lendit, Peintures de J. J. Weerts

Deux immenses peintures de Jean-Joseph WEERTS (1847-1927) illustrent la façade de la galerie Sorbon : des vitres les protègent à la fois des intempéries des saisons et des crayonnements des mauvais plaisants : placées en 1903, puis enlevées à cause du miroitement du soleil, ces vitres ont été définitivement remplacées en 1920.

Ces deux peintures représentent des scènes de la vie des étudiants dans l'ancienne Université de Paris. La fête du Lendit était l'une des plus anciennes fêtes ; elle se tenait dans la plaine Saint-Denis, le 12 juin, lendemain de la Saint-Barnabé. D'abord pèlerinage établi après 1109 pour honorer des fragments de la vraie Croix, puis peu à peu solennité religieuse et marché — en latin *indictum* — d'où son nom l'endit, qui s'est déformé et est devenu le Lendit. Le 12 juin était fête universitaire : toutes les écoles avaient congé. Le recteur, vêtu de sa chape rouge et coiffé du bonnet doctoral, montait sur une mule ou une haquenée ; deux massiers en costume, également à cheval et portant l'insigne symbolique, le précédaient ; à ses côtés se tenaient les doyens, les procureurs et suppôts également à cheval ; puis venaient, rangés par nations et vêtus de leurs plus riches habits, les écoliers sous la conduite de leurs régents et docteurs. On s'assemblait sur les hauteurs de Sainte-Geneviève et, bannières au vent, au bruit rythmé des tambours et des chants, la procession solennelle s'acheminait vers Saint-Denis par la rue Saint-Jacques.

Tous les bourgeois de Paris se mettaient aux fenêtres pour les regarder passer. C'était, au long du trajet, des plaisanteries, des rondes improvisées, des cris, des applaudissements et parfois des bousculades joyeuses terminées dans un éclat de rire. Le cortège n'en finis-

sait pas de couler à travers Paris et certaines années l'affluence fut telle que le recteur était déjà arrivé à Saint-Denis, tandis que les derniers écoliers s'ébrouaient encore au Quartier Latin.

Sur le champ de foire le recteur (1), « comme ferait un évêque », donnait la bénédiction, puis visitait les boutiques des parcheminiers où se trouvait tout le parchemin qui arrivait dans la ville et banlieue de Paris, afin de prélever — en vertu d'un usage ancien remontant à 1291 et confirmé par maints arrêts du Parlement — le parchemin nécessaire à l'Université pendant un an et enfin recevait des marchands une bourse de cent écus.

Cependant les écoliers, auxquels s'étaient mêlés en chemin des badauds, parcouraient les tavernes et lieux de plaisir, plaisantant les bourgeois, querellant les sergents du guet et passant tout le jour en copieuses libations ; des rixes éclataient et bien qu'il fût défendu de porter des armes, il y eut souvent des blessés. En 1556 la foire se transporta dans la ville fermée de Saint-Denis, et comme alors l'usage du papier remplaçait peu à peu celui du parchemin, le Lendit perdit de son importance ; il se célébra pour la dernière fois en 1603, et au XVIII^e siècle il ne subsistait plus que sous la forme du « congé » accordé par le recteur aux écoliers, le premier lundi qui suivait la Saint-Barnabé.

Ce sont deux épisodes de cette cérémonie du Lendit au XV^e siècle que représentent les peintures de J. J. Weerts de la galerie couverte qui donne sur la cour intérieure :

A droite, le cortège joyeux des étudiants se rendant au Lendit, en tête le roi des Fous, juché sur son âne, suivi de hérauts qui sonnent dans leurs trompettes ; dans le fond le décor lointain de Paris.

A gauche la Foire aux Parchemins devant la basilique de Saint-Denis. Le recteur, auquel le peintre a donné les traits modernes du vice-recteur *Gréard*, est à cheval ; le parcheminier au fond de son échoppe, en costume brun, a le visage du vice-recteur *Liard* ; les doyens et professeurs en bonnet sont à pied près de lui tandis que le prévôt des marchands de Paris est monté sur un cheval.

A l'extrémité gauche du tableau et entre les deux boutiques, un groupe de femmes coiffées de grands hennins blancs, ce sont les filles du peintre ; dans les deux jeunes gens, on reconnaît son fils et son gendre et dans le petit garçon qui tient sa main à sa ceinture son petit-fils. Entre les deux piliers le profil qui se détache seul est celui de *Mme Weerts*, la femme du peintre ; quant au peintre *J. J. Weerts*, on aperçoit sa tête tout en haut de son tableau, perdue dans les nuages, à gauche de l'oriflamme.

En quittant les peintures de Weerts et après avoir franchi les doubles portes vitrées on continue dans la même GALERIE SORBON qui rejoint la Galerie

(1) Charles JOURDAIN, *Histoire de l'Université de Paris au XVI^e et au XVIII^e siècle*, t. I, p. 53. *Histoire du Lendit de la Plaine Saint-Denis* dans *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, par l'abbé LEBEUF, édition 1883, t. I, p. 537-556. DU BOULAY, *Remarques sur la dignité, rang, préséance, autorité et juridiction du recteur de l'Université de Paris*, 1668, p. 29 et 57.

des Sciences (où se trouve à son intersection le bureau des renseignements) et l'on aboutit à l'escalier E, qui conduit à l'Ecole des Hautes Etudes et à une première série d'amphithéâtres de la Faculté des Sciences (cf. p. 161-163).

Deux grandes toiles de Henri MARTIN (1860-), qui se font pendant, décorent cette autre partie, celle-ci intérieure, de la Galerie Sorbon, entre les portes donnant sur la cour et cet escalier E.

L'Étude (Salon de 1908, n° 1224) parfois appelée *Sous les oliviers*.

A l'ombre d'arbres, dans un verger qui domine la mer, par un beau jour d'été ensoleillé, les disciples ont fait halte pour écouter les savants propos de leur maître : celui-ci vêtu d'un ample manteau tient un livre dans sa main droite : on reconnaît la silhouette d'*Anatole France*. Les personnages qui l'entourent sont également quelques-uns des nos contemporains, le premier à gauche, en veston bleu, vu de profil, c'est le peintre *Bellery-Desfontaines*; à côté de lui, tête nue, l'éditeur *Édouard Pelletan*, le troisième coiffé d'un chapeau et qui tient sa tête dans sa main droite, c'est *Gilbert Martin*, l'un des fils du peintre ; enfin à côté d'*Anatole France*, le peintre *Ernest Laurent*, dont les toiles ornant la Salle des Autorités sont marouflées exactement de l'autre côté de ce mur et, à droite, *René Martin*, un autre fils du peintre.

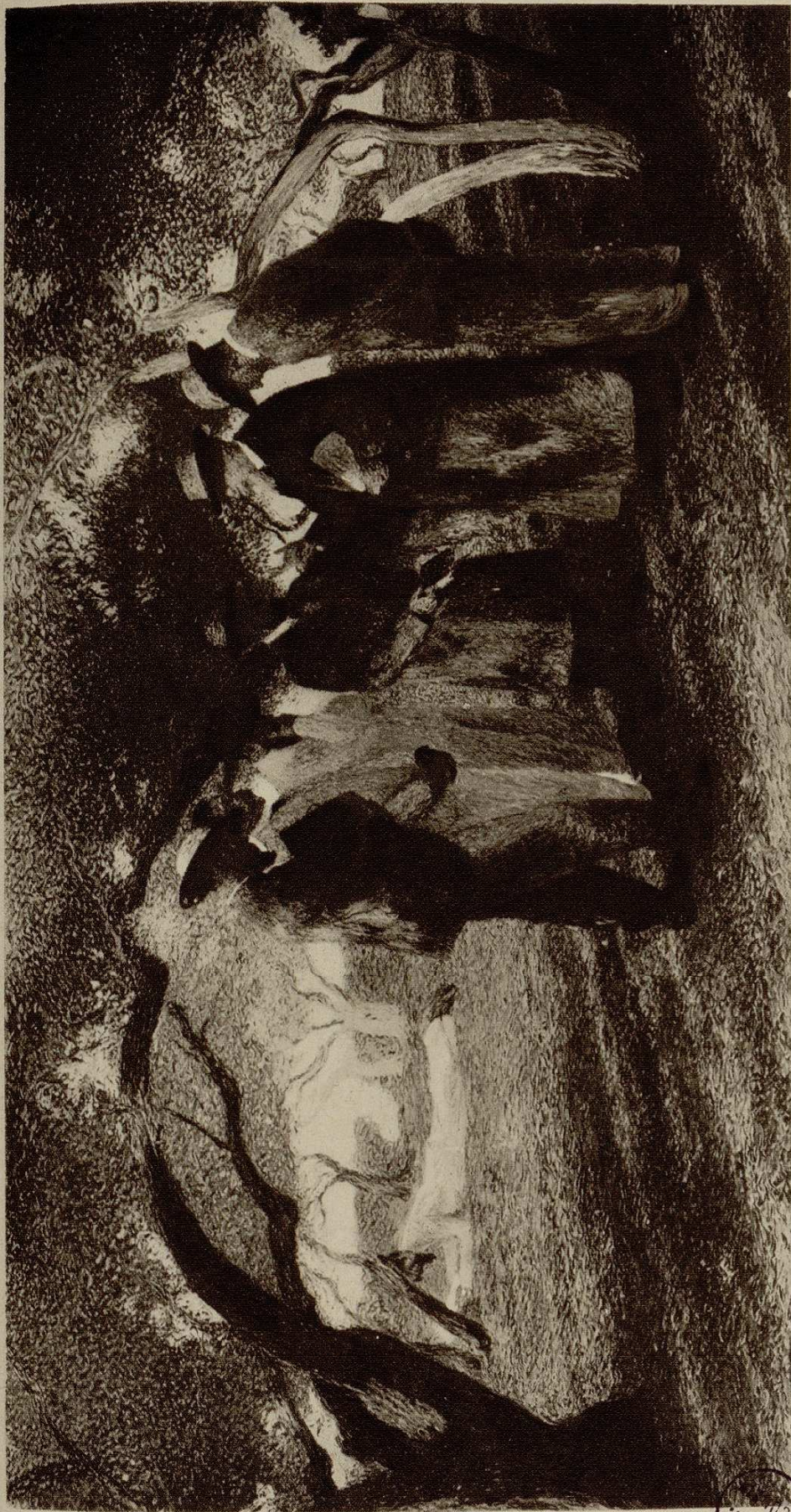
Sur la gauche du tableau se dresse sur une colonne une statuette : un poète rêve près d'elle. Sur la droite, parmi les arbres, un philosophe assis sur le banc, tête nue, c'est *Gabriel Séailles* (1852-1922), professeur de philosophie à la Faculté des Lettres (1889-1917), qui commente un texte à deux élèves. Pour bien voir ce tableau il faut se mettre non en face, mais légèrement sur le côté (cf. reproduction pl. XI, p. 112-113).

Entre cette peinture d'Henri Martin et la double porte vitrée que l'on vient de franchir se trouve une porte pleine qui donne dans une longue salle rectangulaire, appelée Salle des Autorités. (Pour visiter s'adresser au concierge de la rue de la Sorbonne n° 17.)

Salle des Autorités

Cette Salle des Autorités sert de vestibule au grand amphithéâtre avec lequel elle communique par deux portes sculptées de chaque côté de l'estrade. C'est là que se réunissent, les jours de solennité, ministres, recteur, doyens, professeurs et invités de marque qui vont prendre place sur l'estrade et que se font les présentations des personnages officiels. Elle est de plain-pied avec la cour d'honneur.

La décoration en est sobre en sa simple beauté. Sauf deux banquettes adossées au mur qui longe le couloir, pas un meuble. Quatre colonnes en corgolain soutiennent l'immense plafond d'où pend un

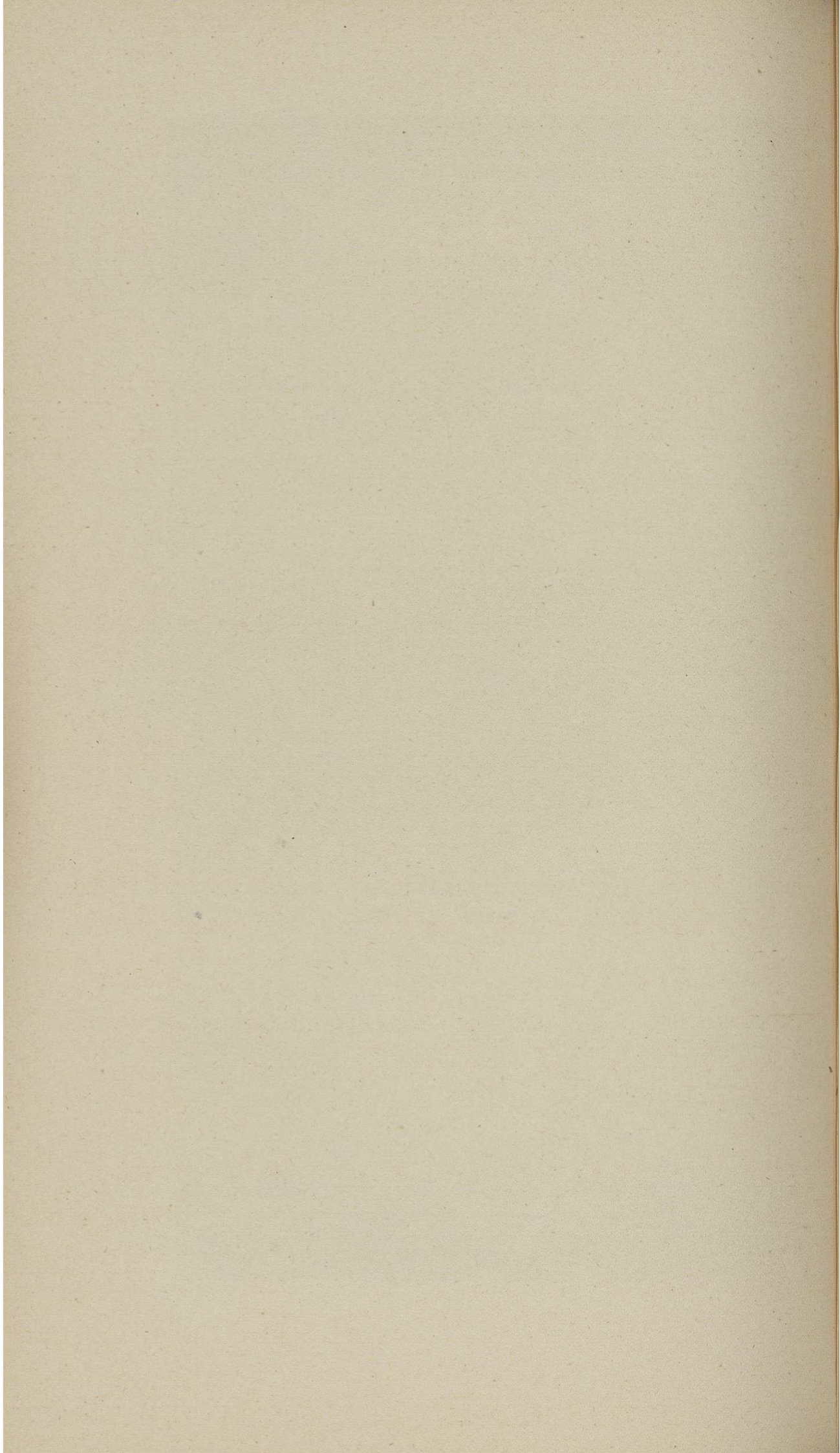


PHOT. BULLOZ

L'ÉTUDE par HENRY MARTIN (1908).

Toile décorant la galerie Sorbon et que l'on rencontre à droite, en allant de la Cour d'Honneur au Bureau de Renseignements ou au Secrétariat de la Faculté des Sciences. (Cf. p. 112). Autour d'Anatole France (il tient un livre à la main) sont groupés le peintre Bellery-Desfontaines, l'éditeur Édouard Pelletan, le peintre Ernest Laurent et Gilbert Martin, l'un des fils du peintre.





lustre et coupent heureusement en trois parties ce parvis au dallage de marbre : les deux extrémités sont éclairées par des plafonds vitrés.

Au centre, adossée au grand amphithéâtre, une cheminée monumentale en pierre blanche, surmontée d'une toile de Jean-Jacques HENNER (1822-1905), *La Vérité* [achevée en 1898].

Elle est sortie du puits et soulève majestueusement sa longue chevelure encore humide : elle descend de la margelle et va s'avancer ; elle se détache sur un fond de ciel bleu clair et apparaît ; c'est « la Vérité puissante, force des faibles, triomphe des forts, qui défie les hideurs du mensonge et leur fortune éphémère et qui, après s'être longtemps cachée, entend gouverner désormais le monde par le charme de sa beauté ».

A droite et à gauche, par Eugène LEGRAIN, (-) deux statues debout, levant d'une main un flambeau, à gauche une femme nue portant de la main droite une sphère ; à droite un homme tenant un feuillet ; elles symbolisent *Les Lettres* et *Les Sciences*.

A chaque extrémité de la salle et se faisant vis-à-vis dans des niches voûtées, deux statues de pierre symbolisent encore les Lettres et les Sciences et rappellent que la Sorbonne nouvelle leur est consacrée. A gauche. *La Faculté des Sciences*, par Jules BLANCHARD (1832-) ; à droite *La Faculté des Lettres*, par Léon FAGEL (1851-1913).

Au-dessus de la porte d'entrée une double inscription gravée sur marbre rouge rappelle le célèbre Jubilé de Pasteur de 1892 (dont le peintre A. Rixens a fait le sujet d'une grande toile qui se trouve dans la Salle des Actes de la Faculté des Sciences (cf. p. 156-157)) et le centenaire de Pasteur en 1923.

EN CE LIEU, LE 27 DÉCEMBRE 1892, JOUR DU JUBILÉ DE PASTEUR, LE GRAND FRANÇAIS ET LE GRAND ANGLAIS LISTER SE SONT EMBRASSÉS. LE 25 MAI 1923, JOUR DE LA CÉLÉBRATION DU CENTENAIRE DE PASTEUR, L'UNIVERSITÉ DE PARIS A VOULU COMMÉMORER CETTE ÉTREINTE FRATERNELLE, SYMBOLE DE L'AMITIÉ DE DEUX PEUPLES.

Huit panneaux décorent la Salle des Autorités. Quatre, symbolisant les Lettres, sont du peintre Ernest LAURENT (1861-) et ont été posés en 1915. Quand on est face à la porte, en entrant, à gauche :

La Philosophie :

Un vieillard assis sur une éminence songe entre la Vie, symbolisée par un enfant nouveau-né à qui la mère offre le sein, et la Mort : l'ensevelissement d'un humain par deux de ses frères. Au loin, courbé sur sa charrue, un laboureur creuse son sillon, la vie éternelle continue.

L'Éloquence ;

Debout sur un tertre, le bras droit tendu, l'orateur tourné vers ceux qui l'écoutent parler. Dans la foule attentive, on reconnaît nombre de visages : à gauche de l'orateur, barbe blanche et long manteau, le peintre *Hébert*, qui fut le maître d'Ernest Laurent et à côté, la tête relevée, le peintre lui-même. A droite, la moustache à la gauloise, drapé d'un manteau, le vice-

recteur *Liard* qui avait désiré être portraicturé par l'artiste ; un peu en arrière, les cheveux et le cou mi-cachés sous un voile, *Mme Laurent*, la femme du peintre et leurs quatre enfants ; à gauche de *Liard*, au second plan, le père et la mère de l'artiste. Devant l'orateur, au premier plan, plus petit, collier de barbe blanche les mains derrière le dos, en longue robe, le peintre *Henri Martin*, dont l'une des toiles est située de l'autre côté du mur, dans la Galerie, et derrière lui, un peu à droite, la tête seule émergeant, barbe brune, le peintre *Le Sidaner*.

A droite, face à la porte, *L'Histoire* : (Cf. reproduction pl. XII, p. 128-129.)

Une femme debout décrit les ruines de Rome étendues au loin à ses pieds : un jeune homme assis de dos, prend des notes tandis que trois hommes écoutent la leçon de l'Histoire, ces trois personnages sont : le premier adossé à l'arbre de face, barbe brune, le critique d'art *Roger Marx* (1839-1913) : un peu en arrière *Paul Jamot*, conservateur au Musée du Louvre ; et à la lisière du tableau, de profil, *Henry Marcel* qui fut directeur des Beaux-Arts (cf. p. 93).

La Poésie, où sont symbolisés harmonieusement les quatre genres :

Au premier plan, sous leurs longs voiles blancs, la plaintive *Elégie* et sa compagne *l'Ode*, aux accents éperdus, puis le couple heureux et chantant de *l'Idylle* et enfin *l'Épopée* qu'emporte dans sa course l'ardent *Pégase*.

Sur l'autre face, qui longe l'estrade du grand amphithéâtre, quatre panneaux de Mlle *Hélène Dufau* (1869-) symbolisent en paysages et en pensée les sciences et les lois naturelles qui régissent la matière. A droite de la cheminée, la *Zoologie* (Salon d'automne 1910, n° 353) : (Cf. reproduction pl. XII, p. 128-129.)

Un charmeur accroupi dans une forêt tropicale appelle au rythme de sa flûte les animaux qui près de lui s'arrêtent émerveillés : le naja écoute, le babouin s'assied, le jaguar se couche à ses pieds, les cacatoès cessent leurs cris et là-bas, sous les arbres, s'en viennent les éléphants majestueux.

Puis *Radioactivité*, *Magnétisme* (Salon de 1908, n° 586) (1) :

Au flanc d'une montagne lumineuse, on voit un corps immense de femme, elle se pâme et se renverse à demi pour recevoir sur la bouche un baiser viril qui descend du ciel tourmenté, tandis qu'un arc-en-ciel jaillit des nuées : c'est l'union des éléments. Plus bas, sur un chemin torrentueux que borde un épais taillis d'arbres colorés, s'en vont, amoureusement enlacés, un homme et une femme nus qui chevauchent un cheval blanc et un cheval noir : invincible attirance qui gouverne la Nature et la Vie.

A gauche de la cheminée *La Géologie* (Salon d'Automne 1910, n° 352) :

Tandis qu'au loin fume le cratère d'un volcan, une femme nue assise au bord de la mer de sa main gauche élève un coquillage ; des rochers aux colorations diverses s'allongent à l'horizon.

(1) André BEAUNIER, Les salons de 1908, *Gazette des Beaux-Arts*, 1908, t. II, p. 67-70.

Enfin *Astronomie et Mathématique* (Salon de 1908, n° 585) :

Sur un décor de ciel constellé d'argent, tournent éperdûment et face à face, les bras tendus pour soutenir et rythmer leur ronde, un homme et une femme qui ayant rapproché leurs pieds laissent leur beau corps aller à la renverse, image des forces contraires qui s'équilibrent autour du bassin circulaire et rythme souverain des sphères célestes emportées dans leur ronde parfaite. Cependant, sur la droite, deux femmes contemplent le couple et aux accords du triangle mélodieux rythment le pas de la danse. Accoudé et rêveur un homme à l'ombre de la forêt verte et bleue est étendu, opposition symbolique du mouvement éternel et du repos fécond, source de toute harmonie.

A l'extrémité de la Salle des Autorités, près de la fresque symbolisant *l'Éloquence*, est une petite pièce qui sert de « Foyer » aux artistes ; on y a placé provisoirement une des toiles architecturales de TH. POILPOT, commandées en mai 1901, demeurées non utilisées dans les galeries Lettres et Sciences et représentant *le Palais des Doges à Venise*.

En quittant la Salle des Autorités on trouve, entre les doubles portes vitrées au delà desquelles s'étend la Galerie des Sciences (cf. p. 109-110) le Bureau des renseignements scientifiques.

Bureau des renseignements scientifiques

Organisé en 1903 sous les auspices de l'Université et avec le concours du Conseil municipal par le docteur Raoul Blondel (1), et inauguré le 20 février 1904 pour centraliser tous les renseignements intéressant les établissements d'enseignement à Paris ou en province : bibliothèques, sociétés savantes, écoles avec conditions d'admission et programmes, musées ou expositions avec heures de visite, etc., et établir des répertoires d'adresses (logements, pensions, cercles ou leçons particulières) afin de faciliter la vie des étudiants. Il prépare et publie chaque année le *Livret de l'Étudiant*, qui donne la liste et les heures des cours et conférences et tous les renseignements pratiques, utiles aux étudiants.

Deux grandes toiles sont suspendues aux murs, parmi les étagères chargées d'annuaires, de revues et d'ouvrages pédagogiques.

A droite, *Virgile s'inspirant dans les bois*, Salon de 1888, n° 893, par Ernest DUEZ (1843-1896), primitivement destiné à la Salle des Actes de la Faculté des Lettres.

Au fond *Massacre des Barbares par Hamilcar*, Salon de 1896, n° 1875, par Gustave SURANT. Tableau inspiré d'un épisode de

(1) Rapport sur le fonctionnement du Bureau municipal de renseignements par le Dr R. BLONDEL, *Revue internationale de l'Enseignement*, 1905, t. L, p. 49-62.

Salammbô, de Flaubert (chap. VIII, La bataille de Macar) : les éléphants d'Hamilcar Barca refoulant les Gaulois.

Le Bureau des renseignements organise, depuis novembre 1919, des cours ouverts aux étrangers dont le but est d'initier ceux qui les suivent aux divers enseignements de l'Université de Paris, de les orienter vers les méthodes et les disciplines françaises et de les préparer, par des visites dans les musées et les monuments de Paris ou des villes de province, à mieux comprendre notre littérature, notre art et nos traditions. Ces cours ont lieu à la Sorbonne pour la Section des Lettres et à la Faculté de Droit pour la section des Sciences politiques, juridiques et économiques.

Sous le patronage de la « Société des Amis de l'Université de Paris », qui les a fondées paraissent, depuis mars 1926, tous les deux mois, les *Annales de l'Université de Paris* dont la rédaction et l'administration sont centralisées au Bureau des renseignements. Ces *Annales* remplacent la série des *Rapports sur les travaux et les actes des établissements d'Enseignement supérieur de l'Université de Paris* qui reproduisaient chaque année les rapports des doyens des différentes Facultés ; interrompus de 1912-1913 à 1920-1921, ils n'ont pas reparu pour l'année 1924-1925.

Les *Annales* donnent le compte rendu des actes officiels de l'Université, notamment les discours des séances solennelles de rentrée où sont remis les diplômes de docteur *honoris causa*, la chronique des événements importants de la vie des Facultés et Instituts, des bibliographies des principaux travaux publiés par les membres du corps enseignant et une liste des meilleurs mémoires et thèses présentés par les étudiants.

En quittant le Bureau des renseignements, et après avoir franchi la double porte vitrée on regagne la Galerie Sorbon et l'on trouve, faisant pendant à *L'Etude* de Henri Martin, une autre toile du même peintre, *Le Crépuscule*,

Le Crépuscule de Henri MARTIN (Salon de 1907, n° 1039) est placé entre le Bureau de Renseignements et la porte vitrée qui conduit au Secrétariat de la Faculté des Sciences. Pour bien voir ce tableau, également se mettre de côté.

La scène se passe aux bords de l'étang de Berre (Bouches-du-Rhône), à la tombée du soir ; des massifs de pins tordus par l'âge se dressent de-ci, de-là. Le ciel est d'un bleu pâli. Sur l'onde calme glissent de petites voiles le soleil rougeâtre disparaît à l'horizon. Le vieux pâtre appuyé sur son bâton s'incline et semble prier, tandis que les moutons en deux groupes pressés paissent l'herbage avant le départ. Une paix mystérieuse enveloppe toutes les choses, comme si les cloches du soir allaient tinter.

Ainsi s'achève la visite de toute la partie pour ainsi dire officielle de la Sorbonne, celle où se font les réceptions.

FACULTÉ DES LETTRES

Il s'agit de parcourir maintenant les deux Facultés, Lettres et Sciences, qui se trouvent en partie logées à la Sorbonne — parce que, depuis longtemps déjà, plusieurs de leurs services et « Instituts » ont dû chercher asile au loin — et de revenir sur ses pas par la Galerie Sorbon, afin de voir l'ensemble de la Faculté des Lettres.

Après les boutiques des Parcheminiers que l'on voit sur la peinture de J. J. Weerts, s'ouvre à droite le vestibule qui conduit au SECRÉTARIAT DE LA FACULTÉ DES LETTRES.

Secrétariat de la Faculté des Lettres

C'est là que l'on reçoit les inscriptions et immatriculations des étudiants en vue des divers examens et certificats de la Faculté (baccalauréat, licences, diplômes d'études supérieures, doctorat, etc.), que l'on dépose les mémoires écrits pour certains examens, les manuscrits des thèses et que l'on délivre les parchemins et diplômes.

A droite, au delà des bureaux, **le cabinet du Doyen**, orné du portrait non signé et non daté de *Nicolas-Éloi Lemaire* (1767-1832), professeur de Poésie latine (1810) et doyen (1826-1832) et du portrait de *Arsène Darmesteter* (1846-1888), maître de conférences 1877, puis professeur de Littérature française du Moyen âge et Histoire de la Langue française 1883, par sa femme Hélène Arsène DARMESTETER (-).

Au fond **Salle des Actes** de la Faculté des Lettres. Sur la muraille du fond tapisserie (1) de haute lisse, haut. 5 m. 33, long. 6 m. 58 avec les bordures, exécutée à la Manufacture des Gobelins, du 16 septembre 1876 au 14 juin 1883 et représentant l'*Apothéose d'Homère*, de Jean-Auguste Dominique INGRES, tableau exposé au Musée du Louvre.

Cette tapisserie a été exécutée non d'après le tableau mais d'après la copie de Raymond BALZE qui ornait le plafond de la deuxième salle du Musée

(1) *Etat général des tapisseries de la manufacture des Gobelins (1600-1900)*, publié par Maurice FENAILLE. Période du XIX^e siècle, par Fernand CALMETTE, Hachette, 1912, p. 295-296.

Charles X, et que l'on dut démaroufler pour la circonstance. Sur un trône, Homère ; à ses pieds deux femmes symbolisant l'Iliade avec une épée et l'Odyssée avec une rame. A gauche se pressent Esope, Platon et sa lyre, Socrate, Périclès, Phidias portant un maillet, Michel-Ange, Théocrite, Alexandre offrant le coffret qui contient le manuscrit d'Homère ; plus bas Louis XIV, Molière, Racine (sur un feuillet on lit Phèdre, Iphigénie, Andromaque), Juvénal et Bossuet. A droite Sophocle (sur un parchemin déroulé on lit en grec les titres de ses pièces) ; Eschyle et son masque, Euripide avec un glaive, Alcibiade, Aspasia, Apelle donnant la main à Raphaël, Virgile étreignant Dante, Poussin, Corneille, André Chénier, Jean Goujon, Montaigne. Trois inscriptions grecques sur le socle d'Homère et sur les degrés.

Les bordures dessinées par Charles LAMEIRE (1832-) représentent des vases et des dauphins ; au centre un médaillon à fond rouge avec les têtes en camaïeu blanc de Pâris et d'Hélène. Dans les cartouches, les noms grecs de Pâris, Hector, Ménélas, Priam ; au bas, cornes d'abondances et amours. Au centre, en tons d'onyx, la flotte d'Ulysse ; aux coins, couronnes de lauriers, casques ; au bas, lyre d'or et trépied.

Commandée par le marquis de Chennevières, le 6 avril 1876 pour le maréchal de Mac-Mahon, elle fut par la suite destinée au Palais de Versailles où elle fut exposée quelque temps puis affectée à la Faculté des Lettres par arrêté du 25 février 1892 où elle devait orner la Salle du Doctorat ; elle a été installée dans la Salle des Actes, mais trop grande, elle a dû être repliée à angle droit contre le plafond ; on manque de recul pour la voir et les personnages semblent toucher le sol. Cette tapisserie fut estimée 70.000 francs en 1912.

A gauche de la porte d'entrée, buste de *Joseph-Victor Le Clerc* (1789-1865), professeur d'Éloquence latine, doyen (1832-1865) (cf. p. 131) terre cuite par Eugène GUILLAUME (1821-1905) ; puis *Pierre Paul Royer-Collard* (1763-1845) ; marbre par Charles SOULACROIX (1825-19..), n° 2338, Salon de 1849.

Royer-Collard fut professeur d'Histoire de la Philosophie. Doyen (1810-1815). Président de la Commission d'Instruction publique, vice-président, puis président de la Chambre. Buste donné à la Faculté des Lettres par le ministre de l'Intérieur Dufaure, qui l'acheta 2.000 francs à l'artiste pour l'offrir à la Faculté des Lettres. Il en existe une réplique à l'Institut.

Sur le panneau gauche, entre les deux fenêtres, portrait ovale non signé du philosophe *Émile Saisset* (1814-1863), professeur d'Histoire de la Philosophie de 1856 à sa mort.

Au fond, à gauche de la tapisserie, *Auguste Himly* (1823-1906), professeur de Géographie, doyen (1881-1898), par Just BECQUET (1829-1907), n° 3138 du Salon de 1898, a figuré à l'Exposition de 1900 sous le n° 38.

Au fond, à droite de la tapisserie, buste daté 1897 de *Henri-Alexandre Wallon* (1812-1904), par le comte Clément d'ASTANIÈRES (1841-) :

Wallon, chargé de cours (1848), puis professeur d'histoire moderne (1849), doyen (1876-1881), député à l'Assemblée législative (1849), puis à l'Assem-

blée nationale (1871), sénateur inamovible (1875), ministre de l'Instruction publique (mars-1875-mars 1876), membre (1850), puis secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1874). Ses titres sont gravés de chaque côté du buste.

Au-dessus portrait de *Alexandre Beljame* (1842-1906), professeur de Langue et de Littérature anglaises, buste en robe de professeur par Eugène FAVIER, signé en haut, à droite, daté 1892. (Cf. p. 123.)

A droite de la porte d'entrée, buste marbre *Pierre de Laromiguière* (1756-1837), professeur de Philosophie (1809), par Carle ELSHOECHT (1817-1856), daté mai 1839, n° 1705 du Salon de 1840, exécuté pour la Faculté des Lettres ; puis *Henri Patin* (1793-1876), professeur de Poésie latine, doyen de la Faculté des Lettres (1865-1876), secrétaire perpétuel de l'Académie française, 28 juin 1871, par Henri CHAPU (1833-1891) sans date. Don de Mme Patin.

Doyens de la Faculté des Lettres

En attendant que la série des portraits des doyens de la Faculté des Lettres ait pu être établie comme à la Faculté des Sciences, en voici la liste (1) : Emmanuel de Pastoret (1756-1840), professeur de Philosophie et Opinions des philosophes, doyen mai-décembre 1809, sénateur (1809) ; Royer-Collard (1763-1845) ; doyen (1810-1815) (cf. son buste, p. 118) ; Jean-Denis Barbié du Bocage (1760-1825), professeur d'Histoire et de Géographie moderne (1809), puis de Géographie (1810), doyen (1815-1825) ; Nicolas-Éloi Lemaire (1767-1823), professeur de Poésie latine (1810), doyen (1826-1832). (Cf. p. 117). Joseph-Victor Le Clerc (1789-1865), professeur d'Éloquence latine, doyen (1832-1865) (cf. buste p. 118 et aussi p. 131). Henri Patin (1793-1876), professeur de Poésie latine, doyen (1865-1876, cf. plus haut p.) ; Henri-Alexandre Wallon (1812-1904), professeur d'Histoire moderne, doyen (1876-1881, cf. p. 118) ; Auguste Himly (1823-1906), professeur de Géographie, doyen (1881-1898, cf. p. 118) ; Alfred Croiset (1845-1923), professeur d'Eloquence grecque (1885), doyen (1898-1923) ; Ferdinand Brunot (1860-), professeur d'Histoire de la Langue française, doyen 1923.

L'Assemblée de la Faculté et le doyen

C'est dans la Salle des Actes que se réunit l'Assemblée de la Faculté comprenant tous les professeurs, titulaires, chargés de cours, maîtres de conférences, pour choisir au scrutin secret le professeur titulaire avec chaire, qu'elle présente au ministre comme doyen. Celui-ci est nommé ensuite pour trois ans par le ministre qui peut, par arrêté motivé, le suspendre ou le relever de ses fonctions ; jus-

(1) Cf. *Le livret de la Faculté des Lettres de Paris, 1809-1891*, par Auguste HIMLY, 2^e éd., la première s'arrête à 1883 ; 1891, 43 p. Delalain.

qu'en 1885 le ministre le désignait sans présentation. Représentant du ministre de l'Instruction publique, le doyen s'occupe de l'administration intérieure et de la police de la Faculté, nomme les appariteurs; représentant de la Faculté, il administre ses biens, engage et ordonnance les dépenses, vise après examen les manuscrits de thèses et les transmet au recteur qui en autorise l'impression. Près de lui siège un assesseur, nommé dans les mêmes conditions pour trois ans, qui est son coadjuteur et peut le suppléer en cas d'absence ou d'empêchement temporaire.

La même Assemblée doit élire aussi pour trois ans ses deux délégués au Conseil de l'Université; elle règle le programme des cours et conférences.

Chaque Faculté possède un nombre de chaires permanentes correspondant à des enseignements tenus pour fondamentaux; ce nombre peut varier avec les circonstances. Chaque chaire est créée par décret et ne peut être supprimée ou transformée que par décret après avis du Conseil de la Faculté, du Conseil de l'Université et de la Section permanente du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Le Conseil de l'Université peut, avec ses ressources propres et après approbation du ministre, créer des enseignements nouveaux.

Professeurs titulaires

Pour être nommé professeur titulaire, il faut être docteur de l'ordre de la Faculté (l'agrégation qui est un titre et non un grade n'est pas nécessaire, cf. p. 191), avoir au moins 30 ans et justifier de deux ans d'enseignement pour établir la capacité professionnelle. Les professeurs et chargés de cours de la branche dont relève la chaire vacante (Histoire, Philosophie; ou aux Sciences, Sciences mathématiques, Sciences physiques, etc.), examinent les titres des postulants et présentent leurs candidats au Conseil de la Faculté, où siègent les seuls titulaires, qui à son tour écoute l'exposé de ses titres et lecture d'un rapport, puis désigne au scrutin secret deux candidats. Concurrément avec la Faculté, la Section permanente du Conseil supérieur de l'Instruction publique (1) présente deux candidats. En dernier ressort, le ministre choisit et nomme. Il est assez rare que le ministre, ne ratifiant pas les propositions de la Faculté, désigne un autre candidat que celui présenté en première ligne; mais il y a des exemples.

Le professeur est nommé par décret; il est inamovible et reste titulaire de sa chaire, sauf permutation, jusqu'à sa mort ou sa mise à la retraite fixée à 70 ans et pour les membres de l'Institut à 75 ans.

Si le titulaire est en congé pour mission temporaire, maladie, etc., il conserve son titre, mais son enseignement est assuré par un

(1) Cf. Composition du Conseil supérieur et de la Section permanente, loi du 27 février 1880.

professeur qui a le titre de « maître de conférences chargé du cours de... » et est choisi et nommé de la même façon que le titulaire. Il peut donc arriver qu'un chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris soit titulaire d'une chaire dans une Faculté de province où il est lui-même remplacé par un maître de conférences. Toutefois, si le chargé de cours est rétribué sur le budget propre de l'Université, il est nommé par le recteur, sur une liste de présentation établie par le Conseil de l'Université.

Les maîtres de conférences et chargés de cours ne sont pas automatiquement et nécessairement désignés à une chaire, lorsque, dans leur enseignement, une vacance vient à se produire. La présentation au choix du ministre de deux candidats selon les formes habituelles est obligatoire ; de plus la Faculté a toujours le droit de transformer une chaire. Aussi l'on a pu voir des chargés de cours, après plusieurs années d'enseignement, préférer retourner en province pour y être titularisés, plutôt que de demeurer sans chaire à Paris.

Les enseignements

Le nombre de chaires, six à l'origine, puis douze en 1875 (cf. p. 34) à la Faculté des Lettres est aujourd'hui de 47 ; il faut y joindre les 18 professeurs sans chaire (cf. plus bas) et les 18 maîtres de conférences et chargés de cours et les 7 lecteurs et lectrices. La différence entre « enseignement magistral » et « non magistral » s'atténue et s'efface peu à peu.

Professeurs sans chaire

Mais nombre de maîtres de conférences et chargés de cours attendaient pendant des années leur titularisation ; « la reconnaissance du mérite était trop souvent livrée à la merci des hasards de la vie et subordonnée à la disparition de collègues ». Le décret du 4 janvier 1921 institua des professeurs sans chaire, à la place des professeurs adjoints, établis par décret du 28 décembre 1885. Ils ont les mêmes prérogatives que les titulaires, sauf qu'ils ne peuvent pas voter pour les transformations et présentations aux chaires, ni être élus doyen ou assesseur.

Le temps est passé des cadres immuables et rigides. L'enseignement ne se limite plus depuis longtemps à l'étude des trois littératures dites classiques ; l'horizon s'est élargi ; au delà de Rome et d'Athènes on s'est aperçu que d'autres civilisations méritaient de retenir l'attention ; que l'art, la linguistique, l'archéologie, d'autres disciplines encore étaient devenues trop vastes et avaient besoin de se subdiviser.

A l'image de la vie, ces cours sont en perpétuelle évolution : ils se plient aux exigences actuelles, ils accueillent les idées les plus récentes, et leur liste n'est à vrai dire jamais arrêtée définitivement.

Hier c'était la Langue et la Littérature américaines, hier c'était la Papyrologie, cette science du papyrus si neuve et déjà si riche en fécondes découvertes, et demain ce sera quelque enseignement nouveau imposé par les circonstances... L'affiche des cours et conférences serrera un peu ses colonnes pour lui faire place et le recevoir dignement. Comme l'a dit le doyen Croiset (1) : « L'objet de la Faculté des Lettres est d'étudier la vie intellectuelle et morale de l'humanité dans les œuvres où cette vie se manifeste sous les formes les plus générales et les plus complètes. Son domaine propre, par conséquent, c'est la Littérature, au sens le plus large du mot ; l'Art, en tant qu'il exprime la vie idéale ; la Philosophie, qui est la synthèse des conceptions de la pensée ; l'Histoire qui est le tableau de la vie sociale ; la Géographie qui en décrit le théâtre. »

Publications de la Faculté des Lettres

La Faculté des Lettres a publié, de 1895 à 1915, sous le titre *Bibliothèque de la Faculté des Lettres*, une série de trente-deux volumes d'inégale grosseur contenant des Mémoires, travaux érudits ou critiques de textes dus à des professeurs et anciens professeurs ou à des étudiants ; elle en a commencé en 1923 une « nouvelle série » qui compte aujourd'hui cinq volumes.

L'escalier C qui débouche devant le vestibule du secrétariat de la Faculté des Lettres conduit aux différentes salles de conférences des Lettres et aux « Instituts » groupant sous une même dénomination des enseignements semblables. Ceux-ci sont répartis sur trois étages, moitié à gauche dans le corps de bâtiments qui s'étendent entre la cour d'honneur et la rue de la Sorbonne, moitié à droite au-dessus des bureaux du secrétariat.

Au 1^{er} étage à gauche, **Salle Pierre Aubry**, où l'on a installé dans deux armoires vitrées la collection d'ouvrages musicaux de Pierre Aubry (1817-1910), qui fut l'un des fondateurs de l'Histoire musicale du Moyen âge français, et mourut des suites d'un accident d'escrime.

Mme Vve Pierre Aubry ne voulant pas que son importante bibliothèque musicale fût dispersée, l'offrit à la Faculté des Lettres qui l'accepta dans sa séance du Conseil (4 février 1911), en même temps qu'un capital dont les revenus sont destinés à des travaux relatifs aux études musicologiques.

Un médaillon en marbre de *Pierre Aubry*, par Denys PUECH (1854-), est enchâssé au-dessus de l'armoire de gauche.

(1) Article consacré à la Faculté des Lettres dans le volume collectif, *La Vie universitaire à Paris* et publié en 1918 sous les auspices du Conseil de l'Université, p. 42.

Au second étage à gauche, dans un renfoncement qui l'isole des bruits du couloir, un vestibule dans lequel s'ouvrent la **Bibliothèque Albert Dumont** et la Salle de la Fondation Jules Ferry.

Sur le panneau de gauche de ce vestibule, médaillon en bronze d'*Alexandre Beljame*, par Henri-Émile ALLOUARD (1844-) daté 1906.

Alexandre Beljame, 1842-1906, qui inaugura (1) et organisa comme chargé de cours (1881, puis comme titulaire (1901) le premier enseignement spécialement consacré à l'anglais en Sorbonne, légua à la bibliothèque de l'Université ses collections de livres (notamment sur Shakespeare en France).

À côté, la double porte vitrée donne dans la Bibliothèque Albert Dumont. Au-dessus est placé sur un socle en saillie le buste en marbre d'*Albert Dumont*, par Jules CHAPLAIN (1839-1909), inauguré en novembre 1891 avant la séance de rentrée de la Faculté des Lettres.

Albert Dumont (1842-1884), premier directeur de l'Ecole de Rome (1873-1875), puis directeur de l'Ecole d'Athènes (1875-1878), fondateur du *Bulletin de Correspondance hellénique* et de la collection intitulée *Bibliothèque des Ecoles d'Athènes et de Rome*, recteur de Grenoble puis de Montpellier; il fut, comme directeur de l'Enseignement supérieur de 1879 à 1884, l'un de ceux qui négocièrent le plus utilement pour la construction de la nouvelle Sorbonne et préparèrent l'organisation des universités françaises.

Le nom d'Albert Dumont était déjà inscrit depuis novembre 1884 sur les salles Saint-Jacques de l'ancienne Sorbonne que le directeur de l'Enseignement supérieur, peu de semaines avant sa mort, avait fait aménager et où il avait installé une bibliothèque. Il était juste que l'image de celui qui avait été le fondateur lointain de la première bibliothèque de travail des étudiants en demeurât dès le seuil le protecteur et le gardien (2).

Salle de la Fondation Jules Ferry

Installée dans l'ancien cabinet du conservateur des Collections, située au 2^e étage sur le palier à droite de la Bibliothèque Albert Dumont, la Fondation Jules Ferry a été inaugurée, le 25 mars 1924, par le recteur Appell et Ferdinand Buisson. C'est une sorte de petit musée comprenant la table de travail, la bibliothèque et un certain nombre d'objets d'art de celui qui fut ministre de l'Instruction publique. Mme Vve Jules Ferry voulant après le décès de son neveu, le député Abel Ferry, mort pour la France en septembre 1918, éviter la dispersion de ces souvenirs, les légua à l'Université de Paris par testament du 5 avril 1919 avec un capital de 200.000 francs placés en rente sur l'État sur lequel est prélevée

(1) Cf. Emile LEGOUIS, *La carrière d'A. Beljame*, dans *Revue internationale de l'enseignement*, 1907, t. LIII, p. 122-139.

(2) Cf. Notice par Ernest LAVISSE dans *Etudes et étudiants*, 1890, p. 2-32.

annuellement une bourse d'études, dite Bourse Jules Ferry et attribuée à un jeune maître de l'Enseignement public (primaire, secondaire ou supérieur) ayant déjà trois ans de service effectif.

Jules Ferry (1832-1893) fut au Parlement l'organisateur de l'Université nouvelle et le rénovateur de l'enseignement. C'est de lui que sont ces phrases lapidaires que citait le vice-recteur Liard à la cérémonie du 20 décembre 1906 en l'honneur de son monument : « L'instruction nationale est pour la puissance publique un devoir de justice... » « Il faut donner à tous l'instruction qu'il est possible d'étendre sur tous et ne refuser à aucune partie des citoyens l'instruction plus élevée qu'il est impossible de faire partager à la masse entière des individus... » « C'est par la grande culture intellectuelle que les démocraties puissantes, celles qui visent à un long avenir, s'affirment et acquièrent leur place au soleil. » Il fut trois fois ministre de l'Instruction publique (septembre 1880-novembre 1881) puis, de janvier à août 1882 et de février 1883 à avril 1885. Il reste dans les annales de l'Université au moins comme le créateur du Musée pédagogique, le défenseur des lois sur l'Enseignement supérieur et le rénovateur des programmes des lycées par sa réforme de 1880.

Il se souvenait que c'était lui qui avait signé les plans de la nouvelle Sorbonne (cf. p. 70), il n'oubliait pas que maintes fois les étudiants du Quartier latin l'avaient acclamé. Cette salle de la Fondation Jules Ferry maintient vivante la renommée de son passé dans cette maison à la résurrection de laquelle il a tant contribué (1).

Sur une stèle de chêne le buste de *Jules Ferry*, par Eugène GUILLAUME (1822-1905) daté 1887, Salon de 1887, n° 4056 et Exposition de 1889, n° 1897. Une réplique en plâtre patiné de ce buste se trouve au Palais de Versailles (don de Mme Lefuel, 20 juin 1921).

Sur la bibliothèque, à chaque extrémité, une statuette bronze de HOUDON : *Voltaire* debout et *Jean-Jacques Rousseau*.

Buste de *Jules Favre*, par Ernest-Louis BARRIAS (1841-1905), bronze de Barbedienne daté 1862, n° 697.

Buste de *Gambetta*, par Jean-Alexandre-Joseph FALGUIÈRE (1831-1900), en porcelaine de Sèvres, n° 881.

Buste de *Bixio*, par Antoine-Adam SALOMON (1818-1881), bronze daté 1867, donné à Jules Ferry par Camille Deport dont la lettre est placée à l'intérieur du buste.

Buste de *Washington*, bronze des ateliers Barbedienne.

A gauche de la table, face à la porte, sur le meuble grillagé contenant les correspondances et les papiers de l'ancien ministre, trois médailles dans des écrins : celles de *Jules Ferry* et d'*Albert Dumont* par Jules-Clément CHAPLAIN (1839-1909), datées l'une 1893 et l'autre 1884, et celle de *Chevreul*, par ROTY (1846-1912), datée 1886.

Au mur portrait de *Jules Ferry* par Léon BONNAT (1884-1922), Salon de 1888, n° 302, et au-dessous, tel qu'il était placé dans le cabinet, celui de *Mme E. Jules Ferry*, par Ernest HÉBERT (1817-1908).

Sur le panneau en face, entre les deux fenêtres, *Paysage*, par

(1) Cf. Article anonyme, *Chez Jules Ferry*, dans la *Revue Illustrée*, vol. XV, n° 175 du 15 mars 1893, p. 233-238 avec vues du cabinet de J. Ferry.

Henri ROVEL, représentant l'ancienne maison de campagne de Jules Ferry à Foucharu, près Saint-Dié (Vosges) en 1878.

Salle des Arts et Bibliothèque Georges Duplessis

Le troisième étage est en partie réservé à l'Histoire de l'Art. On y trouve la Salle des Arts avec la Bibliothèque Georges Duplessis, léguée en 1900 par sa veuve et qui comprend environ trois mille volumes, catalogues de ventes d'amateurs ou d'artistes, les critiques des Salons, ouvrages d'esthétique et d'histoire de la Peinture, de la Gravure, des Arts Industriels, guides de Musées, etc. (1).

Georges Duplessis (1839-1899) qui fut membre de l'Institut et conservateur des Estampes à la Bibliothèque Nationale voua sa vie aux études d'art et principalement à l'histoire de la Gravure.

Ce n'est qu'en 1876 que l'Archéologie antique fut admise en Sorbonne et en 1893 que fut créé un cours d'Histoire d'Art moderne dédoublé en deux cours : Art moderne et Art du Moyen âge en 1906. Les premières collections de moulages, gravures, photographies et clichés pour projections furent constitués d'abord par une donation de 5.000 francs du comte de Chambrun. Aujourd'hui ces collections occupent, outre la salle réservée à l'Art antique, deux salles en contrebas, aménagées entre d'autres bâtiments, et qui sont simplement deux courettes intérieures d'aération que l'on a recouvertes de vitrages. Installation provisoire. Mais bientôt l'Institut d'Histoire de l'Art, à l'angle de la rue Michelet et de l'avenue de l'Observatoire, abritera richement toutes ces collections qui pourront dès lors grandir et se déployer à l'aise.

C'est dans cette Salle des Arts qu'a pris naissance, en janvier 1925, le « Groupe d'étudiants en histoire de l'Art » qui publie un *Bulletin*, organisé sous la direction de ses professeurs des excursions avec conférences en province et à l'étranger, et a suscité au congrès de Bruxelles (avril 1927) une Fédération internationale des Groupes d'Histoire de l'Art.

Salle Ernest Lavis

Au troisième étage, dans la Salle H, à gauche, se trouve la Bibliothèque d'Histoire constituée par la donation des livres de Jean-Gustave Flammermont (1842-1899), professeur d'Histoire à l'Université de Lille (1887), qui légua toute sa fortune à la Faculté des Lettres de Paris pour fonder une caisse de prêts d'honneur en faveur des étudiants d'Histoire moderne.

On a donné à cette salle le nom d'Ernest Lavis (1842-1922), qui devait bien être inscrit au fronton d'une salle d'Histoire.

(1) Cf. *Catalogue des livres de Georges Duplessis*, par Henry LEMONNIER, 1907, 57 p., Macon ; et Henri BOUCHOT, *M. Georges Duplessis* (notice), 45 p.

Suppléant de Fustel de Coulanges dans la chaire d'Histoire du Moyen âge (1880-1883), professeur adjoint et directeur d'études d'histoire (1883), puis titulaire de la chaire d'Histoire moderne (1^{er} mars 1888). C'est lui qui a organisé l'enseignement de l'Histoire en Sorbonne. Ses allocutions aux séances de rentrée de la Faculté restent de véritables discours de Méthode. Il ne quitta la Sorbonne qu'en 1904 pour prendre, jusqu'en décembre 1919, la direction de l'Ecole normale au moment de sa fusion avec l'Université de Paris (cf. p. 91-92). Promoteur avec Albert Dumont et Liard de la réforme de l'enseignement supérieur qu'il a traitée dans *Questions d'enseignement national* (1885), *Etudes et étudiants* (1889), il a su renouveler la Faculté des Lettres et grouper autour des chaires les premiers étudiants ; pour eux il inaugura les conférences fermées à côté des cours publics, il prépara des disciples et les initia aux méthodes scientifiques. Pour eux il dirigea l'*Histoire générale de l'Europe du V^e siècle à nos jours* avec Alfred Rambaud et sa grande *Histoire de France* où il « grava » le portrait de Louis XIV. Le nom de celui qui fut, pendant près de vingt-cinq ans, un historien de vocation et surtout un grand professeur de Sorbonne, devait demeurer dans la maison à la prospérité de laquelle il avait si ardemment travaillé.

En descendant des Salles de Conférences de la Faculté des Lettres on rencontre, avant de franchir la porte qui donne dans la galerie Sorbon, à droite, un couloir qui longe la cour d'honneur et aboutit au porche ouvrant sur la rue de la Sorbonne. C'est la **galerie Rollin** où se trouve, sur la droite et presque à son extrémité la **Salle des conférences de grec**.

La Salle des conférences de grec a, depuis octobre 1907, accueilli la Bibliothèque de l'Association pour l'encouragement des Etudes grecques en France, jusqu'alors installée rue de l'Abbaye, n° 12.

Fondée en 1867, par quelques hellénistes, à une époque où l'enseignement du grec était menacé, cette association groupe plusieurs centaines de savants, encourage la publication de livres utiles pour le développement des études grecques, et récompense les travaux les meilleurs dans cette branche. Elle publie, depuis 1888, la *Revue des Etudes grecques*.

La salle, où sont installées ses collections de livres dans deux grandes bibliothèques vitrées, est ornée au-dessus de la chaire du professeur de six masques antiques (trois tragiques et trois comiques), exécutés par Aimé-Jules DALOU (1838-1902) à l'occasion d'une représentation donnée à l'opéra, ainsi que le rappelle l'inscription peinte au-dessous :

REPRÉSENTATION DONNÉE A L'OPÉRA LE 28 JANVIER 1866. ESCHYLE
AGAMEMNON. PLAUTE. LES CAPTIFS. MASQUES EXÉCUTÉS PAR
MM. HALLÉ D'APRÈS LES MAQUETTES DU SCULPTEUR DALOU.

De la galerie Rollin on rejoint facilement la cour d'honneur en gagnant le porche voisin qui ouvre sur la rue de la Sorbonne.

COUR D'HONNEUR

La cour intérieure aux pavés égaux et jointoyés de granit, a conservé ses dimensions du temps de Richelieu et les bâtiments de la Faculté des Lettres qui la bordent s'élèvent à peu près sur l'emplacement de l'édifice ancien : elle est de proportions harmonieuses : 45 mètres de long, du péristyle jusqu'aux marches du parvis, sur 28 mètres de large. (Cf. vue de la cour pl. XVII, p. 193.)

Au-dessus de la galerie couverte, une inscription latine, moderne (la seule qui ne soit pas en français dans toute la Sorbonne) rappelle la fondation du premier Collège de Théologie en 1253 par Robert de Sorbon :

ANNO MCCLIII REGNANTE LUDOVICO IX^O COLLEGIUM SORBONICUM AD
USUM PAUPERUM MAGISTRORUM IN FACULTATE THEOLOGICA STUDENTIUM
AEDIFICAVIT ET CONSTITUIT MAGISTER ROBERTUS DICTUS DE SORBONA.

Au-dessus de la porte, qui est dans l'angle de la cour, — à droite quand, tournant le dos à l'Eglise, on lit cette inscription latine, — se trouve enchâssée dans la muraille, à mi-hauteur du premier étage, une grille en fer forgé. Elle provient de la vieille Sorbonne de Richelieu et se trouvait, au dire de l'architecte Cabanié, à peu près en cet endroit.

Le parvis de l'église, vu de la Galerie Sorbon, quelle majestueuse perspective pour servir de décor à une pièce antique ! Mounet-Sully en rêva longtemps, et c'est avec enthousiasme qu'il joua, le dimanche 11 juillet 1915, à la 26^e matinée de l'œuvre de l'Aide fraternelle aux artistes, *Œdipe Roi*, de Sophocle, dans la traduction de Jules Lacroix, avec musique de scène de Membrée. La troupe de la Comédie-Française se composait de Albert Lambert fils, Paul Mounet, Leitner, Delaunay, Fenoux ; et de Mlles Delvair, Maille et Guintini. Une figuration de 300 personnes dirigée par Albert Carré, un orchestre de 70 musiciens, des danses exécutées par le corps de ballet de l'Opéra et réglées par Staats, complétaient ce spectacle unique et sans lendemain. Les chaises avaient été installées dans la cour ; le vice-recteur Liard et sa famille, comme dans une loge d'honneur, s'étaient mis aux fenêtres de la Salle de Lecture des Professeurs, et Mounet-Sully déclarait joyeusement qu'il avait enfin « réalisé un rêve de vingt années, que les circonstances ne lui avaient pas encore permis de vivre » (1).

Sur le mur de droite, qui longe la Galerie Rollin couloir intérieur

(1) Lettre au journal *le Temps*, daté du 11 juillet 1915, p. 3.

allant du porche d'entrée au Secrétariat des Lettres, on voit au-dessus des portes qui demeurent fermées, deux médaillons évoquant les traits de deux savants, le mathématicien Charles Hermite et le chimiste L. J. Thenard. Le premier celui de *Charles Hermite* (1822-1901), par Jules-Clément CHAPLAIN (1839-1909), a été inauguré en juin 1906.

Hermite avait dix-huit ans, lorsque son professeur de Mathématiques au Lycée Louis le Grand déclara, en devinant son génie mathématique : « Ce sera un petit Lagrange, » bien que ses succès scolaires fussent extrêmement modestes. C'est de l'Ecole Polytechnique, où il est élève de première année, en 1843, qu'il adresse au savant Jacobi un travail sur la division des transcendentes abéliennes qui allait donner un grand essor à l'art analytique.

Déjà reconnu pour un des maîtres de la Science française, il lui manque des grades : à 24 ans, en 1847, il passe son baccalauréat; en mai 1848 sa licence ès sciences physiques et est nommé, en juillet de la même année, examinateur d'admission puis répétiteur d'analyse à Polytechnique. Chargé de cours au Collège de France (1848-1849), puis maître de conférences à l'Ecole Normale (1862-1869), il multiplie ses travaux sur les fonctions doublement périodiques et les fonctions elliptiques et est enfin nommé suppléant, puis professeur de la chaire d'algèbre supérieure (mai 1870) qu'il occupa jusqu'à sa retraite en juin 1897. Pendant près de trente ans sa chaire fut « un des foyers les plus actifs du travail mathématique » (1), ses cours publiés étaient étudiés dans toutes les Universités du monde. Il fut vraiment, comme l'a nommé Emile Borel, « un grand prêtre de la divinité du Nombre qui en dévoilait les mystères redoutables et sacrés ».

C'est lui que l'Université de Paris choisit pour prendre la parole à la cérémonie d'inauguration de la nouvelle Sorbonne (5 août 1889) et exposer, devant le président de la République et les ministres, l'histoire de l'enseignement mathématique en Sorbonne depuis 1809. Lui-même avait montré l'exemple, ayant été professeur d'algèbre transcendante pendant cinquante années.

Le second médaillon, celui de *L. J. Thenard*, par E. JOLLIOT, daté 1877, d'après le médaillon en bronze de David d'Angers (2) (1837), qui se trouve au Musée du Louvre, Groupe P., n° 636.

Voici le texte gravé sur la plaque non remise en place en 1900 :
NÉ EN 1777, DÉCÉDÉ EN 1857, MEMBRE DE L'INSTITUT, DOYEN DE LA FACULTÉ DES SCIENCES, CHANCELIER DE L'UNIVERSITÉ. MONUMENT ÉRIGÉ A SA MÉMOIRE EN 1877, M.-W.-H. WADDINGTON ÉTANT MINISTRE (3).

Jacques Thenard (1777-1857), qui fut professeur de chimie à la Sorbonne de 1809 à 1841 et enseigna également au Collège de France et à l'Ecole Polytechnique, était venu de son village à Paris, à l'âge de 17 ans; il suivait les cours gratuits des chimistes Fourcroy et Vauquelin, et, faute d'argent pour vivre, s'engagea chez ce dernier comme garçon de laboratoire avec mission de « surveiller le pot au feu ». En 1810 il était membre de l'Aca-

(1) *Notice historique sur Charles Hermite*, par Gaston DARBOUX, *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1906, t. XLIX, p. v.

(2) Reproduit dans le *Magasin Pittoresque*, t. XXIX, p. 144.

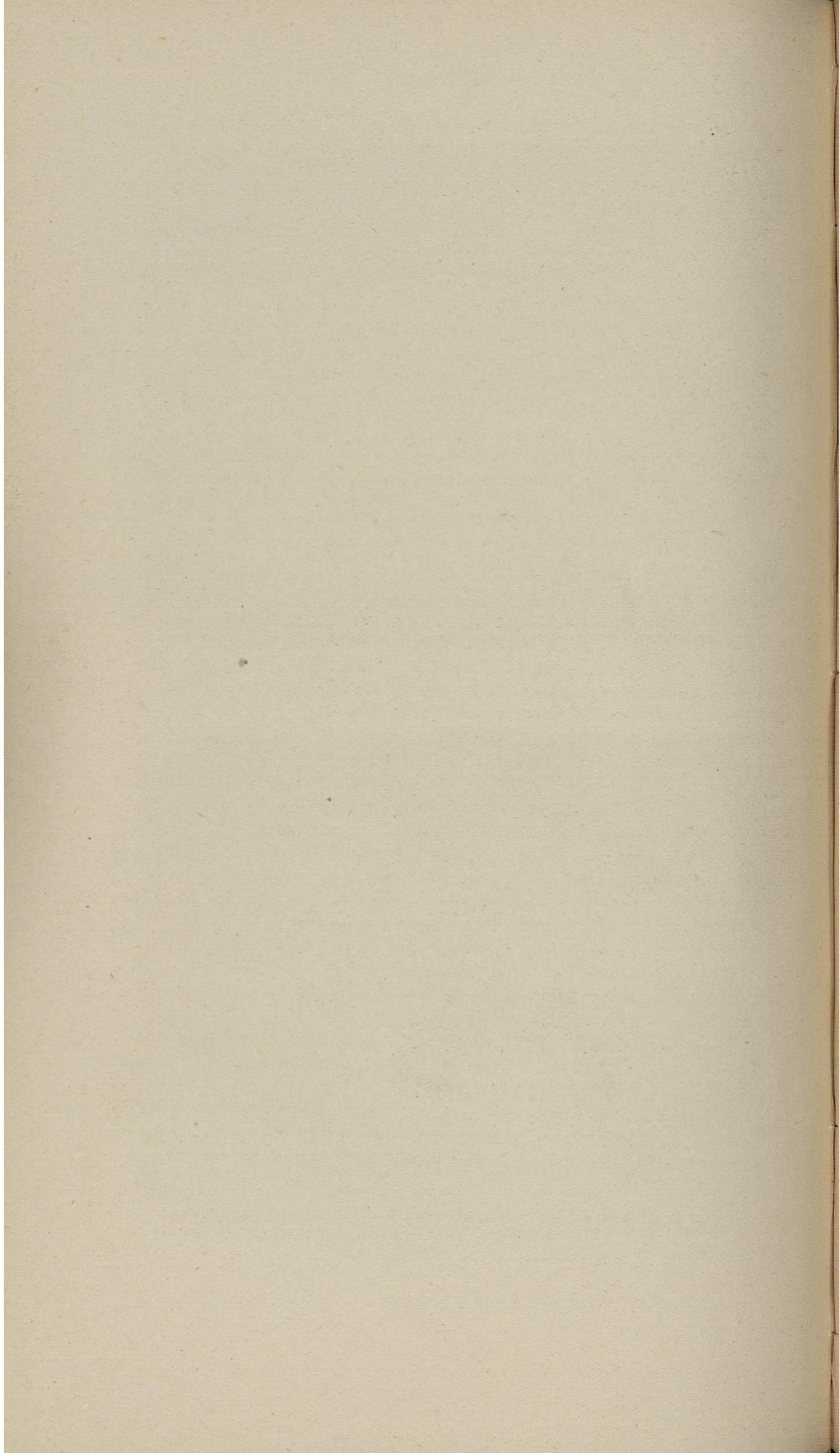
(3) Voir le procès-verbal d'inauguration dans A. MOURIER. *Notes et Souvenirs d'un Universitaire*, Orléans, 1889, p. 508-509, G. Jacob. — Thenard s'écrit sans accent sur e.



L'HISTOIRE par ERNEST LAURENT
Panneau fixé en 1915 dans la Salle des Autorités.
(Cf. page 114.)



LA ZOOLOGIE par Mademoiselle HÉLÈNE DUFAU
Panneau de la Salle des Autorités. (Salon de 1908).
(Cf. page 114.)



démie des Sciences, en 1813 paraissait la première édition de son *Traité élémentaire de Chimie théorique et pratique*, dont l'influence fut telle pendant vingt-cinq ans que Flourens a pu dire : « Presque toute l'Europe a appris de M. Thenard la Chimie » (cf. aussi p. 45-46 le récit de la visite que lui rendit Berzélius en 1818).

Parmi ses grandes découvertes il faut citer le bleu qui porte son nom, l'eau oxygénée, l'épuration des huiles d'éclairage, la céruse. Nommé baron (1825) il fut député (1827-1830), pair de France (1882), chancelier de l'Université et fonda en 1857 la Société des Amis des Sciences.

En continuant vers l'église on rencontre la triple voûte qui sert d'entrée à la Faculté des Lettres et donne rue de la Sorbonne. Audessus de la voûte une plaque, apposée en juillet 1901, donne la date d'achèvement des travaux de la nouvelle Sorbonne.

L'AN MDCCCCI, M. LOUBET ÉTANT PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ; M. LEYGUES, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; GRÉARD, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ ; DE SELVES, PRÉFET DE LA SEINE ; DAUSSET, PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL, LES TRAVAUX DE LA NOUVELLE SORBONNE ONT ÉTÉ TERMINÉS.

H. P. NÉNOT, ARCHITECTE.

Sur le pavé un double pointillé blanc marque, depuis février 1902, l'emplacement de la chapelle de Robert de Sorbon, édifiée en 1326 (1) et dont les substructions ont été retrouvées en 1897, pendant les fouilles effectuées pour la reconstruction : le dessin de la nef, avec les chapelles voûtées du fond, et les chapelles latérales édifiées en 1604, a été ainsi reconstitué sur le sol, à l'aide des pièces d'archives, afin que l'image de l'église primitive, centre de la Sorbonne d'autrefois, demeurât constamment présente, comme un souvenir et comme un hommage dans la Sorbonne d'aujourd'hui.

Six marches séparent la cour, où peuvent pénétrer les voitures, du parvis allongé comme un tapis devant les marches de la chapelle. Deux statues assises, en pierre d'Enville, les encadrent ; et rêveuses symbolisant au XIX^e siècle, l'une les Sciences l'autre les Lettres, sont les gardiennes sublimes et les guides de la jeunesse qui vient ici s'instruire : C'est à gauche, près de la porte d'entrée, Pasteur (1822-1895), par Dominique-Jean-Baptiste HUGUES (1849-) ; Pasteur observant un ballon de laboratoire qu'il tient dans sa main et concevant les grandes lignes de quelque découverte ; à droite, près des baies vitrées Victor Hugo (1802-1885), par Laurent-Honoré MARQUESTE (1850-1920), Hugo la tête appuyée légèrement sur la main, dans une attitude méditative, esquissant le plan d'un de ses vastes poèmes. Elles sont le pendant des deux statues d'Homère et d'Archimède placées dans le vestibule.

Les bâtiments se prolongent jusqu'à l'église ; à droite se trouve l'École des Chartes qui a quitté le Palais des Archives, l'ancien hôtel de Soubise, où elle siégeait depuis 1847 pour s'installer, en

(1) Cf. dans le *Bulletin de la Commission du Vieux Paris*, plan annexe du n° 5, daté 7 juillet 1898, le Plan des fondations de la Chapelle de Robert de Sorbon, 1326..., dressé par Nénot, 10 mai 1898.

octobre 1897, dans les locaux d'abord destinés à la Faculté de Théologie catholique : mais celle-ci fut supprimée en 1885. L'entrée est située rue de la Sorbonne, n° 19, à gauche de l'église. Sur la façade de l'église, à gauche du portail, on voit une porte (fermée) qui conduit par un escalier de quelques marches à l'ancienne sacristie, sur le côté gauche du chœur. C'est à l'intérieur, au-dessus de cette porte, que l'on a scellé dans le mur, l'une en face de l'autre, les deux plaques de marbre rouge de l'ancienne Faculté de Théologie. Elles portent ces mots : AMPHITHÉÂTRE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE ET SECRÉTARIAT DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE.

Du même côté, à quelques pas, dans l'angle que forme l'église avec les bâtiments de la Sorbonne, une entrée, réservée aux professeurs, mène à la Salle de Doctorat, construite en sous-sol et dont les cinq hautes fenêtres se succèdent jusqu'à la balustrade de pierre où s'appuie Victor Hugo.

Quand les conférences ont lieu le soir dans les amphithéâtres voisins, la cour peut être éclairée par une ou deux des quatre lanternes de bronze élégamment accrochées aux deux façades.

Si des marches du parvis tournant le dos à la chapelle on regarde la façade qui abrite sous sa galerie les deux peintures de la Foire du Lendit, on admire l'ordonnance simple et majestueuse du décor. Deux rangées de sept fenêtres, la première au-dessus de la galerie éclairant la salle de travail des professeurs au-dessus la bibliothèque ; et enfin adossé au toit, comme un immense tableau, d'un blanc de vieil ivoire qui s'encadre au gris bleuté des ardoises, le cadran solaire, dessiné en 1767 par le savant Jean Picard (1620-1682) de l'Académie des Sciences et restauré en 1876 par l'architecte Louis-Ernest Lheureux (1827-) qui présenta en 1883 un projet de reconstruction de la Sorbonne. On a reconstitué en sculptures de bronze doré les peintures des figures allégoriques abimées et rongées par les intempéries et rien n'a subsisté en Sorbonne de l'ancien cadran solaire, qui est exposé depuis 1900 dans la cour de l'observatoire de Nice (annexe de la Faculté des Sciences), à 40 mètres du côté gauche, avec cette inscription : « Don de la Ville de Paris. »

Le char doré du soleil poursuit à travers le temps sa course que rien n'arrête, tandis que dans le cintre s'éternise en lettres dorées une phrase de l'Écriture (Job, VIII, 9) SICUT UMBRA DIES NOSTRI. Nos jours sur la terre sont comme une ombre.

Le long bâtiment qui fait face à la porte d'entrée de la rue de la Sorbonne est composé de deux corps semblables séparés par un pavillon légèrement en saillie avec trois arcades d'ouverture flanquées de portes à gauche et à droite. Au-dessus de chacune d'elles un médaillon : Victor Cousin (1792-1867) (cf. p. 78), par Albert-Ernest CARRIER-BELLEUSE (1824-1887), inauguré le 26 novembre 1873 (1). Les deux plaques de marbre rouge fixées autrefois à droite et à gauche de

(1) Voir le procès-verbal d'inauguration dans A. MOURIER, *Notes et souvenirs d'un universitaire*, Orléans, 1889, p. 508-509, G. Jacob.

la porte d'entrée de la Bibliothèque Victor Cousin, dans l'ancienne cour, n'ont pas été replacées en 1900 (cf. p. 145). En voici le texte :

NÉ A PARIS, LE 28 NOVEMBRE 1792. DÉCÉDÉ A CANNES, LE 14 JANVIER 1867. PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

JE LÈGUE A L'UNIVERSITÉ, A LAQUELLE JE DOIS LE PEU QUE JE SUIS, LE MEILLEUR DE MA TRÈS HUMBLE FORTUNE, A SAVOIR : MA BIBLIOTHÈQUE, MES COLLECTIONS D'ART, D'AUTOGRAPHES ET DE GRAVURES HISTORIQUES
(CODICILLE DU TESTAMENT DU 15 OCTOBRE)

MONUMENT ÉLEVÉ LE 26 FÉVRIER 1873. M. JULES SIMON, MINISTRE DE L'INSTRUCTIONS PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS ».

Au-dessus de l'autre porte *Joseph-Victor Le Clerc* (1789-1865) par Jules-Louis MABILLE (1843-1897) daté au-dessous 1876. Voici le texte gravé sur la plaque non remise en place en 1900.

NÉ EN 1789, DÉCÉDÉ EN 1865, MEMBRE DE L'INSTITUT, DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES. A DONNÉ SA BIBLIOTHÈQUE A L'UNIVERSITÉ. MONUMENT ÉRIGÉ A SA MÉMOIRE EN 1876, M. HENRI WALLON ÉTANT MINISTRE

Joseph Victor Le Clerc, professeur d'éloquence latine à la Faculté des Lettres de 1824 à 1865 et doyen de 1832 à 1865. Deux fois de suite, en 1806 et 1807, il avait obtenu le prix d'honneur au Concours général, ce qui lui valut, par décret inséré au *Moniteur*, une place gratuite à son choix dans une école du gouvernement. Succédant à Villemain comme professeur de Rhétorique au Lycée Charlemagne en 1815, il avait eu comme élève Jules Michelet. Il connut chez Mme de Rémusat le vieil abbé Morellet, l'un des derniers survivants de l'ancienne Sorbonne au temps de Turgot et de Loménie de Brienne, et fut chargé en 1821 d'éditer et annoter les célèbres *Mémoires*. C'est peut-être là qu'il apprit à aimer la Faculté des Lettres dont il demeura le doyen pendant trente-trois ans. Ses éditions de Montaigne et de Cicéron restent encore des modèles. Membre de l'Académie des Inscriptions (1834), il fut chargé en 1838 de continuer la grande *Histoire littéraire de la France* commencée par les Bénédictins un siècle auparavant (1733) et qui n'avancait que fort lentement. Il s'y dévoua, et dans sa mansarde de Sorbonne située sous les combles, parmi les livres qui débordaient de toutes parts, il fut, comme l'a dit E. Renan, « le dernier de ces maîtres séculiers qui revendiquèrent au XIII^e siècle la liberté de travailler aux choses de l'esprit hors du cloître et de l'école épiscopale », et dans des pages érudites fit revivre la vie et l'œuvre de Jean de Garlande, Guillaume de Saint-Amour, saint Thomas, Siger « tous ces maîtres de la rue du Fouarre qui firent alors de Paris, grâce à l'Université, la ville de la doctrine et la ville des livres où l'Europe accourait pour s'instruire ».

Sa belle bibliothèque est demeurée à la Sorbonne dont elle est une richesse. Son appartement sous les toits fut, en 1865, rattaché à la Bibliothèque de l'Université sous le titre de salle Victor Le Clerc et jusqu'en 1898 des centaines d'étudiants sont venus y travailler sous le regard de marbre de ce bénédictin laïque.

(1) Dans *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 180.

AMPHITHÉÂTRES DE LA FACULTÉ DES LETTRES BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

La longue façade opposée à la voûte d'entrée de la rue de la Sorbonne se développe sur 62 mètres. A gauche, les cinq fenêtres de l'amphithéâtre Descartes; à droite, la salle Louis Liard, salle de doctorat. Au premier étage, sur toute la longueur, les quinze hautes fenêtres où prend jour l'immense salle de lecture de la bibliothèque; au second, à droite, les appartements du conservateur de la bibliothèque; à gauche la bibliothèque Victor Cousin.

Vestibule des Amphithéâtres des Lettres

Comme l'indique l'inscription au-dessus de l'arcade centrale « BIBLIOTHÈQUE. FACULTÉ DES LETTRES. AMPHITHÉÂTRES », on arrive dans un vestibule où côte à côte voisinent et se donnent rendez-vous les grands amphithéâtres des Lettres, comme la place d'une ville est le point de jonction de ses avenues. Au milieu, derrière une porte vitrée qui l'isole des bruits, un large escalier de pierre monte à la Bibliothèque de l'Université. Fixées aux piliers des arcades, quatre plaques de marbre rouge portent les noms gravés des 329 étudiants de Lettres morts au champ d'honneur pendant la guerre 1914-1918 et la liste, hélas, est incomplète. Elles ont été apposées le 2 novembre 1922 par les soins de l'Association des anciens élèves de la Faculté des Lettres, en présence du président de la République A. Millerand, des ministres de l'Instruction publique et de la Guerre, du recteur Appell, du doyen Brunot et de nombreuses délégations. Devant, dans des corbeilles de marbre, des plantes vertes sans cesse renouvelées attestent l'immortel hommage du souvenir.

Dans ces amphithéâtres, inaugurés en octobre 1900, ont lieu soit des cours publics où l'on peut être admis sans carte d'étudiant, soit des cours fermés et réservés aux seuls étudiants régulièrement inscrits et porteurs de la carte d'immatriculation. (Voir les affiches, soit dans la Galerie des Lettres, soit dans le vestibule, les tableaux le long des piliers ou près des portes, soit enfin le *Livret de l'étudiant*.) Ces amphithéâtres sont ornés de peintures.

Amphithéâtre Descartes

A gauche l'AMPHITHÉÂTRE DESCARTES pouvant contenir 350 places disposées en gradins.

Au fond, derrière la chaire du professeur, peinture de Gabriel FERRIER (1847-1914), *Le Rêve du Poète*, Salon de 1899, n° 773 (sous le titre *Eveil du Poète*), daté et signé, à droite, près de la porte qui conduit au Cabinet du Professeur.

A gauche, dans l'ombre d'arbres épais, voici venir les Muses voilées de fines draperies : le poète, que le jeune dieu Amour vient de frôler de son souffle, s'éveille parmi les mousses au creux desquelles il dormait, comme dans un rêve ; une indicible harmonie flotte autour de lui et le feuillage s'émeut mystérieusement.

La Faculté des Lettres a tenu à donner le nom de Descartes (1596-1550) à l'un de ses amphithéâtres de cours, parce que le *Discours sur la Méthode, pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les Sciences* : 1637 est une date dans l'histoire des idées. Le vice-recteur Liard, qui écrivit un livre sur Descartes, avait choisi ce nom parmi ceux que l'on devait honorer en Sorbonne. N'a-t-il pas dit, dès ses premières pages : « Les doctrines générales de Descartes ont été au xvii^e siècle l'âme de toutes les sciences et elles sont restées en partie l'âme des sciences contemporaines. »

C'est dans la Salle des Actes de l'ancienne Sorbonne, située à peu près à cet endroit, que la Faculté de Théologie assemblée examina, en 1640 et 1641, à plusieurs reprises, les *Méditations sur la Philosophie première...* dont Descartes lui avait par avance soumis le manuscrit pour avoir son approbation, qui lui fut d'ailleurs refusée, et qu'en 1694 la même Faculté censura certaines propositions de la *Méthode* sur le doute philosophique comme étant en opposition avec la foi.

C'est dans cet amphithéâtre qu'eurent lieu, en novembre de 1901 à 1914, les séances solennelles de rentrée de la Faculté des Lettres dont la première s'était tenue le 8 novembre 1883 dans l'amphithéâtre Gerson puis, à partir de 1893, dans l'amphithéâtre provisoire établi pendant la construction des bâtiments. Le doyen présidait entouré des professeurs, évoquait les principaux événements de l'année écoulée, puis l'un des directeurs d'études de l'année nouvelle prenait la parole au nom de tous et exposait quelque problème pédagogique, donnait des conseils ou élaborait des préceptes de méthode historique ou de critique littéraire ou philosophique.

A côté de l'amphithéâtre Descartes, presque porte à porte, s'ouvre l'amphithéâtre Turgot.

Amphithéâtre Turgot

Ainsi nommé en souvenir de Turgot (1727-1781) qui, avant d'être en 1761 intendant de la Généralité de Limoges, puis ministre des finances sous Louis XVI, de juillet 1774 à mai 1776, avait été admis dans la Société de Sorbonne (octobre 1749) et en avait été nommé prieur à l'Assemblée du 31 décembre 1749. Il y eut comme condisciples et amis : J. B. Marie de Cicé, qui fut évêque de Troyes puis d'Auxerre ; Raymond de Boisgelin, futur archevêque d'Aix et député aux Etats Généraux ; Loménie de Brienne, ministre, cardinal et archevêque de

Sens et l'abbé Morellet (André), économiste et philosophe. Comme prier il prononça à l'ouverture des Sorboniques (3 juillet 1750) et à la clôture (11 décembre 1750) deux discours en latin (1) qui sont demeurés célèbres ; le premier sur les avantages que l'établissement du christianisme a procurés au genre humain, le second est un tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain où l'on trouve des aperçus de cette envolée... « Ainsi le besoin perfectionne l'instrument ; ainsi les mathématiques s'appuient sur la Physique à qui elles prêtent leur flambeau ; ainsi, tout est lié ; ainsi, malgré la diversité de leur marche, toutes les sciences se rendent l'une à l'autre un secours mutuel ; ainsi, à force de tâtonner, de multiplier les systèmes, d'épuiser pour ainsi dire les erreurs, on arrive enfin à la connaissance d'un grand nombre de vérités. »

Comme prier, Turgot habita une année en Sorbonne, un appartement situé à l'endroit où se trouve aujourd'hui la salle Louis Liard ou du doctorat, et l'on eût plus intimement évoqué son souvenir, si l'on avait choisi l'amphithéâtre voisin (amphithéâtre Guizot) pour lui donner son nom.

Dans le fond au-dessus de la chaire du professeur, une toile en demi-cercle de Edouard TOUDOUZE (1848-1909) représentant un *cours de Théologie sur une place publique au Moyen âge*, signée à droite, Salon de 1902, n° 1587.

Deux figures symboliques de femmes en grisaille l'encadrent : au-dessous de la figure de droite on lit sur un cartouche ce mot : *Philosophie*, tandis que sous celle de gauche, qui présente une longue inscription avec ces noms : « THALÈS, PYTHAGORE, SOCRATE, PLATON, ARISTOTE, ZÉNON, EPICURE, CICÉRON, MARC-AURÈLE, SÉNÈQUE ABAILARD, SAINT THOMAS, BACON, MALEBRANCHE, DESCARTES, FÉNELON, BOSSUET, ROYER-COLLARD, V. COUSIN, A. COMTE », se lit le mot *Théologie*.

Par la porte voisine de l'amphithéâtre Turgot on pénètre dans un couloir légèrement incurvé conduisant à l'amphithéâtre Richelieu.

Amphithéâtre Richelieu

De forme semi-circulaire avec trois grandes tribunes, il peut contenir un millier d'auditeurs. Trois niches où se tiennent trois grandes statues : au centre *Richelieu*, par Henri-Emile ALLOUARD (1844-) ; et de chaque côté *Platon*, par le Comte Clément d'ASTANIÈRES (1841-) et *Virgile*, par Georges-Ernest SAULO (-).

Derrière la chaire, une composition de Pascal-Adolphe-Jean

(1) *Discours de Turgot et documents le concernant*, avec biographie et notes par Gustave SCHELLE, 1913, t. I, p. 20-35 et p. 154-156, Alcan. On possède de ces deux discours un premier texte en français, cf. *op. cit.*, p. 194-235.

DAGNAN-BOUVERET (1852-), *Apollon et les Muses au sommet du Parnasse*, signée à droite « P. A. J. Dagnan-B. ».

Six larges fauteuils de chêne s'alignent sur l'estrade où peuvent siéger les personnalités les jours de cérémonie.

C'est dans cet amphithéâtre — commun aux Facultés des Lettres et des Sciences et dépendant directement de l'Académie de Paris, — que se tiennent certaines cérémonies officielles d'une ampleur moindre que celles qui se déroulent dans l'immense hémicycle du grand amphithéâtre. On y a célébré en 1921 le centenaire de l'Ecole des Chartes (22 février) et le cinquantenaire de l'Ecole des Hautes Etudes (1^{er} décembre) qui, depuis de nombreuses années hôtes et associées de la Sorbonne, ont pris l'habitude de veiller à ses côtés. Les Congrès de Sociétés savantes s'y réunissent quand la session a lieu à Paris ; des conférences et des réceptions y sont organisées ; certains professeurs y font leurs cours publics, lorsque les amphithéâtres ordinaires sont trop étroits pour contenir leurs auditeurs.

Conférences de la Société des Amis de l'Université

C'est là également que, en général six fois par an, le soir, ont lieu sous les auspices de la Société des Amis de l'Université des conférences littéraires et scientifiques. L'Université de Paris aurait failli à sa mission qui est d'enseigner à tous si elle n'avait organisé ces conférences. Certes elle est surtout, comme le disait Ernest Lavisse dans l'appel qu'il jetait en 1900 (1) pour constituer la jeune Société, « une maison d'étudiants et un atelier scientifique... elle demeure en communication avec le grand public... elle offre à tout venant l'enseignement des Sciences et des Lettres, elle connaît les besoins de la société contemporaine, elle ne s'isole pas, elle ne s'enferme pas. Elle est, on peut le dire, dans la vie générale ». L'idée de conférences du soir, à vrai dire, n'était pas nouvelle, puisque de 1864 à 1869 il y avait eu les « Soirées littéraires et scientifiques de la Sorbonne » et le programme d'ensemble des cent cinquante-sept conférences données pendant ces six années réunit les noms les plus glorieux de notre enseignement : Wurtz, Boissier, Baudrillart, Le Verrier, Pasteur, Sainte-Claire-Deville, Georges Perrot, Milne-Edwards, Franck, Frédéric Passy, Bertrand, Claude Bernard, Legouvé, Paul Bert, Viollet-Le-Duc, Petit de Julleville, Marey ; et groupe les sujets d'actualité les plus divers : Générations dites spontanées, l'Aluminium, les Expositions industrielles, de la Production du mouvement chez les animaux, l'Agriculture et la Chimie, les Mines d'argent de la Nevada.

Cependant le Conseil de l'Université, dans sa séance du 25 avril 1898 proposait d'organiser des conférences de vulgarisation ; en juin 1898 le plan en était arrêté et la Société des Amis de l'Université qui

(1) *Société des amis de l'Université de Paris, Bulletin*, année 1900, p. 2. Le *Bulletin* paraît une fois par an depuis 1900. La Société avait été reconnue d'utilité publique le 21 juin 1899.

venait de se constituer, les prenait sous son patronage afin, dit le vice-récteur Gréard, que l'Université dépositaire des traditions généreuses de l'intelligence et de la conscience françaises demeurât « un grand foyer de travail, un laboratoire de la science sous ses diverses formes, l'instrument supérieur en un mot de tous les progrès de l'esprit humain ». Ernest Lavisse ouvrait les conférences le 14 janvier 1899 ; depuis, même pendant la guerre, elles n'ont cessé d'attirer un public fidèle et nombreux. On y a entendu : MM. Moissan parler du diamant ; Alfred Croiset, de l'art pour l'art ; Emile Faguet, de la Poésie contemporaine ; Duclaux, de la police de l'organisme vivant ; Brouardel, de la Tuberculose ; Lippmann, de la Photographie en couleurs ; d'Arsonval, des effets physiologiques de l'électricité ; Collignon, de la Sculpture grecque au musée de Delphes ; Dastre, de la Grandeur et décadence de quelques organes ; Frédéric Passy, de l'Arbitrage ; J. Perrin, des Hypothèses moléculaires ; Le Dantec, de l'Hérédité ; le Prince Albert de Monaco, des progrès de l'Océanographie ; Daniel Berthelot, de Transport et distribution de la force par l'électricité ; P. Curie, du Radium ; Romain Rolland, de Michel Ange ; Jean-selme, de la Lèpre dans l'Histoire ; Matruchot, des fouilles d'Alésia...

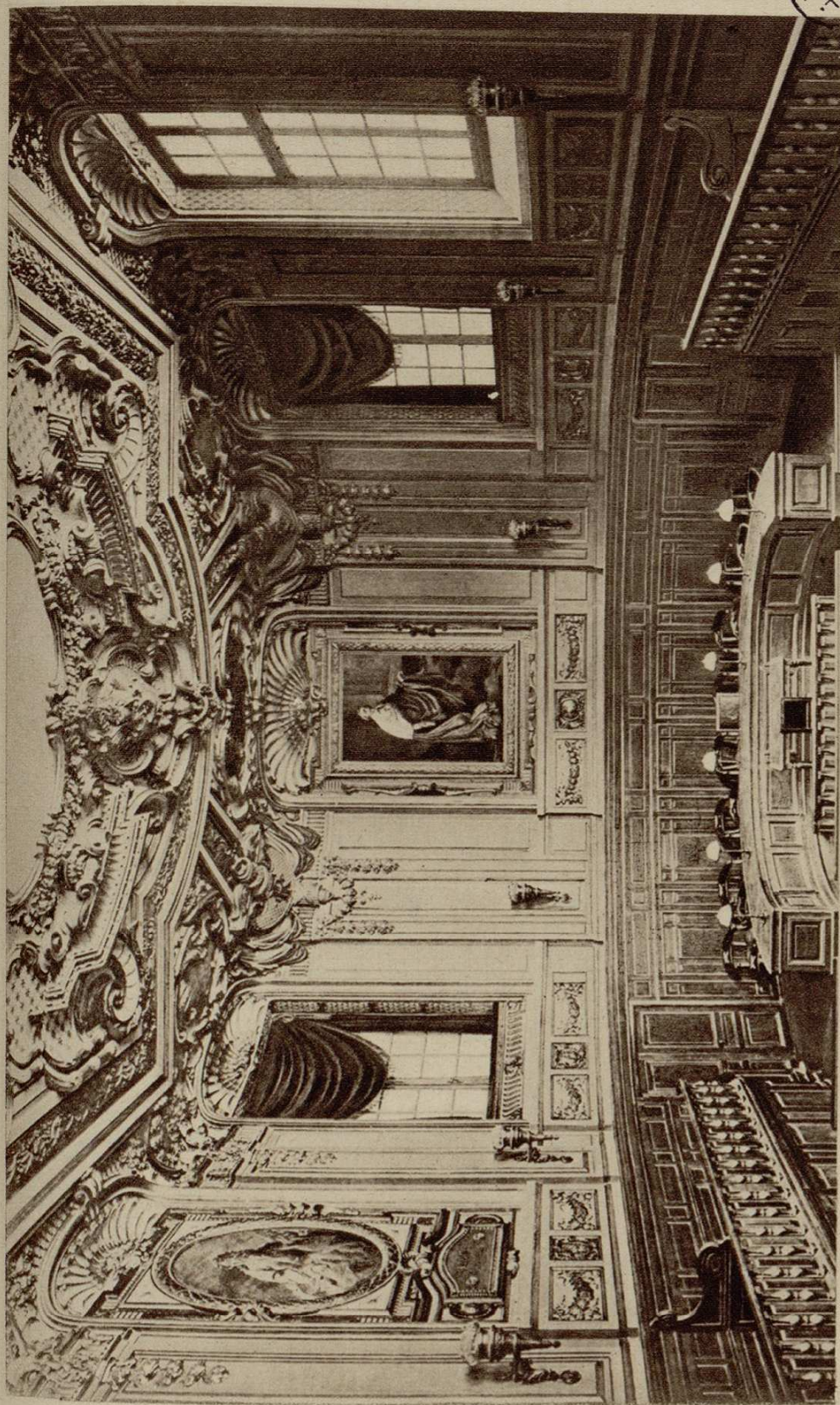
Vis-à-vis l'amphithéâtre Turgot et lui faisant pendant, à côté de la Salle Louis Liard, s'ouvre l'amphithéâtre Guizot.

Amphithéâtre Guizot

Est-il un nom plus respecté dans le passé de la Sorbonne que celui de François Guizot (1787-1874) ?

Suppléant de Lacretelle à la chaire d'Histoire à la Faculté des Lettres pendant quelques mois en 1812, puis le 25 juillet, à l'âge de 25 ans, nommé par le ministre Fontanes à la chaire d'Histoire moderne créée pour lui, Guizot voyait fermer son cours le 12 octobre 1822. Mais Royer-Collard le rouvrait aux applaudissements de tous, le 9 avril 1828 et pendant trois années traitait de la « Civilisation en France et en Europe ». Elu député du Calvados le 23 janvier 1830, il était le lendemain accueilli en Sorbonne par les acclamations de son auditoire. Mais il ne remonta pas dans sa chaire et fut dès lors suppléé successivement de 1830 au 5 avril 1848 par Saint-Marc Girardin, Michelet, Lenormant et Wallon. La politique le prend pendant 18 ans : ministre de l'Instruction publique (avec deux brèves interruptions) d'octobre 1832 à février 1837, ministre des Affaires étrangères, président du Conseil, il élaborait la loi du 22 juin 1833 à laquelle l'histoire a joint son nom — qui organisait l'enseignement primaire ; lui constituait un budget propre et obligeait chaque commune à entretenir une école — et songea, l'un des premiers à créer des Universités provinciales.

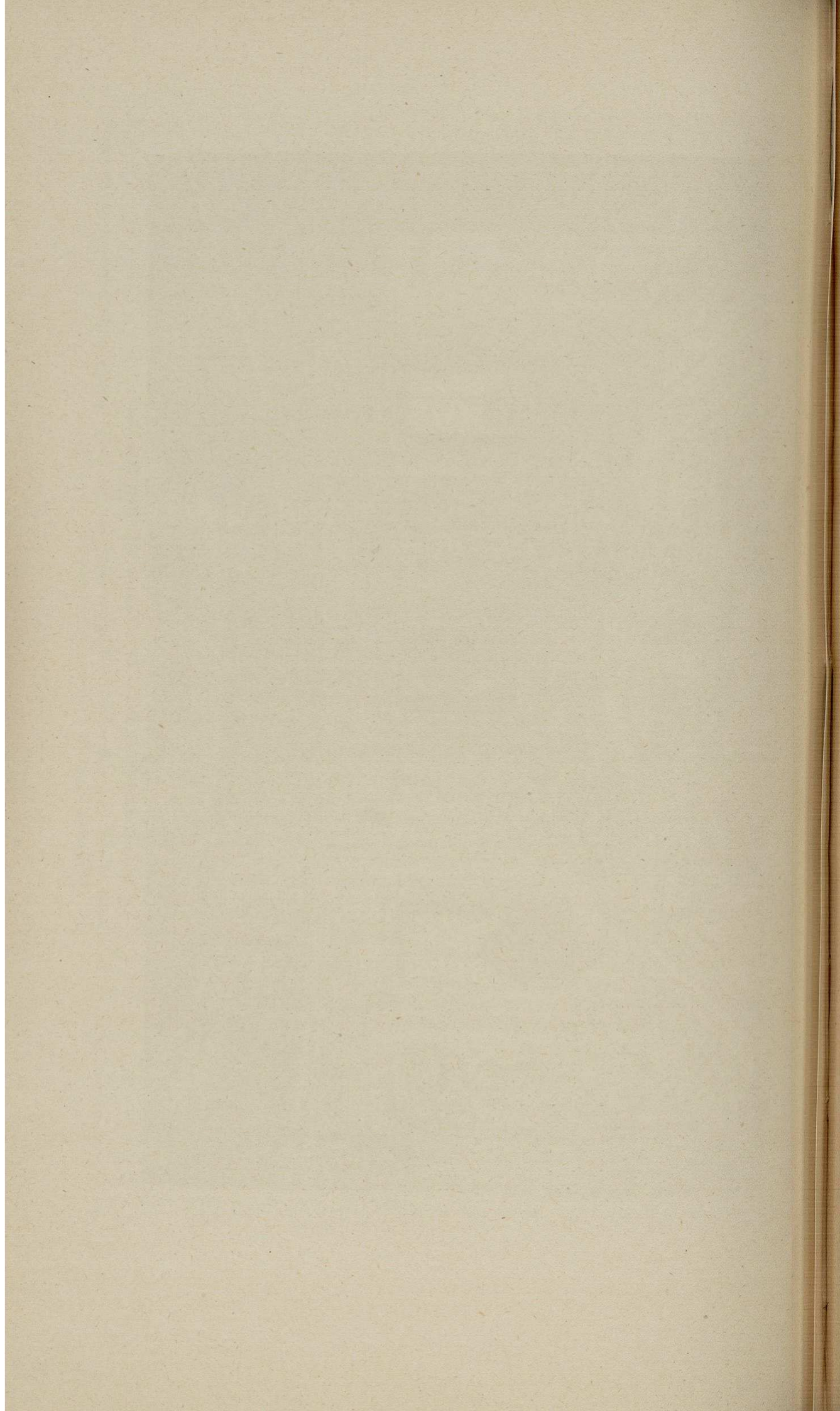
Enfin historien, on lui doit la publication de la *Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France...* (31 vol.) et celle des *Mémoires de la Révolution d'Angleterre* et la création de la *Collection des Documents inédits sur l'Histoire de France*, qui, fière de ses trois cents volumes se pour



LA SALLE LOUIS LIARD, OU SALLE DE DOCTORAT.

Les boiseries sculptées et les motifs dorés des cadres sont d'Eugène Legrain; les hauts portraits du pourtour et du fond (Richelieu), sont de François Schommer. (Cf. p. 138).

BIBLI
MUSEUM



suit encore aujourd'hui et dont l'idée première remonte à son rapport du 31 décembre 1833. (Cf. aussi p. 78.)

L'Amphithéâtre Guizot est décoré d'une peinture de Léon-François COMERRE (1850-1916), *La Grèce antique se dévoile à l'Archéologie*.

Dans les traits du savant on reconnaît le portrait de l'archéologue *Maxime Collignon* (1849-1917), suppléant de Georges Perrot dans la chaire d'Archéologie (1883), puis titulaire (1900) membre de l'Académie des Inscriptions (1894).

Salle Louis Liard

La salle Louis Liard ou Salle de Doctorat qui contient 350 places, où ont lieu les soutenances de thèses, se trouve à droite dans le vestibule, en face de l'amphithéâtre Descartes et à côté de l'amphithéâtre Guizot. Elle n'est ouverte que les jours où il y a soutenance. Ces soutenances qui sont publiques sont annoncées cinq jours à l'avance par de petites affiches apposées au secrétariat des Lettres et à l'entrée de la Salle de Doctorat ; l'avis en est reproduit par les grands journaux. (Cf. vue de la salle Liard, pl. XIII, p. 136-137.)

La Sorbonne se devait d'inscrire le nom du philosophe Louis Liard (1846-1917) au fronton de la salle de travail la plus belle et de la mettre ainsi sous la protection de celui qui avait été l'inlassable organisateur de l'Université nouvelle (1). Directeur de l'Enseignement supérieur (1884-1902), il prit une part active à la reconstruction de la Sorbonne. C'est lui qui inspira les décrets du 25 juillet 1885, donnant aux Facultés la personnalité civile et instituant le Conseil général des Facultés, qui sont, suivant le mot d'Ernest Lavisse, la « charte de l'Enseignement supérieur ». Comme commissaire du gouvernement il assista le ministre Léon Bourgeois et le rapporteur Bardoux pendant la discussion qui aboutit à la loi du 28 avril 1893 qui créait les Universités. Vice-recteur (1902-1917) il se révéla génial administrateur et constitua à l'Université des ressources et un patrimoine en attirant les legs et les donations qui ont fait sa prospérité. Le 3 septembre 1914, les Chambres ayant quitté Paris pour Bordeaux, il fut, comme secrétaire général de l'Instruction publique, un « modèle de ministre » et adressa à ses subordonnés la fameuse circulaire : « Je compte que tous ceux qui doivent être à leur poste y sont ; qu'ils y resteront, qu'en toutes circonstances ils donneront l'exemple fortifiant du calme, du sang-froid, du devoir accompli simplement. » Il fut vraiment un animateur et un chef et ceux qui entrent dans la Salle du Doctorat qui porte son nom désormais savent quel exemple et quelle leçon il symbolise.

La décoration de la salle où partout éclatent les ors, heureusement atténués par le temps, est trop riche et trop brillante mais convient à la solennité de la cérémonie ; les boiseries sculptées

(1) Sur l'œuvre de Liard, cf. Antoine BENOIST dans la *Revue Pédagogique*, 1918, t. LXXII, p. 157-193 Ernest LAVISSE, dans la *Revue de Paris*, 1^{er} février 1918, p. 449-469. Gaston BONNIER, dans la *Revue Hebdomadaire*, 16 février 1918, p. 312-345.

du pourtour, les motifs qui servent de cadre aux grandes peintures, tout est doré : toute cette partie est l'œuvre d'Eugène LEGRAIN () Un même artiste. François SCHOMMER (1850-) a été chargé, de toute la décoration picturale.

Au plafond une scène allégorique. (Salon de 1899, n° 1778). Un candidat revêtu de la toge noire des professeurs, avec sur l'épaule l'épitoge jaune ornée d'hermine, travaille parmi les livres entassés sur les marches. Il a les yeux fixés sur un livre tandis que voltigent dans les airs les trois déesses qui représentent l'Histoire, la Philosophie et la Science. Dominant toute la scène apparaît, éblouissante et le miroir à la main, la Vérité : à son approche, l'Ignorance tombe comme foudroyée et roule aux abîmes du Néant, tandis que du haut du ciel deux amours joufflus descendent portant sur un écusson les mots : Université de Paris. Sur une banderole qui s'enroule on lit ce vers latin moderne, dont certaines syllabes disparaissent dans les replis ; *NON OBLITA PATRUM VERI STUDIOSA JUVENTUS* attestant que la jeunesse demeure fidèle à ses ancêtres et au culte de la vérité.

On reconnaît, dans les traits du candidat, le portrait de Victor Bérard (1864), maître de conférences (1896) puis directeur d'études de géographie ancienne (1908) à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

Sept grands portraits en médaillon complètent la décoration : au fond, dominant l'estrade où se tient le jury et présidant en image toutes les thèses de Lettres, *le cardinal de Richelieu*, puis au pourtour les grands écrivains du XVII^e siècle qui furent ses contemporains : *Racine*, *Descartes*, *Bossuet*, *Pascal* et de chaque côté de la porte d'entrée *Molière* à gauche et *Corneille* à droite, à hauteur de la fenêtre.

Cette salle devait primitivement recevoir comme décoration, dans le fond, une tapisserie des Gobelins, *Le Triomphe d'Homère*, d'après Ingres (aujourd'hui placée dans la Salle des Actes de la Faculté des Lettres (cf. p. 117-118). De plus, ayant été jugée trop basse de plafond et d'un cubage d'air insuffisant pour les jours où l'affluence serait grande, les plans en ont été modifiés. C'est pourquoi elle est légèrement en sous-sol et que l'on y descend par quelques marches : de là aussi, de chaque côté, les balustrades des deux longs balcons, qui rappellent heureusement un aspect de l'ancienne Salle des Thèses au temps de Richelieu.

Doctorat ès lettres

Le jury comprend au moins six membres, dont un président et un rapporteur qui a suivi le travail du candidat, a examiné la thèse en manuscrit et a transmis celle-ci au doyen avec avis favorable pour obtenir le visa, suivi du permis d'imprimer que donnera le recteur.

Depuis le 11 janvier 1898, le jury peut s'adjoindre des professeurs d'autres Facultés et établissements d'enseignement supé-

rieurs tels que Collège de France, Ecole des Chartes, Museum, etc., et des membres de l'Institut sans titres universitaires. C'est ainsi que Saint-Saëns, qui n'était même pas bachelier, fit partie du Jury, lors de la soutenance de thèse de J. Ecorcheville, le 25 mai 1906. Il n'y a pas de limite d'âge pour se présenter au doctorat, et si l'on a vu de jeunes professeurs qui n'avaient guère plus de vingt-cinq ans, on a vu également un ancien ambassadeur de France, ancien député, l'ex-préfet de police Louis Andrieux, né en juillet 1840, qui vint conquérir son titre de docteur ès lettres à 86 ans passés, en mars 1927.

Le jury, en costume de ville et non en robe de cérémonie, siège sur l'estrade en fer à cheval que l'on voit au fond de la salle. En face de lui, selon la tradition, le candidat, également en costume de ville, est installé sur une chaise avec une table sur laquelle il étale ses notes et ses thèses pour suivre la discussion et répondre aux objections. Derrière le candidat, qui ne peut les voir puisqu'il leur tourne le dos, prennent place sur des banquettes latérales les auditeurs intéressés par le sujet ou les amis venus comme autrefois assister le candidat et le féliciter à l'issue de la soutenance.

Une cérémonie, entre toutes émouvante, eut lieu le 11 mai 1916 : le jury, après avoir entendu une allocution du doyen Croiset qui présidait et les observations du rapporteur (1) proclama docteur Pierre-Maurice Masson, professeur à la Faculté des Lettres de Fribourg, lieutenant d'infanterie mort au champ d'honneur en Lorraine, le 4 mars 1916. Détail poignant, la soutenance, annoncée d'abord pour la veille 3 mars, n'avait pu avoir lieu, la bataille ayant empêché que le candidat obtînt la permission nécessaire.

Jusqu'en 1789, seules les Facultés de Théologie, de Droit et de Médecine recevaient des docteurs. La thèse que le candidat présentait — parfois richement ornée de gravures (2) — n'était pas comme aujourd'hui un ouvrage imprimé mais consistait en un simple résumé d'une page in-folio ou de quelques feuillets brochés, indiquant la série de questions sur lesquelles la discussion pouvait porter. Toutefois la maîtrise ès arts correspondant aux Lettres d'aujourd'hui était réputée comme équivalente au doctorat, et les maîtres ès arts étaient appelés docteurs de la Faculté des Arts. A partir de 1766 fut institué le concours d'agrégation qui conférait le droit d'enseigner et donnait le titre de docteur agrégé. Ce n'est que par le décret du 17 mars 1808 que fut enfin institué le doctorat ès lettres qui est le troisième grade requis pour pouvoir enseigner dans une Faculté, les deux premiers indispensables étant le baccalauréat et la licence, d'où les trois rangs d'hermine sur l'épigtoge, un par grade. La candidat devait jusqu'en 1903 présenter deux thèses, l'une rédigée en latin, l'autre en français. Le choix des sujets fut longtemps limité à la Rhétorique, la Logique et la Litté-

(1) Cf. Compte rendu et rapports dans la *Revue internationale de l'enseignement*, 1916, t. LXX, p. 310-313.

(2) Il y en a des spécimens exposés à la Bibliothèque de l'Université, cf. p. 148.

rature anciennes, puis étendu à la Littérature moderne. Le règlement du 17 juillet 1840 élargit le cadre à tous les sujets qui font l'objet d'enseignement à la Faculté (1). Enfin le décret du 28 juillet 1903, supprimant l'obligation de la thèse latine, permit d'aborder nombre de questions qu'il était malaisé de traiter dans une langue désuète, autorisa l'une des langues enseignées à la Faculté : anglais, allemand, etc., et accepta que la seconde thèse fût l'édition critique d'un texte, la bibliographie d'une question, etc.

Un nouveau doctorat, dit doctorat d'Université, a été institué par arrêté du 1^{er} avril 1898 approuvant une délibération du Conseil de l'Université de Paris du 28 mars 1898 : il est accessible après deux ans de scolarité aux étudiants français ou étrangers, munis de titres ou diplômes, dont la Faculté apprécie la valeur, mais ne confère aucun des droits et privilèges attachés au grade et ne peut leur être déclaré équivalent. Le candidat ne présente qu'une seule thèse imprimée et doit en plus répondre à des questions choisies par lui et agréées par la Faculté.

Il y a eu, depuis la première thèse (2) soutenue le 14 février 1811 jusqu'à juillet 1927, 1493 thèses de doctorat ès lettres à Paris et ce chiffre se rapporte plutôt au nombre des candidats puisqu'il groupe selon l'usage les deux thèses en une seule. Toutefois l'instruction ministérielle du 10 janvier 1919 permit à certains étudiants mobilisés pendant la guerre de ne déposer qu'une thèse au lieu de deux, la thèse complémentaire pouvant, sur le rapport d'un professeur désigné, être remplacée par des publications antérieures donnant lieu à une soutenance publique.

Parmi les thèses soutenues à Paris, il en est quelques-unes, en petit nombre d'ailleurs, qui ont été refusées ; elles ne figurent pas dans les collections de thèses à leur numéro d'ordre, mais on en trouve l'indication dans les bibliographies spéciales.

Quant aux thèses de doctorat d'Université leur nombre s'élève en juillet 1927 à 286.

Au seuil des amphithéâtres de Lettres, groupés autour de ce vestibule, monte l'escalier qui conduit à la Bibliothèque de l'Université, commune aux Lettres et aux Sciences.

Bibliothèque de l'Université

Trois peintures de Georges-Antoine ROCHEGROSSE (1859-) accueillent le visiteur en haut du palier ; au milieu un grand panneau
Le Chant des Muses éveillant l'âme humaine :

(1) A. MOURIER, *Notice sur le doctorat ès lettres*, 1852.

(2) La première thèse de doctorat ès lettres a été soutenue à Besançon en 1810.

Une femme à peine voilée de ses cheveux, agenouillée, écoute ; dans les airs flottent les Muses aux voix harmonieuses : l'Humanité à leur appels s'éveille et sent éclore sa pensée. Quelqu'un ayant jugé, au jour de l'inauguration, que l'image de l'Humanité était trop nue, le peintre fit installer une échelle et en quelques coups de pinceau allongea étrangement la chevelure afin de voiler un peu sa nudité.

A droite et à gauche deux femmes symbolisent ici la *Science* et là le *Rêve*.

La Salle de Lecture, d'une agréable tonalité avec décors bleutés du peintre MOREAU-NÉRET, toute en longueur, s'étend au-dessus de l'amphithéâtre Descartes et de la Salle de Doctorat. La Bibliothèque de l'Université n'est pas l'ancienne bibliothèque de la Sorbonne : celle-ci, propre au Collège de Sorbonne, appartenait à la Faculté de Théologie et fut dispersée à la Révolution. Ses manuscrits, au nombre de 2.199, furent transportés en 1794 à la Bibliothèque Nationale où ils forment le fonds Sorbonne : ses 25.367 imprimés furent répartis entre les bibliothèques publiques de Paris (1) ; l'Institut et la Bibliothèque nationale en possèdent le plus grand nombre.

La bibliothèque actuelle de l'Université a été constituée en 1762 par le legs de Petit de Montempuys, qui fut recteur de 1715 à 1717, puis réunie en 1765 à celle du Collège Louis-le-Grand qui était alors le chef-lieu de l'Université. Elle porta les titres de Bibliothèque du Collège Egalité ou de l'Institut des Boursiers, puis du Prytanée en 1794, du Lycée Impérial en 1808, de l'Université de France de 1812 à 1846, de l'Académie de Paris ou de la Sorbonne de 1846 à 1860 ; de nouveau Bibliothèque de l'Université impériale de France en mars 1861 ; et enfin, en 1897, elle a pris le titre qu'elle a aujourd'hui, Bibliothèque de l'Université de Paris. L'Université de Paris, groupant désormais les cinq Facultés de Droit, Médecine, Lettres, Sciences, Pharmacie, elle en est une des sections, la première et la plus importante.

Celle-ci, installée à la Sorbonne depuis 1823, a été à maintes reprises dépouillée de ses trésors au profit de la Bibliothèque Nationale (imprimés précieux, manuscrits arabes, estampes, pastels), de l'Ecole Normale, de la Bibliothèque du Conservatoire de Musique et de celle de l'Opéra. Elle est essentiellement une bibliothèque de travail ; (2) ses ouvrages de philosophie, d'histoire et de littérature ancienne et moderne, de sciences (botanique, mathématiques, etc.), son fonds de théologie en font par leur choix judicieux une des collections parisiennes les plus riches. Elle possède un million de volumes, dont 2.300 périodiques, 338 incunables, dont quelques-uns remarquables, 1.650 manuscrits, 2.600 ouvrages du xvi^e siècle, 25.000 dissertations étrangères et la collection la plus complète qui existe des Thèses de Doctorat Lettres et Sciences (environ 5.500), sans compter les 106

(1) Ce sont les chiffres que déclara le prieur en 1790. *Archives nationales*, M. carton 797.

(2) Cf. Louis BARRAU-DIHIGO, *La Bibliothèque de la Sorbonne dans Bibliothèques, livres et librairies* [conférences publiées par l'Association des Bibliothécaires français], 3^e série, 1914, p. 73-91.

registres des Archives anciennes de l'Université de Paris, conclusions des Nations, suppliques, livres des receveurs, états des Messagers de l'Université, statuts des Collèges — depuis 1332 jusqu'à la Révolution — et 27 cartons d'actes et de bulles, privilèges, citations à comparaître, titres, règlements et statuts qui ont été reversés à la bibliothèque le 19 décembre 1865 par le ministère de l'Instruction publique où ces pièces étaient en dépôt depuis la Révolution.

Les livres sont rangés dans deux magasins chacun de cinq étages et se développant sur 8.145 mètres répartis en 362 travées à rayons fixes de chêne (six rayons de 3 m. 75 par travées) dont les fonds sont renforcés par des lamelles de cuivre recouvertes de bois. Plus une salle à deux étages pour les revues périodiques, un cabinet pour les manuscrits et deux réserves aménagées dans l'épaisseur des murailles. Dans ces réserves ont été groupés par catégories les éditions originales des classiques, les livres à reliures armoriées notamment de la bibliothèque du prince de Condé, cardinal de Richelieu, Mme du Deffand, Montmorency, Jacques de Thou, comte de Vergennes, etc.

La salle de lecture mesure 62 mètres de long sur 10 mètres de large ; elle contient, réparties en vingt larges tables de 6 m. 70 de longueur, avec amples fauteuils de chaque côté, 264 places, ce qui est nettement insuffisant pour le nombre d'étudiants qui viennent travailler chaque jour. (Cf. vue de la salle de lecture pl. XIV, p. 144-145).

Au centre le bureau du bibliothécaire et devant lui un catalogue abrégé, sur fiches, des livres courants. Le catalogue complet par noms d'auteurs seulement, se trouve, faute de place, dans le couloir adossé à la salle, près des magasins de livres. Autour de la salle, dans des casiers à hauteur des mains, des livres usuels, dictionnaires et textes que les lecteurs peuvent consulter sans bulletin spécial.

Au-dessus de la porte d'entrée l'inscription relatant l'inauguration de la bibliothèque.

L'AN 1897, LE 29 DÉCEMBRE, FÉLIX FAURE ÉTANT PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, M. ALFRED RAMBAUD MEMBRE DE L'INSTITUT, SÉNATEUR, PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, EN PRÉSENCE DE M. GRÉARD, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, VICE-RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS ; M. DE SELVES, PRÉFET DE LA SEINE ; M. F. SAUTON, PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS ; M. DE CHANTEPIE, CONSERVATEUR, LA BIBLIOTHÈQUE DE LA NOUVELLE SORBONNE A ÉTÉ INAUGURÉE.

A droite, timbré aux armes de la vieille Université (cf. page 58) (une main sortant d'un nuage, tenant un livre ouvert) le « PLAN DE LA SORBONNE DE ROBERT DE SORBON 1253 » avec, en teinte plus foncée, le plan tel qu'il est dessiné en pointillé sur le pavé de la cour d'honneur de la Chapelle de 1326, dont les fondations ont été retrouvées en 1897. L'enceinte de 1253 est restituée d'après les documents. A côté le PLAN DE LA SORBONNE DU CARDINAL DE RICHELIEU COMMENCÉE LE 18 MARS 1627 TERMINÉE EN 1648 J. LEMERCIER, ARCHITECTE.

A gauche, timbré en haut des armoiries de l'Université de Paris d'après la médaille de Chaplain (cf. p. 54).

PLAN DE LA NOUVELLE SORBONNE RESTAURÉE, AGRANDIE A FRAIS COMMUNS PAR L'ÉTAT ET LA VILLE DE PARIS, COMMENCÉE LE 5 AOÛT 1885 (1), ET TERMINÉE EN 1900.

H.P. NÉNOT, MEMBRE DE L'INSTITUT, ARCHITECTE.

Au-dessous, de chaque côté de la porte, deux médailliers où sont conservés une série de jetons et médailles commémoratives, en bronze, la plupart relatives à des événements universitaires.

Dans les voussures au-dessus, peints en lettres dorées, les noms de Cl. Héméré, Richelieu et Michel Le Masle.

Derrière le bureau du bibliothécaire, dans une vitrine basse la plaque de cuivre, un peu rongée par l'humidité, découverte le 30 septembre 1893 dans les fouilles dernières des bâtiments anciens et commémorant la pose de la première pierre, le 18 mars 1627 (cf. p. 51 et reproduction pl. IV, p. 24-25).

De chaque côté, inscriptions modernes gravées sur cuivre rouge ; à gauche, procès-verbal de la pose de la première pierre de la Sorbonne par le cardinal de Richelieu (18 mars 1627), d'après l'original des Archives nationales Mss S 6211 ; à droite, procès-verbal de la découverte de la plaque, le 30 septembre 1893, destinée à perpétuer le souvenir de la réédification de la Sorbonne par le cardinal de Richelieu, avec plan de la cour d'honneur.

Au-dessus, dans les voussures, les noms de Michel le Bel, Paul Hamelin, Petit de Montempuys (1762), Antoine Maltot et Ballin.

Tout autour de la salle, dans les voussures, les noms de tous les bibliothécaires en chef qui se sont succédé de 1621 à 1904. La liste commence à gauche de la porte d'entrée et contient les noms suivants avec les dates de leur fonction.

Elie du Fresne de Mincé (1621 à 1632) ; Claude Morel (1633 à 1637) ; Claude Héméré (1638 à 1643) ; Claude Morel (1644 à 1654) ; Porcher (1654) ; Le Capelain (1656) ; Gaudin (1661 à 1665) ; André Chevallier (1665 à 1700) ; Berthe (1700 à 1713) ; François Salmon (1713 à 1736) ; Guédier de Saint-Aubin (1736 à 1742) ; Jean-Baptiste Ladvocat (1742 à 1765) ; Adhenet (1766 à 1772) ; Mercier (1772 à 1780) ; J. B. Cotton des Houssayes (1780 à 1783) ; A. A. L. Gayet de Sansale (1783 à 1792) ; Serieys (1792 à 1804) ; La Romiguière (1804 à 1837) ; Théodore Jouffroy (1837 à 1840) ; Louis Burnouf (1840 à 1844) ; Joseph Planche (1844 à 1846) ; Philippe Le Bas (1846 à 1860) ; Léon Renier (1860 à 1885) ; Jules de Chantepie (1885 à 1904).

La place a manqué pour inscrire les noms des derniers conservateurs : Emile Chatelain (1904 à 1925) ; Louis Barrau-Dihigo (1926).

Aux quatre angles de la partie centrale se tiennent sur des stèles de chêne les bustes en marbre de trois des derniers conservateurs et

(1) Il faut lire ici également, 3 août et non 5 août, cf. p. 89.

un des bienfaiteurs : en entrant à droite, *Léon Renier*, par Frédéric ISELIN (1826-1905), daté 1888 ; à gauche *Ph. Le Bas*, par Jean GAUTHERIN (1840-1890), daté 1876 ; près des fenêtres de la cour *J. V. Le Clerc*, par Eugène GUILLAUME (1822-1905), daté 1886, Salon 1867, n° 2305 (cf. p. 131) et *Louis Burnouf* (non signé) (Don de Mme Léopold Delisle).

Sur les piliers quatre peintures de Paul THOMAS (1859-) évoquent les costumes et la silhouette des maîtres de l'ancienne Université aux XIII^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

Au plafond peinture de Guillaume DUBUFE (1853-1909), avec cette légende... *ET SCIENTIA QUOQUE POESIS ERIT*; Salon de 1897, n° 442.

En voici, d'après l'auteur, le thème : Un adolescent nu, emblème de la génération qui se lève, le front ceint d'un myrte d'or interroge l'avenir. La Vérité lui tend un miroir, la Science, vêtue d'une armure d'argent arrache le manteau qui couvre sa nudité symbolique ; la Foi aux grandes ailes s'envole emportant la lyre du chant et de l'espoir et disant : « Toi aussi tu seras la Poésie pour garder l'âme de ce jeune homme qui t'admire. Toi aussi tu seras Foi et Amour ou le monde t'échappera. »

Deux cartouches dans des couronnes de laurier rappellent que la bibliothèque est commune aux Lettres et aux Sciences.

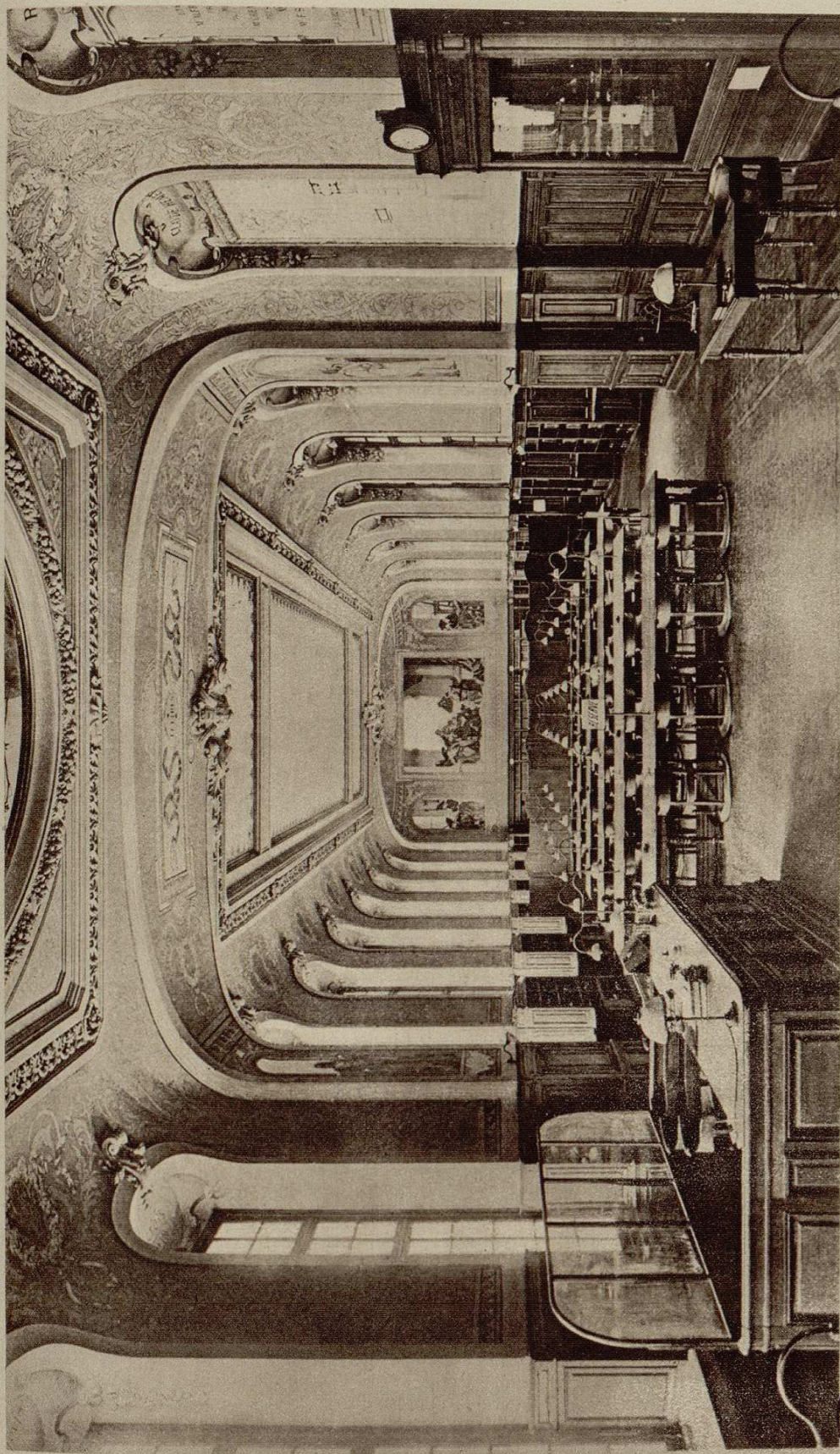
De grandes peintures avaient été prévues pour décorer les plafonds ; l'emplacement est demeuré blanc.

Dans le fond, à gauche, grande peinture de Jean-Paul LAURENS, (1838-1921) datée 1899, *François I^{er} visitant l'atelier de Robert Estienne*.

Fils aîné de l'imprimeur Henri Estienne, né en 1503, mort à Genève en 1559, il était installé de 1525 à 1551 rue Jean-de-Beauvais, à l'enseigne de l'Olivier et fut nommé imprimeur du roi pour les Lettres hébraïques et latines le 24 Juin 1539. Un récit légendaire, dont s'est inspiré le peintre, rapporté par Daniel Heinsius dans une épître à Jacques Primerius et reproduit par Ménage dans son *Anti-Baillet* (partie I, p. 141, éd. in-4°), relate que le roi François I^{er} et sa sœur Marguerite de Navarre venaient souvent rendre visite à Robert en son atelier et que celui-ci ayant défendu qu'on vînt l'interrompre pendant la correction de ses épreuves, ses hôtes royaux attendaient qu'il eût terminé sa page avant de gravir les marches conduisant aux presses.

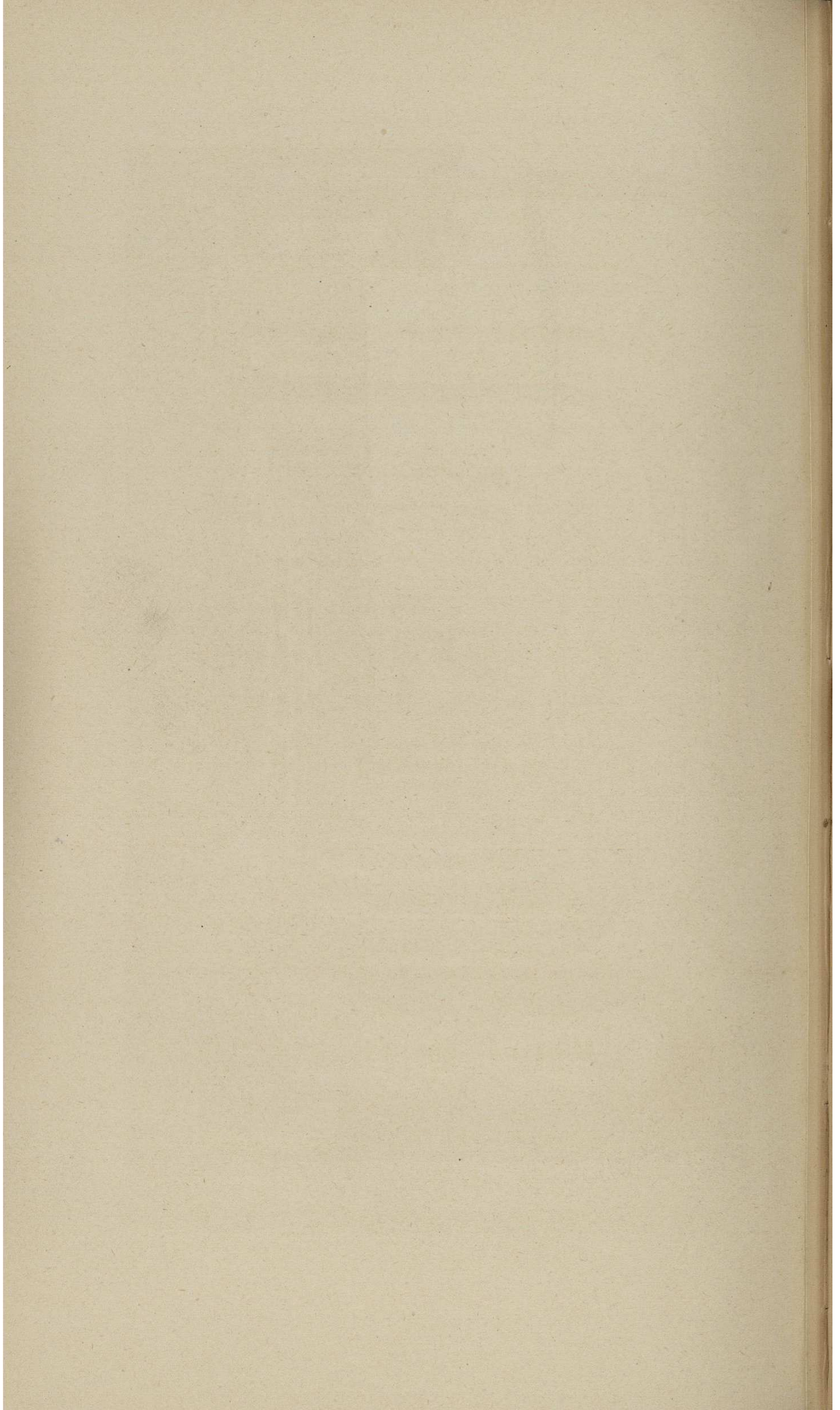
A droite et à gauche un homme assis lit ou corrige une épreuve ; celui de gauche est le portrait de *Félix Chambon* (1871-1920), bibliothécaire à l'Université de Paris de 1895 à 1909, et celui de droite le portrait de *Jules de Chantepie* (1838-1904), conservateur (1885) de la bibliothèque au moment de l'inauguration de cette salle et inspecteur général (hors cadre) des Bibliothèques (1898).

Au milieu, sous cette peinture, s'ouvre une porte basse qui conduit au 3^e étage à la Bibliothèque Victor Cousin, ouverte les mardi, jeudi et vendredi de 2 heures à 6 heures aux personnes autorisées par le recteur et présentées par deux professeurs de la Faculté.



SALLE DE LECTURE DE LA BIBLIOTHEQUE DE L'UNIVERSITE.





L'escalier que l'on aperçoit au-dessus du palier et qui part de la cour d'honneur, s'arrête à mi-chemin : il devait primitivement servir d'entrée à la Bibliothèque V. Cousin ; mais à la demande formelle du conservateur de la Bibliothèque de l'Université, J. de Chantepie, l'architecte modifia ses plans pour que l'on ne pût accéder à la Bibliothèque V. Cousin qu'en passant par la Bibliothèque de l'Université.

Bibliothèque Victor Cousin

Constituée par Victor Cousin (cf. p. 78), qui fut logé à la Sorbonne comme directeur de l'École Normale en 1835, cette bibliothèque fut léguée par lui à l'Université de son vivant, par un codicille de son testament en date du 15 octobre 1863. Mis à la retraite en 1852, Cousin obtint de ne pas quitter son appartement situé à l'emplacement de la salle actuelle de doctorat, un peu au-dessus, et, pour éviter la dispersion de ses livres, il les donna avec une rente de 10.000 francs pour subvenir aux frais d'entretien et de garde, mais à cette condition qu'ils demeureraient dans le local et ne seraient jamais réunis à la Bibliothèque de l'Université ni à aucune autre Bibliothèque. Le vœu fut respecté : la Bibliothèque V. Cousin demeura à sa place. De chaque côté de sa porte d'entrée, dans la cour d'honneur on fixa, en 1873, deux plaques de marbre relatant cette donation (cf. p. 131). Quand la Sorbonne fut reconstruite, les collections, après avoir été de 1892 à 1897 déposées dans le bâtiment en face, revinrent s'installer, en juillet 1897, dans leur local actuel, près de l'église, au-dessus de la salle de lecture de la Bibliothèque de l'Université.

Si l'on n'a pu reconstituer l'aspect ancien de la Bibliothèque Victor Cousin en 1867, telle que l'a décrite E. Farcy (1), du moins elle apparaît comme le riche cabinet d'un amateur d'autrefois. Dès l'entrée un portrait non signé du philosophe *Paul Janet* (1823-1899), qui fut administrateur de la bibliothèque après Barthélemy Saint-Hilaire ; à gauche, dans la petite pièce voisine où sont rangés les albums d'estampes et les livres de grand format, portrait de *Jules Barthélemy Saint-Hilaire* (1805-1895), qui fut l'exécuteur testamentaire de Victor Cousin et le premier bibliothécaire désigné par lui. Portrait par Mme Amélie BEAURY-SAUREL, n° 146 du Salon de 1887. Sur le côté un moulage de *L'Ensevelissement du Christ*, par Daniel de Volterra.

Size bibliothèques vitrées s'alignent à droite et à gauche le long d'un large couloir et forment huit travées spacieuses et bien éclairées, ou plutôt petits cabinets de travail isolés où l'on peut lire et méditer sur quelque ouvrage de Philosophie. Sur les parois, le long du couloir, des gravures encadrées évoquent les portraits de *Locke* par J. B. CIPRIANI D. BASIRE, *Dugald-Stewart* par C. TURNER, *Fichte* par L. WICHMANN, *Descartes* par C. V. DALEN, *Royer-Collard*, dessin par MAURIN et *François Bacon* (non signé).

(1) E. FARCY, *Une visite à la Sorbonne*, 25 septembre 1860, manuscrit, n° 23.975.

A chaque extrémité de la travée, des fenêtres prennent jour ici sur le parvis de l'église et là sur une cour. Dans les coins des moulages de bas-reliefs accrochés à la muraille, fragments des portes du Baptistère de Florence, *Pieta* de Michel-Ange, des photographies, etc. Au fond de la salle, longue de seize mètres, une pièce réservée où revit, parmi quelques objets familiers, l'ancien maître de ces livres. Au-dessus de la fausse cheminée en bois sculpté, voici *Victor Cousin* dans son cadre octogonal, sévère, le front plissé, le cou pris dans le haut col à cravate noire, et la main droite glissée à demi dans le gilet, tel que l'a peint *Charles LEHMANN* (1814-1882), une plaque de cuivre porte l'inscription suivante :

VICTOR COUSIN NÉ A PARIS LE 28 NOVEMBRE 1792, MORT A CANNES LE 14 JANVIER 1867.

Au-dessus, dans un motif sculpté, un médaillon en bronze de *Platon*. De chaque côté de la cheminée une plaque de bronze énumère les titres des ouvrages principaux de V. Cousin ; à gauche :

ŒUVRES DE PLATON. COURS DE 1815 A 1820, COURS DE 1828 A 1829. PREMIERS ESSAIS DE PHILOSOPHIE. DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN. INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. PHILOSOPHIE DE LOCKE. PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE. PHILOSOPHIE DE KANT. FRAGMENTS PHILOSOPHIQUES. PHILOSOPHIE ANCIENNE. PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE. PHILOSOPHIE MODERNE. PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE. HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PHILOSOPHIE. ŒUVRES INÉDITES D'ABÉLARD.

et à droite :

ŒUVRES INÉDITES DE PROCLUS, ÉTUDE SUR PASCAL, JACQUELINE PASCAL, LES FEMMES ILLUSTRES DU XVII^e SIÈCLE : MME DE LONGUEVILLE, MME DE CHEVREUSE, MME DE HAUTEFORT, MME DE SABLÉ, LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVII^e SIÈCLE. LE DUC ET CONNÉTABLE DE LUYNES. LA JEUNESSE DE MAZARIN. FRAGMENTS ET SOUVENIRS LITTÉRAIRES. DISCOURS POLITIQUES. INSTRUCTION PUBLIQUE. ŒUVRES COMPLÈTES DE DESCARTES.

Sur la tablette de la cheminée bustes, et statuette à gauche. Buste en bronze de *Platon*, puis bustes de *César* et d'*Alexandre* encadrant un autre buste ancien en marbre de *Platon* avec la dédicace gravée « A Victor Cousin », et enfin statuette du philosophe *Théodore Jouffroy* (1796-1842) par *James PRADIER* (1792-1852), datée 1845.

Ici et là souvenirs de ceux qui ont, après V. Cousin, veillé sur ses collections : *Barthélemy Saint-Hilaire* (cf. p. 145), *Paul Janet* (1823-1899), bibliothécaire de 1895 à 1899 ; *Jules de Chantepie du Dezert* (1838-1904), bibliothécaire 1890-1903 ; *Octave Gréard*, bibliothécaire (1903-1904) ; *Georges Perrot* (1832-1914) bibliothécaire (1904-1914). *Charles Bayet* (1849-1918), bibliothécaire (1914-1918) ; *Elie Rabier* (1846-), bibliothécaire (1918-).

Dans des armoires sont rangés les ouvrages précieux (1), reliures

(1) Cf. *Félix CHAMBRON, Rapport sur la bibliothèque Victor Cousin adressé à M. le ministre de l'Instruction publique, Paris, 1908, 97 p.*

aux armes de Henri III, Bossuet, Mme de Pompadour, Colbert, comte de Hoym, Longepierre, Richelieu, Mme de Maintenon, etc., ou portant la signature des relieurs Bozerian, Le Gascon, Trautz-Bauzonnet, Derôme, etc. A l'étage au-dessus se continuent les collections de livres sur de nombreux rayons.

Deux vitrines, surmontées l'une d'un buste (plâtre argenté) de *Dugald-Stewart*, l'autre d'une statuette (plâtre bruni) de *Molière*, contiennent une série de volumes anciens d'un format plus petit.

La Bibliothèque Victor Cousin comprend un fonds d'ouvrages de philosophie, théologie, histoire et littérature extrêmement riche, et un ensemble unique d'éditions originales des auteurs des xvii^e et xviii^e siècles : Corneille, Racine, Molière, Voltaire, Perrault, Malebranche, etc. ; une collection d'autographes : Lettres de Mme de Sévigné, Papiers de Maine de Biran, Lettres de Diderot, Mignet, Mérimée, Royer-Collard, etc., et le manuscrit de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre.

En redescendant de la Bibliothèque Victor Cousin, on traverse dans toute sa longueur la salle de travail de la Bibliothèque de l'Université.

A l'autre extrémité de la grande salle de la Bibliothèque de l'Université, au fond, à gauche, peinture de Marcel BASCHET (1862-). *Richelieu examinant les plans de la Sorbonne* (sans date, posée en 1901).

Au premier plan *Richelieu* est assis à droite, le coude appuyé au bras de son fauteuil : deux de ses amis, les cardinaux de *La Valette* et de *La Rochefoucauld* le regardent. Debout, à gauche, à demi dissimulé par la colonne, le *Père Joseph*, son confident. Devant Richelieu, l'architecte *J. Lemercier* lui explique le détail de son plan. Au fond, par la baie ouverte, dans une sorte de buée de rêve, la Sorbonne future apparaît.

A droite et à gauche, encadrant la fresque, des hallebardiers semblent monter la garde : celui qui est assis, à droite, rappelle les traits de *Victor Mortet* (1855-1914), bibliothécaire à l'Université de Paris (1888).

Une porte battante, située près de la petite table surélevée d'une marche et sous la voussure où est inscrit le nom de Ph. Le Bas permet d'accéder à la galerie vitrée, face au premier magasin de livres, et de là, en longeant le catalogue, de gagner la salle de travail des professeurs. Celle-ci qui communique avec la Faculté des Lettres par un petit couloir est située transversalement à la grande salle des étudiants, dans le bâtiment qui fait face à l'église, au-dessus des deux peintures de la *Foire du Lendit*, par Weerts.

Salle de lecture des Professeurs

Elle comporte quatre tables ayant chacune quatre places ce qui est nettement insuffisant : seize places pour plus de 100 professeurs ! Elle est ornée en son milieu, face à l'horloge, d'une grande toile datée 1900, par Eugène THIRION (1839-1900), *Paysage antique*.

A gauche de l'entrée le portrait du *vice-recteur Liard* (cf. p. 137) en costume officiel, par André BROUILLET (1857-1922), n° 255. Salon de 1907, légué par Liard à la Bibliothèque (testament du 16 mai 1912).

Au-dessous, dans une petite armoire treillagée et protégée de la poussière par un rideau, la collection de 600 volumes réunis par deux danois : le journaliste et historien Fr. de Jessen et le sculpteur Viggo Jarl, et comprenant tous les ouvrages français relatifs au Danemark. La remise de ce don a été faite le 25 mars 1926 par le ministre de Danemark, M. Bernhoft.

Dans les bureaux sont fixés aux murs comme des tableaux quelques curieux spécimens de thèses historiées du xvii^e et du xviii^e siècle. L'une des plus belles, placée près de la porte capitonnée qui donne dans le bureau du Conservateur, est la *Thèse de Théologie du prince Nicolas-François de Lorraine, marquis de Hattonchatel* (1), soutenue en novembre 1627 : dessin de Abraham VON DIEPENBEKE, gravure de Schelte de BOLSWERT : elle représente le pape Urbain VIII recevant les hommages des quatre parties du monde et au bas, à gauche, le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims ; à droite, le cardinal Charles de Lorraine, évêque de Metz et Strasbourg et au centre, agenouillé, le jeune Nicolas-François, nommé cardinal depuis août 1627.

Dans le bureau du conservateur, *Thèse de Charles de Saint-Albin*, abbé de Saint-Ouen, Rouen, soutenue en Sorbonne le 16 février 1718 (don de Gaston Brière), gravure de F. LANDRY, d'après une peinture de Antoine DIEU, allégorie du Régent, qui se trouve au Musée de Versailles (2) ; et médaillon (signé et daté 1877), en bronze, de Léon Renier, conservateur de la Bibliothèque de 1860 à 1885 (cf. p. 144), par Jean GAUTHERIN (1840-1890).

Dans le bureau des bibliothécaires, médaillon en bronze de Pierre Laromiguière, conservateur de 1804 à 1837 (cf. p. 119), par Pierre-Jean DAVID D'ANGERS (1788-1856). Il en existe un autre exemplaire au Musée du Louvre (groupe K, n° 611) et au Musée David à Angers ; *Thèse de philosophie* (sur satin blanc), de Paul-Pierre Coqueau, soutenue le 5 juillet 1665, avec le portrait de Jérôme Le Maistre, par J. FROSNE ; et *Thèse de Théologie de Louis de Saint-Amour* (3) soutenue le 11 avril 1644, gravure de Michel LASNE, représentant Louis XIII.

Le portrait d'Eugène Manuel (1823-1901), qui fut inspecteur d'Académie 1872 et inspecteur général de l'Instruction publique,

(1) Reproduite dans J. FAVIER, *Les thèses du prince Nicolas François de Lorraine*, dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, t. LXII, 1912, p. 75-98.

(2) Cf. G. BRIÈRE, note sur cette thèse dans *Beaux-Arts*, t. III, 1925, p. 40.

(3) Cf. reproduction de cette thèse pl. I en frontispice.

1879-1899, par Alphonse HIRSCH (1843-1884), Salon de 1884, n° 1222, est placé au-dessus de la bibliothèque de poètes français contemporains qui porte son nom sur un cartouche et qui a été offerte par ses héritiers en 1912.

En continuant au delà des bureaux de la Bibliothèque de l'Université, on peut gagner l'École pratique des Hautes Études (section des Sciences historiques et philologiques) par un couloir intérieur. L'entrée normale de l'École se fait par l'escalier qui s'amorce à l'intersection de la Galerie Sorbon et de la Galerie Richelieu, près du Secrétariat de la Faculté des Sciences.

Ecole pratique des Hautes Etudes Section des Sciences historiques et Philologiques

Créée par le décret du 31 juillet 1868 (cf. p. 40) en même temps que trois autres sections, la section des Sciences historiques et philologiques (1) de l'École pratique des Hautes Etudes est toujours restée en Sorbonne, tandis que ses sœurs, Mathématiques, Physique et Chimie, Histoire naturelle et Physiologie étaient dès l'origine rattachées à des laboratoires et n'avaient pas de siège attitré. Logée d'abord dans une des salles de la Bibliothèque de l'Université, elle est demeurée sa voisine, comme si elle voulait attester que l'érudition pure, son seul but et sa raison d'être, ne peut vivre et se développer qu'à l'ombre des livres.

Cette section comporte une salle de bibliothèque, un secrétariat et cinq salles de conférences.

A gauche, dans le cabinet des professeurs, un médaillon en bronze de Pierre Victor DAUTEL (1873-), daté 1912, représentant Gabriel Monod (2) (1844-1912).

Répétiteur d'Histoire à l'École 1868, puis directeur adjoint (1871), maître de Conférences à l'École Normale (1880-1905), professeur d'histoire de la civilisation et des institutions du Moyen âge à la Faculté des Lettres (1904-1905) membre de l'Académie des Sciences morales (1897), président de l'École des Hautes Etudes (1895-1905), professeur au Collège de France (1905-1910).

En face, dans le Secrétariat, un dessin de E. d'ALLONNES, daté 20 mars 1908, représentant Louis Havet (1849-1925).

(1) *L'École pratique des Hautes Etudes, 1868-1893. Documents pour servir à l'histoire de la Section des Sciences historiques et philologiques*, 100^e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes (256 p. publiées; inachevé, rédigé par Emile CHATELAIN).

(2) Cf. Ch. BÉMONT et Ch. PFISTER, *G. Monod* dans la *Revue historique*, 1912, t. CX, p. I-XXIV.

Répétiteur de Philologie latine à l'Ecole (1872), professeur au Collège de France (1885), directeur d'études à l'Ecole (1891), président de l'Ecole (1912).

Et un portrait, non signé, représentant le maître allemand des études celtiques, *J. Kaspar Zeuss* avec ses dates « 22 VII 1896-19 XI 1856 » don du professeur Gaidoz.

Dans le couloir, du même côté, se trouve la plaque de marbre inaugurée en présence du président de la République A. Millerand, et du ministre de l'Instruction publique Léon Bérard, le 1^{er} décembre 1921, jour de la célébration du cinquantenaire de l'Ecole où sont gravés les noms des maîtres et élèves de l'Ecole morts pour la France en 1914-1919 : elle rappelle la mémoire de deux directeurs d'études, de huit élèves diplômés et de soixante-deux élèves titulaires.

Puis vient la **Salle Delamarre**.

Ainsi appelée en souvenir de l'archéologue Jules Delamarre (1867-1909) qui explora (1) l'île d'Amorgos, l'une des Cyclades, et publia un fascicule d'inscriptions grecques dans le *Corpus Inscriptionum*. En souvenir de lui, sa mère, Vve Napoléon-Désiré Delamarre, légua à l'Ecole des Hautes Etudes par testament, du 14 septembre 1910 et du 20 juin 1920, ses livres et une somme de 100.000 francs destinée à fonder des bourses pour encourager les études d'épigraphie et d'antiquité grecques : le legs fut accepté le 6 novembre 1921.

Cette salle est ornée d'une toile de Paul BUFFET (1864-). *La fête des Panathénées 300 ans avant J.-C.* signée et datée 1896, n° 340, Salon 1896. A côté s'ouvre la **Salle Charles Graux**.

Ainsi appelée en mémoire de l'helléniste Charles Graux (1852-1882), maître de conférences d'Histoire grecque à la Faculté de Lettres (1881) et répétiteur (1874), puis maître de conférences de Philologie grecque à l'Ecole des Hautes Etudes (1881). Son père, Charlemagne-Henri Graux légua à sa mort, en octobre 1912, 160 obligations du chemin de fer du Nord dont le revenu doit servir à l'étude et à l'enseignement de la paléographie grecque sous forme de rétribution de cours, bourses de voyages, publications, etc.

Au fond est installée la **Bibliothèque Gaston Paris** dans la salle qui porte son nom ; à gauche entre les deux fenêtres, sur une stèle de chêne qui sert d'armoire à livres, est placé le buste en marbre de *Gaston Paris* (1839-1903), par Denys PUECH (1854-), daté et signé sur l'épaule gauche, Paris (1905).

La bibliothèque de Philologie Romane, constituée par Gaston Paris, se compose de 3.500 ouvrages et 4.000 brochures installés dans huit hautes armoires de chênes vitrées. Elle a été achetée par la marquise Arconati Visconti, née Peyrat, en mémoire de son père Alphonse Peyrat (1812-1890), journaliste républicain et offerte à l'Ecole des Hautes Etudes le 14 mars 1903. Installée à l'automne

(1) Cf. Notice de HÉRON DE VILLEFOSSE dans *Brie et Gâtinais*, mars 1910, 7 p.

de la même année et cataloguée, elle a été mise à la disposition des savants en 1905 tandis que la *Société amicale Gaston Paris* se constituait pour en assurer libéralement la consultation.

Au-dessus du tableau noir, à droite, une toile de J. FAURIE représentant *Louis Havet*, datée 1908, n° 649, Salon de 1908.

En revenant, on longe, à droite, les armoires contenant les livres d'Assyriologie, et on aboutit à un petit couloir où s'ouvre la porte vitrée de la **Bibliothèque de l'Ecole**.

La salle de travail de la bibliothèque, tapissée de rayons chargés de livres est ornée à sa partie supérieure sur trois de ses faces d'une large et longue peinture de René MÉNARD (1862-), datée 1906, évoquant un *Décor antique de Grèce au bord de la mer*. Deux de ces panneaux ont été exposés au Salon de la Société nationale 1906, *Le Temple*, n° 846 et *Le Golfe*, n° 847.

Rien ne convenait mieux à cette salle de travail où historiens et archéologues déchiffrent des inscriptions et reconstituent un texte parmi des fac-similés de manuscrits. S'ils lèvent les yeux ils puisent dans la contemplation de ces fresques une leçon et un exemple. Doucement encerclée par la côte, la mer d'argent s'allonge et rêve, tandis qu'en haut du promontoire sombre les colonnes robustes du temple attestent qu'elles ont vu des millions de fois l'aurore puis le crépuscule et des millions de fois les hommes de tous les siècles passer et disparaître. Elles sont là, insensibles au temps et fidèles observatrices de l'éternité dont l'homme les a faites un jour les gardiennes.

Tout le programme de l'Ecole pratique des Hautes Etudes est résumé dans l'article premier de son règlement : elle a pour objet de diriger et de préparer les personnes qui désirent se consacrer à des travaux d'érudition. La collection de ses *Rapports* depuis 1868 et de ses *Annuaire*s depuis 1893 retrace sa vie ; les 248 volumes imprimés dans sa *Bibliothèque* témoignent de son activité savante.

Le mot Science, a-t-on dit, figure à bon droit dans son titre officiel parce qu'elle est « chargée d'enseigner non une esthétique mais une méthode de connaissance et de découverte ». Les maîtres dont elle s'enorgueillit sont les meilleurs garants de l'œuvre accomplie puisqu'ils se nomment — et la liste en serait longue — Charles Thurot, Edouard Tournier, Abel Bergaigne, Stanislas Guyard, Ferdinand de Saussure, Léon Renier, Michel Bréal, James Darmesteter, Auguste Longnon, Gaston Maspero.

En face de l'École des Hautes Etudes, section des Sciences historiques et philologiques, se trouve la 5^e section, dite des Sciences religieuses.

Ecole des Hautes Etudes. Section des Sciences Religieuses

La Section des Sciences Religieuses a été organisée par décret du 30 janvier 1886 et installée le 1^{er} mars suivant dans les locaux

de l'ancienne Faculté de Théologie catholique, supprimée par la loi des finances du 21 mars 1885 ; celle-ci est, comme son aînée (section des Sciences historiques) consacrée aux travaux d'érudition ; elle est, après diverses pérégrinations, depuis novembre 1897, établie, quoique un peu à l'étroit, dans les deux salles qu'elle occupe aujourd'hui (1). Son enseignement groupe 18 conférences dont la liste est affichée et se trouve également dans son *Annuaire*, avec le rapport sur les conférences de l'année écoulée. Elle publie un certain nombre de mémoires et travaux qui forment la *Bibliothèque de l'École pratique des Hautes Etudes, section des Sciences religieuses* parvenue au tome 42.

Le seul ornement de la salle de conférences est constitué par une vitrine-bibliothèque où, depuis 1901, est exposée une collection d'Archéologie byzantine rassemblée et classée par le professeur G. Millet (2) : moulages, clichés, médailles, aquarelles, dessins et photographies ; les pièces les plus grandes sont accrochées aux murs.

En quittant l'École pratique des Hautes Etudes, on a terminé à peu près la visite des bâtiments où se tiennent les services de la Faculté des Lettres. On les longe encore en suivant la galerie Richelieu, mais déjà on a pénétré dans l'immense partie réservée aux Sciences. L'École des Hautes Etudes elle-même fait partie des bâtiments qui leur sont réservés et les étages supérieurs groupent quelques-uns de leurs amphithéâtres.

Galerie Richelieu

La Galerie Richelieu est ornée à gauche, en venant d'Ecole des Hautes Etudes, de moulages des frises du Parthénon, placées assez haut depuis 1903 pour éviter de nouvelles fantaisies de mauvais plaisants.

A droite s'ouvrent, éloignées l'une de l'autre de quelques mètres, deux portes à vitres dépolies, qui servent de dégagement à l'amphithéâtre Richelieu. Avant et après ces portes deux escaliers conduisent en sous-sol aux collections des moulages d'archéologie qui sont installées en contre-bas dans deux cours intérieures. Ces collections, complément de celles situées au 3^e étage de la Faculté des Lettres (escalier C. cf. p. 125), contiennent les spécimens les plus curieux de la statuaire du Moyen âge et des temps modernes : le tombeau des Lannoy, la Jeunesse de Chapu, une tête de guerrier de l'Arsenal de

(1) Cf. J. TOUTAIN, *La section des Sciences religieuses à l'Ecole pratique des Hautes Etudes de 1886 à 1911. Son histoire, son œuvre...* dans *l'Annuaire de l'Ecole... Section des Sciences religieuses*, 1909-1910, p. 9-103, Imprimerie nationale, 1911.

(2) Catalogue par G. MILLET, *La Collection chrétienne et byzantine des Hautes Etudes dans l'Annuaire de l'Ecole... Section des Sciences religieuses*, 1902-1903, p. 1-94.

Berlin, le Tércence et une Sibylle de Syrlin le jeune de la Cathédrale d'Ulm, etc. Elles sont elles aussi destinées à être installées dans le futur Institut d'Histoire de l'Art (1).

Bibliothèque américaine

A gauche se trouvent les salles d'examens. Dans la salle n° 2 l'on a installé en 1919 la Bibliothèque américaine, inaugurée le 13 décembre 1920 par le ministre de l'Instruction publique Honnorat et le recteur Appell, en présence de l'ambassadeur des États-Unis Hugh C. Wallace. Cette collection de 200 ouvrages, offerte par la Fondation Carnegie sur l'initiative du président de l'Université Columbia, Nicholas Murray Butler, est le complément du cours de Littérature et de Civilisation américaines créé en 1918. Le premier fonds, qui est un choix de livres les plus représentatifs d'Histoire, de Biographie, de Géographie humaine, de Science politique, économique et sociale de Morale, de Religion, de Pédagogie et de Littérature, s'est accru d'un don des 250 volumes publiés par la « Yale University Press » et offerts par une famille de la Nouvelle-Angleterre en souvenir de son fils, « le capitaine James Fenimore Cooper, tombé en France pendant la grande guerre » (2).

Au-dessus de la bibliothèque du fond, buste en bronze de *Andrew Carnegie* (1835-1919).

Cave du XII^e siècle

Une des portes de gauche permet d'arriver à un escalier assez rapide qui descend en trente marches à une double cave ancienne, datant du XII^e siècle. Assez basse et curieusement voûtée, elle se prolonge sous la rue Saint-Jacques et a servi, en raison de la grande humidité qui s'y concentre, à des expériences de botanique et à des observations sur les champignons.

Tandis que les services de la Faculté des Lettres avaient pu être réunis en deux groupes, ici les amphithéâtres de cours et là les salles de conférences, bibliothèques, collections et instituts, les services de la Faculté des Sciences, en raison de leur diversité, de la multiplicité de leurs laboratoires ont dû être répartis sur un plus long espace. Ils voisinent dans le même bâtiment mais sont distincts

(1) Henry LEMONNIER, *Un Institut d'Histoire de l'Art à l'Université de Paris*, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1921, t. XXXIX, p. 148-149.

(2) *Inauguration de la bibliothèque américaine de l'Université de Paris* (contenant l'histoire de la fondation et les discours prononcés), 31 p.

les uns des autres. Ils vivent côte à côte mais forment des ruches indépendantes.

Aussi est-il presque impossible de les voir en détail à cause de cette multiplicité même et, pour donner quelque unité à cette visite rapide, il faut commencer par le secrétariat de la Faculté des Sciences qui coordonne toute la vie de cette seconde partie et se trouve au bas de l'École des Hautes Etudes, à l'intersection de la Galerie Sorbon et de la Galerie Richelieu.

FACULTÉ DES SCIENCES

Dans les anciennes universités, l'enseignement des Sciences, c'est-à-dire Mathématiques, Physique, Chimie et Histoire naturelle, occupait une place très restreinte et d'après les statuts de 1598 on ne consacrait que quelques heures chaque jour à l'explication de la Physique d'Aristote, de la sphère et des quelques livres d'Euclide et encore seulement dans la seconde année du cours de Philosophie. La création de l'Académie des Sciences, 1666, influa peu sur cet état de choses ; toutefois en 1688 le collège Mazarin établit une chaire de Mathématiques, en 1752 le Collège de Navarre une de Physique expérimentale.

Cependant parmi les thèses présentées par les maîtres ès arts qui portent toutes le titre uniforme : *Conclusiones philosophicae, theses mathematicae*, quelques-unes commencent à traiter du système de Copernic, d'une question de mécanique ou d'un problème de géométrie. La Faculté des Sciences (1), instituée par le décret du 17 mars 1808, reconnut enfin aux Sciences le droit de vie et de cité dans l'enseignement et créa le doctorat ès sciences qui, comme la licence, va se subdiviser, selon la discipline dont il relève, en trois sections : Sciences mathématiques, Sciences physiques et Sciences naturelles. Le grade de docteur, couronnement de longues et sérieuses études, est nécessaire aux Sciences comme aux Lettres pour être professeur dans une Faculté : il donne droit de porter à l'épitoqe, sur la robe de professeur, un 3^e rang d'hermine.

La Faculté des Sciences dut longtemps borner son activité à la préparation des futurs maîtres de l'enseignement et cependant installée dans des conditions matérielles défavorables, avec des laboratoires étroits et mal outillés, elle eut une part importante dans plusieurs grandes découvertes.

L'instruction du 30 novembre 1855, en précisant son rôle, son caractère et la distribution de son enseignement, lui assura peu à peu une vie moins précaire, et, dans ses grandes lignes, ce texte demeure encore sa charte constitutive : « Les principes qui servent de guide à l'enseignement secondaire ne sont pas de mise dans l'enseignement supérieur. Les leçons des Facultés doivent embrasser à la fois ce que la science a de plus philosophique et de plus élevé, ce que l'application des théories aux arts et à l'industrie a de plus pratique. »

(1) Cf. *Statistique de l'enseignement supérieur*, 1865-1868. Imprimerie nationale, 1868, p. 205-217.

Les professeurs peuvent, dans des conférences ou leçons supplémentaires, « communiquer leurs idées à ceux de leurs élèves qui sont en mesure d'en tirer profit. Les Facultés doivent prendre au mouvement de la Science une part active. »

C'est de 1867 à 1868 que sont fondés les laboratoires de Botanique, de Géologie pour l'enseignement et de Chimie pour les recherches. Peu à peu les laboratoires s'organisent et quand la nouvelle Sorbonne s'édifie, l'installation fait l'objet de longues études entre l'architecte et les professeurs (1). L'éclairage, les canalisations d'eau, de gaz ou d'électricité, l'outillage furent aménagés avec tous les perfectionnements possibles à l'époque et ne cessent d'être transformés.

Aujourd'hui, sur les 54 laboratoires (2) que comprend la Faculté des Sciences, il n'y en a que 20 installés à la Sorbonne : ce sont ceux d'Aéronautique, de Géométrie supérieure, d'Astronomie, de Physique (recherches), de Physique (enseignement), de Chimie générale, de Chimie minérale, de Chimie organique, d'Enseignement de chimie, de Minéralogie, d'Anatomie comparée, de Zoologie, d'Anatomie et de Physiologie comparée, de Biologie expérimentale, de Physiologie animale, d'Histologie, de Botanique, de Physiologie végétale, de Géologie, de Géographie physique, de Botanique (P. C. N.) et un centre d'informations scientifiques relatives à l'aéro-technique.

Les autres laboratoires sont ainsi répartis :

Laboratoire de Mécanique physique et expérimentale, boulevard Raspail, 96 ; de Géologie appliquée, rue Saint-Jacques, 191 ; de Chimie physique, de Physique, de Chimie appliquée, rue Pierre-Curie, 1 ; de Chimie biologique, à l'Institut Pasteur, rue Dutot, 25 ; quatre laboratoires de Physique du Globe : rue Saint-Jacques, 191, au Parc Saint-Maur, à Val-Joyeux et à Nantes. Laboratoire d'Évolution des êtres organisés et Embryologie générale, boulevard Raspail, 105 ; cinq laboratoires de Physique, Chimie, Zoologie, Botanique, Géologie, situés rue d'Ulm, 45 ; un laboratoire à l'École supérieure d'Electricité, rue de Staël, 14. Laboratoire de Zoologie maritime (laboratoire Arago) à Roscoff (Finistère), fondé par Lacaze-Duthiers en 1872 ; laboratoire d'optique théorique et appliquée, à l'Institut d'Optique, boulevard Pasteur, 3 et 5 ; laboratoire de Zoologie maritime (laboratoire Lacaze-Duthiers), à Banyuls (Pyrénées-Orientales) ; laboratoire de Zoologie maritime, à Wimereux (Pas-de-Calais) ; laboratoire de Biologie végétale, à Fontainebleau (Seine-et-Marne), créé en 1899 sur l'initiative de Gaston Bonnier ; l'Institut aéro-technique à Saint-Cyr-l'Ecole (Seine-et-Oise), don de M. Deutsch de la Meurthe (inauguré en juillet 1911).

Enfin l'Observatoire astronomique de Nice, au sommet du mont Gros, don du banquier Bischoffsheim ; et pour l'enseignement du

(1) Détails sur l'installation matérielle de ces laboratoires, dans NÉNOT, *La Nouvelle Sorbonne*, Colin, 1895.

(2) Cf. Paul APPELL. *La Faculté des Sciences de l'Université de Paris, 1895-1910*, dans la *Revue de Paris*, 1^{er} novembre 1910, p. 98-120.

P. C. N., institué en 1894 pour les études Physiques, Chimiques et Naturelles (d'où l'abréviation imaginée par le professeur Pellat) à l'usage des candidats aux carrières médicales rue Cuvier, 12 ; les laboratoires de Physique (deux), de Travaux pratiques de Physique, de Chimie (deux), de Travaux pratiques de Chimie, de Zoologie, de Travaux pratiques de Zoologie, de Botanique et de Travaux pratiques de Botanique.

Secrétariat de la Faculté des Sciences

C'est au secrétariat de la Faculté des Sciences que s'accomplissent, comme au secrétariat des Lettres, les différents actes de scolarité des étudiants : inscriptions, dépôt des thèses, remise des diplômes, etc.

Il publie depuis 1926 un *livret scolaire* qui groupe en près de 200 pages les lois, règlements, décisions, arrêts utiles à connaître pour tout ce qui concerne la scolarité à la Faculté des Sciences : gratuités et dispenses, équivalences, programmes des certificats, conditions à remplir pour le doctorat, fondations et bourses particulières, prêts d'obligeance, etc.

Dans le vestibule, buste en marbre, par le professeur de chimie Georges URBAIN (1872-), de Charles Friedel (1832-1899), qui fut titulaire de la chaire de Minéralogie, mars 1876, puis de la chaire de Chimie organique de décembre 1884 jusqu'à sa mort. Buste installé en mars 1901.

A droite le cabinet du Secrétaire, orné de photographies de l'ancienne Sorbonne.

A gauche le cabinet du Doyen, avec quelques souvenirs de l'ancienne Faculté des Sciences, notamment la première *Affiche* des cours de 1811, avec corrections manuscrites.

Au fond se trouve la **Salle des Actes** de la Faculté des Sciences. Sur le mur, face à la porte, un immense tableau de André RIXENS (1846-1925), représentant les *Fêtes du Jubilé de Pasteur* dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le mardi matin 27 décembre 1892, anniversaire de ses soixante-dix ans. Une inscription sur une plaque de marbre apposée dans la Salle des Autorités (cf. p. 113), au-dessus de la porte d'entrée, à l'intérieur, relate cet événement.

Le président de la République *Sadi Carnot* entre donnant le bras à *Pasteur* : tous deux portent le grand cordon de la Légion d'Honneur, *Lord Lister* (1827-1912), le célèbre chirurgien anglais qui représente les Sociétés royales de Londres et d'Edimbourg gravit les marches, les mains tendues vers Pasteur, et l'on sait que ce fut une minute émouvante lorsque les deux savants s'embrassèrent aux applaudissements de tous, symbole vivant de la fraternité de la Science dans le soulagement de l'Humanité. Commandé par le ministère de l'Instruction publique et exposé au Salon de 1902, n° 990, ce tableau de 5 m. 45 de long, sur 2 m. 80 de large, compte 408 personnages qui sont tous des portraits de personnalités du monde des

Sciences, des Arts ou des Lettres, ou de la famille de Pasteur ou du peintre. Grâce à un schéma qu'en a dressé le Dr Raphaël Blanchard (1) et dont un exemplaire encadré se trouve dans la Salle des Actes, il est permis de les identifier aisément. C'est un tableau historique reconstitué, et nombre de personnages qui y figurent n'ont pas assisté à la cérémonie du 27 décembre 1892 ; la ressemblance des portraits en fait un document précieux.

On reconnaît à l'extrémité gauche, applaudissant, l'ancien ministre *Yves Guyot*, et à hauteur de ses mains le peintre *Carolus Duran*. En remontant légèrement sur la droite, deux costumes verts d'académicien, celui qui porte la plaque de grand-officier de la Légion d'Honneur, c'est *Joseph Bertrand* (1822-1900) de l'Académie des Sciences, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences (1874), et à côté *H. P. Nénot*, l'architecte de la Sorbonne. Sur l'estrade, debout derrière le rang de chaises vides, c'est, en suivant : *Darboux* (1842-1917), secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences (1900) ; *Himly* (1823-1906), doyen de la Faculté des Lettres ; *Colmet de Santerre* (1821-1903), doyen de la Faculté de Droit (1887-1896) ; *Brouardel* (1837-1906), doyen de la Faculté de Médecine (1887-1901) ; *Gustave Planchon* (1833-1900), directeur de l'Ecole supérieure de Pharmacie (1886-1900) ; *Louis-Auguste Sabatier* (1839-1901), doyen de la Faculté de Théologie protestante (1895-1901). Derrière Brouardel, *Louis Liard* (1846-1917), alors directeur de l'Enseignement supérieur (1884-1902) cf. page 137.

Dans le cortège officiel qui accompagne Carnot et Pasteur, le plastron blanc, c'est *Charles Dupuy* (1851-1923), président du Conseil des ministres, encadré par *Charles Floquet* (1828-1896), président de la Chambre, dont on aperçoit la tête seule, à droite ; *Elie Le Royer*, président du Sénat, à gauche. Devant les marches, un peu en arrière de Lister, debout, en robe universitaire, *O. Gréard* (1828-1904), vice-recteur de l'Académie de Paris (1879-1902) et en habit, les bras croisés, le professeur *Ch. Bouchard* (1837-1915), de l'Académie des Sciences et de Médecine ; en arrière, le professeur *F. Guyon* (1831-1920), de l'Académie des Sciences et de Médecine.

Dans l'hémicycle, le premier sur la bordure du cadre, c'est *Georges Dieulafoy* (1839-1911), de l'Académie de Médecine. Puis en continuant le long du cadre, premier du deuxième rang, *Alfred Croiset* (1845-1923), professeur à la Faculté des Lettres ; troisième rang, *Gabriel Lippmann* (1845-1921), professeur à la Faculté des Sciences ; quatrième rang, *Grégoire André* (1845-) ; professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse ; et cinquième rang, la tête seule et le plastron, à la lisière du cadre, *Rixens*, le peintre.

Ce tableau au premier coup d'œil semble une banale image coloriée, faute du recul nécessaire. Si l'on veut bien le voir il faut se mettre entre les deux montants de la porte de la salle, placer ses deux mains à plat l'une au-dessus de l'autre à la hauteur des yeux pour ne laisser passer qu'un rais de lumière et regarder à travers cet interstice. Les personnages se détachent en pleine clarté.

A gauche de la porte d'entrée, *Pasteur* dans son laboratoire, copie exécutée en 1924 par H. d'ESTIENNE, d'après l'original, daté 1885, du peintre finlandais Albert-Gustave-Aristide EDELFEIT (1845-1905),

(1) Reproduit dans *Archives de Parasitologie*, t. XIV, 1910, article [de Raphaël BLANCHARD] avec la liste des personnages représentés sur le tableau de Rixens, p. 335-341 et pl. IV, qui est la reproduction réduite (environ quatorze fois) du tableau.

exposé au Salon de 1886, n° 881 et souvent reproduit en gravure (1). Déposé à la Sorbonne en décembre 1886 et placé définitivement au Musée du Luxembourg, le 26 décembre 1922 au moment du centenaire de Pasteur.

Sur le panneau entre les deux fenêtres, le philosophe *René Descartes* (1595-1650), copie ancienne d'après le célèbre tableau du peintre hollandais Franz HALS (1580-1666), actuellement au Musée du Louvre, n° 2.383, grande galerie du bord de l'eau, Écoles du Nord, Travée F, dite Salle Rembrandt. Don de Mme Lucien Poincaré.

Au-dessous une des trois pendules de précision, n° 99, de Fénon ; elles ne varient que de deux secondes par an (les deux autres sont à l'Observatoire de Paris placées, l'une dans les caves pour régler l'heure de la Tour Eiffel, l'autre dans la Salle de l'Equatorial et ont été établies par Auguste Fénon selon le système de l'astronome Charles Wolf (1827-1918).

Sur le panneau d'en face, entre les deux fenêtres, portrait de *Claude Bernard* (1813-1878), qui fut professeur de Physiologie générale de 1845 à 1868, époque où la chaire fut transférée au Muséum ; portrait à mi-corps en costume de professeur, par Antoine GUILLEMET (1843-1918), daté 1861.

A droite de la porte d'entrée un tableau de Léon LHERMITTE (1844-1925), représentant *Sainte-Claire Deville faisant son cours dans le grand amphithéâtre commun à la Physique et à la Chimie de l'Ancienne Sorbonne*. Exposé au Salon des Artistes Français (1890), n° 577.

On reconnaît (les noms sont d'ailleurs inscrits sur la bordure du cadre) un certain nombre de ses élèves qui ont été aussi ses collaborateurs. *Alfred Ditte* (2) (1843-1908), professeur de Chimie minérale (1888), membre de l'Académie des Sciences (1897) ; *Paul Hautefeuille* (1836-1902), professeur de Minéralogie (1885), membre de l'Académie des Sciences (1895) ; *Henri Sainte-Claire Deville* (1818-1881), suppléant de J. B. Dumas à la chaire de Chimie (1853), professeur de Chimie (1867), membre de l'Académie des Sciences (1861) ; *Henri Debray* (1827-1888), suppléant de Henri Sainte-Claire Deville (1875), professeur de Chimie (1881), membre de l'Académie des Sciences (1877) ; *Louis-Joseph Troost* (1825-1911), suppléant de Pasteur (1869), professeur de Chimie (1874), membre de l'Académie des Sciences (1884) ; *Alexandre Joly* (1845-1897), maître de conférences de Chimie (1878), professeur adjoint (1888). Au fond, à droite, trois élèves : *Aladern*, *Joseph Cavalier* (1869), recteur de l'Académie de Poitiers (1909), de Toulouse (1914), de Lyon (1922), directeur de l'Enseignement supérieur (1926) et *Charles Camichel* (1871-), professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse et directeur de l'Institut électrotechnique.

(1) Notamment dans *le Livre d'Or du Salon...* rédigé par Georges LAFENESTRE, gravure de A. BURAI, 1886, p. 40 et en-tête de volume intitulé *Jubilé de M. Pasteur*, Gauthier-Villars, 1893.

(2) M. Tombeck, secrétaire de la Faculté des Sciences, a calculé que les professeurs représentés devaient avoir respectivement les âges suivants, la scène se passe vers 1878 : Sainte-Claire Deville ayant 60 ans sur le tableau ; Troost avait donc 50 ans ; Hautefeuille, 42 ans ; Debray, 51 ans ; Ditte, 35 ans ; Joly, 33 ans ; tandis qu'ils paraissent tous avoir le même âge. Quant aux trois étudiants, ils étaient âgés à la même époque de 10 à 13 ans.

Le grand amphithéâtre commun à la Physique et la Chimie dans l'ancienne Sorbonne était situé à peu près sur l'emplacement du secrétariat de la Faculté des Sciences actuelle.

Les doyens de la Faculté des Sciences

Tout autour de la salle, dans de petits cadres, les portraits (avec au bas leur signature autographe découpée dans une lettre) des doyens de la Faculté des Sciences (1) depuis l'origine. La série commence sur le petit panneau de droite, dans l'angle près de la fenêtre. *Sébastien-François Lacroix* (1765-1843), professeur de Calcul différentiel et intégral (1809-1843), doyen de 1809 à 1821, membre de l'Académie des Sciences (1799); puis à gauche du tableau, *Jacques Thenard* (1777-1857), professeur de Chimie, doyen (1821-1840) (cf. aussi p. 128); *Denis Poisson* (1781-1840), professeur de Mécanique et Astronomie physique, membre de l'Académie des Sciences (1812), doyen de mars à mai 1840; *Jean-Baptiste Biot* (1774-1862), professeur d'Astronomie, doyen mai 1840-1842; *Jean-Baptiste Dumas* (1800-1884), professeur de Chimie, doyen (1842-1849); *Henri Milne-Edwards* (1800-1885), professeur suppléant (1833), puis adjoint (1844) de Zoologie, Anatomie et Physiologie comparée, doyen (1849-1885); *Jules-Célestin Jamin* (1818-1886), professeur de Physique, doyen (juillet 1885-février 1886); *Edmond Hébert* (1812-1890), professeur de Géologie, doyen (1886-1889); *Gaston Darboux* (1842-1916), professeur de Géométrie supérieure, doyen (1889-1903); *Paul Appell* (1855-), professeur de Mécanique rationnelle, doyen (1903-1919), recteur de l'Université de Paris (1920-1925); *Frédéric Houssay* (1860-1920), professeur de Zoologie, doyen (1919-1920); *Marin Molliard* (1866-), professeur de Botanique, doyen (1920-1926); *Charles Maurain* (1868-), professeur de Physique du Globe, doyen (1926-).

C'est dans cette Salle des Actes que depuis le 11 février 1892 se tiennent régulièrement les réunions du Conseil de la Faculté des Sciences sous la présidence du doyen. Les attributions du Conseil, de même que le mode de nomination des professeurs, sont identiques à la Faculté des Lettres et à la Faculté des Sciences (cf p. 119 à 122).

Dérogeant à ses habitudes un jury de thèse s'est par deux fois réuni dans cette salle, sous la présidence du doyen Appell; ce fut le 28 décembre 1915 pour proclamer (2) docteur Jean Daniel, préparateur à la Faculté des Sciences de Rennes, sous-lieutenant d'artillerie tombé au champ d'honneur en Champagne, le 24 septembre 1915, et le 19 juin 1919, pour proclamer docteur Joseph Virieux du 170^e régiment d'infanterie, tombé au champ d'honneur à Beauséjour

(1) Cf. E. ESTANAVE, *Nomenclature du personnel enseignant... de la Faculté des Sciences de 1809 à 1906*, Croville-Morand, 1906.

(2) Cf. Procès-verbal dans la *Revue internationale de l'enseignement*, 1916¹, t. LXX, p. 309-310.

en Champagne, le 16 mai 1915. Le jury, après avoir entendu les rapports, déclara les deux candidats dignes du titre de docteur. Le registre de la Faculté garde mention de ces deux émouvantes cérémonies.

On compte 40 professeurs titulaires et 23 professeurs sans chaire (pour ce titre cf p. 121) plus 21 chargés de cours, maîtres de conférences et maîtres de conférences adjoints.

Mme Curie, chargée de conférences en octobre 1904, et titulaire de la chaire de Physique générale et Radioactivité depuis novembre 1908, est la première femme qui ait été, en France, admise comme professeur en titre dans une Faculté.

Les enseignements se répartissent ainsi dans les trois grandes branches :

1^o Sciences mathématiques : Géométrie supérieure, Analyse supérieure et algèbre supérieure, Calcul différentiel et calcul intégral ; Théorie des groupes et calcul des variations ; Mécanique analytique et mécanique céleste ; Astronomie ; Calcul des probabilités et Physique mathématique ; Mécanique physique et expérimentale ; Mécanique rationnelle ; Application de l'Analyse à la Géométrie ; Mathématiques générales ; Hydrodynamique et mécanique des fluides ; Calcul différentiel et Calcul intégral ;

2^o Sciences physiques ; Physique générale, Physique, Physique générale et radioactivité, Physique théorique et physique céleste ; Chimie physique, Chimie minérale, Chimie organique, Chimie appliquée, Minéralogie, Chimie biologique ; Electrotechnique générale ; Aviation ; Physique du globe ; Chimie générale ; Théories chimiques ; Etude des combustibles ; Chimie (P. C. N.) Chimie analytique ; Minéralogie ; Physique (P. C. N.) ; Physique théorique et physique céleste ; Chimie physique ; Optique appliquée ; Radioactivité ;

3^o Sciences naturelles : Zoologie ; Anatomie et Physiologie comparées ; Zoologie, évolution des êtres organisés ; Physiologie générale ; Physiologie comparée ; Biologie expérimentale ; Botanique ; Physiologie végétale ; Géologie ; Géologie appliquée et Géologie régionale ; Géographie physique ; Pétrographie Géologie (P. C. N.) Paléontologie ; Chimie biologique ; Zoologie (évolution des êtres organisés) ; Botanique (P. C. N.).

A côté des professeurs se trouvent les assistants, chargés de la mise au point des appareils et expériences, et connus autrefois sous le nom de « préparateurs ».

Un seul amphithéâtre, l'Amphithéâtre Milne-Edwards, a son entrée un peu en dehors des services de la Faculté des Sciences : on y accède par l'escalier B à l'angle de la cour d'honneur, près des peintures de Weerts, *Cortège des étudiants allant au Lendit* :

Amphithéâtre Milne Edwards

La Faculté des Sciences se devait d'inscrire au-dessus d'un des amphithéâtres des Sciences naturelles le nom de Milne Edwards, qui fut professeur en Sorbonne pendant 41 ans (1844 à 1885).

Le naturaliste, Henri Milne-Edwards (1800-1885), sut en dix volumes mener à bien ses leçons sur la Physiologie et l'Anatomie comparée de l'homme et des animaux. Professeur au Muséum, membre de l'Académie des Sciences (1828), il fut doyen de la Faculté des Sciences (6 novembre 1849) à sa retraite (7 juillet 1885). Ses recherches sur la classification des vertébrés, des annelés, des mollusques et des rayonnés ; ses travaux sur les centres de création et la répartition géographique des crustacés, l'ont classé chef d'école, et c'est à lui que l'on doit cette science nouvelle: la Zoologie physiologique.

Au fond, en haut des gradins, une toile de Jean-Francis AUBURTIN (1866-) *Paysage, au fond de la mer*, daté à gauche 1897. Salon de la Société nationale 1898, n° 57.

On y reconnaît des araignées de mer, des hippocampes, des méduses, des étoiles de mer, de grandes algues, un homard aux prises avec une pieuvre, des holothuries, tandis qu'au sommet, sur des rochers émergeant, se tiennent des pingouins, des manchots et des reptiles volants.

Au-dessus du tableau noir, derrière la chaire du professeur, le buste en bronze de *Henry de Lacaze-Duthiers* (1821-1901), par le sculpteur espagnol BENLLIURE Y GIL MARIANO (1862-) non daté, signé sur l'épaule droite.

Comme l'indique l'inscription en relief sur la stèle : AL PROFESSOR H. DE LACAZE DUTHIERS LA FACULDAD DE CIENCIAS DE BARCELONA, il a été offert par la Faculté des Sciences de Barcelone à Lacaze-Duthiers, qui fut professeur de Zoologie à la Faculté des Sciences (1868), membre de l'Académie des Sciences (1871), fondateur du Laboratoire zoologique de Roscoff, sur les côtes de Bretagne (Finistère, 1873) et de celui de Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales).

L'escalier qui s'amorce presque porte à porte avec le vestibule du secrétariat de la Faculté des Sciences conduit, au delà de l'École pratique des Hautes Études resserrée au 1^{er} étage, à toute une première série des services de Sciences dont la liste est peinte en lettres dorées sur un panneau de bois : ZOOLOGIE, GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, MÉCANIQUE PHYSIQUE, COLLECTION DE GÉOMÉTRIE SUPÉRIEURE, AMPHITHÉÂTRE LE VERRIER, AMPHITHÉÂTRE CHASLES, ASTRONOMIE.

Amphithéâtre Chasles

Le nom de Michel Chasles (1793-1880), professeur de Géométrie supérieure à la Sorbonne pendant vingt et un ans (novembre 1846-décembre 1880) devait être donné à l'un des amphithéâtres de la nouvelle Faculté des Sciences.

C'est pour Chasles que la chaire avait été fondée et son nom, a dit Paul Tannery, est inséparable de cette branche de la science. « Il fut le chef du grand mouvement qui de notre pays se propagea à l'étranger et releva la Géométrie au rang de l'Analyse. » L'un de ses confrères anglais l'a surnommé avec raison « l'empereur de la Géométrie ».

A gauche et à droite de la chaire du professeur, dans l'angle du mur, se trouvaient naguère deux pendules, destinées primitivement à régler les horloges électriques de la Sorbonne. Celle de gauche qui marquait le temps sidéral a été transportée à l'Observatoire. Il ne reste plus que celle de droite qui marque le temps moyen.

Au-dessus de la chaire une immense toile représente le *Planisphère du ciel*, à droite l'hémisphère sud ; à gauche l'hémisphère nord. Au milieu l'Écliptique.

Non loin de là se trouve la Salle de Conférences de Géographie physique : dans le couloir qui la précède, meublé aujourd'hui de bibliothèques, se trouvait une grande toile de Paul-Joseph JAMIN (1853-1901), intitulée *Cité Lacustre*, « *Le Retour des hommes est signalé* » (Salon de 1898, n° 1077) et qui avait figuré à l'Exposition de 1900 au Grand Palais des Champs-Élysées, avant d'être installée ici en janvier 1901. Mais elle a dû, en 1924, céder la place devant les collections de livres, et se résigner à l'exil et à l'oubli, au fond d'un réduit obscur où nul ne peut la voir désormais.

Amphithéâtre Le Verrier

On a donné au second amphithéâtre de Mathématiques le nom d'Urbain Le Verrier (1811-1877).

Cet astronome et mathématicien fut professeur d'astronomie mathématique ou mécanique céleste à la Faculté des Sciences (novembre 1846), puis d'astronomie physique (février 1849) et succéda à François Arago comme directeur de l'Observatoire (1863).

C'est lui qui, par « l'analyse, découvrit dans l'espace une planète inconnue à laquelle fut donné par la suite le nom de Neptune ». « Il la pesa, dit J. B. Dumas (1), comme s'il l'eût tenue dans ses mains, il marqua dans les cieux sa route et la position qu'elle devait occuper le 1^{er} janvier 1847, comme s'il en avait lui-même dirigé le char. On sait comment cet astre fut trouvé par le télescope dans le firmament, à la place même que lui avait assignée l'analyse mathématique. » Et non content de cette découverte qui eut suffi à sa gloire, il établit en trente années, « le code définitif et

(1) *Discours aux obsèques de Le Verrier.*

complet des calculs astronomiques, les tables du mouvement apparent du soleil, la théorie et les tables des planètes tant intérieures qu'extérieures ».

Tous les autres services de la Faculté des Sciences installés en Sorbonne sont répartis au long de deux longues galeries qui, se rejoignant à angle droit, ici les longent et là les traversent pour leur servir de couloirs d'accès. C'est la Galerie Richelieu, qui prend naissance au secrétariat des Sciences, suit la rue Saint-Jacques et, par 35 marches coupées par un palier de repos, regagnant la différence de niveau qui est de 6 à 7 mètres, atteint la Galerie Gerson, passage transversal, parallèle à la rue des Écoles et à la rue Cujas.

A mi-chemin dans la Galerie Richelieu, à l'endroit où celle-ci s'éclaire par les baies vitrées d'en face, s'ouvre la double porte de l'escalier F qui conduit aux services d'Anatomie comparée de Biologie générale et à l'Amphithéâtre Cauchy.

Amphithéâtre Cauchy

La Faculté des Sciences s'est honorée en inscrivant au-dessus d'un de ses amphithéâtres le nom du mathématicien Augustin Cauchy (1789-1857), qui fut chargé du cours de Mécanique à la Sorbonne (1821), puis professeur (1823-1830) et professeur d'Astronomie mathématique ou Mécanique céleste, 1^{er} mars 1849-17 mai 1852 (démission).

Hermite faisant l'histoire de l'enseignement mathématique en Sorbonne (1) disait de lui : « Toutes les parties des mathématiques, la géométrie l'algèbre, la théorie des nombres, le calcul intégral, la mécanique, l'astronomie, la physique mathématique, lui doivent les plus grandes découvertes... La Science n'a point d'exemple d'une conception plus féconde : elle a été la source des plus belles découvertes de son auteur ; elle est entrée dans les éléments, et son usage est continuuel en analyse. »

Ses célèbres Exercices de Mathématiques sont aujourd'hui classiques.

Au-dessus de la chaire, panneau décoratif du peintre Jules FERRY (1844-) non signé et non daté, commandé en 1897, représentant un *Paysage méditerranéen* :

Au fond, à gauche, s'étend paisible sous le soleil une mer dorée : au premier plan s'endort, au bercement des vagues, un village dont les toits violets s'inclinent doucement ; des arbres roses émergent dans les verdure, sur la droite la végétation s'épaissit, sombre comme la nuit.

Après avoir monté les 35 marches qui terminent la galerie Richelieu et passé sous les salles de Géologie et de Paléontologie dont on aperçoit les

(1) Dans la brochure intitulée *Inauguration de la Nouvelle Sorbonne par le président de la République*, 5 août 1889, p. 30, Delalain.

collections par les baies vitrées, on arrive dans la galerie Gerson. Sur la gauche, la porte s'ouvre en face du Lycée Louis le Grand, à l'endroit où se trouvait l'ancienne place Louis-le-Grand, appelée depuis 1839 place Gerson, longtemps ornée d'une fontaine de plomb.

En face, monte l'escalier qui aboutit aux services des Sciences naturelles et de Minéralogie et à la salle de travail des étudiants de la Faculté des Sciences.

Dans le vestibule du Laboratoire de Minéralogie se trouve le buste en plâtre de *F. S. Beudant*, par Dominique MALKNECHT (1793-1876), daté 1846.

Offert en 1901 par le petit-fils de François-Sulpice Beudant (1790-1850) qui fut professeur de Minéralogie à la Faculté des Sciences de 1822 à 1840 et inspecteur général des études (1840-1850). Beudant est représenté en costume d'académicien.

Galerie Gerson

La galerie Gerson fait communiquer le lycée Louis le Grand avec la place de la Sorbonne ; sur le bandeau de pierre au-dessus de sa porte intérieure sont gravés les noms de services qu'elle dessert CHIMIE, PHYSIQUE et PHYSIOLOGIE. Elle perpétue à travers la Sorbonne le nom de l'humaniste et théologien Jean Charlier 1363-1429, qui selon l'usage du temps changea son nom de famille contre celui du hameau de Gerson, près Rethel, où il était né. Deux fois procureur de la Nation de France, il fut en 1395 nommé chancelier de l'Université et de Notre-Dame de Paris. Sa gloire est d'avoir, vers l'an 1400 écrit l'*Internelle Consolacion* qui n'est qu'une version française du célèbre traité *De Imitatione Christi*, dont l'auteur était demeuré mystérieux (1).

Sur cet emplacement se trouvait, depuis le XII^e siècle, la rue des Poirées qui, en 1824, fut prolongée jusqu'à la place de la Sorbonne, et prit le nom de Gerson à partir du 24 août 1854. Elle commençait rue Restaut, dont le souvenir s'est conservé aussi jusqu'en 1900 à travers la Sorbonne par la galerie Restaut, devenue la galerie Claude Bernard, qui dessert, à droite les services généraux de la Physique et de la Chimie organique ; à gauche, la Physiologie et par l'escalier du Nord l'amphithéâtre de Physiologie et l'Ophtalmologie. C'est là également, par un escalier voisin, que l'on accède à la Tour de Physique.

(1) Communication d'Alfred Pereire faite à l'Académie des Inscriptions, 18 décembre 1925 et l'*Internelle Consolacion*, texte du manuscrit d'Amiens publié par A. PEREIRE, Pelletan, 1926.

Amphithéâtre de Géologie et de Minéralogie

A droite dans la galerie Gerson s'ouvre la porte de l'amphithéâtre commun à la Géologie et à la Minéralogie dont les gradins sont disposés en demi-cercle. Une peinture de Frédéric MONTENARD (1846-), représentant un *Paysage de Provence* au bord de la mer entre Marseille et Toulon (non datée), en occupe tout le fond au-dessus du tableau noir et de la chaire du professeur ;

Le géologue Munier-Chalmas, qui avait étudié la région évoquée par l'artiste, protesta à maintes reprises contre ce qu'il appelait un non-sens, parce que deux espèces de terrain et de rochers voisinaient ici qui n'avaient jamais pu dans la nature se trouver rapprochées. La toile est demeurée en place : la masse rocheuse continue à barrer l'horizon, les oliviers maintiennent en dépit du sol leur verdure sombre, la mer s'allonge bleutée, dominée par la route où poudroie le soleil, et les femmes, debout, le long du parapet, poursuivent leur contemplation rêveuse.

Soutenance des Thèses de Sciences

C'est dans cet amphithéâtre de Géologie, spécialement aménagé en 1927, que désormais ont lieu les soutenances de thèses de doctorat ès sciences. La Faculté des Sciences n'ayant pas, comme la Faculté des Lettres, de salle de doctorat, on avait pris l'habitude de faire passer les thèses dans la salle de réunion des étudiants ès sciences ou même dans un des amphithéâtres disponibles. Celui de Physiologie fut quelque temps ainsi utilisé.

Les soutenances de Thèses pour le doctorat ne revêtent pas la même solennité à la Faculté des Sciences qu'à la Faculté des Lettres. Elles sont publiques et annoncées elles aussi quelques jours à l'avance au secrétariat, et dans les grands journaux. Le jury, par suite d'un vieil usage, ne comprend que trois membres : un président et deux assesseurs ; les professeurs de la Faculté auraient le droit de venir argumenter et poser des questions, en fait ils n'en usent presque jamais : d'ailleurs ils n'ont pas voix délibérative quand il s'agit de prononcer sur l'admission du candidat.

Tandis qu'à la Faculté des Lettres on ne fait aucune distinction entre les différentes disciplines : Histoire, Philosophie, Grammaire, Histoire de l'Art et que le doctorat les englobe toutes sous une appellation unique doctorat ès lettres, aux Sciences, le doctorat est divisé en trois groupes nettement séparés : Sciences mathématiques, Sciences physiques, Sciences naturelles et un programme annexé au règlement du 8 juin 1848 (1) en précise les détails. Pour les Sciences physiques par exemple, le candidat doit montrer les appareils dont il a fait usage et les produits qu'il a obtenus ; pour les Sciences natu-

(1) Cf. Ath. MOURIER, *Notice sur le Doctorat ès sciences, suivie du catalogue des thèses*. Delalain, 1856.

relles autant que possible, les objets matériels qui ont servi de base à la thèse, les préparations anatomiques ou microscopiques, etc.

Le candidat dépose deux thèses manuscrites, lesquelles doivent contenir des travaux personnels originaux conduisant à des conclusions nouvelles sur les théories scientifiques ou à des découvertes dans la pratique. Le titre même qui commence presque toujours par le mot *Sur* ou par la formule plus générale *recherches sur, étude expérimentale, contribution à l'étude de...* atteste que c'est dans les laboratoires que le travail a été peu à peu préparé sous la direction des professeurs : ceux-ci l'ont suivi et en savent la valeur ou les faiblesses.

Les thèses sont soumises à l'examen d'une commission de trois membres qui les acceptent ou les refusent. Si l'avis est favorable, le permis d'imprimer est accordé. Mais le plus souvent aujourd'hui, le candidat ne dépose qu'une thèse, la seconde est remplacée par des « interrogations » sur des questions proposées par la Faculté et dont il a eu communication quelques semaines à l'avance. Il y a des exceptions à cet usage d'une thèse unique ; mais il est assez rare qu'un candidat ait pu approfondir en même temps deux questions.

Il a été présenté à la Faculté des Sciences (1), depuis la première thèse soutenue le 9 mars 1811 jusqu'en juillet 1927, 1959 thèses.

Deux thèses ont fait l'objet d'une cérémonie spéciale qui eut lieu dans la Salle des Actes, celle du capitaine Daniel, et celle de Joseph Virieux, morts au champ d'honneur (cf. p. 160).

Comme à la Faculté des Lettres, il existe à la Faculté des Sciences un doctorat d'Université, accessible aux étudiants français ou étrangers, mais qui est d'ordre purement scientifique et ne confère aucun droit aux fonctions pour lesquelles les grades d'État sont exigés (cf. p. 140). Les épreuves consistent également dans la soutenance d'une thèse contenant des travaux personnels, et la discussion de questions proposées par la Faculté.

Depuis la première thèse de doctorat d'université présentée le 29 juin 1899, il a été soutenu à la Faculté des Sciences 181 thèses.

Un nouveau diplôme scientifique d'ingénieur-docteur a été créé, par arrêté du 30 avril 1923, mais il ne confère, pas plus que le doctorat d'Université, aucune des prérogatives attachées au grade de docteur ès sciences : il s'obtient par la soutenance d'une thèse, et dans des conditions spéciales délimitées par l'arrêté du 23 juin 1925 (deux ans d'expériences dans un laboratoire et découverte de faits nouveaux pouvant être utilisés pour la science). Ce titre a été décerné pour la première fois en France, le 13 juillet 1927.

Galerie Claude Bernard

A gauche, la galerie Claude Bernard mène à l'amphithéâtre de Physiologie.

Le nom de Claude Bernard (1813-1878), rappelle ici celui de l'un des promoteurs et des maîtres de la méthode expérimentale. Elève de Magendie

et suppléant au Collège de France (1847) dans la chaire de Médecine, il lui succède en 1855. Membre de l'Académie des Sciences (1854), il fut la même année nommé titulaire (17 mars 1854) de la chaire de Physiologie générale créée pour lui à la Faculté des Sciences où ses élèves se nomment alors Paul Bert, Ranvier, Albert Dastre, d'Arsonval, Grehant, Morat, Picard. En décembre 1868, il quitte la Faculté des Sciences pour le Muséum; membre de l'Académie française (1868).

Services de Physiologie

Vestibule. — Le vestibule des services de Physiologie a été conçu sous la forme d'un salon où sont groupés les souvenirs des maîtres qui y ont enseigné. Les appareils leur ayant appartenu sont conservés dans une salle voisine.

Sur les murs du vestibule, des panneaux en cuir brun repoussé et doré par Mme CHAILLEY-BERT rappellent, parmi des branches de feuillage et des motifs ornementaux, les grandes découvertes des propriétés des plantes : la ricinine, par Petit, 1860; la philocarpine, par Hardy en 1875; la papaine, par Wurtz en 1879, etc.

Sur des stèles se dressent quatre bustes : *Claude Bernard* (cf. p. 167), bronze par Eugène GUILLAUME (1822-1905); *Paul Bert* (cf. p. 169), bronze par Alfred Désiré LANSON (1815-1898); *Pierre Gratiolet* (1815-1865), chargé de cours (1862) puis professeur d'Anatomie, Physiologie comparée et Zoologie (1863), terre cuite par Alexis Joseph OLIVA (1823-1890), daté 1865 et *Albert Dastre* (cf. p. 169), bronze par Mme GRUZEWSKA, daté 1927.

Le mur qui fait face à la porte était autrefois orné d'une peinture de Julian STORY (1867-), intitulée *Un Laboratoire à Saint-Lazare*. Salon de 1896, n° 1868.

Elle représente une injection de sérum dans le service du Dr Chéron à Saint-Lazare. Tous les personnages sont reconnaissables, le docteur debout, chauve, barbe blanche est le *Dr Jules Chéron* (1837-1900) inoculant avec une seringue dont il était l'inventeur, son sérum à une malade assise qui lui tend son épaule nue. Près de lui se tiennent assis, à droite, le *Dr Bouteil* et debout, à gauche, le *Dr Fauquez*. Au premier plan le *Dr Battuand*, assis, tâte le pouls de la malade : sur la gauche, une infirmière connue à l'hôpital sous le nom de Mme Elisa, à droite *Mme Durdan-Laborie*, au fond debout près de la fenêtre et penché sur un microscope, le *Dr Maurice de Fleury*. La scène est exactement représentée, à cette différence près que l'injection se faisait normalement dans le haut de la cuisse.

L'un des personnages se souvient que la femme du peintre, la cantatrice Emma Eames de l'Opéra, chantait des fragments de son répertoire pendant les séances de pose.

Ce tableau est aujourd'hui entièrement recouvert d'une grande tenture marron; à l'aide de montants de bois on a fixé, devant, une toile de Léon-Augustin LHERMITTE (1844-1925), *Claude Bernard dans son laboratoire faisant ses expériences de vivisection* (Salon de 1889,

n° 1700) (1). De ce tableau il existe une réplique légèrement différente quant à la pose de certains personnages et qui est probablement la première esquisse du tableau, aujourd'hui dans le laboratoire de Chimie de l'Ecole Normale supérieure.

Au second plan debout, tablier de toile blanche, tenant à la main droite une *lancette* attachée à des fils électriques et s'apprêtant à toucher un lapin étendu sur la table, *Claude Bernard* fait une leçon à ses élèves : derrière lui sur la droite, âgé, coiffé d'une calotte noire, un gilet rouge sous le tablier de garçon de laboratoire, le *père Lesage*. Au premier plan, à droite, portant binocle, *Albert Dastre* (1844-1917) (cf. plus bas), prend des notes sur les feuilles de papier.

Au premier plan, côté gauche, près du préparateur que l'on voit de dos seulement, celui qui est assis et dont le profil se détache nettement c'est *Louis-Charles Malassez* (1842), puis debout, un immense foulard autour du cou, *Nestor Gréhant* (1838), qui fut suppléant de la chaire de Physiologie de 1872 à 1874 et professeur de physiologie générale au Muséum (1893) ; à côté, belle barbe blanche et majestueux, c'est *Amédée Dumontpallier*, puis la tête tournée vers Dumontpallier, les bras croisés, c'est *Paul Bert* (1833-1886), qui fut chargé de cours (1868) puis professeur de Physiologie (1869), ministre de l'Instruction publique dans le ministère Gambetta (novembre 1881-30 janvier 1882) ; un peu en arrière de Paul Bert, la tête penchée, *Arsène d'Arsonval* (1851-), membre de l'Académie des Sciences (1894) et de l'Académie de Médecine, professeur de Physique physiologique au Collège de France.

Ce tableau, commandé par le ministère de l'Instruction publique, décorait jusqu'en 1920, la grande Salle des Commissions de l'Université ; il a été placé là à l'occasion du Congrès international de Physiologie de 1919.

Amphithéâtre de Physiologie

Dans le fond, vaste toile symbolique de Alfred-Philippe ROLL (1846-1919), intitulée *Vers la Nature pour l'Humanité*. Salon de la Société nationale de 1908, n° 996.

Dans un ciel lumineux surgit une femme nue, dont la beauté éblouit les regards et attire les hommes : à droite une femme va les guider ; à gauche, une autre femme éplorée soutient la tête d'un cadavre étendu devant elle et médite ; au centre trois hommes regardent, émerveillés, l'apparition. Au loin montent les fumées de la ville au travail.

Dans cette toile on peut reconnaître divers portraits, à droite, le savant que l'on aperçoit presque à la lisière du cadre caché derrière la femme, c'est *Albert Dastre* (1844-1917), préparateur de Claude Bernard (1872), suppléant de Paul Bert à la Faculté des Sciences (1876), professeur de Physiologie (1887), membre de l'Académie des Sciences (1904).

Au centre les trois savants qui regardent sont, de droite à gauche, *Elie Metchnikoff* (1835-1916), chef de service (1890) puis sous-directeur de l'Institut Pasteur (1904) ; *Elie de Cyon* (1843-1912), professeur à l'Université de Saint-Petersbourg, et le docteur *André Chantemesse* (1851-1919),

(1) Cf. gravé par R. DE LOS RIOS dans le *Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture*, rédigé par Georges LAFENESTRE, 1889, XI, p. 46.

professeur de médecine expérimentale et comparée, puis d'hygiène (1898), membre de l'Académie de Médecine (1901).

A l'extrémité gauche, la femme qui se penche vers le cadavre, c'est *Mme Roll*, la femme du peintre.

Monument aux morts de la Faculté des Sciences

Au milieu de la galerie Gerson, près de la porte ouvrant sur l'amphithéâtre de Géologie, dans une niche, se trouve le monument en bronze du sculpteur Félix BENNETEAU (1879-) et du fondeur F. Barbedienne, élevé à la mémoire des fonctionnaires, anciens élèves et étudiants de la Faculté des Sciences de l'Université de Paris morts pour la France, inauguré le 25 novembre 1923 par le président de la République Alexandre Millerand, assisté du recteur Appell, du ministre de l'Instruction publique Léon Bérard, du doyen Molliard et des professeurs de la Faculté. Dressé dans sa douleur, Pallas étend ses bras pour protéger à jamais le guerrier mort, humble anonyme qui figure les morts et les disparus de la Faculté des Sciences dont les noms sont inscrits au livre d'or de l'Association. A la tombée de la nuit, une lampe en veilleuse éclaire jusqu'au jour le monument glorieux.

En face, à quelques mètres du monument, s'ouvre la galerie perpendiculaire J. B. Dumas, parallèle à la galerie Claude Bernard (elle a porté jusqu'en 1900 le nom de galerie Victor Cousin). Elle dessert, à gauche, les services de la Physique et de la Chimie minérale, à droite le laboratoire d'enseignement de Chimie et au fond à gauche, l'amphithéâtre de Chimie et la Chimie générale.

Galerie J. B. Dumas

Le nom de J. B. Dumas (1800-1884) évoque le souvenir de celui qui fut pendant trente-cinq années, jusqu'en 1867, professeur de Chimie en Sorbonne, d'abord adjoint (1832), puis suppléant de Thenard (1836-1841), professeur titulaire (1841), doyen (1842-1849), membre de l'Académie des Sciences (1832), ministre de l'agriculture et du commerce (octobre 1849-janvier 1851). Sénateur et vice-président du Conseil supérieur de l'Instruction publique, il a provoqué la bifurcation des études; enfin par ses démarches incessantes, il obtint le percement de la rue des Écoles qui devait amener l'agrandissement de la Sorbonne.

Il reste le créateur de la chimie organique; célèbre par ses recherches sur les éthers, l'isométrie, la détermination exacte de plusieurs poids atomiques et sa classification des métalloïdes. Ses élèves et émules Henri Sainte-Claire Deville, Wurtz, Debray ont continué son œuvre.

Le grand escalier de la galerie J. B. Dumas
conduit à l'Amphithéâtre de Physique.

Amphithéâtre de Physique

Au-dessus du tableau noir pour les démonstrations, grande toile décorative de Henri GERVEX (1848-), *L'Arc-en-ciel*, n° 568 du Salon de la Société nationale de 1896.

Paysage harmonieux au bord d'une falaise ; à gauche la mer ; au fond, se courbe l'arc-en-ciel ; à droite un bouvier ramène en hâte à travers la prairie son bétail parce que l'averse menace.

Ce tableau est légendaire parmi les étudiants de Sciences, et dès 1896 les professeurs avaient protesté auprès du Doyen : « Il serait fâcheux, écrivit l'un d'eux, qu'il subsistât dans ce tableau une faute contre les lois de la Physique, faute de nature à être aperçue par les étudiants et à donner prise à des remarques désobligeantes et d'ailleurs injustes. Il y aurait donc lieu, pour établir la direction des ombres, de tenir compte de ce fait, que le soleil occupe toujours une position opposée au centre de la circonférence sur laquelle l'arc-en-ciel se produit... »

On n'y relève pas moins de dix-sept erreurs contre les lois de la nature et ce fut pendant un temps un jeu de demander aux étudiants de les énumérer. En voici quelques-unes : les couleurs de l'arc-en-ciel sont placées en sens contraire et le diamètre est faux puisqu'il devrait s'étendre de l'une à l'autre extrémité de la toile. L'ombre que projette la vache sur la falaise devrait s'étendre derrière elle par rapport au soleil. La vache qui s'en vient à droite du tableau semble, avec l'écartement impossible de ses yeux, une bête apocalyptique, et la raideur de ses pattes non pliées aux genoux lui donne un aspect de jouet d'enfant en bois. Les herbes du premier plan se courbent en sens contraire du vent, etc.

L'artiste avait d'abord choisi comme sujet Archimède découvrant les premiers principes de Physique, mais il y renonça.

Amphithéâtre de Chimie

Au-dessus de la longue table d'expériences du professeur, une grande toile d'Albert BESNARD (1) (1849), *La Vie renaissant de la mort*, signée à gauche et datée de l'endroit où elle fut peinte, « Talloires, 1896 ».

C'est l'une des toiles les plus célèbres, parce que le peintre s'est efforcé ici d'insérer une idée générale, un dogme dans un symbole. Ces hauteurs alpestres, il les a vues aux environs de son lac d'Annecy et de son pays de Talloires, et c'est le grand adage : « Rien ne se perd, rien ne se crée », qu'il traduit dans ce triptyque. Pour en bien dégager les images diverses qui s'y évoquent il faut, dominant du milieu des gradins le tableau, lui accorder

(1) Cf. Articles de Paul LEPRIEUR, dans la *Chronique des Arts et de la Curiosité*, 27 juin 1896, p. 219-220 et Paul ADAM, *Le Symbolisme dans l'Œuvre d'Albert Besnard* dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1911², p. 440-442.

une attention soutenue. En voici, d'après le peintre lui-même, le commentaire : « Au centre est étendu un cadavre de femme renversé parmi les germes de plantes ; un enfant tette une de ses mamelles tandis que de l'autre s'échappe un lait qui, serpentant à travers la nature, forme un fleuve de vie.

« Autour de sa bouche errent les papillons, compagnons de toute pourriture et porteurs de germes.

« Leserpent, emblème de la génération terrestre, rampe auprès du cadavre. A droite le couple humain dominant la nature, son futur domaine, descend sur le fleuve, qui, tournant à gauche, charrie au travers des cataclysmes, les débris des plantes et des hommes et vient se perdre au centre de la terre dans un gouffre de feu, véritable creuset d'où ressortira à nouveau la vie, symbolisant ainsi les forces de la nature : l'eau, l'air, la terre et le feu, principes de la chimie organique, qui ont créé la planète, l'animal et l'homme sous l'influence du soleil. »

Le romancier Paul Adam, qui l'a commenté avec ferveur, déclare que dans aucun chant des grands lyriques on ne pourrait « trouver un hymne au soleil meilleur que cette palingénésie déterminée par l'éclat du rayon qui féconde la morte de la cime ». Il écrit : « De ce cadavre au soleil, et vert comme la saison éclore autour avec ses papillons et ses serpents onduleux, du sein naguère robuste le lait maternel s'échappe, tandis qu'à l'autre mamelle un enfant vigoureux aspire les restes du suc nourricier partout répandu, devenu ruisselets, torrents, et reparu, à droite, rivière en cours parmi les touffes des végétations, puis, fleuve s'étalant jusqu'aux collines diverses des pays où il s'épanche, où il fertilise. L'aspect de cette luxuriance émeut un couple humain. Il s'exalte dans la joie qui fait par l'époux, prendre, en ses bras, l'épouse, la tendre vers le fruit à cueillir. Le mouvement de la vie ne triomphe pas moins dans la partie de gauche. Là le fleuve, rougi par le reflet tragique des volcans roule, dans ses eaux unies aux coulées de laves minérales, les victimes du cataclysme et leurs étreintes suprêmes prêtes à s'engloutir dans un abîme. Creuset mystérieux d'où ressurgira tout à l'heure, sous d'autres formes, la même Vie, diverse et impérissable. »

Justification éclatante du mot de Camille Mauclair : « Peindre c'est penser en couleurs. » Le tableau a subi une légère dégradation vers 1925, la flamme d'un brûleur ayant détérioré les couleurs dans les verdures, qui sont à droite, près de l'arbre aux fruits d'or ; la retouche, faite par le fils du peintre, est visible encore.

Au plafond de l'amphithéâtre ont été inscrits les noms de tous les grands chimistes étrangers ou français qui se sont illustrés depuis deux siècles.

Voici en commençant par la droite et lus de haut en bas, les quarante-cinq noms qui se groupent, avec leurs dates, cinq par cinq :

1^o Cavendish (1731-1810) ; Priestley (1733-1804) ; Scheele (1742-1786) ; Lavoisier (1743-1794) ; Berthollet (1748-1822) ; 2^o N. Leblanc (1752-1806) ; Proust (1754-1826) ; Vauquelin (1726-1829) ; Wollaston (1766-1828) ; Dalton (1766-1844) ; 3^o Thenard (1777-1857) ; H. Davy (1778-1829) ; Gay-Lussac (1778-1850) ; Berzélius (1779-1848) ; Dulong (1785-1848) ; 4^o Chevreul (1786-1889) ; Faraday (1791-1867) ; Mercherlisch (1794-1863) ; Woehler (1800-1882) ; J. B. Dumas (1800-1884) ; 5^o Dessaignes (1800-1885) ; Balard (1802-1876) ; Boussingault (1802-1896) ; Liebig (1803-1873) ; Graham (1805-1869) ; 6^o Laurent (1807-1853) ; Pelouze (1807-1866) ; Regnault (1810-1878) ; Peligot (1811-1890) ; Zini (1812-1881) ; 7^o Stas

(1813-1891) ; Cahours (1813-1891) ; Ebelmen (1814-1852) ; Fremy (1814-1894) ; Gerhardt (1816-1856) ; 8^o Wurtz (1817-1884) ; de Marignac (1817-1894) ; Henri Sainte Claire Deville (1818-1881) ; Kobbe (1818-1884) ; A. W. Hoffmann (1818-1892) ; 9^o Pasteur (1822-1895) ; Debray (1827-1888) ; Boutleron (1828-1886) ; Griess (1829-1891) ; Kekulé (1830-1896).

En quittant la galerie Gerson, on débouche place de la Sorbonne ayant achevé la visite, mais trop rapide et incomplète, des services de la Faculté des Sciences installés en Sorbonne. Peu à peu, faute de place pour s'agrandir, ils désertent les uns après les autres la vieille maison et l'on devrait, pour se rendre compte de leur activité multiple et sans cesse croissante, faire de longues promenades aux instituts, déjà signalés, qui ont essaimé dans d'autres quartiers de Paris et même des excursions au nord et au sud de la France où des laboratoires spéciaux se sont installés (cf p. 156).

Porte du XVII^e siècle

Il reste à voir, de cette Sorbonne rajeunie, le seul vestige du vieil édifice bâti par Richelieu, l'Église ; mais déjà un souvenir d'autrefois est devant nos yeux comme pour rappeler au seuil de cette demeure consacrée aux Sciences que le passé, dont elles, uniquement éprises d'avenir, font parfois si peu de cas, ne nous quitte jamais dans la vie. C'est la porte (1) : on n'y prête pas attention, elle se cache discrètement derrière sa grille et rien ne la signale à l'admiration. Elle semble neuve sous sa peinture de vieux bronze verdi, mais elle date du temps de Richelieu. Echappée à toutes les démolitions, elle a pu être débarrassée des multiples couches de peinture qui la surchargeaient et remise en état, avec ses boiseries sculptées intactes.

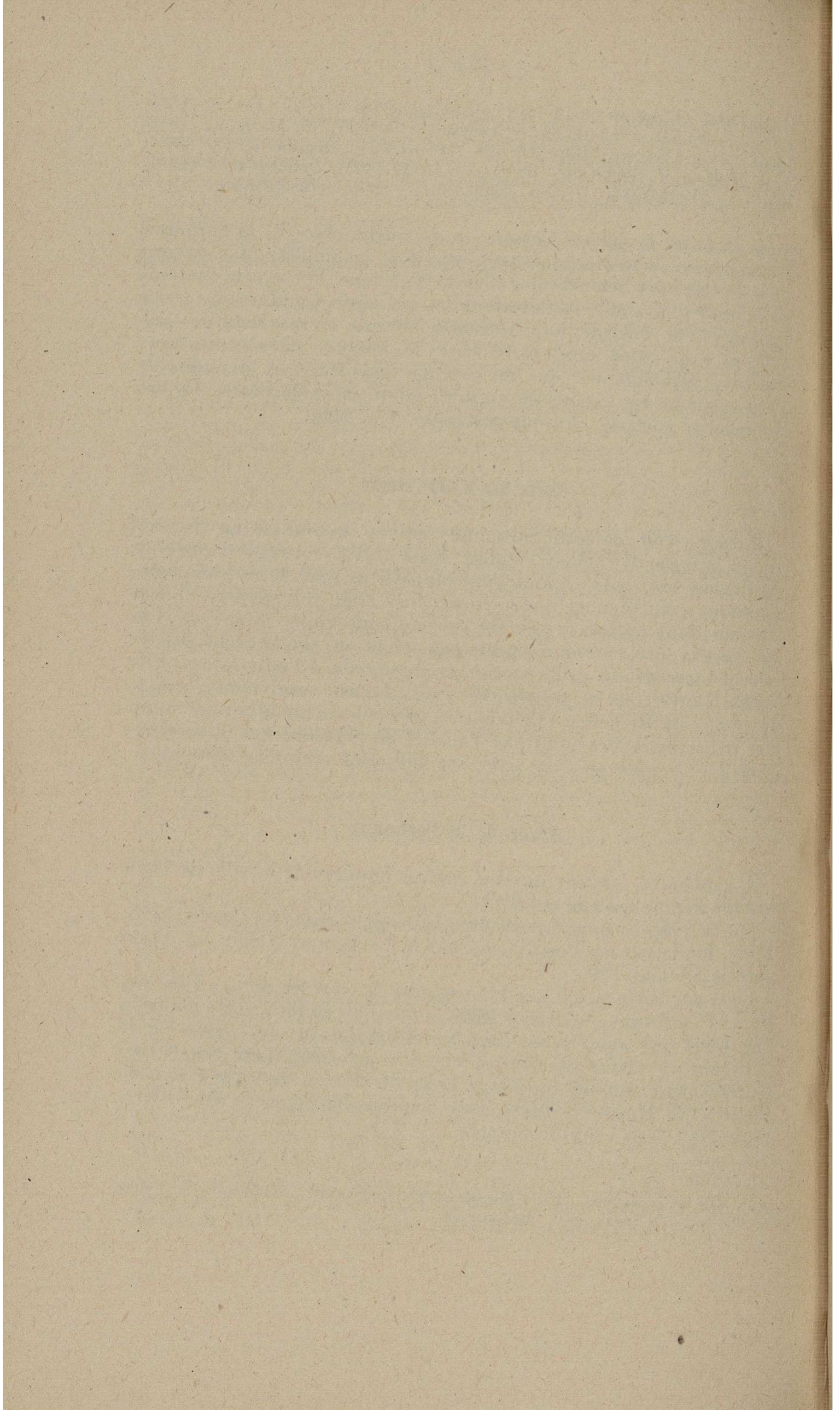
Place de la Sorbonne

A gauche en sortant, un des centres horaires de la ville de Paris installé depuis novembre 1905.

Sur la place le monument du philosophe *Auguste Comte* (1798-1857), fondateur du Positivisme, par A. INJALBERT (1854-), inauguré le 18 mai 1902.

C'est sur cette place que fut organisé le cortège de la « Fête des Fous et de l'Ane », le 29 mai 1898, et que l'on édifia à cette occasion une scène qui avait pour fond les échafaudages de l'église de la Sorbonne en pleine réparation. On y représenta, dans des décors extrêmement simples rappelant ceux du Moyen âge, *La Farce du Cuvier* et le *Mystère d'Adam*, avec Eugénie Nau dans le rôle d'Ève, et de Max dans celui de Satan.

(1) Elle est reproduite dans l'*Encyclopédie d'Architecture, Menuiserie*, 8^e année, n° 70 (dessin de Spaak, grav. de Garnier).



ÉGLISE DE LA SORBONNE

Église

L'église de la Sorbonne s'élève, non pas sur l'emplacement de l'ancienne chapelle de 1326 dont le tracé a été reconstitué à l'aide de documents manuscrits et dessiné par un double pointillé sur le pavé de la cour actuelle — mais sur l'emplacement du Collège de Calvi — la « petite Sorbonne » comme on l'appelait et où depuis 1271 étaient donnés des cours élémentaires de Théologie aux futurs sorbonistes.

C'est Jacques LEMERCIER (1585-1654) qui en dressa le plan; la construction dura du 15 mai 1635, année où Richelieu posa la première pierre au 15 juillet 1648, date où la première messe fut célébrée par l'abbé Talon, vicaire général de l'Archevêché.

Façade sur la place

Elle présente deux façades, l'une latérale orientée au Nord, sur la cour intérieure de la Sorbonne; l'autre, la principale, orientée à l'ouest, sur la place de la Sorbonne (1). Si l'on compare une estampe ancienne, d'Israël Silvestre ou de Marot, à une photographie prise aujourd'hui, l'aspect général apparaît dans ses grandes lignes sensiblement le même.

Les statues de marbre qui la décoraient ont été enlevées pendant la Révolution et remplacées de 1827 à 1876 par des statues de pierre (2). Les voici telles qu'elles se présentent : dans l'entre-colonnement, à gauche de la porte, en habits sacerdotaux et tenant un livre à la main, *Bossuet*, par Louis-Ernest BARRIAS (1841-1905), datée 1872. Dans l'entre-colonnement de droite, tenant à la main gauche un livre, « l'Imitation », le bras droit replié, la robe serrée à la taille, c'est *Gerson*, par Joseph FÉLON (1818-1896), n° 2.846 du Salon 1874 (maquette en terre cuite au Musée de Reims). Au-dessus des niches, sur les côtés, des guirlandes de feuilles de laurier; au-dessus de la porte des guirlandes de fruits.

(1) Abbé A. BOUQUET, *Église de la Sorbonne*, illustrations ; — (Gaume, éd., 16 p.) dans la série des *Eglises paroissiales de Paris*, monographies illustrées, n° 11.

(2) L. MICHAUX, *Église de la Sorbonne dans Inventaire des richesses d'art de la France*. Paris. *Monuments religieux*, t. III, p. 118-131.

Au premier étage, séparé par un entablement et une corniche, une baie en plein cintre dont le vitrail a été supprimé et remplacé par un cadran d'horloge surmonté des armes de Richelieu avec des bas-reliefs de 2 m. 80 figurant : à gauche, *la Vérité* présentant un miroir et tenant une masse avec globe céleste et à droite, *la Science*, tenant un livre à la main, œuvre de Jean-Baptiste-Louis ROMAN (1792-1835), daté 1827. Dans l'entre-colonnement de gauche, la main droite levée vers le ciel, un livre dans sa gauche, *saint Thomas d'Aquin*, par Alexandre SCHOENEWERK (1820-1885), n° 3.142, Salon 1874 et dans l'entre-colonnement de droite, drapé dans son manteau, le bras droit pendant, tenant de la main gauche un livre, « Les Sentences », *Pierre Lombard*, par Hubert LAVIGNE (1818-1882), daté 1872.

A chaque extrémité des volutes inférieures des ailerons reliant le rez-de-chaussée et le premier étage se tiennent sur des piédestaux deux statues : à gauche, debout sur son char de feu, le bras droit replié, *Elie*, par Vital-Gabriel DUBRAY (1813-1892), daté 1877, — et présentant les tables de la loi, *Moïse*; à droite, par Jean-Esprit MARCELIN (1821-1884), tenant de la droite la lame d'une épée dont sa gauche serre la poignée, *Saint Paul* (Salon de 1876, n° 2.456) et, méditatif, la main droite soutenant le menton, *saint Jean* (Salon de 1876, n° 3.547).

Intérieur

Elle mesure 25 toises de long sur 12 et demi de large, et son dôme de 38 pieds de diamètre divise la longueur de l'église en deux parties égales. La nef est de même grandeur que le chœur et lui fait pendant; la largeur de la croix de l'église égale celle de la nef et les grandes chapelles des bas-côtés égalent en largeur la moitié environ de la largeur de la nef... La première pierre en a été posée le 15 mai 1635 par Richelieu lui-même; mais des difficultés survenues entre la duchesse d'Aiguillon, héritière du Cardinal et ces MM. de Sorbonne retardèrent son achèvement jusque vers la fin du siècle. Les autels ne sont posés qu'entre 1681 et 1686 et le mausolée de Girardon n'est mis en place qu'en 1694 (cf. p. 11 à 15).

Lieu de réunion des assemblées partielles du Tiers État de la ville de Paris en avril 1789, casernement dès 1792 des soldats d'Henriot qui commencèrent à briser les statues et à crever les tableaux à coups de baïonnettes, en attendant que la Commission des Monuments d'Alexandre Lenoir les transporte pour les sauver au dépôt des Petits-Augustins, puis érigée en Temple de la Raison en janvier 1794 avec les bustes de Marat et de Le Pelletier, dépouillée de ses objets d'art, meurtrie, ébréchée dans le dôme et menaçant ruine au point que l'on songe à la démolir pour ne pas la réparer, elle prend le nom de Musée des Arts et sert de demeure ou plutôt d'atelier, de 1801 à 1819, à quelques-uns des artistes qui, jusqu'alors logés au Louvre, avaient dû céder la place pour en permettre l'achèvement.

En 1820 la nef et le chœur deviennent des annexes de la Faculté



PORTAIT DE PHILIPPE DE CHAMPAIGNE

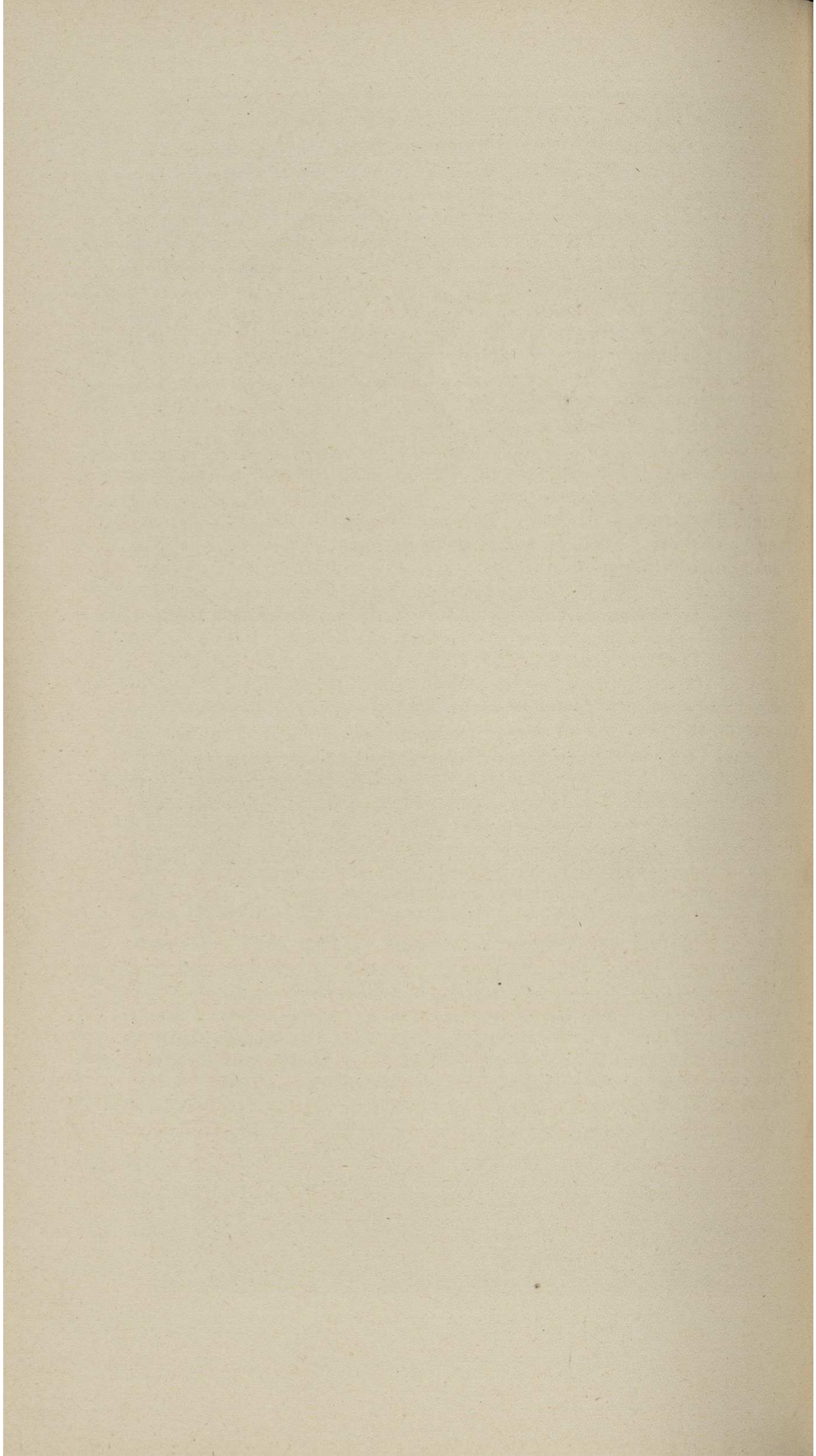
d'après Philippe de Champaigne lui-même. Gravé en 1676
par Gérard Edelinck (1640-1707)



PORTAIT DE JACQUES LEMERCIER

Architecte de la Sorbonne, par Philippe de Champaigne.
Gravé par Jean Morin (16...-1650).





de Droit, qui, trop petite pour recevoir ses élèves, y installe sur les plans de l'architecte Antoine Vaudoyer deux vastes amphithéâtres.

Enfin l'église est affectée à l'Académie de Paris comme faisant partie des biens de sa dotation par ordonnance des 3 janvier et 16 mai 1821 ; rendue au culte par l'Archevêque Hyacinthe-Louis de Quelen, le 25 juin 1822 et alors spécialement destinée à la jeunesse de l'Académie de Paris et aux cérémonies religieuses de l'Instruction publique et desservie par les doyens et professeurs de la Faculté de Théologie. La messe, provisoirement célébrée dans la sacristie depuis 1822, est enfin célébrée solennellement au maître-autel, pour la première fois depuis la Révolution, le 10 juillet 1825. Dès lors, chaque dimanche, jusqu'en 1831, époque de sa mort, Choron, fondateur et chef de l'institution de Musique religieuse, y conduit ses élèves qui accompagnent l'office de chants sacrés.

La marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, ministre de Louis XVIII, fit à l'église le 21 décembre 1829, une donation, acceptée par ordonnance royale du 18 juillet 1830, d'un capital de dix mille francs pour fonder à perpétuité un service annuel à la mémoire du duc et de la duchesse de Richelieu et des messes hebdomadaires à la même intention.

En 1883, le projet de reconstruction de l'architecte Nénot prévoyait l'utilisation de l'Eglise comme Salle de lecture et dépôt de livres de la Bibliothèque de l'Université ; mais l'idée fut abandonnée. En mars 1885 la Faculté de Théologie étant supprimée, un administrateur (1) fut nommé et les messes continuèrent à être célébrées. La déclaration désormais prescrite conformément à la loi de 1881 pour la continuation de l'exercice public du culte n'ayant pas été faite, et l'église de la Sorbonne faisant partie d'un édifice affecté à un service de l'État, le vice-recteur Liard, d'accord avec le ministre de l'Instruction publique, décida qu'aucun acte public du culte n'y serait accompli à dater du 13 décembre 1906.

Toutefois un culte privé, toutes portes étant closes, était permis, pour réaliser les stipulations du legs Montcalm, mais une cérémonie ayant eu lieu, sur invitation et avec cartes d'entrée, l'église fut fermée au culte le 18 décembre 1906. Un an et demi après, intervint la loi de séparation de l'Eglise et de l'État, du 13 avril 1908, en vertu de l'article 3 § 14, 15 et 16 stipulant que l'État et les établissements publics ne peuvent remplir les charges afférentes aux libéralités à eux faites, à moins que les héritiers n'exercent une reprise dans un délai de 18 mois ; à défaut de cette reprise si les revenus n'étaient pas réclamés par une mutualité ecclésiastique légalement instituée, l'Université se trouvait libérée de la charge pieuse et pouvait disposer de la donation. Aucune mutualité n'ayant été constituée et les arrérages n'ayant pas été réclamés, ceux-ci furent transférés

(1) Voici la liste de ceux qui ont administré la chapelle de 1885 à 1906 : abbé Bargès (11 septembre 1885-7, février 1896, démission) ; abbé Bouquet (15 février 1896-13 avril 1901, nommé évêque de Mende) suppléé par l'abbé Carra ; puis l'abbé J. Paquier (27 septembre 1901-18 décembre 1906).

par lettre du 20 janvier 1910 à la Caisse des Dépôts et Consignations au profit de l'Université : Capital et arrérages devenaient la propriété de l'Université.

C'est alors que le vice-recteur Liard proposa au Conseil de l'Université d'utiliser cette somme à la création dans l'église d'une sorte de « Westminster universitaire » où des monuments seraient élevés à la mémoire des hommes qui depuis l'établissement des Facultés en 1808 avaient illustré l'Université.

L'idée, approuvée par le Service des Beaux-Arts, était soumise au Conseil de l'Université qui l'accepta le 29 octobre 1909 et transmise au ministère qui, le 28 février 1910, autorisa l'Université à disposer des sommes du legs Montcalm pour la constitution et l'entretien d'un Musée des souvenirs de l'Université de Paris. La liste provisoire des professeurs, morts depuis un certain nombre d'années, auxquels ce solennel hommage pouvait être décerné, fut même dressée par les différentes facultés de Droit, Médecine, Pharmacie, Lettres et Sciences, et l'architecte Nénot esquissa un plan pour la transformation de l'église en Musée, mais la guerre vint interrompre les études de ce projet.

Au milieu de ces discussions, on eut l'idée, en juillet 1913, d'utiliser la nef en y installant le plan de la Rome antique, de l'architecte René Bigot — plan que l'on aurait pour la circonstance fait couler en bronze ; — une intervention de Marcel Sembat à la Chambre empêcha le projet d'aboutir (1).

Cependant le privilège de la famille de Richelieu se trouvait aboli en fait et en droit ; mais cédant aux protestations des descendants du Cardinal qui ne manquèrent pas de rappeler leurs droits anciens, le Conseil de l'Université décidait, le 19 décembre 1921, en exécution de la transaction passée le 28 mai 1646 entre MM. de Sorbonne et Mme la duchesse d'Aiguillon, de commémorer la mort du Cardinal de Richelieu par un service solennel à l'église, le 4 décembre 1922. Depuis, chaque année, à la date anniversaire, une messe est célébrée à laquelle sont invités les descendants du Cardinal : y assistent en robes le recteur, les doyens des cinq Facultés, les professeurs et les étudiants.

Avec ses niches béantes privées de statues, avec ses murailles dénudées et trouées de plaies par les échafaudages des ateliers d'artistes en 1802, avec ses tristes autels aujourd'hui dépouillés de leurs marbres et de leurs bronzes, avec son humble mobilier moderne et avec ses peintures honnêtes et modestes qui semblent écrasées par la gloire centenaire endormie sous ses voûtes, l'église de la Sorbonne a perdu de sa beauté première. On a peine à se souvenir de son passé tellement la pauvreté d'aujourd'hui contraste avec son luxe splendide et sa richesse d'autrefois. Mais le tombeau du Cardinal suffit à lui maintenir intacte sa renommée et les souvenirs illustres qui hantent ses parois ont encore des voix si impé-

(1) Cf. *Journal Officiel*, 11 juillet 1913, débats Chambre, p. 2574.

rieuses que la gloire accompagne le visiteur et faisant taire sur sa bouche ses critiques, l'incline tout bas au respect et à l'admiration.

Un jour cependant — c'était le 8 juillet 1927 — la vieille église, en l'honneur du Prince de Galles (venu pour les fêtes du tricentenaire de la reconstruction de la Sorbonne par Richelieu), s'est merveilleusement parée et put croire qu'elle avait retrouvé sa splendeur abolie. Ses murs furent brossés ; la poussière qui les salissait disparut ; le badigeon jaunâtre qui les encrassait depuis le séjour des artistes, de 1801 à 1819, tomba pas plaques ; le pavement fut lavé ; sur les murailles on disposa d'immenses tapisseries des Gobelins, provenant des collections du Garde-Meuble, d'après des cartons de Raphaël, Rubens, Restout. Dans le chœur on admirait le *Sacrifice de Lystra* et la *Chananéenne*, le *Lavement des Pieds* et *Saint Paul à l'Aréopage*, la *Mort d'Anania* et la *Guérison du Paralytique* ; de chaque côté du tombeau se tenaient la *Pêche miraculeuse* et la *Mission de saint Pierre* ; dans la nef *La Conversion de Sergius* et la *Guérison du Paralytique*, et encadrant la porte sur la place, un autre *Saint Paul à l'Aréopage* et *Jésus donnant les clefs à saint Pierre*. Eblouissement éphémère ; gloire sans lendemain. Le soir même les tapisseries étaient décrochées, roulées et rendues au Garde-Meuble. Mais il avait suffi de les voir quelques minutes pour comprendre l'émerveillement unique de cette parure.

Chapelle de gauche

A gauche en entrant, Chapelle de la Vierge, Reine des Sciences, REGINA SCIENTIARUM, comme porte l'inscription de l'autel. Les parois du mur étaient jusqu'en 1910 ornés d'ex-votos offerts par les candidats heureux à leurs examens : ils ont été retirés.

Un monument en pierre de Stephan SINDING, *L'Offrande à la Patrie*, donné par la Norvège à l'Université de Paris, en mémoire des étudiants morts pour la Patrie et inauguré le 10 novembre 1921 ; il est signé à droite STEPHAN SINDING SC. 1914-1919 et porte sur le devant l'inscription suivante : A LA FRANCE SES AMIS NORVÉGIENS.

Sur les tablettes étaient placées autrefois deux statuettes de saint Michel et de saint Vincent de Paul, aujourd'hui déposées dans la sacristie.

Le vitrail du fond qui prend jour sur la rue date du xvii^e siècle et porte au centre un écusson aux armes du Cardinal de Richelieu. C'est là que le statuaire Cartelier eut son atelier de 1801 à 1821.

Chapelle de droite

A droite chapelle saint Joseph ; le mur sur la rue est également éclairé par un vitrail du xvii^e siècle avec les armes du Cardinal de Richelieu.

Sorbonne. C'est par là que l'on entrait ordinairement aux offices et cérémonies; celle qui communiquait avec le dehors ne s'ouvrait qu'à certains jours de grande fête (cf. p. 24).

A droite, en face du tableau de Hesse, *Robert de Sorbon*, sur le mur qui aboutit au chœur, tableau de Jean Raymond Hippolyte LAZERGES (1845-1902), *Stabat Mater*, Salon de 1874, n° 1.111.

Jésus est crucifié, la tête renversée en arrière; debout près de lui, robe rouge et manteau bleu, la Vierge de douleur, les yeux clos; à droite, prostrée sur le sol, les bras allongés, Madeleine.

Au centre du bras droit du transept, monument en bronze, installé en 1925, *Le Cardinal de Richelieu mourant*, Salon de 1924, n° 3.635, par Hippolyte LEFEBVRE (1863-), provenant des ateliers de Hoh-Willer, fondeur (don de l'artiste).

Coupole. Peintures de Ph. de Champaigne

Avant d'aborder le bras gauche du transept, il faut s'arrêter et lever les yeux pour voir la coupole. C'est la partie ancienne de l'Église qui a le moins souffert des déprédations et dont l'aspect a le moins varié depuis sa construction.

Les quatre pieds droits, à l'intersection de la nef et du transept, sont terminés par des pendentifs décorés de grands médaillons circulaires de 2 m. 50 de diamètre avec rinceaux. Ils sont ornés de quatre peintures murales de Philippe de CHAMPAIGNE (1602-1674), un peu effacées par le temps, mais encore vigoureuses de touche; elles ont été restaurées vers 1825 par Nicolas Gosse, qui venait de faire les peintures du grand amphithéâtre de la Sorbonne d'alors.

A gauche, côté nef, *saint Jérôme*: à ses pieds un lion couché, sur ses genoux draperie rouge qui se relève sur l'épaule gauche, sur la table un parchemin et un crâne;

Côté chœur: *saint Léon le Grand*, mitré, robe blanche, chape d'or doublée de rouge, un livre dans la main gauche, une colombe vole près de son oreille;

A droite, côté nef, *saint Ambroise*, mitré, robe bleue, surplis de dentelle; sur un pupitre un livre ouvert qu'il tourne de la main gauche, tandis qu'il tient une plume à la main droite.

Côté chœur: *saint Augustin* en habits sacerdotaux: le coude droit appuyé sur une table, il lit l'Évangile qu'il tient de la main gauche.

Sur les pendentifs s'appuie un entablement dont la corniche forme saillie et constitue un balcon circulaire clos par une balustrade de fer. La coupole s'élève ornée de seize pilastres accouplés deux par deux. Entre ces pilastres prennent jour huit fenêtres. Au sommet du dôme, à une hauteur de 140 pieds, voici également peints par Philippe de CHAMPAIGNE, le Père Éternel, et prenant leur essor vers lui, sur fonds d'or, des anges et des chérubins aux attitudes diverses et aux dra-

peries de teintes variées. Il y en a vingt-quatre, ainsi répartis dans huit médaillons circulaires d'un mètre de diamètre : deux anges au centre, un troisième est au-dessous, tandis que dans la partie supérieure trois têtes de chérubins se groupent harmonieusement.

Transept. Bras droit. Mausolée du Cardinal de Richelieu par Girardon

Dans le bras droit du transept (c'était avant la Révolution la chapelle de la Vierge), élevé d'une marche au-dessus du niveau de la nef, au milieu, protégé par une balustrade de bois, le *Tombeau du Cardinal de Richelieu*, en marbre (14 mètres de long sur 2 m. 50 de haut) par François GIRARDON (1628-1715). La signature se lit à gauche sur le matelas : FR. GIRARDON TRICASSIN INV. ET SCULPSIT AN. MDCXCIV. Il était placé dans le sens de la longueur de l'église, la tête du côté de l'autel, à l'entrée du chœur. (Cf. pl. XVI, p. 184-185.)

Commandé par la duchesse d'Aiguillon, nièce du Cardinal, il fut mis en place en 1694, et bien que certains historiens aient répété que le peintre Le Brun en avait fait le dessin, il semble prouvé que Girardon en signant *invenit* ait attesté qu'il en est le seul auteur. Le Cardinal, en soutane, portant au col le ruban de l'ordre du Saint Esprit, à demi-couché sur un riche matelas recouvert d'un tapis à bordure portant son monogramme et ses armes. Agenouillée derrière lui et lui tendant un livre, *la Religion* le soutient de la main gauche. Au pied du tombeau, drapée et voilée, *la Science* pleure, la tête entre ses mains. Derrière le Cardinal, à droite, deux génies ailés supportent l'écusson de ses armoiries. Le Cardinal est recouvert d'une longue draperie de marbre sur laquelle était tracée une inscription latine relatant ses titres et la date de sa mort :

ARMANDUS JOANNES CARDINALIS DUX DE RICHELIEU PRIMARIUS REGNI
ADMINISTER SUB LUDOVICO JUSTO XIII, GALLIARUM ET NAVARRAE REGE
CHRISTIANISSIMO, SORBONAE PROVVISOR HIC SEPULTUS OBIIT AETAT.
LVII NONIS DECEMB. ANNO R. S. H. MDCXLII.

Elle a été effacée par le temps, mais on peut la lire sur les estampes anciennes.

On dit que Girardon aurait donné les traits des nièces de Richelieu aux figures de la Science et de la Religion.

Le mausolée, l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture française, faillit disparaître pendant la Révolution parce que le Cardinal, pour les soldats qui campaient dans l'église, représentait l'un des soutiens d'un régime abhorré. La Commission des Monuments de novembre 1792 songeait à le transporter au Louvre, lorsqu'en février 1793 Alexandre Lenoir, qui avait organisé le Musée des Monuments français, vint en prendre possession, il dut le protéger contre la fureur des soldats. Un coup de sabre, qui le blessa au doigt, lacéra le nez du cardinal et endommagea la draperie ; le nez fut recueilli et recollé. Le monument fut réinstallé à sa place actuelle le 26 janvier 1823.

Au-dessus du mausolée est, selon l'usage, suspendu un chapeau rouge de cardinal. Malgré la poussière qui le recouvre et son teint décoloré, il ne semble pas que ce soit celui de Richelieu qui dut disparaître pendant la Révolution.

BIBLIOTHÈQUE
Victor-Cousin

Sur le mur à gauche est scellée une plaque de marbre noir encadrée d'une bordure de marbre gris et portant cette inscription, à peu près semblable à celle qui se lisait jadis sur la draperie du monument :

ARMANDUS. JOANNES CARDINALIS DUX. DE. RICHELIEU PRIMARIUS.
REGNI. ADMINISTER. REGNANTE LUDOVICO. XIII. JUSTO SORBONAE.
PROVISOR. OBIIT. PR. NON. DEC. ANNO. R. S. H. MDCXXXII
AETATIS. LVII.

Cette plaque recouvre aujourd'hui l'entrée d'une des chapelles secrètes pratiquées dans le pilier.

A droite une autre inscription, rédigée par Léon Renier Conservateur de la Bibliothèque de l'Université, et apposée en 1866, relate la cérémonie du 15 décembre 1866 présidée par l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, au cours de laquelle Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, remit solennellement le masque du Cardinal dérobé lors de la profanation du tombeau en décembre 1794 et restitué par A. Armez à l'empereur Napoléon III après diverses péripéties qui méritent d'être contées. Cette plaque est ainsi libellée :

HIC SUB MONUMENTO MAGNI CARDINALIS ARMANDI IOANNIS DUCIS
DE RICHELIEU POST ANNOS A LUGENDA PROFANATIONE LXXIII PIA
SOLLICITUDINE RECUPERATUM CAPUT CONDITUM EST REGNANTE
GLORIOSSIME NAPOLEONE III CLARISSIMO VIRO V. DURUY IMPERATORIS
A CONSILIIS ET STUDIORUM SUMMO MODERATORE REVERENDISSIMO
ET ILLUSTRISSIMO IN X PATRE G. DARBOY ARCHIEPISCOPO PARISIENSI
REVERENDISSIMO ET ILLUSTRISSIMO EPISCOPO SURENSI H. L. C. MARET
SACRAE FACULTATIS DECANO DIE MENSIS DECEMBRIS XV ANNO
R. S. H. MDCCCLXVI.

Le corps et la tête du Cardinal de Richelieu

Le Cardinal de Richelieu mourut au Palais Cardinal (aujourd'hui Palais-Royal), à l'âge de 57 ans, le jeudi 4 décembre 1642. Ses restes furent transportés à la Sorbonne de nuit, en deux fois, le 10 et le 13 décembre : d'abord les entrailles, puis le reste du corps, parce qu'il y avait eu autopsie (1). L'église n'étant pas terminée, ils furent déposés provisoirement dans le caveau de la chapelle. En avril 1643 il y eut sédition à Paris, parce que, Louis XIII étant malade, le peuple accusait le Car-

(1) Sur les vicissitudes du corps du cardinal dans l'église de la Sorbonne, il y a eu de nombreux articles, voir 1^o les *Tombeaux de Richelieu à la Sorbonne* par un membre de la Société d'Archéologie de Seine-et-Marne [qui est le comte FONTAINE DE RESBECQ, sous-chef de cabinet de Victor Duruy], Paris, Thorin, 1867, 38 p. où se trouve relatée la cérémonie du 15 décembre 1866 avec le libellé des deux plaques encadrant le mausolée et un récit de la violation de la sépulture en 1793 d'après les *Archives de la Ville de Paris*, brûlées en 1871 ; enfin la liste des personnes inhumées dans les caveaux de la Sorbonne avec leurs titres et leurs dates ; 2^o O. GRÉARD, *La Sépulture de Richelieu*, dans *Derniers souvenirs de la vieille Sorbonne*, article de la *Revue de Paris*, 1^{er} décembre 1901, p. 560-578 ; 3^o L. G. TORAUDE, *Les tribulations posthumes du masque de Richelieu*, extrait de la *Revue moderne de pharmacie*, n^o 7 à 12, juillet-décembre 1924, 34 p., qui reproduit en outre un manuscrit de D. FABRE D'OLIVET (B. U. Sorbonne ms. 451) contenant une autre version des événements de 1793.

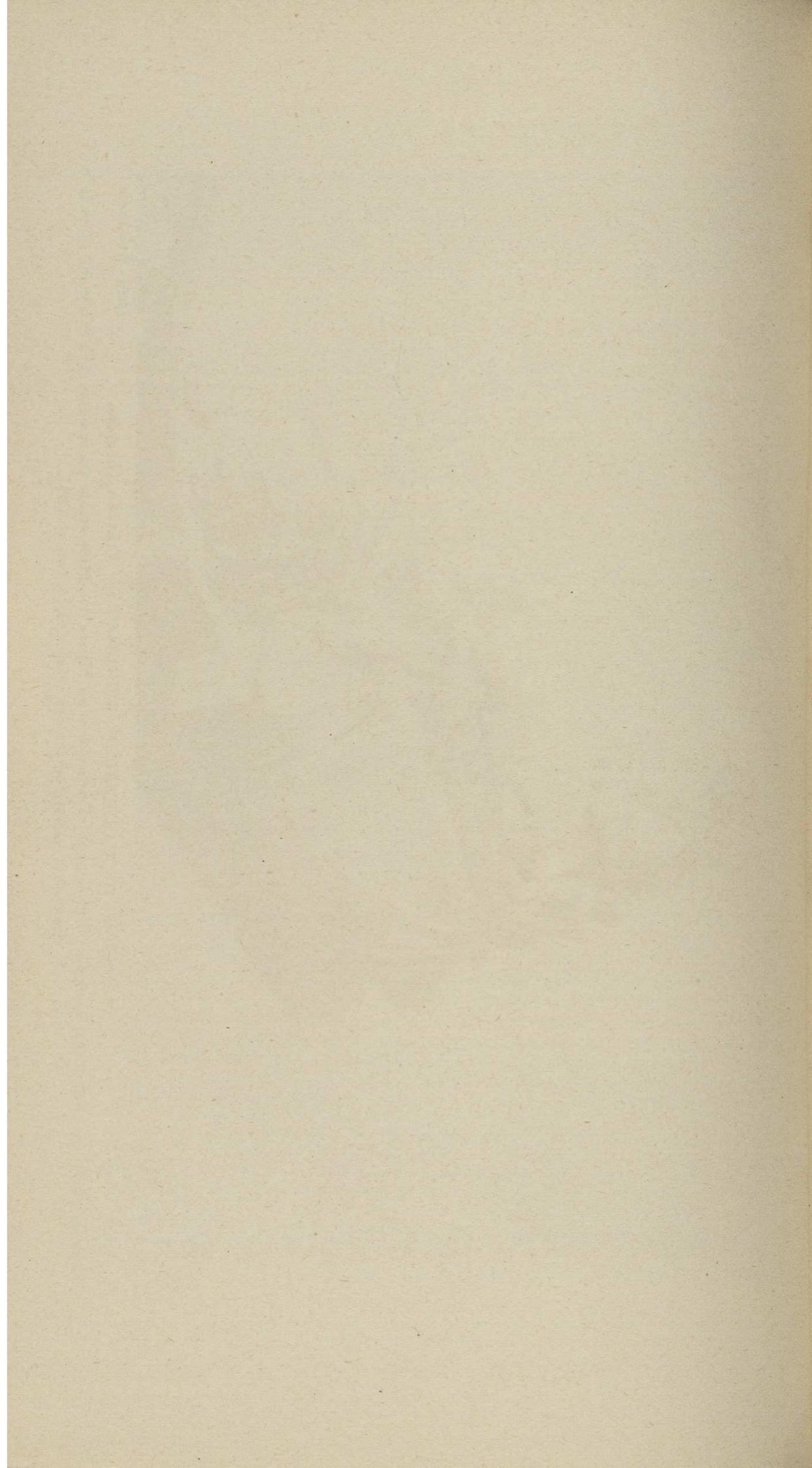


BIBL.
V. COUSIN

MAUSOLÉE DU CARDINAL DE RICHELIEU par François Girardon

PHOT. GIRAUDON

Mis en place en 1694 dans le chœur, endommagé et transporté au Musée des Monuments français en 1793, installé dans le bras droit du Transept en janvier 1823. (Cf. p. 10 et 183).



dinal de l'avoir empoisonné, et comme certains menaçaient d'arracher le corps du caveau et de le traîner dans la rue, les messieurs de Sorbonne firent le simulacre d'enlever ostensiblement le cercueil et de le cacher en lieu sûr, le 19 mai 1643. L'église achevée en 1648, le corps y fut transporté. Enfin en 1694, quand le mausolée fut mis en place, on dressa un procès-verbal (Germain Brice et Piganiol de la Force nous en ont transmis la copie); le cercueil de plomb enfermé dans un cercueil de bois reposait, recouvert de velours noir, sur trois barres de fer scellées en travers du caveau. Sur la muraille une lame de cuivre, disparue en 1793, portait une longue et pompeuse épitaphe rédigée par Georges Scudéri.

Cependant, deux ans auparavant, une transaction passée le 28 mai 1646, «entre MM. de Sorbonne et Mme la duchesse d'Aiguillon ayant l'administration des personnes et biens de M. le duc de Richelieu, son neveu», et homologuée par arrêt du 29 mai 1648, reconnaît le «droit de sépulture en la cave qui a été bastie sous la Chapelle de Saint-Joseph» (1) à ceux du nom et de la famille du Cardinal, à ses sœurs et leurs descendants. C'est en vertu de cet accord que furent inhumés dans le caveau de la Sorbonne tous les descendants du Cardinal, branche de Vignerot, de Fronsac, d'Aiguillon; entre autres le célèbre Maréchal de Richelieu qui mourut à 92 ans en août 1788 et son fils, également duc et pair et maréchal de France, mort le 4 février 1791.

Le mausolée de Girardon fut enlevé en février 1793, puis on s'avisa que les caveaux de l'église devaient contenir un trésor et l'on décida d'entreprendre des fouilles, celles-ci durèrent plusieurs jours (1-5 décembre 1794). On trouva ainsi cinquante cercueils, grands et petits, et l'on put, à l'aide des plaques de cuivre portant inscription qui les garnissaient, identifier vingt-sept représentants de la famille de Richelieu, plus douze docteurs en Sorbonne. La tombe du Cardinal fut ouverte et son cadavre, dit Lenoir qui assistait à la scène macabre, mis en pièces : un des plus ardents patriotes de la Section des Thermes, Cheval, lui porte le premier coup, puis pêle-mêle les ossements sont rejetés dans le caveau à cause de l'odeur qui s'en dégagait. Cheval dut revenir et, profitant de l'absence des ouvriers, déroba le masque du Cardinal.

Quoi qu'il en soit, Cheval montra la relique à un de ses clients, l'abbé Nicolas Armez (2), et après le 9 thermidor, craignant une perquisition, insista pour que l'abbé Armez la gardât comme souvenir. Celui-ci accepta et la remit à son frère N. Armez, maire de Plourivo (Côtes-du-Nord) et demeurant au château de Bourblanc (en Plourivo) canton de Paimpol. Le fils de ce dernier, Charles Armez, élu député des Côtes-du-Nord, apporta la relique à Paris et la confia même au peintre François-Ignace Bonhommé qui devait faire un portrait du Cardinal dans la salle des séances du Conseil d'Etat (1841). Mais ne voulant pas s'en dessaisir il la remporta ensuite en Bretagne : là il l'offrit au Collège de Saint-Brieuc qui, pendant des années, la garda avec vénération et l'exposa le jour de la distribution des prix. Des négociations s'engagèrent cependant entre Armez et le ministère de l'Instruction publique qui aboutirent le 15 décembre 1866 à la cérémonie où le ministre Victor Duruy restitua à la Sorbonne le coffret contenant la tête du Cardinal, ainsi que le rapporte la plaque de marbre à droite du tombeau. Le coffret fut scellé de cachets et placé dans le Mausolée. La veille Talrich avait pris un moulage du masque funèbre qui était d'un ton d'ivoire jaune foncé. De ce moulage il existe plusieurs exemplaires à la Bibliothèque

(1) C'est aujourd'hui la Sacristie.

(2) Sur la famille Armez voir René KERVILLER, *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, I, p. 274-275.

de l'Université, au Secrétariat de l'Académie de Paris, chez M. Gabriel Hanotaux, etc.

En 1895 on s'aperçut que le soubassement du mausolée joignait mal et qu'il était facile d'atteindre le coffret et de s'en emparer. Le 25 juin 1895, avec la permission du ministre de l'Instruction publique et en présence de la princesse de Monaco, veuve du duc de Richelieu, des ministres, du recteur et de l'architecte, la cassette fut de nouveau retirée et ouverte; le peintre Edouard Detaille en fit un croquis à l'aquarelle. Le coffret fut rescellé, remplacé dans le soubassement et enfermé dans une armature de ciment qui rend désormais toute substitution impossible.

Mais la question est restée en suspens de savoir si parmi les ossements qui sont dans le caveau — sous la sacristie — il n'y a pas encore d'autres restes du Cardinal. La nuit de nouveau s'était faite sur la grande ombre de Richelieu, et, dans l'église bâtie par ses soins, le silence la recouvrait de sa paix définitive.

Sur le mur du fond, derrière le mausolée du Cardinal, une grande toile marouflée (7 mètres de haut sur 5 m. 55), due à l'un des élèves préférés de Hippolyte Flandrin, le peintre Louis Charles TIMBAL (1821-1880). *La Théologie* (1), datée de 1875, mise en place le 16 juillet 1876, où sont groupés les théologiens et écrivains qui pendant huit siècles ont été les champions du gallicanisme.

Elle est divisée horizontalement en deux parties et rappelle, au moins par son ordonnance matérielle, la dispute du Saint-Sacrement de Raphaël. Au centre, assise sur un trône, *la Théologie* présentant la Bible ouverte; à sa droite assis et lisant *saint Jérôme*; à ses pieds, agenouillées, robe marron, *sainte Paule*, et robe et voile blanches, *sainte Eustochie*; au fond *saint Léon le Grand*, manteau bleu et *saint Grégoire*, tiare blanche, manteau violet. Puis *saint Augustin*, tunique rose; *sainte Monique*, robe jaune, manteau lilas; *saint Ambroise*, mitré, en robe blanche; au bas des marches une martyre. Au coin de la toile *saint Rémy*, manteau vert olive, *Clovis* prosterné à ses pieds; *sainte Clotilde* les mains tendues vers le ciel et *saint Irénée*, la tête couverte d'un capuchon blanc.

A gauche *saint Jean Chrysostome* assis avec *saint Grégoire de Naziance* et *saint Basile*; *saint Jean*, manteau rose, serre la main de *saint Grégoire* manteau jaune; puis *saint Athanase* en habits sacerdotaux et *saint Ephrem* manteau bleu. En arrière *saint Origène* robe violette, et trois docteurs; à genoux, tunique violette, *saint Grégoire de Tours*, *saint Antoine* contemplant un crâne, *saint Etienne* montant les marches.

Partie inférieure: au centre, autel avec le Saint-Sacrement; à gauche *saint Bernard*, robe blanche à capuchon; *Bossuet* la main gauche étendue, à ses pieds *saint Vincent de Paul*, surplis blanc et chasuble vert olive; au fond *Pascal*, manteau bleu foncé; *Malebranche*, manteau sombre; *Descartes* assis et lisant. Puis le cardinal de Bérulle, vêtu de pourpre, *saint François de Sales*, mitré et chape d'or, l'abbé Ollier. A gauche, assis et lisant, *Fénelon* et son élève le duc de Bourgogne; en arrière *Pierre Cor-*

(1) Georges BERGER, *La Théologie, peinture de M. Timbal à l'église de la Sorbonne*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1876, p. 355-362.

neille assis, manuscrit à la main droite, *Racine* en justaucorps rouge, *Lesueur* et *Poussin*.

A droite, couché, la main sur le cœur, *saint François-Xavier* ; prosterné et déposant sur l'autel son livre de l'Imitation, *Gerson* ; à sa droite, mitré, et tunique blanche, *Pierre Lombard* ; robe marron, *saint Bonaventure* incliné offrant un livre ; au fond *Robert de Sorbon*, une charte à la main et un évêque. Derrière, *saint Bruno*, une branche à la main, en robe blanche de chartreux, *saint François d'Assise* agenouillé, les stigmates aux mains ; puis à genoux *saint Dominique*, un lys à la main, le capuchon relevé et *saint Benoît*, tête chauve, barbe blanche. En arrière *saint Thomas d'Aquin*, le bras étendu ; à sa gauche les bras croisés, *Dante* drapé de rouge, puis *Héloïse* voilée de bleu, *Abélard*, le *Père Lacordaire* ; à l'extrémité à droite, derrière *saint Dominique*, *saint Jean de Matha* en habit des Trinitaires, la main posée sur un captif.

Les noms des personnages étaient inscrits sur une large bordure brune au-dessous du tableau ; mais l'humidité ayant dégradé cette bordure peinte, celle-ci, depuis juillet 1927, est recouverte par une toile grise, en attendant que l'inscription puisse être restaurée.

Adossée au pilier droit du transept et dominant ainsi le chœur et la nef, la chaire, moderne, où sont montés tant de prédicateurs illustres du XIX^e siècle, évêques ou cardinaux, abbés ou religieux qui s'appelaient Bourret, Cotteret, Cœur, Dautain, Darboy, Dupanloup, Duquesnay, Freppel, Gerbet, Gratry, Guillon, Hugonin, Latty, Loyson, Lavigerie, Maret, Meignan, Perraud, Perreyve, Puyol, Roche, Vollot, etc.

Chœur

Puis le chœur, formé d'une grille basse en bois sculpté et de chaque côté les stalles de boiseries où l'architecte CABANIÉ a su, s'inspirant de motifs anciens, conserver à cette partie de l'édifice son aspect austère et sobre. En avant de l'hémicycle, jadis décoré de peintures, se trouve le maître-autel installé en 1824 lors de la remise en état de l'église. Il est moins riche que celui que l'on admirait au XVII^e siècle (cf p. 13 et 14) ; le devant est en marbre blanc ainsi que les piédestaux, la frise de l'entablement et le tabernacle, les colonnes d'ordre corinthien sont en stuc jaunâtre, avec base et chapiteaux dorés. Dans le tympan le triangle entouré de rayons.

Sacristie

A droite, la sacristie (ancienne chapelle saint Joseph), fermée par de hautes grilles en bois sculpté, établies lorsque fut transféré le mausolée du duc de Richelieu, ministre de Louis XVII, dans la nouvelle chapelle de saint Joseph près de l'entrée ; les vitraux sont aux armes du Cardinal.

Au bas de la sacristie, côté opposé au petit autel, trois marches conduisent au caveau de la famille de Richelieu que recouvre une dalle scellée. C'est là que reposent le duc de Richelieu, ministre de

Louis XVIII, sa mère Antoinette de Galliffet, ses deux sœurs Mmes de Montcalm et de Jumilhac, son neveu et son petit-neveu.

A gauche du maître-autel, un réduit, caché par des tentures et où l'on a installé les petites orgues, un piano, des chaises, des pupitres. Au mur deux toiles sans intérêt et accrochées très haut, dans l'ombre, représentent le cardinal de *Richelieu* et *Fénelon* et un grand tableau de WEERTS (1847-1927), *La France soldat de Dieu*, daté 1919, qui fut d'abord, jusqu'en 1925, placé à droite près de l'entrée.

Les orgues

En regagnant la sortie, on aperçoit au-dessus de la porte, sur la corniche de l'entablement, la tribune des orgues que soutiennent sept consoles séparées par des guirlandes et des têtes d'anges. Le buffet d'orgue est en chêne sculpté, des colonnes cannelées le divisent en trois parties inégales. L'orgue, dont le clavier est ancien et date de 1780, a été entièrement construit en 1823 par Louis-Paul Dallery ; il est inutilisé depuis la guerre de 1870, époque où un obus fracassa plusieurs tuyaux et creva la soufflerie. Il passait, au dire des connaisseurs, pour un des plus beaux comme sonorité de tout Paris.

On y accédait autrefois par la Faculté de Théologie catholique, — aujourd'hui l'Ecole des Chartes — à l'aide d'un escalier de bois assez raide et malaisé. On ne peut y parvenir aujourd'hui que par la galerie Gerson et l'escalier qui monte au dôme et de là, en longeant les toits de la Faculté des Sciences. Son accès a d'ailleurs toujours été assez délicat et lors de la restauration en 1900 le projet n'aboutit pas d'établir un escalier en colimaçon dans le pilier de la chapelle secrète du transept de droite dont l'entrée se trouve sous le tableau de Hesse : *Robert de Sorbon*, et de là par la galerie qui surplombe la nef, au long de laquelle on aurait installé une rampe de bois. Quant à la restauration de l'orgue, souhaitée par tous les amis de la musique, elle ne fut jamais envisagée sérieusement. Quel bienfaiteur, un jour, aura la gloire de sa résurrection attendue ?

Cependant, depuis le 21 octobre 1898, sur l'initiative et sous la direction de Paul de Saunières, la « Société musicale de la Sorbonne », devenue « l'Association des Concerts spirituels de la Sorbonne », a donné régulièrement dans l'église des concerts, même pendant la guerre, avec orgue, orchestre et des chanteurs. Ainsi se perpétue la tradition inaugurée par Choron de 1825 à 1831.

Les œuvres les plus diverses y ont été exécutées depuis bientôt trente ans : le *Stabat Mater*, de Bourgault-Ducoudray ; l'*Enfance du Christ*, de Berlioz ; le *Christ au Jardin des Oliviers*, de Beethoven ; les *Béatitudes* et la *Messe solennelle*, de César Franck ; l'*Oratorio de Noël*, de J. S. Bach ; l'*Enfant Prodigue*, de Claude Debussy ; *Parsifal*, de R. Wagner ; *Sainte Agnès*, de Mme C. de Grandval ; l'*Oratorio de Noël*, de C. Saint-Saëns ; la *Messe solennelle*, de Schumann ; *Le Messie*, de Haendel ; *La Création*, de C. J. Haydn ; le *Requiem*, de G. Fauré ; la *Messe de sainte Cécile*, de Gounod ; le *Quam dilecta*, de Rameau ; etc.

L'Etat voulant témoigner à l'Association son bienveillant appui lui accorde la modeste subvention annuelle de 400 francs

Des artistes réputés ont pris part à ces solennités musicales, et sur les programmes ornés d'un frontispice de J. Erwyn (pseudonyme de Georges Cornelius), on relève les noms de Mmes Auguez de Montalant, Gauley-Texier, Vallandri, Alice Raveau, Jeanne Laval, Royer, Passama, etc. et de MM. Alf. Brun, A. Deslandres, P. Destombes, Pessard, Willaume, Plamondon, Gresse, Laffitte, Huberty, Soria, Narçon, etc.

Lorsqu'en descendant les marches de l'église on aperçoit le portail noirci par les siècles, encadré des longues façades blanches des nouveaux bâtiments, on croit voir une des estampes de Perelle ou d'Aveline, tellement la patine lui donne de relief. L'impression est encore plus forte devant l'autre façade, celle qui donne sur la cour d'honneur... Il suffit de longer la muraille derrière laquelle s'abrite l'École des Chartes et déjà l'on atteint le porche et l'on entre dans la cour de la Sorbonne. Ses larges baies par où prennent jour les amphithéâtres et la salle de la bibliothèque, l'égalité parfaite de ses contours, les deux statues assises de chaque côté des degrés conduisant au parvis font mieux ressortir l'isolement de l'église et lui donnent en même temps de la grandeur et de la noblesse.

Façade sur la cour d'honneur

Cette façade, quoique rajeunie et restaurée en maints détails, semble se souvenir de tout ce qu'elle a vu pendant près de trois siècles et sous son manteau de fumée conserve un air de majesté digne et sobre; le large perron de quatorze marches, les six colonnes corinthiennes, l'entablement avec l'inscription, en lettres de bronze doré, établie en 1644 et refaite en 1868, commémorant la fondation par Richelieu : ARMANDUS. IOANNES, CARD. DVX. RICHELIVS. SORBONAE. PROVISO. AEDIFICAVIT. DOMVM. ET EXALTAVIT. TEMPLVM. S. DOMINO MDCXLII. attestent, en dépit des restaurations, qu'elle appartient au passé.

Façade : Statues à droite

Mais au fronton, dont l'écusson central orné des armes de Richelieu a été martelé, il y a, au lieu des statues de marbre, descendues pendant la Révolution et depuis disparues, des statues de pierre placées de 1873 à 1880. Quand on regarde le monument, c'est d'abord, isolée sur son piédestal, la main droite sur le cœur, une lyre à la main gauche, *la Poésie*, par Adolphe THABARD (1831-1905), Salon de 1880, n° 4.864; puis en continuant on voit deux femmes côte à côte, celle-ci drapée, la tête ouverte d'un voile, une tablette dans la main gauche, c'est *la Philosophie*, par Charles GAUTIER (1821-1891), datée de 1873; celle-là tenant un triangle de la main gauche, la tête enveloppée de son manteau, c'est *la Théologie*,

par Paul CABET (1815-1876), Salon de 1875, n° 2.909 (modèle en plâtre au Musée de Dijon).

Façade : Statues à gauche

De l'autre côté du tympan, en suivant vers la gauche et faisant pendant à ce couple, deux autres femmes, l'une élevant un flambeau de la main droite et tenant un globe de la main gauche, c'est *la Science*, par Léon CUGNOT (1835-1894), datée 1873; l'autre, les yeux levés au ciel, portant l'hostie de la main droite et tenant de la gauche un calice, c'est *la Religion*, par le baron Charles-Arthur BOURGEOIS (1832-1886), Salon de 1875, n° 2.893. Enfin, seule sur son piédestal (à la hauteur des fenêtres du second étage où se trouve la Bibliothèque Victor Cousin), le bras droit levé en l'air, et serrant un livre de sa main gauche, c'est *l'Éloquence*, par André-Joseph ALLARD (1845-), datée 1876.

Sur la façade on aperçoit l'emplacement de deux hautes fenêtres murées; au-dessous, à gauche, une porte basse donne accès à la chapelle par l'ancienne maîtrise (cf. p. 130).

Horloge

L'horloge, contemporaine de celle de l'ancien Hôtel de Ville (1780) et de celle de l'Hôtel des Invalides, a été installée en 1785 par Jean-Baptiste Le Paute, et réparée en 1817 par Launay, puis entièrement remise à neuf en 1900 par Chateau fils, qui adapta le clair carillon que l'on entend aujourd'hui.

Coupole

Aux angles du dôme, on aperçoit deux des quatre lanternons ajourés de forme octogonale. Plus haut, à l'aplomb des pilastres, se dressent des génies ailés (au nombre de huit), en pierre, œuvre anonyme du xvii^e siècle, qui ont une main à la hanche et portent sur la tête un vase à flammes qu'ils soutiennent de l'autre main; mais ces génies, rongés par la pluie, s'effritent et menacent à chaque bourrasque de s'écraser en tombant.

La coupole sphérique est couverte d'ardoises taillées en écailles. Une balustrade entoure la plate-forme sur laquelle se dresse, avec ses huit arcades, la lanterne qui contient, outre le carillon de trois petites cloches pour la sonnerie de l'horloge, une grosse cloche aujourd'hui immobile et muette.

Cloche ancienne

Le marteau est enlevé, la corde d'appel est coupée et l'orifice même, par lequel celle-ci descendait, bouché par une plaque de

zinc. Elle mesure 1 mètre de diamètre, sa hauteur intérieure est de 0 m. 85 et le rebord de sa ceinture a 2 m. 85 de circonférence. Peut-être est-ce la cloche de l'ancienne Sorbonne qui sonnait le couvre-feu de 9 heures à 9 heures et demie et portait la date de 1358 ? Du moins l'ancienne cloche semble avoir échappé à la réquisition ordonnée par la loi des 14-22 avril 1792 qui envoya les cloches à la fonte pour fabriquer des monnaies de bronze, car elle ne figure pas sur les listes et nul contemporain de la Révolution n'en parle.

Toutefois pour l'identifier de façon certaine, il faudrait retrouver l'inscription ancienne (cf p. 12) ; le temps et la rouille l'ont peut-être effacée et l'on ne voit sur sa panse que trois des sceaux presque illisibles. Sur l'un la Vierge debout tenant l'enfant Jésus, sur un autre un cachet rond armorié entouré d'une inscription illisible et un troisième de forme ovale avec, en bordure, quelques lettres majuscules à peine déchiffrables.

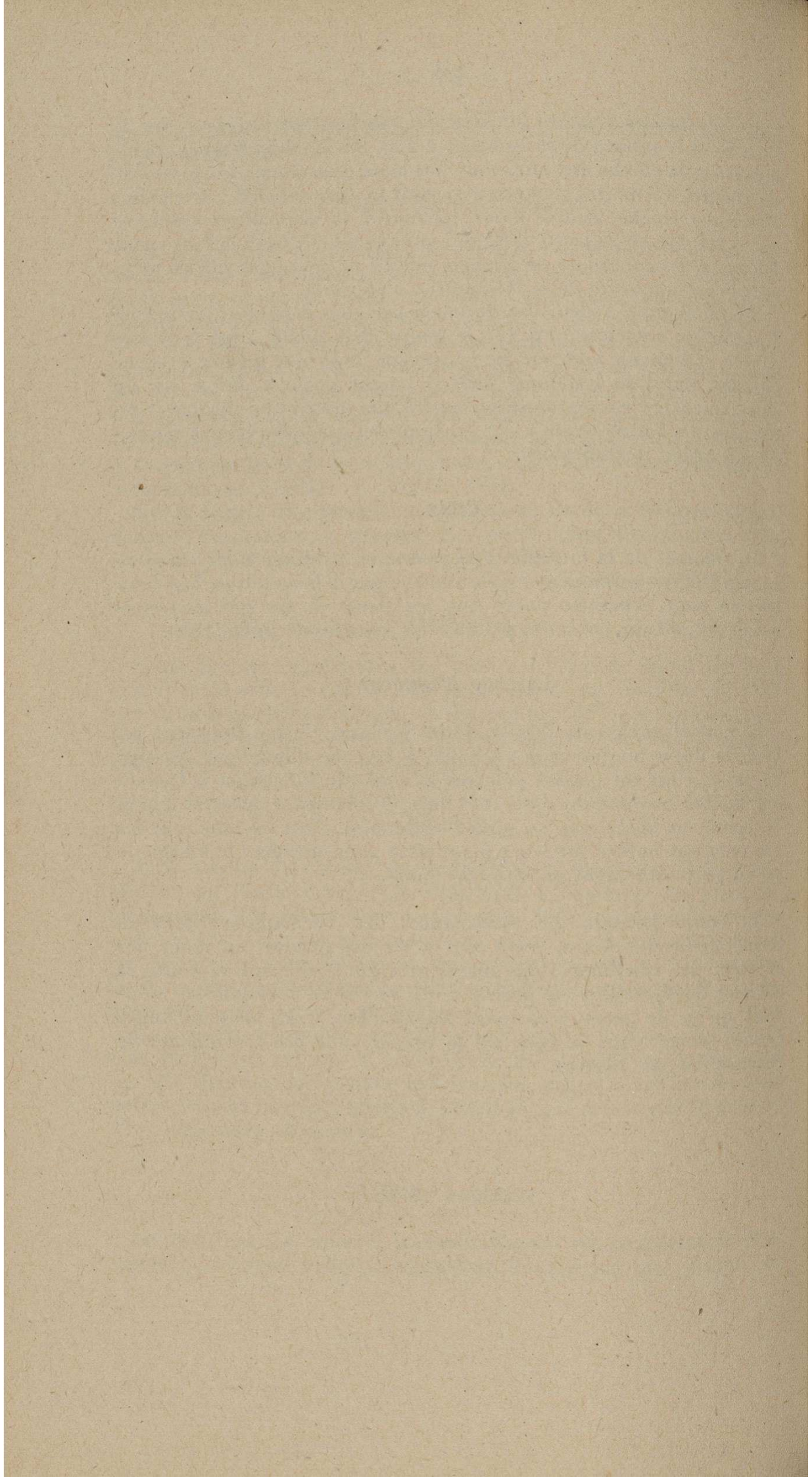
Croix

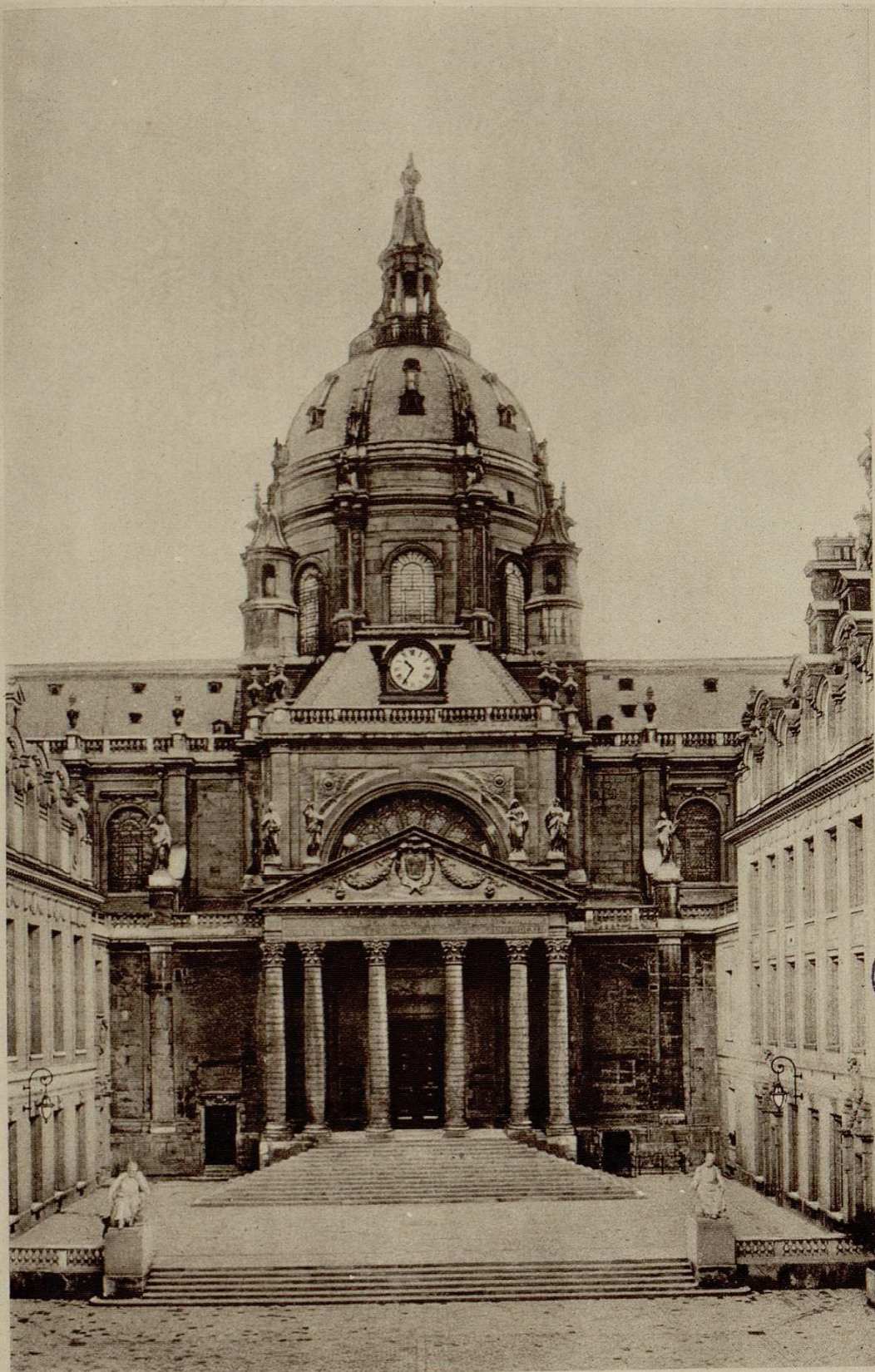
Au sommet de la lanterne s'érige une croix dorée mise en place en juin 1825 pour remplacer celle abattue par la Révolution. Les deux bras en sont écourtés, parce que les fleurs de lys qui les terminaient ont, dit-on, été sciées pendant les journées de juillet 1830.

La cour d'honneur

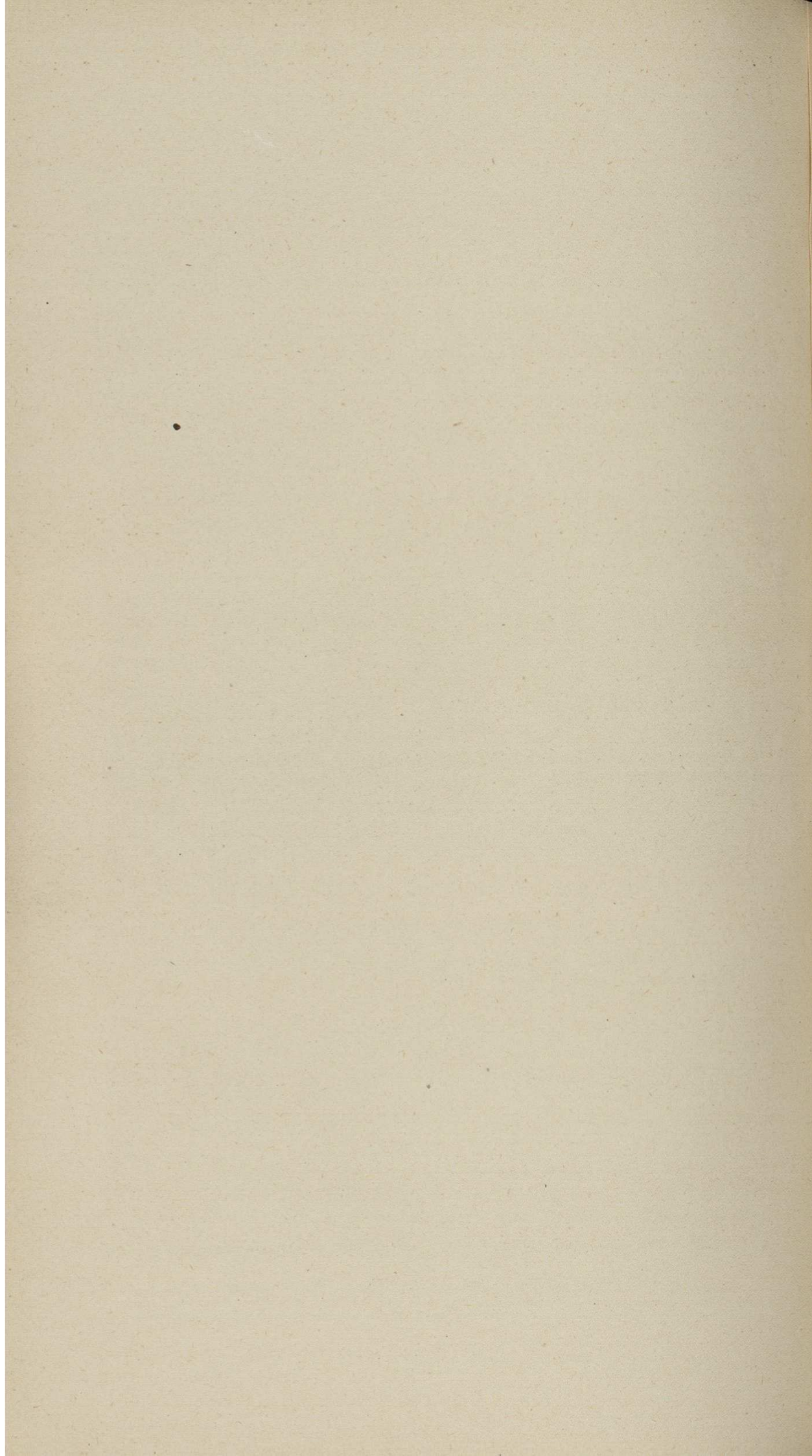
Ce portail ancien de l'église de la Sorbonne forme vraiment un fond de décor majestueux et noble à la cour d'honneur. Vestige du passé, c'est lui que les peintres se sont plu à évoquer à travers une fenêtre ouverte ou dans une buée de rêve pour attester que la Sorbonne ne renie pas sa gloire centenaire. C'est lui aussi que les graveurs ont buriné sur leurs plaquettes pour encadrer le visage de tel ou tel maître dont on fêtait le jubilé.

Au temps lointain des soutenances des Sorboniques dans la Grande Salle des Actes, cette cour a vu des princes du sang, des évêques, des cardinaux, des magistrats du Parlement et toute la noblesse de Versailles : le porche de la rue de la Sorbonne ne s'ouvrait qu'en de rares occasions. Aujourd'hui, c'est pendant toute l'année scolaire que la cour est le rendez-vous des travailleurs de Sciences ou de Lettres.





VUE INTÉRIEURE DE LA COUR D'HONNEUR.



LA VIE UNIVERSITAIRE D'AUJOURD'HUI

Examens et concours universitaires

Incessamment animée par le va-et-vient des étudiants et étudiantes qui se rendent à une leçon ou à une conférence, cette cour prend un aspect particulièrement curieux à l'époque des examens en juin-juillet et en octobre, véritable ruche en travail : le bourdonnement des voix, les éclats de rire qui fusent joyeux, les couleurs vives des robes des jeunes filles, les groupes qui se forment et se dénouent, les saluts cérémonieux des chapeaux, clapotis de paroles, bruits de pas, félicitations, souhaits, conseils, pères et mères de famille mêlés à leurs grands enfants, maîtres de l'Université encourageant leurs élèves ou remerciés par eux de leurs doctes leçons — c'est un tableau alerte et vivant qui témoigne de l'activité croissante de l'enseignement.

C'est en Sorbonne, où siègent en commun les Facultés de Lettres et de Sciences, que se passent, comme dans toutes les Universités de province, les examens universitaires : baccalauréats, licences aux multiples certificats, diplômes d'études, devant des jurys constitués par des professeurs de la Faculté. Toutefois, pour le baccalauréat, le jury est constitué en majeure partie de professeurs de l'Enseignement secondaire, et seulement présidé par un professeur de la Faculté.

L'agrégation

Un seul concours se passe exclusivement à la Sorbonne pour toute la France, c'est l'agrégation, qui donne non un grade, mais un titre. Seuls les agrégés peuvent être professeurs titulaires d'enseignement secondaire pour les lycées. L'institution de ce concours remonte au décret du 17 mars 1808 et au statut du 24 août 1810 qui en règle la forme et les matières. Mais il existait déjà avant 1789 (1). Quand les Jésuites furent chassés de France, le Parlement, cherchant un moyen de combler les vides créés par leur expulsion de l'enseignement public, institua un concours pour les maîtres ès arts afin de justifier de leur aptitude à diriger une classe de grammaire, d'humanités ou de philosophie. Ceux qui étaient reçus étaient attachés, ou selon le mot de l'époque « agrégés » aux Universités avec mission de

(1) Ch. JOURDAIN, *Rapport sur l'organisation et les progrès de l'Instruction publique*, 1867.

remplacer le professeur pendant les absences et l'espoir d'être nommé à sa place le jour où la chaire de lycée serait vacante ; ce n'était pas un droit absolu, mais l'agrégé était choisi de préférence aux autres postulants.

L'agrégation actuelle n'a guère conservé de l'agrégation ancienne que le nom. Les premières épreuves d'agrégation eurent lieu en 1821 pour les Lettres, les Sciences et la Grammaire. L'arrêté du 25 juillet 1825 créa l'agrégation de Philosophie, celui du 19 novembre 1830 l'agrégation d'Histoire ; celui du 2 octobre 1840 scinda l'agrégation de Sciences en deux : Sciences mathématiques et Sciences physiques.

Tandis que les Facultés de Lettres et de Sciences s'organisaient et prenaient conscience de leur vie et de leur mission future, l'agrégation fut avec la licence la grande occupation des professeurs. Il importait d'établir des cadres d'instruction, de former les maîtres qui auraient la charge de préparer d'autres élèves, de créer une tradition universitaire : ces soucis n'existent plus. Les conférences d'agrégation demeurent et le jury comprend toujours des professeurs de Sorbonne auxquels se joignent des maîtres des Facultés provinciales, des inspecteurs généraux et des membres de l'Enseignement secondaire. Mais la Sorbonne a la légitime ambition, moins de former des professeurs que d'être — il faut le répéter — un foyer d'études et une école de méthodes.

La multiplicité croissante des disciplines devait fatalement aboutir à une répartition plus « conforme à la nature des choses et à la division des recherches ». Chaque enseignement tend à se développer, à former une cellule qui grossit, s'organise et a besoin de ses salles de travail, de ses collections et de ses bibliothèques particulières.

Les nouveaux « Instituts »

Le décret du 31 juillet 1920, en constituant des « instituts », a permis de grouper sur des bases nouvelles les travailleurs selon les affinités des études et la nécessité des formations scientifiques.

Ce mot d'institut d'ailleurs n'est pas nouveau et avait été prononcé dès 1895, quand furent établis en Sorbonne l'Institut de Géographie et celui des Arts modernes.

Depuis lors ont été organisés pour les Lettres et les Sciences toute une série d'instituts ; le premier en date créé par le Conseil de l'Université, le 27 décembre 1909, est l'*Institut du Radium* rue Pierre-Curie, 1, qui comprend le laboratoire de Physique générale et Radioactivité, destiné aux recherches de nature physico-chimique sur les corps radioactifs, les rayons X et leurs propriétés, et le laboratoire de Radiophysiologie consacré à l'étude des effets biologiques des radiations et auxquels on a adjoint la Fondation Curie, dont les services (dispensaire de la rue d'Ulm, hôpital Pasteur, 213, rue de Vaurigard) sont consacrés spécialement à la thérapeutique par les radiations et au traitement des maladies cancéreuses.

L'Institut de Phonétique, constitué le 3 juin 1911 sous le titre d'Archives de la Parole (1), est consacré aux recherches spécialisées dans le domaine de la Phonétique. Cette fondation marque une date aussi importante au point de vue philologique que celle de l'installation en 1470 de la première presse à imprimer, puisque le cylindre enregistreur, gardien de la parole, en transmet l'inaltérable écho aux auditeurs de l'avenir. Un laboratoire installé à l'Institution nationale des Sourds-Muets, rue Saint-Jacques, 254, est rattaché à l'Institut de Phonétique. Cet Institut a été reconnu par décret du 17 avril 1927.

L'Institut de Psychologie, à la Sorbonne, créé par le décret du 11 janvier 1921 sous la direction de l'Université de Paris, du Collège de France et de l'École pratique des Hautes Etudes, et dont les principaux cours portent sur la Psychologie générale, la Psychologie pathologique et expérimentale, la Psychologie expérimentale et comparée, la Psychologie physiologique, la Psychologie zoologique, la Science de l'Education et la Sociologie, la Psychologie appliquée à l'éducation, la Pédagogie expérimentale. Des travaux pratiques, complément des cours, se font à l'Asile clinique (rue Cabanis, 1), aux laboratoires de Psychologie physique et de Biologie expérimentale (Sorbonne), au laboratoire de Psychologie pédologique (groupe scolaire rue de la Mairie, 28, à Boulogne-sur-Seine), et au laboratoire A. Binet (rue Grange-aux-Belles, 36).

L'Institut de Physique du Globe, créé par le décret du 28 juillet 1921, rue de l'Université, 176, est chargé d'effectuer des recherches dans le domaine de la Physique du Globe. Indépendamment de cours publics à la Sorbonne, et de travaux pratiques à l'Institut, des conférences, visites et exercices ont lieu dans les stations annexes du Parc-Saint-Maur et du Val-Joyeux.

L'Institut de Linguistique, créé par arrêté du 17 décembre 1921, groupe les enseignements relatifs à la science du langage, qui existent déjà au Collège de France, à la Faculté des Lettres, à l'École pratique des Hautes Etudes, etc., et organise des enseignements, complétés par des travaux pratiques qui portent sur la Linguistique générale, la Grammaire comparée des langues indo-européennes, les phonétiques latine, germanique, sémitique, les langues chamitiques et sémitiques, la Grammaire comparée des langues de l'Indochine.

L'Institut d'Études slaves, créé par décret du 21 mars 1922. Il est installé rue Michelet, 9 et 9 bis, dans l'ancienne maison du professeur Ernest Denis. A droite et à gauche des portes, deux plaques de marbre rappellent le souvenir de celui qui en fut le fondateur. Sur l'une on lit :

LA RÉPUBLIQUE TCHÉCOSLOVAQUE, PAR UNE DONATION NATIONALE, A OFFERT A L'UNIVERSITÉ DE PARIS CETTE MAISON QUI FUT CELLE D'ERNEST DENIS ET OÙ IL FONDA EN 1919, AVEC LE GÉNÉREUX CONCOURS DES GOUVERNEMENTS TCHÉCOSLOVAQUE ET YOUGOSLAVE, L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES.

(1) Cf. discours de LIARD, F. BRUNOT et Th. STEEG dans *Inauguration des Archives de la Parole...* Imp. A. Manier, 1911, 22 p.

Et sur l'autre, ornée du médaillon du fondateur *Ernest Denis* par le sculpteur tchécoslovaque HRUSKA, d'après un croquis de François KUPKA ;

ERNEST DENIS, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE PARIS, DÉFENSEUR DU DROIT ET DE LA VÉRITÉ (1849-1921). « LA FRANCE REGARDE COMME UN SERVICE PERSONNEL TOUS LES EFFORTS FAITS PAR LES AUTRES PEUPLES POUR APPORTER AU MONDE UN PEU PLUS DE LUMIÈRE ET DE JOIE. » (PRAGUE, 2^e DÉCEMBRE 1920.)

Cet institut (1) groupe tout ce qui intéresse l'étude et l'enseignement des langues slaves, c'est-à-dire le tchèque, le polonais, le russe, le serbo-croate, le bulgare, les arts slaves et tous les problèmes politiques ou sociaux de l'Europe orientale et centrale. Il publie *La Revue des Études slaves*, et a sous son patronage les associations d'étudiants tchécoslovaques et yougoslaves.

L'Institut d'Études scandinaves, à la Sorbonne, créé par arrêté du 20 juin 1922, pour développer et répandre la connaissance des pays scandinaves. L'enseignement théorique et pratique que donnent des professeurs français et des lecteurs scandinaves porte sur les langues, les littératures, l'histoire et la géographie scandinaves. A cet institut est rattachée la *Normannia*, association pour le développement des rapports entre les étudiants scandinaves et les milieux français.

L'Institut français de Prague, a été rattaché à l'Institut d'Études slaves, par l'arrêté du 20 juin 1923.

L'Institut national de Biologie maritime, créé par arrêté du 3 mai 1924, est constitué par les laboratoires de Banyuls et de Roscoff (cf. p. 156).

L'Institut des Universités argentines à Paris, approuvé le 7 août 1924.

L'Institut d'Urbanisme, à la Sorbonne, créé par décret du 29 décembre 1924, s'occupe des questions relatives aux villes (aménagement, embellissement, extension, organisation).

L'Institut d'Ethnologie, organisé par décret du 1^{er} août 1925.

L'Institut de Géographie, créé par décret du 21 avril 1926, rue Saint-Jacques, 191. Il porte à son fronton l'inscription suivante :

L'INSTITUT DE GÉOGRAPHIE A ÉTÉ FONDÉ PAR LA MARQUISE ARCONATI VISCONTI EN SOUVENIR DE SON PÈRE, ALPHONSE PEYRAT
HOMME DE LETTRES SÉNATEUR MDCCCXII-MDCCCXC.

L'Institut d'Études hispaniques, boulevard Raspail, 96, a pour mission de resserrer les liens entre le monde intellectuel de France et d'Espagne et de faire mieux connaître par des conférences, des expositions, etc., les lettres, sciences et arts d'Espagne. Il a sous son

(1) Cf. discours de A. MEILLET, APPELL et président MASARYK dans *Inauguration de l'Institut d'Études slaves de l'Université de Paris...* (illustré), 1923, 29 p. ; et articles de André MAZON et Louis EISENMANN dans *l'Institut d'Études slaves*, brochure in-16, s. l. n. d. de 31 p.

patronage une revue, *Hispania*, qui publie des articles et études sur l'Espagne.

L'Institut d'Études anglaises et d'Études nord-américaines, créé par arrêté du 7 mai 1926, groupe tous les enseignements intéressant l'histoire, la littérature et les arts des pays de langue anglaise, Grande-Bretagne, États-Unis et Canada.

L'Institut d'Histoire moderne et contemporaine, créé par décret du 21 avril 1927, concentre tous les enseignements historiques des époques moderne et contemporaine.

L'Institut néo-hellénique, à la Sorbonne, qui s'est spécialisé dans l'étude de la Grèce moderne sous ses différents aspects.

L'Institut de Papyrologie, rue Valette, 4, poursuit depuis 1920, l'œuvre inaugurée par l'Institut papyrologique de Lille en 1909.

L'Institut d'Études chinoises.

L'Institut de la civilisation indienne.

L'Institut d'Histoire de l'Art, édifié par l'architecte Bigot, de 1922 à 1927, entre la rue Michelet, la rue des Chartreux et l'avenue de l'Observatoire.

Dépendant de l'Université de Paris et placée sous la direction technique de la Faculté des Lettres, l'*École de préparation des professeurs de français à l'étranger*, instituée par l'arrêté du 27 octobre 1920.

Ces divers Instituts forment autant de villes savantes dont la Sorbonne reste la capitale.

Les Professeurs de Lettres et de Sciences en Sorbonne

Depuis le 17 avril 1811, où le Grand Maître installait les Facultés de Théologie, de Sciences et de Lettres dans les salles de l'ancien collège du Plessis et où le professeur Lemaire faisait la première leçon de poésie latine sur les différents poètes, de Livius Andronicus à Claudien, que de leçons illustres ont retenti dans les salles de l'ancienne et de la nouvelle Sorbonne. Ce serait un admirable livre d'or que celui qui retracerait l'histoire de l'enseignement des Lettres et des Sciences en Sorbonne depuis un siècle, et redirait les cours qui y furent professés. Parmi tant de noms, est-il possible de faire un choix et serait-il juste de ne citer que les titulaires, quand parfois le suppléant ici se nomme Michelet et là Boussingault.

La liste de ces professeurs ne serait pas une énumération morne et vaine de noms propres parce que chacun d'eux évoquerait tel cours, applaudi, qui est devenu la matière d'un livre, ou rappellerait telle expérience devenue classique ou tel problème de renommée indiscutable. On ne peut prononcer le nom de Henri Moissan sans ajouter les mots : inventeur du four électrique ; ni celui de Michel Chasles sans dire aussitôt : le fondateur de la Géométrie supérieure ; on ne peut citer Henri Patin sans songer à ses études sur les tragiques grecs, ni nommer Ernest Lavisse sans évoquer ses cours sur le règne de Louis XIV.

Certes il est à craindre que le souvenir restreigne parfois l'horizon de leur activité ou resserre en une formule trop brève un seul geste, un seul aspect de leur immense savoir ; comme une épithète désormais inséparable du nom, il résume de façon abrégée et peut-être déforme en même temps la multiple image de leur vie intellectuelle : mais il reste le signe particulier qui les distingue, celui qui consacre leur gloire et leur tient lieu de passeport pour qu'à jamais la postérité les reconnaisse.

C'est Haller et la synthèse du camphre, Lippman et la photographie des couleurs ; c'est Biot et la polarisation rotative ; c'est Delafosse, le fondateur de la cristallographie ; c'est Sturm, qui ne parlait jamais et fort modestement de certain théorème qu'en ces termes : « Le théorème, messieurs, dont j'ai l'honneur de porter le nom. » C'est J. B. Dumas et la chimie moléculaire, c'est Henri Sainte-Claire Deville, c'est Claude Bernard, c'est Gay-Lussac, c'est Wurtz, c'est Alexandre Brongniart, c'est Henri Poincaré, c'est Pierre Curie. Les souvenirs se pressent autour de ces noms et font un bruit de gloire et la liste, qui s'étend sur un siècle entier, remplirait des pages.

Pendant la guerre 1914-1918, entre tant de découvertes intéressant la défense nationale, deux au moins ont été préparées et mises au point dans les laboratoires de Sorbonne : les substances produisant des nuages artificiels créées par Georges Urbain et Charles Boulanger, et le repérage des avions par le son, de Jean Perrin.

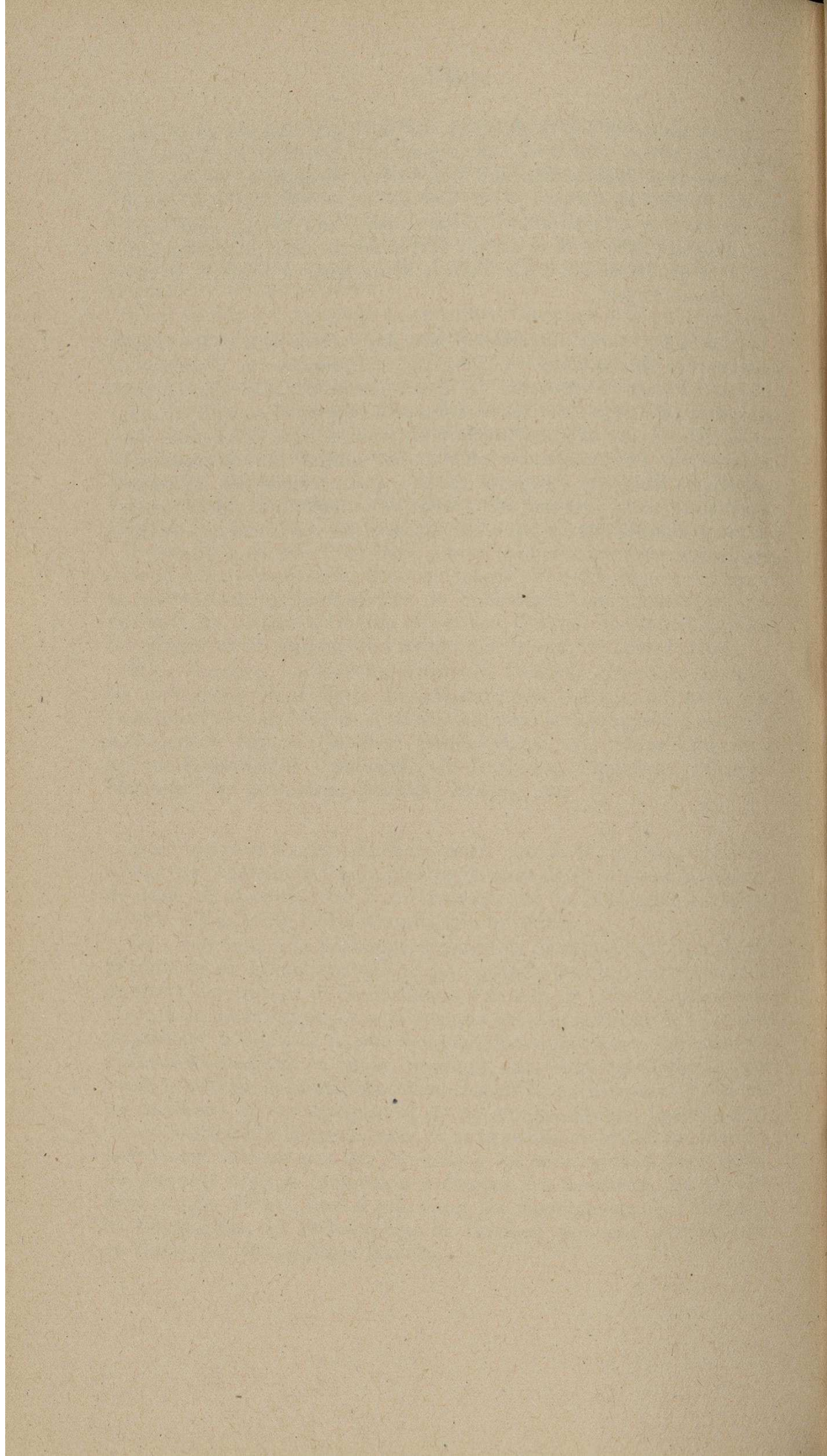
Mais comment oublier les chimistes Duclaux, Friedel, Debray ; les biologistes Paul Bert, Lacaze-Duthiers, Giard ; les géologues Constant Prévost, Hébert, Munier-Chalmas ; les zoologistes Lamarck, Etienne et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, H. Milne-Edwards ; les mathématiciens Tisserand, G. Darboux, Poncelet, Duhamel, Hermite ; les physiciens Pouillet, Dulong, etc.

Si le Collège de France, situé de l'autre côté de la rue Saint-Jacques, n'était pas également l'asile illustre de tant de savants et le berceau de tant de découvertes, il semblerait que la Sorbonne a groupé autour d'elle toute l'élite scientifique de Paris.

On a reproché à la Sorbonne d'autrefois de n'avoir en cinq siècles produit ni un grand écrivain ni une grande œuvre : certes on n'en pourrait dire autant de la Sorbonne d'hier ni de celle d'aujourd'hui. C'est dans les rangs de ses maîtres que les cinq sections de l'Institut se plaisent à recruter le plus souvent leurs membres. Certains ont critiqué le mode de ce choix, oubliant que l'élite intellectuelle, qui avait le soin de la haute éducation, tenait là ses assises et y formait les meilleurs de ses disciples et de ses continuateurs. Certes aucun de ses maîtres n'a laissé un nom dans la poésie ou le théâtre, mais les Lettres ne bornent pas leur horizon à ces seuls genres. Sans parler des savants dont la renommée a dépassé les frontières (quatre fois déjà le prix Nobel n'est-il pas venu les récompenser ?), l'Histoire, la Géographie, la Philosophie, la Critique peuvent s'enorgueillir en Sorbonne de légitimes lauriers.

La renommée de ses professeurs est telle que chaque année les uns ou les autres s'en vont, messagers de Lettres ou de Sciences, poursuivre leurs leçons dans des Universités étrangères qui les ont invités. Ainsi le rayonnement de leur savoir se propage et s'étend partout, comme si l'Université voulait, après cinq siècles, maintenir et justifier sa vieille et fière devise, *Hic et ubique terrarum*, attestant le pouvoir qu'elle donne à ses maîtres d'enseigner à Paris et à travers le monde entier.

La Sorbonne est une initiatrice et une animatrice. Elle se souvient de ce mot de Renan dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* : « L'essentiel dans l'éducation ce n'est pas la doctrine enseignée, c'est l'éveil. » Si les licences, les certificats, les agrégations sont encore sous sa dépendance et demeureront longtemps sous le contrôle de son savoir, ils ne constituent plus le but unique de ses travaux. Ainsi elle se libère de l'emprise scolaire pour former des hommes qui pensent, des savants qui découvrent, et se mêler plus intimement à la vie profonde, source de toute science, de toute énergie et de toute beauté.



LA CITÉ UNIVERSITAIRE

L'Université de Paris aurait failli à sa mission si elle s'était contentée d'offrir à tous l'instruction supérieure. Ses armoiries, d'hier et d'aujourd'hui, montrant une main sortant des nuages et tendant un livre ouvert, sont assez parlantes, mais son plus lointain passé lui rappelait l'exemple et l'image de ces collèges nombreux qui peuplaient la montagne Saint-Genève, groupant les étudiants de toutes disciplines et de toutes nations. Et le plus illustre d'entre eux, demeuré, à travers les vicissitudes des siècles, le chef-lieu de l'Académie et de l'Université, n'avait-il pas été fondé par Robert de Sorbon pour servir d'hôtellerie à quelques pauvres maîtres étudiants en Théologie ?

C'est par milliers aujourd'hui que l'on compte les étudiants : 6.000 en 1913, ils ne sont pas moins de 22.000 en 1927 parmi lesquels 3.300 étrangers. L'enseignement que l'Université leur donne se répartit dans les Facultés aux multiples Instituts et dans les grandes Écoles. Des annexes se construisent ici et là, incessamment, attirant vers elles des essaims nouveaux qui peu à peu grandiront, jusqu'au jour où ils prendront leur vol pour se morceler en d'autres ruches actives et fécondes.

Déjà le baron Haussmann, prévoyant que la Sorbonne ne serait pas assez vaste pour contenir tous ses enseignements, avait rêvé audacieusement — laissant dans une Sorbonne reconstruite Faculté des Lettres, bibliothèque universitaire et services généraux — d'établir près du Jardin des Plantes une immense cité et non pas un bâtiment, où eussent été groupés tous les services de la Faculté des Sciences et de la Faculté de Médecine. Le vice-recteur Liard avait vu encore plus grand lorsqu'il avait envisagé la possibilité de rompre franchement avec des usages plusieurs fois centenaires et de quitter à jamais le Quartier Latin, berceau de l'Université. Puisque les moyens de communication devenaient de plus en plus aisés et rapides, il avait conçu le rêve de transporter toute l'Université de Paris hors de Paris, et de créer « en plein bois sur les vastes, sains et riants espaces du parc de Saint-Cloud une nouvelle cité scolaire ». Et il ajoutait, prévoyant peut-être les difficultés futures : « Par là, bien des choses eussent pu être changées dans la vie de l'étudiant parisien. »

Il n'était question jusqu'alors que de loger les services techniques des Facultés. On en vint à songer aux étudiants eux-mêmes : si

certains pouvaient encore poursuivre leurs études parce que les hasards de la fortune les avaient favorisés, il était à redouter que d'autres moins privilégiés n'en vinssent à se détourner de l'enseignement des Facultés devant les difficultés croissantes de l'existence. La crise des loyers et la cherté de la vie ne risqueraient-elles pas d'écarter à jamais nombre de jeunes gens et de jeunes filles aux ressources modestes, et qui sait si, en privant quelques-uns des bienfaits de cet enseignement, on ne craindrait pas d'étouffer trop tôt le génie en espoir d'un chimiste ou d'un physicien ?

La Fondation Émile et Louise Deutsch, de la Meurthe

Un homme alors se rencontra, Émile Deutsch, de la Meurthe, qui voulut créer pour les étudiants ou étudiantes peu fortunés une sorte de cité jardin. Il fit part au recteur Appell, en 1920, de son projet de fonder des logements à bon marché, et en juin de la même année le Conseil de l'Université de Paris l'approuvait. Le généreux philanthrope prévoyait, sous le nom de Fondation Émile et Louise Deutsch, de la Meurthe, en dehors de toute préoccupation politique ou religieuse, l'édification, l'aménagement et l'entretien de constructions peu élevées et encadrées de verdure, propres à fournir des logements meublés, hygiéniques et d'un prix réduit à des étudiants peu fortunés et régulièrement inscrits à un établissement d'enseignement supérieur à Paris. A cet effet il offrit à l'Université de Paris la somme de dix millions.

Tandis que le fondateur s'occupait du choix d'un terrain, le ministre de l'Instruction publique d'alors, M. Honnorat, conçut un projet plus immense, de toute une Cité universitaire dont la Fondation Deutsch, de la Meurthe, serait pour ainsi dire la cellule-mère. D'autres fondations, françaises ou étrangères, pourraient se grouper autour d'elle et constituer ainsi toute une ville aux portes de la capitale. Comme les fortifications de Paris venaient d'être déclassées, on songea aussitôt à utiliser une partie de ces terrains. A l'extrémité du Parc Montsouris, le long du boulevard Jourdan, entre le chemin de fer de ceinture et la porte d'Arcueil, s'élevaient les bastions des terrains 81, 82 et 83 ; après de longues négociations qui nécessitèrent l'arbitrage du président de la République, le Conseil municipal, le 8 juin 1921, la Chambre des Députés, le 23 juin 1921 et le Sénat, le 28 juin 1921, adoptaient enfin les dispositions nécessaires par lesquelles la Ville vendait ce terrain de 9 hectares à l'État qui en faisait don à l'Université.

La Fondation Émile et Louise Deutsch, de la Meurthe, était reconnue comme établissement d'utilité publique par décret du 18 novembre 1922. Les plans, établis par l'architecte Lucien Bechmann, étaient approuvés et la cérémonie de la pose de la première pierre avait lieu le 9 mai 1923, en présence du ministre de l'Instruction publique Léon Bérard, du recteur Appell et de plusieurs notabilités. C'était bien, comme le relata le procès-verbal, la première

assise d'un groupe de constructions destinées à pourvoir de logements salubres et économiques trois cent cinquante étudiants ou étudiantes peu fortunés.

Les travaux étaient conduits avec assez de rapidité pour que deux ans plus tard, le 9 juillet 1925, le président de la République pût inaugurer la Fondation Émile et Louise Deutsch, de la Meurthe. Avec ses pelouses verdoyantes, avec ses larges allées qui encadrent les bâtiments de deux étages où la lumière joyeuse se reflète dans les vitres, avec sa tour quadrangulaire, où l'énorme cadran marque les heures calmes du temps, avec ses constructions élégantes, vêtues de briques roses et coiffées d'ardoises bleues, avec ses jeunes arbustes qui croissent de-ci, de-là, elle se présente comme un village heureux, comme un asile propice au travail. Elle est de bon accueil. Six de ses pavillons portent, gravé en larges lettres, un nom de recteur ou de savant, comme pour se placer sous son égide : Liard, Gréard, Appell, Lucien Poincaré, Pasteur, Pierre et Marie Curie. Un pavillon central sert de lieu de réunion. A gauche la maison du directeur, puis le réfectoire provisoire, aux larges baies vitrées, où jeunes gens et jeunes filles peuvent prendre leurs repas, choisissant sur le menu ce qui leur convient. Ils vont le chercher eux-mêmes, à l'office, avec les verres, assiettes, etc., et s'installent quatre à chaque table. Le repas fini, ils se rendent à leurs cours à quelque Faculté ou Ecole dans Paris ou bien s'attardent à causer sur un des bancs qui les invitent au repos ou prennent le frais, par les jours de soleil, sous le treillage des pergolas qu'ombragent de vertes frondaisons. Quand les cours ne les appellent pas au dehors, ils peuvent remonter dans leur chambre. Chacun a sa chambre particulière, largement aérée, à la décoration claire et fraîche, au mobilier simple : une armoire-penderie, un lavabo, un lit-divan, une table de travail, un casier pour les livres. C'est ainsi que l'on peut loger 280 jeunes gens et 60 jeunes filles qui trouvent également dans les pavillons des salles de bains, des salles de douches, des salles de gymnastique, etc.

Cette fondation, uniquement réservée à des étudiants français, sera sans doute un jour complétée par d'autres fondations qui permettront d'augmenter le nombre des « bénéficiaires » pour employer un mot cher à Robert de Sorbon. Mais en attendant, un vaste projet est à l'étude, d'une immense Cité universitaire qui grouperait d'autres maisons d'habitation et comprendrait en outre un grand restaurant, une salle des fêtes, un théâtre, un hôpital et une bibliothèque. Cette dernière fait déjà l'objet des soins attentifs de M. et Mme Mannheim, de Paris.

Maison des étudiants canadiens

Ainsi s'édifierait toute une ville nouvelle, peuplée d'étudiants de toutes les nations, renouant à travers les siècles la tradition du XIII^e siècle, où Paris était la plus ancienne Université du monde et surtout la plus fréquentée. Déjà, dans le voisinage de la Fonda-

tion Emile et Louise Deutsch, de la Meurthe, des pavillons se sont élevés : ici la Maison des étudiants canadiens, édifiée par l'architecte canadien Georges Vanier et ses collaborateurs français, les architectes Thomas, Pavot et Cie, à l'aide d'un don de 2.600.000 francs du sénateur de Montréal G. M. Wilson et pouvant recevoir quarante-cinq étudiants canadiens de langues française et anglaise, inaugurée par le prince de Galles le 30 octobre 1926.

Maison des étudiants belges

Plus loin la Maison des étudiants belges, construite par l'architecte A. Gueritte, à l'aide d'un don de cinq millions fait par Mme et M. Biermans-Lapôtre, amis de la France et de la culture française, et pouvant recevoir 200 étudiants belges, luxembourgeois et limbourgeois ; une partie même de ce pavillon belge a été, selon le vœu des fondateurs, réservée à des étudiants français. Cette maison, dont la première pierre a été posée le 14 avril 1925, a été inaugurée le 4 novembre 1927.

Pavillon argentin

Ailleurs s'élève le pavillon argentin, dû à la générosité de M. Bemberg, qui a versé un million et à la colonie argentine de Paris qui a déjà offert 250.000 francs ; les plans sont dus aux architectes Sergent, Fagnen, Bétourné et T. Saubidet.

Maison des étudiants britanniques

Le 8 juillet 1927 a été posée par le prince de Galles, la première pierre de la maison britannique, réservée aux étudiants anglais.

Demain ce sera une maison américaine, « American dormitories », dont l'architecte P. Leprince-Ringuet a déjà fait approuver les plans, puisqu'un groupe de professeurs des États-Unis s'occupe activement d'en réunir les fonds ; demain ce sera le pavillon japonais dont un notable de Tokio, M. Satsuma, a déjà assumé la création et dont les plans sont de l'architecte Pierre Sardou ; la première pierre en a été posée le 12 octobre 1927 ; demain ce seront les pays scandinaves qui auront leur demeure, et demain le Brésil, la Suisse, la Hollande, l'Espagne, l'Indochine auront leur maison des étudiants, dans la grande Cité universitaire.

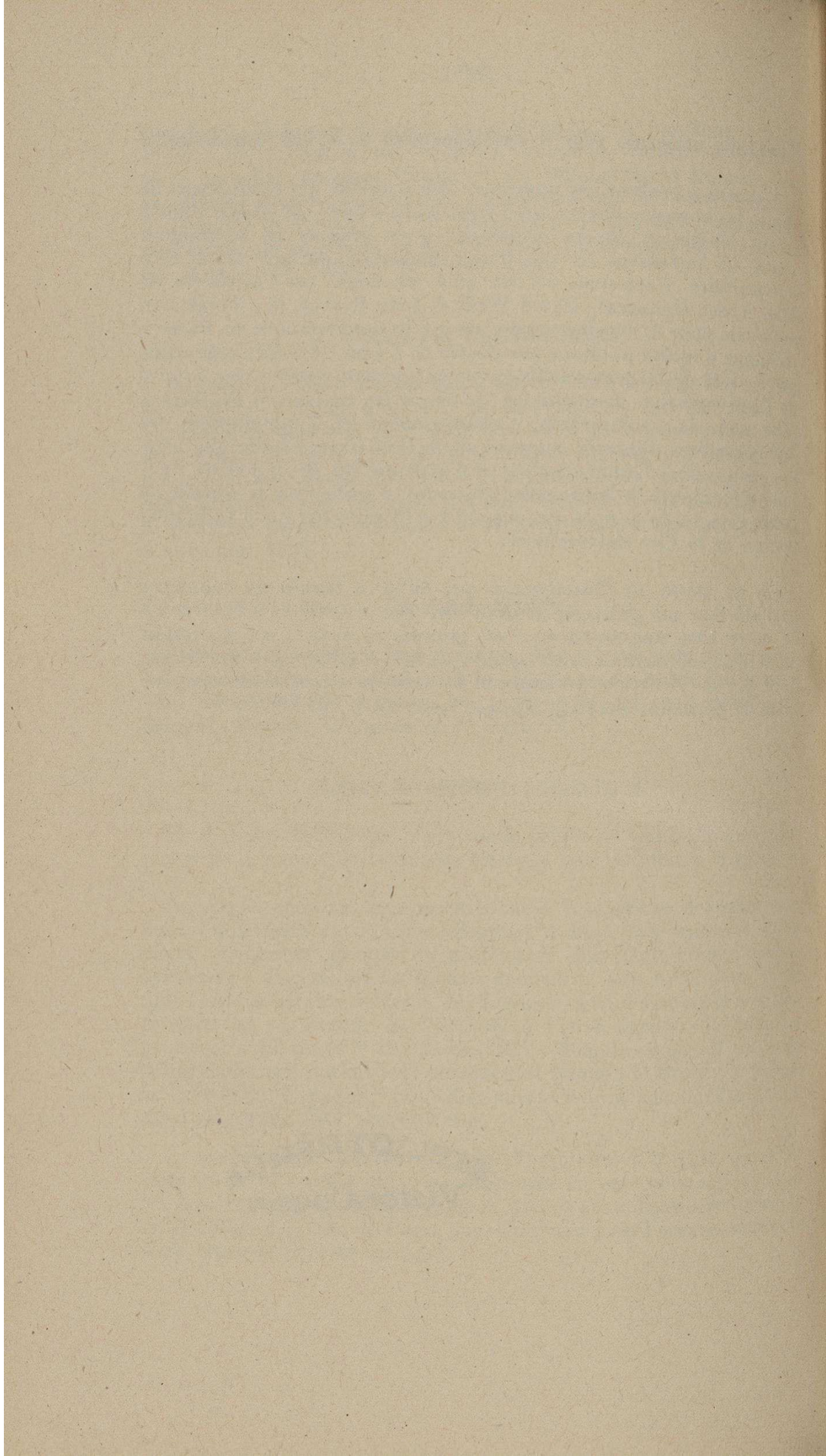
Le projet a été également étudié d'adjoindre à la Cité universitaire un vaste terrain qui sera transformé en parc avec espace pour les jeux de football, rugby, base-ball, tennis et un bassin de natation en plein air. La Ville de Paris, par sollicitude pour l'œuvre naissante s'est engagée à créer ce parc.

Fondation nationale pour le développement de la Cité universitaire

L'œuvre à réaliser est immense : elle a besoin dès maintenant de toutes les bonnes volontés pour être menée à bien ; de grands efforts seront longtemps encore nécessaires pour grouper et coordonner toutes les initiatives en vue d'une réalisation parfaite de la Cité universitaire. C'est dans ce but qu'a été créée, sur l'initiative de MM. André Honnorat, David Weill et Jean Branet, la « Fondation nationale pour le développement de la Cité universitaire de Paris », reconnue d'utilité publique par décret du 6 juin 1925. Cet organisme privé, doté de la personnalité civile et agissant comme mandataire de l'Université, a pour mission de réunir les ressources nécessaires tant pour la construction, l'aménagement et l'exploitation des divers services d'intérêt commun de la Cité Universitaire que pour la construction, l'aménagement et l'exploitation des nouvelles maisons d'étudiants de nationalité française, à édifier sur le terrain de ladite Cité, et de donner son concours à l'Université pour l'administration de la Cité universitaire.

En un siècle où l'intelligence qui dirige a besoin de conserver et d'affirmer son prestige, on peut dire que contribuer à l'extension de cette Cité universitaire, c'est grandir le pays, c'est accomplir un acte de solidarité, c'est poursuivre le même effort égal et continu, dont la roue dentelée qui timbraient les reliures et scellait les parchemins de Sorbonne fut longtemps le symbole et l'emblème.

BIBLIOTHÈQUE
Victor-Cousin



NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Il a été impossible de citer en note tous les documents d'archives, volumes et articles de revues et journaux qui seraient la justification logique de ces pages : le texte, déjà hérissé de renvois, aurait pris l'aspect pénible et sautillant d'une course d'obstacles. En attendant que cette bibliographie pût être utilement établie et pour compléter les références de détail déjà données, voici les principales sources intéressant l'histoire de la Sorbonne.

MANUSCRITS

1^o *Registres des Prieurs*. — B N ms latin 16070 in-fol. pour les années 1430 à 1484 :

Archives nationales MM 268, années 1540-1606 ; — 269, années 1607-1661 ; — 271, années 1661-1687 ; — 272, années 1688-1721 ; — 276, années 1722-1756 ; — 277, années 1757-1792.

2^o *Registres des Procureurs* :

Archives Nat Ms. MM, 270, années 1617-1664 ; — 273, années 1665-1686 ; — 274, années 1686-1790.

Les principaux manuscrits à consulter intéressant la Sorbonne et se trouvant dans les diverses bibliothèques de Paris ou de province sont indiqués dans Marcel POETE, *Répertoire des Sources manuscrites de l'Histoire de Paris*, tome III, 373-386.

Pour l'époque moderne : 1^o dans la série F 13 des Archives nationales : pour le Musée des Artistes et réparation des bâtiments jusque 1825 ; notamment cartons 526 ; 652 ; 676 ; 879 ; 882 ; 885 ; 1201 ; 1247 ; 1248 ; 2^o aux Archives historiques de la Ville de Paris, quai Henri-IV, cartons de devis correspondances et feuilles de paiements, et rapport d'architectes pour les travaux effectués en 1855 ; et pour la reconstruction de 1885 à 1901 ; 3^o Les registres et les archives de l'Académie de Paris.

IMPRIMÉS

O. GREARD, *Nos adieux à la vieille Sorbonne*, Hachette, 1893 ; et *Derniers souvenirs de la vieille Sorbonne*, deux articles de la *Revue de Paris*, 15 novembre 1901, 270-304, et 1^{er} décembre 1901, p. 560-578.

Alfred FRANKLIN, *La Sorbonne, ses origines, sa bibliothèque...* 1875, 279 p. ; et *Anciennes Bibliothèques de Paris*, 1867, I, p. 222-317.

Louis LIARD, *L'Université de Paris*, 2 vol. illustrés, 1909 ; et *L'Enseignement supérieur en France*, 1789-1889, 2 vol. 1888.

Raymond THAMIN, *La Sorbonne de la Révolution à nos jours et la Nouvelle Sorbonne*, deux articles de la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1927, p. 591-611 et 15 juin 1927, p. 855-875.

Pour la vie administrative : A. de BEAUCHAMP, *Recueil des lois et règlements sur l'enseignement supérieur* (depuis 1789 jusqu'à 1914), 7 vol., continués par A. GÉNÉRÈS avec tables. Un résumé de ces mêmes textes jusqu'à 1922 a été publié par Joseph DELPECH, *Statut de l'Enseignement supérieur, personnel enseignant et scientifique*, 1922, 327 pages.

I. URI, *L'Université de Paris et les établissements parisiens d'enseignement supérieur*, 1903-1904; *L'Université de Paris*, n° spécial 374 de novembre 1900, de la *Revue Encyclopédique Larousse*, p. 861-916; avec 145 portraits de professeur, 60 autographes et 30 vues.

NOTE ICONOGRAPHIQUE

L'iconographie de la Sorbonne est relativement peu variée puisqu'elle se borne à deux aspects : la façade de l'Église et la cour intérieure. Pas de gravure de la Sorbonne avant la reconstruction par Richelieu. Une vue curieuse représentant « l'incendie de la Sorbonne en 1671 » sert de frontispice à la plaquette *Élégie sur l'embrasement de la Sorbonne*. — Il y a des vues et des coupes de l'Église dans E. Michel FELIBIEN, *Histoire de la Ville de Paris*, éd. revue par G. A. Lobineau, t. II, p. 1378; dans Jacques-François BLONDEL *l'Architecture française 1752* (dont il existe une réimpression faite en 1904 par Guadet et Pascal) sept planches au tome II; dans Jean MAROT, *Recueil des plus beaux édifices et frontispices des Églises de Paris*, 1727; dans BEINSSE DE SAINT-VICTOR, *Tableau historique et pittoresque de la Ville de Paris*, 1882 (pl. 172 à 175); dans *Vues des plus beaux édifices publics et particuliers de la Ville de Paris*, grav. de Janinet d'après Durand, pl. n° 20 et 40. (Cf. reproductions, couverture et pl. V p. 32-33.)

Il existe des vues de la Sorbonne ancienne par Israël Silvestre, François Aveline, A. Perelle, Chevotet, Manesson-Mallet, Chaufourier, Rouargue, Martinet, Civeton, Van Marcke, T. T. Bury, etc.

Les bâtiments ont été photographiés avant leur disparition par le professeur Munier-Chalmas qui en a fait un album d'une cinquantaine de vues (laboratoires, Salle ancienne du concours général, cour intérieure, différentes parties, etc.).

Quant à la Sorbonne actuelle, l'architecte A. P. NÉNOT a reproduit, en cinquante planches in-folio, ses différents aspects dans son album *Monographie de la Nouvelle Sorbonne* (vues des bâtiments avant leur destruction et vues actuelles des amphithéâtres, des salons, des grilles, intérieur des salles et des laboratoires).

Il existe à la Bibliothèque nationale, aux Estampes, dans le volume de la *Topographie de Paris*, quartier de la Sorbonne, nombre de documents et estampes. Enfin un amateur, M. René Sordes, a réuni sur la Sorbonne à travers les âges une collection bibliographique et iconographique des plus riches.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Les noms en petites capitales GIRARDON sont ceux des artistes, architectes, peintres, sculpteurs, etc., ayant travaillé à la construction ou à la décoration de la Sorbonne.

Les mots et noms en italique *J. Ferry* ou *Droit* désignent les œuvres d'art placées à la Sorbonne ou les figures allégoriques des personnages représentés dans ces mêmes œuvres d'art.

Les mots en caractères gras **Amphithéâtre** renvoient aux principaux chapitres de l'ouvrage.

Il peut se faire qu'un même nom se lise successivement en deux caractères différents, selon que les renvois se rapportent à l'une ou à l'autre de ces catégories.

Les chiffres gras précisent les passages importants.

A

Abelard (Pierre), 1.
Abelard (Pierre), 187.
Abelard et son école sur la Montagne Sainte-Genève, 74.
 About (Edmond), 106.
Abraham (Henri), 94.
 Académie de Paris à la Sorbonne, 31.
 Adam (Paul), 172.
 Adhenet, 143.
 Aérotechnique Institut, 156.
 Aérotechnique Laboratoire, 53.
Affiche de la Faculté des Sciences, 157.
 Agrégation, 193, 194.
 Aiguillon (duchesse d'), 10, 176, 177, 178, 183.
Aladern (d'), 159.
 Albert le Grand, 90.
 Albert I^{er} de Monaco, 60, 61, 136.
 ALBERT-LEFEUVRE (Louis-Etienne), 59
Alcibiade, 118.
 Alembert (d'), 18.
Alexandre, 118, 146.
Alhambra de Grenade, 109.
 Allain-Targé (François), 47.
 ALLARD (André-Joseph), 190.

ALLONNES (E. d'), 149.
 ALLOUARD (Henri-Emile), 123, 134.
 Alphand (Jean-Charles-Adolphe), 42.
Ambroise (saint), 183, 186.
 Ameilhon, 24.
 Amelot de la Houssaye, 92.
 Ampère (André-Marie), 36, 108.
 Amphithéâtre (ancien Grand), 32, 33.
Amphithéâtre Cauchy, 165 ; — Chasles, 164 ; — de Chimie, 172 ; — Descartes, 132 ; — Edgar Quinet, 67.
 Amphithéâtre Gerson (ancien), 37.
Amphithéâtre de Géologie et de Minéralogie, 167.
Amphithéâtre (Grand), 95 à 109.
Amphithéâtre Le Verrier, 163 ; — Michelet, 88 ; — Milne-Edwards, 162 ; — de Physiologie, 169 ; — de Physique, 171 ; — Richelieu, 134 ; — Turgot, 133.
Amyot (Jacques), 75.
 Ancelet, 42.
André (Grégoire), 159.
 Andrieux (Louis), 139.
 Anet (château d'), 39.
 Anglais (Maison des Etudiants), 204.

ANGUIER (François), 14.
 « Annales de l'Université de Paris », 116.
 « Annales du Concours général », 105.
 Ansse de Villoison, 104.
 Ansiaux (Jean), 27.
 Antissier, 9.
 Antoine (*saint*), 186.
 Apelle, 118.
 Apollon et les Muses au sommet du Parnasse, 135.
 Apotheose d'Homère, 117.
 Appell (Paul), 63, 123, 153, 156, note 1, 160, 170, 196, note 1, 202, 203.
 Appell (Paul), 92, 160.
 Arago (François), 36, 84, 85.
 Arago fait son cours d'Astronomie populaire à l'Observatoire, 84.
 Arc-en-ciel (*l'*), 171.
 Archéologie, 59.
 Archéologie, 125; — byzantine, 152.
 Archimède, 59.
 Archives de la Parole, 195.
 ARCIS (Marc), 14.
 Arconati Visconti (marquise), 60, 150, 196.
 Argentins (Maison des Etudiants), 204.
 Armez (abbé Nicolas), 26, 185.
 Armoiries de la Sorbonne, 8 et note 1, 58, 142.
 Armoiries de l'Université de Paris, 58, reproduites sur la couverture (dernière page).
 Arnauld (Antoine), 18.
 Arsonval (A. d'), 136.
 Arsonval (*Arsène d'*), 169.
 Artaud (Nicole-Louis-Marie), 63.
 Artaud (*Nicole-Louis-Marie*), 71.
 Arts (*les*), 181.
 Aspasia, 118.
 Assemblée de la Faculté, 119, 120.
 « Association des Concerts spirituels de la Sorbonne », 188.
 « Association pour l'encouragement des études grecques », 126.
 Associés de Sorbonne, 6.
 ASTANIÈRES (Clément d'), 118, 134.
 Astronomie, 115.
 Astronomie (Observatoire de Nice), 54, 158.
 Athanase (*saint*), 186.
 Aubry (Pierre), 61, 122.

Aubry (*Pierre*), 119.
 AUBURTIN (Jean-François), 95, 152.
 Auffray (Jules), 50.
 Auguez de Montalant (Mme), 189.
 Augustin (*saint*), 182, 196.
 Aulique (*thèse*), 21.
 Aumale (duc d'), 106.

B

Baccalauréat en théologie, 20.
 Bach (J. S.), 188.
 Bacon (*François*), 145.
 Bailly (Antoine), 42.
 Bailly (Jean-Sylvain), 104.
 Balard, 172.
 Ballin, 143.
 Ballu (Albert), 43.
 BALZE (Raymond), 117.
 Banyuls-sur-Mer (Laboratoire de Zoologie marine), 54, 156.
 Baraquements Gerson, 36.
 Barbedienne, 170.
 Barbié du Bocage (Jean-Denis), 119.
 Bardoux, 137.
 Bargès (abbé), 177, note 1.
 Barkow (*de*), 60.
 BARRAL, 38.
 Barrau Dihigo (Louis), 141, note 1, 143.
 BARRIAS (Louis-Ernest), 96, 124, 175.
 Barthélemy Saint-Hilaire (Jules), 146.
 Barthélemy Saint-Hilaire (Jules), 145.
 Baschet (Marcel), 147.
 Basile (*saint*), 186.
 Baston (abbé), 20, note 1.
 Battuaud (*Dr*), 168.
 Baudelaire, 106.
 Baudot (A. de), 42, note 2.
 Baudrillart, 135.
 Bayet (Charles), 146.
 Bayet (*Charles*), 93.
 Beauchesne (A. de), 106, note 1.
 Beaunier (André), 114, note 1.
 BEAURY-SAUREL (Mlle Amélie), 145.
 Beauvallet, 27, 28.
 Bechmann (Lucien), 202.
 BECQUET (Just), 118.
 Beethoven, 108, 188.
 Belges (Maison des Etudiants), 204.

Belin, 105.
Beljame (Alexandre), 119, 123.
Beljame (Alexandre), 123.
Bellery-Desfontaines, 112.
Belot (Gustave), 107.
Bemberg (H.), 204.
Bémont (Charles), 68, note 1; 149, note 2.
 BENJAMIN-CONSTANT, 87 à 89.
 BENLLIURE Y GIL MARIANO, 162.
 BENNETEAU (Félix), 170.
Benoist (Antoine), 137, note 1.
Benoit (saint), 187.
Bérard (Léon), 170, 203.
Bérard (Victor), 138.
Bergaigne (Abel), 151.
Berger (Georges), 186, note 1.
Bergson (Henri), 106.
Bernard (Claude), 135, 168, 169, 196.
Bernard (Claude), 159, 169.
Bernard (Claude) faisant des expériences de vivisection, 168, 169.
Bernard (saint), 186.
 BERNIER (J.) Jeton de Sorbonne gravé par — reproduit pl. IV, p. 24-25.
Bert (Paul), 60, 135, 198.
Bert (Paul), 168, 169.
Berthe (Pierre), 143.
 BERTHELOT (Claude), 12, 13.
Berthelot (Daniel), 136.
Berthollet, 82, 173.
Berthollet, 82.
Bertrand (Joseph), 135.
Bertrand (Joseph), 158.
Bérulle (cardinal de), 186.
Berzélius, 45, 46, 172.
 BESNARD (Albert), 172.
Bétourné (architecte), 204.
Beudant (François-Sulpice), 165.
Beudant (Léon), 86, 87.
Beulé (Charles Ernest), 66.
Bibliographie, 207.
Bibliothèque américaine, 153.
 Bibliothèque ancienne, 5, 6, 17, 24.
Bibliothèque Gaston, Paris, 150; — *Georges Duplessis*, 125; — *d'Histoire*, 125.
 Bibliothèque Nationale, 8, 24, 74, 141.
Bibliothèque Nationale, 66.
Bibliothèque Victor Cousin, 51, 145 à 147.

Bibliothèque de l'Université, 140 à 144, 147 à 148, 177. Vue de la Salle de lecture, reproduite pl. XIV, p. 144-145.
 « Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes », 151, 152.
 « Bibliothèque de la Faculté des Lettres », 122.
Bichat, 66.
Bienfaiteurs et donateurs de l'Université, 60, 61.
Biermans-Lapôtre, 204.
Bigot (René), 178.
Biologie (maritime Institut de), 157, 194.
Biologie végétale (laboratoire), 54.
Biot (J. B.), 36, 196.
Biot (Jean-Baptiste), 160.
Bischoffsheim, 60, 157.
Bixio, 124.
 BLANCHARD (Jules), 113.
Blanchard (Raphaël), 158.
Blanche de Castille, 181.
Blaringhem (Louis), 94.
Bloch (Gustave), 93.
Blondel (Jean-François), 11, 14, 16.
Blondel (Raoul), 115.
Boileau, 22.
Bois Sacré, 97. Fragment reproduit pl. IX, p. 96-97.
Boisgelin (Raymond de), 133.
Boissier (Gaston), 135.
BOLSWERT (Schelte de), 148.
Bonaventure (saint), 187.
 BONNAT (Léon), 124.
Bonnet (Ossian), 46.
Bonnet-Maury (Gaston), 93.
Bonnier (Gaston), 137, note 1, 156.
Bonnier (Gaston), 92.
Borel (Emile), 128.
Borel (Emile), 94.
Bossuet, 21, 22, note 1.
Bossuet, 118, 138, 175, 186.
Botanique, 99.
Bouchard (Ch.), 158.
Bouché-Leclercq, 92.
Bouchot (Henri), 125, note 1.
Bouglé (Célestin), 94.
Boulanger (Charles), 196.
Bouquet (abbé A.), 175, note 1, 177, note 1.
Bourgault-Ducoudray, 188.
 BOURGEOIS (Charles-Arthur), 190.
Bourgeois (peintre), 27.
Bourgeois (Emile), 93.

Bourgeois (Léon), 13.
 Bourget (Paul), 106.
Bourgogne (duc de), 186.
 Bourret, 187.
 Boussingault, 172, 195.
Bouteil (Dr), 168.
 Boutleron, 175.
 Boutroux (Emile), 106.
Boutroux (Émile), 92.
 Boyé (Abel-Dominique), 71.
 Boze (J.), 27.
 Branet (Jean), 205.
Brantôme, 75.
 Bréal (Michel), 151.
 Breasson, 43.
 Brédif, 105.
 BRENET (Nicolas-Guy), 14.
 Bridan, 27, 29.
 Brière (Gaston), 17, note 2, 148, note 1.
Brillouin (Marcel), 94.
 Brisson (Henri), 47.
 Broglie (Albert de), 106.
 Brongniart (Alexandre), 198.
 Brouardel (Paul), 136.
Brouardel (Paul), 87, 88, 158.
 BROUILLET (André), 68, 70, 71, 148.
 Brun (Alfred), 189.
 Brune, 42.
Bruno (saint), 187.
 Brunot (Ferdinand), 119, 132, 193, note 1.
Budé (Guillaume), 75.
 Budinsky (Alex), 7, note 1.
 BUFFET (Paul), 150.
 Buffon, 18, 80.
Buffon en présence de Bd de Jussieu et de Daubenton lit les premiers feuillets de son Traité d'Histoire naturelle, 79.
 Buisson (Ferdinand), 47, 123.
 BULLET (Pierre), 13.
 Burais (A.), 159, note 1.
 Burdeau (Auguste), 107.
Bureau des Renseignements scientifiques, 115.
 Burnouf (Jean-Louis), 104, 143.
Burnouf (Jean-Louis), 144.
 Butler (Nicholas-Murray), 109, 153.

C

CABANIÉ, 127, 187.
 CABET (Paul), 190.
 Cabinet chinois, 66.

CADINE, 14.
 Cadran solaire, 16, 130.
 CAHIER (Charles), 101, 102.
 Cahours, 173.
 Caldelari, 27.
 Callet (Ant.-François), 27.
 Calmette (Fernand), 117, note 1.
 Calvi (*voir* Collège de).
Camichel (Charles), 159.
Campinchi (César), 93.
 Camut, 43.
 Canadiens (Maison des Etudiants), 203.
Carcassonne (la cité de), 110.
 CARLIER (Emile), 59.
 Carnegie (Andrew), 60, 108.
Carnegie (Andrew), 153.
 Carnot (Sadi), 48, 89.
Carnot (Sadi), 86, 157.
Carolus-Duran, 158.
 Carra (abbé), 177, note 1.
 CARRIER-BELLEUSE (Albert-Ernest), 129.
 CARRIÈRE (Eugène), 69.
 Carte d'entrée aux cours, 45 et note 1.
 Cartellier (Pierre), 27.
 Castelar (don Emilio), 108.
 Castex, 28.
 Cauchy (Auguste), 164.
 Cauwès (Paul-Louis), 93.
 Cavaignac (général), 106.
 Cavaignac (Godefroy), 106.
 CAVAILLÉ-COLL (Emmanuel), 50.
Cavalier (Joseph), 159.
 Cave du XII^e siècle, 153.
 Cavendish, 172.
 Cayx (Charles), 44, 63.
 Censure en Sorbonne, 18, 81, 133.
Cérémonies universitaires, 99 à 104.
 Cernesson (architecte), 41.
César, 146.
 Chabouillet, 39.
 CHAILLEY-BERT (Mme), 168.
 Chaires des Ecoles de Théologie, 19;
 — de la Faculté des Lettres, 33, 121; — de la Faculté des Sciences, 34, 161.
Chambon (Félix), 144.
 Chambrun (comte de), 125.
 Chambrun (comtesse de), 60.
 CHAMPAIGNE (Philippe de), 14, 38, 183. Portrait de — par lui-même, reproduit pl. XV, p. 176-177.

- Champion (Pierre), 75, note 1.
Chantemesse (André), 169.
Le Chant des Muses éveillant l'âme humaine, 140.
 Chantepie (Jules de), 142, 143, 146.
Chantepie (Jules de), 144.
 Chapelle de 1326 (emplacement), 129, 142.
Chapelle de la Sorbonne, 65.
 Chapelle de la Sorbonne (*voir* Eglise).
 CHAPLAIN (Jules), 123, 124, 128.
 Sceau et médaille de l'Université, 54, 57, 96, 143.
 CHAPU (Henri), 59, 86, 119.
 Chargés de cours, 121.
Charles de Lorraine (cardinal), 148.
 Charléty (Sébastien), 63.
 Charte de fondation de la Sorbonne, 73, reproduction pl. I, p. 1.
 CHARTRAN (Théobald), 79 à 85.
Chartran (Théobald), 79.
 Chasles (Michel), 34, 41, 163, 197.
 Château (fils), 190.
 Chatelain (Emile), 143, 149, note 1.
Chatin (Joannès), 86.
 CHAUDET (Antoine-Denis), 100, 101 note 1.
 Chautemps (Emile), 48, 89, 108.
 Chénier (André), 104.
Chénier (André), 118.
Chenonceaux (château de), 110.
 Chennevières (marquis de), 32, note 3.
Chéron (Dr Jules), 168.
 Cheval, 26, 185.
 Chevillier (André), 143.
 Chevreul, 172.
Chevreul, 124.
Chimie, 59.
 Chimie biologique (Laboratoire), 156.
 Chimie physique (Laboratoire de), 156.
 Choron, 176.
Christ à la colonne, 180.
Christ au tombeau, 181.
Chrysostome (saint), 186.
 Cicé (J.-B.-Marie de), 133.
 Circonscriptions académiques, 62.
Cité Lacustre, 163.
Cité universitaire, 201 à 205.
 Civilisation indienne (Institut de la), 197.
 CLAIRIN (Georges), 66.
 Claudin (A.), 75, note 1.
 Cloche, 11, 12, 23, 190, 191.
 Clodion (Claude-Michel), 27.
Clotilde (sainte), 186.
Clovis, 186.
 Coëtlogon, 9, note 1.
 Cœur (Pierre-Louis), 187.
 Coffin (Charles), 77, 104.
 Coignard (J. B.), 104.
 Coisel, 43.
 Colbert, 148.
 Colin (Armand), 60.
 COLIN (Raphaël), 65.
 Collège de Beauvais, 77 ; — de Calvi, 4, 5, 9 note 2 ; — du Plessis-Sorbonne, 30 ; — Sainte-Barbe, 105 ; — de Sorbonne, 141 ; — Stanislas, 105.
 Collignon (Maxime), 136.
Collignon (Maxime), 137.
 Collot (Bernard), 104.
Colmet de Santerre, 86, 158.
Comédie, 98.
 COMERRE (Léon-François), 137.
 Commercy (Gustave-Adolphe), 60.
Comte (Auguste), 173.
 Concerts spirituels à la Sorbonne, 188, 189.
 Concours général, 20, 104 à 107.
 Condé (prince de), 142.
 Congrès de Sociétés savantes, 135.
 Conseil académique, 89.
 Conseil de l'Université, 53, 70, 71.
 Conseil de l'Université (délégués au), 120.
 Conservatoire de Musique (Bibliothèque), 141.
 Cooper (James-Fenimore), 153.
 Coquart, 42.
 Coqueau (Paul-Pierre), 149.
 CORDONNIER (Alphonse-Amédée), 59.
 Corneille (Ch.), 36, note 1.
 Corneille (Pierre), 147.
Corneille (Pierre), 118, 138, 186.
 Cornelius (Georges), 189.
 Costumes des doyens, 103 — des professeurs, 103 ; 104 ; — du recteur, 103.
 Cotteret, 187.
 Cotton des Houssayes (J. B.), 143.
Couchoud (Paul-Louis), 94.
 Coulom, 36.
Coulon, 94.
 Cour de la Sorbonne, 63, 64.

Cour d'Honneur, 127; — 191;
vue de la — *reproduite* pl. XVII,
p. 193.
*Cours de Théologie sur une place
publique*, 134.
Cousin (Victor), 33, 37, 44, 68,
78, 106, 145, 146.
Cousin (Victor), 40, 70 et note, 77;
146, médaillon, 130-131. Portrait
de — *reproduit* pl. VII, p. 64-
65.
COUTAN (Jules-Félix), 96.
Coypel, 66.
COYPEL (Noël-Nicolas), 14.
Crantz (Martin), 7, 74, 75.
CRAUCK (Gustave), 96.
Crépuscule, 115.
Crevier, 76, note 1.
Croiset (Alfred), 119, 136.
Croiset (Alfred), 92, 158.
CUGNOT (Léon), 189.
Cujas, 65.
Curie (Pierre), 136, 198.
Curie (Mme), 161.
Curie (Pierre et Marie), 203.
Cuvier (Georges), 83.
*Cuvier réunit les documents pour
son ouvrage sur les ossements
fossiles*, 83. *Reproduction* pl. VIII,
p. 80-81.
Cyon (Elie de), 169.

D

DAGNAN-BOUVERET (P. A. J.), 135.
DALEN (C. V.), 145.
Dallery (Louis-Paul), 188.
DALOU (Jules), 96, 126.
Dalton, 172.
Dandrillon, 27.
Daniel (Jean), 160.
Daniel de Volterra, 145.
Dante 108.
Dante, 118, 187.
Darboux (Gaston), 128, note 1, 198.
Darboux (Gaston), 158, 160.
Darboy (Mgr), 26, 184, 187.
Darmesteter (Arsène), 34.
Darmesteter (Arsène), 117.
DARMESTER (Mme Hélène-Ar-
sène), 117.
Darmesteter (James), 106, 151.
Darmois (Georges), 94.
Dastre (Albert), 136.

Dastre (Albert), 168, 169.
Daubenton (Louis), 81.
Daubenton (Louis), 79.
Dausset (Louis), 129.
Dautain, 187.
DAUTEL (Victor), 149.
David d'Angers (P. J.), 28.
DAVID D'ANGERS (Pierre-Jean), 128,
148.
Davy (H.), 92.
Debove, 93.
Debray (Henri), 170, 173, 198.
Debray (Henri), 159.
Debussy (Claude), 189.
DECÉE, 38.
*Décor antique de Grèce au bord de
la mer*, 151.
Deffand (Mme du), 142.
Delacre (Maurice), 82, note 2.
Delafosse, 195.
Delalain, 105.
Delamarre (Jules), 150.
DELAPLANCHE (Eugène), 59.
DELHOMME (Léon-Alexandre), 85.
Delille (Jacques), 104.
Delisle (Mme Léopold), 144.
Delvincourt (Cl. E.), 101.
Demarne (P.), 27.
Denifle (R. P. Henri), 3, note 2.
Denis (Ernest), 195, 196.
Denis (Ernest), 196.
Desargues (Girard), 81, 82.
Desargues (Girard), 81.
Desbois (Jules), 57.
Descartes, 18, 81, 133.
Descartes, 81, 96, 138, 145, 159,
186.
Deschamps, 50.
DESJARDIN (Martin), 13, 25.
Deslandres (A.), 189.
Desmoulins (Camille), 104.
Desroche (Paul), 94.
Dessaigues, 172.
Destombes (Pierre), 189.
Detaillé (Edouard), 186.
Deutsch de la Meurthe (Henry),
60, 61, 156.
Deutsch de la Meurthe (Emile et
Louise), 202, 203.
Devise ancienne de l'Université,
198.
DEWAMBEZ (André-Victor-
Edouard), 91.
Diderot, 18, 148.
DIEPENBEKE (Abraham von), 148.

Diet, 42.
DIEU (Antoine), 146.
Dieulafoy (Georges), 158.
Ditte (Alfred), 159.
Docteurs de Sorbonne (autrefois), 22.
Docteurs « honoris causa », 109.
Doctorat d'Université, 140.
Doctorat ès lettres 138 à 140. — ès sciences, 166, 167.
Dolet (Etienne), 75.
Dominique (saint), 187.
DOMINQUIN (le), 14.
Donateurs et bienfaiteurs de l'Université, 60, 61.
Doucet (Jacques), 60.
Doute (le), 181.
Doyen (élection et rôle du), 119, 120.
Doyens de la Faculté des Lettres, 119; — de la Faculté des Sciences, 160.
Drame, 98.
Droit, 64, 96.
Dubost (Antonin), 46.
Du Boulay (Egasse), 100, note 2, 111.
Dubourg, 36.
DUBRAY (Gabriel), 176.
DUBUFE (Guillaume), 144.
Duc (architecte), 35.
Duclaux, 136, 198.
DUEZ (Ernest), 115.
DUFAY (Mlle Hélène), 114, 115; tableau *reproduit* pl. XII, p. 128-129.
Du Fresne de Mincé (Elie), 143.
Duhamel (J. B. Constant), 198.
Duhem (Pierre), 82, note 1.
Dugald Stewart, 145, 147.
Dulong (Paul-Louis), 172, 198.
Dumas (J. B.), 163, 170, 172, 198.
Dumas (J. B.), 106.
Dumont (Albert), 70, 123, 124.
Dumont (Albert), 42, 53, 61, 123, 126.
Dumont (Jacques-Edme), 27, note 1, 28, 29.
Dumontpallier (Amédée), 169.
Dunouy, 27.
Dupanloup, 187.
Duplessis (Georges), 125.
Du Plessis d'Argentré (Ch.), 17, note 1.
Dupuy (Charles), 158.
Dupuy (Paul), 94.

Dupuytren, 66.
Duquesnay, 187.
Durand (Albert), 94.
Durdan-Laborie (Mme), 168.
Durkheim (Emile), 94.
Duruy (Victor), 26, 36, 40, 48, 107, 184, 185.
Dutertre, 27.
Duval (André), 19.
Duvernet (abbé J.), 18.
Duvivier, 27.

E

Eames (Emma), 168.
Ebelmen, 173.
Eckermann, 45.
Ecole de préparation des professeurs de français à l'étranger, 197.
Ecole des Beaux-Arts, 65.
Ecole des Chartes, 46, 129, 135.
Ecole des Chartes, 65, 89.
Ecole Normale, 30, 70, 108, 126, 142.
Ecole Normale réunie à l'Université, 91.
Ecole Normale d'instituteurs de la Seine, 108.
École pratique des Hautes Études, 40, 149 à 152; cinquantenaire, 135.
Ecole supérieure d'électricité (laboratoire), 156.
Ecole supérieure de pharmacie, 102.
Ecoles extérieures, 5, 19, 30.
Ecorcheville (Jules), 139.
EDELFEIT (Albert), 158.
EDELINCK (Nicolas), 17. Gravure de —, d'après Wleughels, *reproduite* pl. III, p. 16-17.
Edouard (prince de Galles), 90, 179.
Église de la Sorbonne. Histoire, 11 à 15, 31, 32, actuelle 175 à 191.
Eglise Saint-Benoît-le-Bétourné, 35.
Election des professeurs (mode d'), 120, 121.
Eisenmann (Louis), 196, note 1.
Elie, 175.
Eloquence, 87, 113, 188.
ELSHOECHT (Carle), 119.
Embryologie (laboratoire d'), 53.
Ephrem (saint), 186.

Epitoge, 103, 104.
Erudition, 99.
 Erwyn (J.), 189.
Eschyle, 118.
Esope, 118.
Espoir (l'), 181.
 Estienne (Henri), 58.
Estienne (Robert), 66, 144.
 ESTIENNE (H. d'), 158.
 Ethnologie (Institut d'), 196.
Etienne (saint), 186.
Etude (l'), 112. Tableau reproduit pl. XI, p. 112-113.
 Etudes anglaises et nord-américaines (Institut d'), 196 ; — Chinoises (Institut d'), 197 ; — Scandinaves (Institut d'), 196 ; — Slaves (Institut d'), 193, 196.
 • *Etudiants en 1840 acclamant Qui-
 net et Michelet* (les), 68.
 Etudiants (nombre d'), 201.
Eustochie (sainte), 186.
 Examens en Sorbonne, 20, 193.

F

Fabié (François), 106.
Fable, 98.
 Fabre d'Olivet, 184, note 1.
 Faculté de décret, 4.
 Faculté de Droit, 175 ; — Masse, 101 ; — fait ses cours en Sorbonne, 30.
Faculté de Droit, 65, 89.
Faculté des Lettres, 117 à 126.
 Faculté des Lettres, 30, 33, 34, 51 ; — Doyen, 119 ; — Masse, 101.
Faculté des Lettres, 89, 113.
 Faculté de Médecine, Masse, 100, 101.
Faculté de Médecine, 66, 89.
 Faculté de Pharmacie, Masse, 102.
Faculté des Sciences, 155 à 173 ;
 — histoire, 30, 33, 34, 49, 89 ; — première affiche, 53 ; — enseignements, 161 ; — Masse, 101.
Faculté des Sciences, 80, 113.
 Faculté de Théologie, 4, 18, 30, 46, 99, 130, 141 ; — de Théologie catholique, Masse, 102 ; — Théologie protestante, 99 ; — Masse, 102.
 Facultés, 52.

FAGEL (Léon), 113.
 Fagnen, 204.
 Faguet (Emile), 106, 136.
 FALGUIÈRE (Alexandre), 59, 124.
 Fallières (Armand), 48, 49, 89, 108.
 Faraday, 172.
 « Farce du cuvier », 173.
 Farcy (E.), 145.
 FATH (René), 64.
Fauquez (Dr), 186.
 Faure (Félix), 142.
 Faure, 27.
 FAURIE (J.), 151.
 Fauriel, 34.
 FAVIER (Eugène), 119.
 Favier (J.), 148, note 1.
Favre (Jules), 124.
 FÉLON (Joseph), 175.
 Fenaille (Maurice), 117, note 1.
Fénelon, 186, 188.
 Ferret (abbé P.), 4, note 4.
 FERRIER (Gabriel), 133.
 Ferry (Jules), 42, 48, 108, 124.
Ferry (Jules), 70, 124.
Ferry (Mme Jules), 124.
 FERRY (Jules, peintre), 164.
 Ferté (H.), 77, note 1.
 Fête des Fous et de l'âne, 173.
Fête du Lendit, 110, 111.
*Fête des Panathénées 300 ans avant
 J.-C.*, 150.
 Fichet (Guillaume), 7, 74, 75.
Fichet (Guillaume), 74.
Fichte, 145.
Fin d'été, 65.
 FLAMENG (François), 73 à 79. Tableau de — reproduit pl. VII, p. 64-65.
Flammarion (Camille), 85.
 Flammermont (Jean-Gustave), 61, 125.
 FLANDRIN, 85.
Fleury (Dr Maurice de), 168.
Floquet (Charles), 158.
 Flourens, 45, 83.
Foi (la), 180.
Foire aux Parchemins, 111.
 Fondation Carnegie, 153.
Fondation Jules Ferry, 123-124.
**Fondation Émile et Louis
 Deutsch de la Meurthe, 202,
 203.**
 Fondation nationale pour le développement de la Cité universitaire, 205.

Fontaine de Resbecq, 184, note 1.
 Fontainebleau (laboratoire de biologie végétale), 54, 156.
 Fontanes (Louis de), 31.
 Fontanes (Louis de), 65.
 Forêt de sapins de Belieu, 64.
 Formigé, 43.
 Fortoul Hippolyte, 35, 44, 68.
 Forum de Rome, 109.
 Foucault (abbé de), 4, 24.
 Foucault (Léon), 85.
 Foucou, 27.
 Foy (général), 45.
 France (Anatole), 112. Portrait de — reproduit pl. XI, p. 112-113.
 Franck (Adolphe), 135.
 Franck (César), 187.
 Franck (Henri), 94.
 François I^{er}, 143.
 François I^{er} visite l'atelier de Robert Estienne, 144.
 François d'Assise (saint), 187.
 François de Sales (saint), 186.
 François Xavier (saint), 187.
 Franklin (Alfred), 5, note 1.
 Freiburger (Michel), 7, 75, 75.
 Frémy (Edmond), 173.
 Frenel (Aug.), 36.
 Freppel (Charles-Emile), 186.
 Frazer (J. C.), 109.
 Friedel (Charles), 196.
 Friedel (Charles), 86, 157.
 FROSNE (J.), 148.
 Fustel de Coulanges, 34.

G

Gaidoz, 150.
 Galerie Claude Bernard, 167; — J. B. Dumas, 170; — Gerson, 165; — ses peintures, 50; — Richelieu, 152; — Rollin, 126; — Sorbon, 110.
 Galeron, 43.
 Galland (le recteur Jean — offre un cierge à Henri IV et celui-ci lui annonce son désir de réformer l'Université), 76.
 GALLAND (Pierre-Victor), 72, 96.
 Gallifet (Antoinette de), 188.
 Gallouedec, 107.
 Gamaets (Philippe de), 19.
 Gambetta, 124.
 Garnier (Charles-Barthélémy), 27.

Garnier (Charles), 42.
 Gastinel (Georges), 94.
 Gaudin, 143.
 Gauley-Texier (Mme), 189.
 GAUTHERIN (Jean), 148.
 GAUTIER (Charles), 189.
 GAUTIER JUVENTE, 12.
 Gay-Lussac, 36, 172, 198.
 Gayet de Sansale, 24, 143.
 Gebhart (Émile), 34.
 Geffroy (Mathieu-Auguste), 88.
 Geoffroy Saint-Hilaire, 198.
 Géographie (Institut de —), 194.
 Géographie, 59.
 Géologie, 99, 114.
 Gerbet, 187.
 Gerhardt, 173.
 Gering (Ulric), 7, 19, 74, 75.
 Gerson, 165.
 Gerson, 175, 187.
 GERVEX (Henri), 171.
 Gibelin, 27.
 Ginain, 42.
 GIRARDON (François), 10, 11, 183, 185. Portrait de — par H. Rigaud reproduit pl. II, p. 8-9.
 Glasson, 93.
 Goblet (René), 47, 88.
 Goblet (René), 86.
 Goelzer (Henri), 95.
 Goethe, 45.
 Goncourt (Ed. et J. de), 46.
 Gosse (Edmund), 109.
 Gosse (Nicolas), 32, 33, 38.
 Gosse (Nicolas), 105, 182.
 Goujon (Jean), 65, 118.
 Gounod, 189.
 Gragnon, 47.
 Graham, 172.
 Grammaire, 87.
 Grand Amphithéâtre, 95 à 109.
 Granval (Mme de), 189.
 Gratiolet (Pierre), 168.
 Gratry (le père), 187.
 Gratry (le père), 77.
 Graux (Charles), 150.
 Gréard (Octave), 42, 47, 48, 63, 88, 89, 108, note, 129, 142, 146, 184, note 1, 203.
 Gréard (Octave), par Benjamin Constant, 87; — par Brouilhet, 70; — par Chaplain (buste), 57; — par Guifart, 66; — par Rixens, 158; — par Weerts, 111; — par Wencker, 86.

Grèce antique se dévoile à l'Archéologie (la), 137.
Grehant (Nestor), 169.
Grégoire (saint), 186.
Grégoire de Naziance (saint), 186.
Grégoire de Tours (saint), 186.
Gresse, 189.
Grévy, 88.
Griess, 173.
Grimaux (Edouard), 82, note 2.
Grondin (Martin), 19.
GRUZEWSKA (Mme), 168.
Guédier de Saint-Aubin, 143.
GUERCHET-ROUSSEL, 102.
Guéritte (A.), 204.
Guerre 1914-1918, 55, 198.
GUIFART (Dominique-Henri), 65.
Guiffrey (Jean), 32, note 3.
Guignard (Léon), 83.
Guignet, 32.
GUILLAIN (Simon), 12, 13.
GUILLAUME (Eugène), 118, 124, 168.
UILLEMET (Antoine), 159.
Guillon, 187.
Guist'hau, 107, note 1.
Guizot (François), 34, 44, 78, 136.
Portrait de — reproduit pl. VII, p. 64-65.
Guizot, 77.
Guyard (Stanislas), 151.
Guyon (F.), 158.
Guyot (Yves), 158.

H

Hachette, 105.
Haendel, 189.
Haller, 198.
HALS (Franz), 159.
Hamelin (Paul), 143.
Hanotaux (Gabriel), 186.
Hanriot (général), 25.
Harant, 41.
Harlay (François de), 9 et note 2.
HARPIGNIES (Henri), 66.
Hausmann, 35, 36, 201.
Hautefeuille (Paul), 159.
Havet (Louis), 149, 151.
Haydn (C. J.), 189.
Hébert (Edmond), 198.

Hébert (Edmond), 86, 87, 160.
HÉBERT (Ernest), 124.
Hébert (Ernest), 113.
Heinsius (Daniel), 144.
Héloïse, 187.
Héméré (Claude), 11, 143.
HENNER (Jean-Jacques), 113.
Henri III, 147.
Henri IV annonce au recteur Jean Galland (1595) son désir de réformer l'Université, 76.
Hérault de Séchelles, 104.
Hermant (architecte), 43.
Hermite (Charles), 108, note, 128, 164, 196.
Hermite (Charles), 128.
Hérolde, 42.
HESSE (Nicolas), 38, 180.
Heynlin (Jean), 7, 74, 75.
Heynlin (le prieur Jean — et le bibliothécaire G. Fichet installent à la Sorbonne la première presse qui ait été établie en France), 74.
Himly (Auguste), 34, 42, 119.
Himly, 86, 87, 118.
Hiolle (Ernest), 59.
HIRSCH (Alphonse), 148.
Hirsch (baronne de), 60.
Histoire, 59, 64, 87, 98, 114, 138, 181. *Tableau de E. Laurent reproduit pl. XII*, p. 128-129.
Histoire de l'Art, 125.
Histoire de l'Art (Institut d'), 197.
Histoire moderne et contemporaine (Institut d'), 197.
Historiens du XIX^e siècle (les), *tableau reproduit pl. VII*, p. 64-65.
Hoffmann (A. W.), 173.
Homère, 59, 118.
Honnorat (André), 65, 153, 202, 205.
Horloge de la Sorbonne, 23, 190.
Hôtes de Sorbonne, 6.
HOUDON, 124.
Houssay (Frédéric), 93, 160.
Hoym (comte de), 148.
HRUSKA, 196.
Huberty, 189.
Huet fils (Nicolas), 27.
HUGHES (Dominique), 129.
Hugo (Victor), 108.
Hugo (Victor), 129.
Hugonin, 187.
Humilité, 181.

I

Iconographie, 207.

Imprimerie à la Sorbonne, 7, 47, 74, 75.

INGRES (Dominique), 117.

INJALBERT (Jean-Antoine), 59, 173.

Ingénieur (diplôme d'— docteur), 167.

Inscriptions anciennes, 12, 36, 131, 183.

Inscriptions placées à la Sorbonne, 60, 61, 88, 89, 113, 127, 129, 130, 142, 146, 184, 189.

Instituts des Facultés, 194 à 197.

Institut de Chimie, 53 ; — d'Histoire de l'Art, 125, 152, 197 ; — d'Optique, 156 ; — Pasteur, 53, 156 ; — de Physique du Globe, 53, 156, 195 ; du Radium, 53, 194, 195.

ISENBART (Emile), 64.

J

Jadart (Henri), 4, note 1.

Jamin (Jules-Célestin), 36.

Jamin (Jules-Célestin), 160.

JAMIN (Paul-Joseph), 163.

Jamot (Paul), 113.

Janet (Paul), 146.

Janet (Paul), 86, 145.

JANINET. Vue de la Sorbonne côté cour d'après — *reproduite* sur la couverture ; — côté place en 1807, *reproduite* pl. V, p. 32-33.

Japonais (Maison des Etudiants —), 204.

Jarl (Viggo), 149.

Jarry de Mancy, 107, note 2.

Jaurès (Jean), 106.

Jean (saint), 175, 186.

Jean de Matha (saint), 187.

Jean de Rouen, 19.

Jeanselme, 136.

Jérôme (saint), 182, 186.

Jessen (Fr. de), 149.

Jeton de Sorbonne, 24. *Reproduit* pl. IV, p. 24-25.

Jeunesse, 69.

Jobbé Duval, 42.

Joffroy (Alix), 93.

JOLLIOT (E.), 128.

Joly (Alexandre), 159.

Joseph (R. Père), 147.

Jouffroy (Théodore), 143.

Jouffroy (Théodore), 146.

Jourdain (Charles), 76, note 1, 111, note 1, 193, note 1.

Jubilé de Pasteur, 157-158.

Jumilhac (Mme de), 188.

Jussieu (Bernard de), 81.

Jussieu (Bernard de), 79.

Juvénal, 118.

K

Kahn (Albert), 60.

Karbowski, 99.

Kekulé, 173.

Kerviller (René), 185, note 2.

Kipling (Rudyard), 109.

Knip (Mme), 27, 28.

Kobbe, 173.

Krantz, 48.

KUPKA (François), 196.

L

Labbé (Léon), 86.

La Boétie, 75.

Laboratoires, 156.

Laboratoire de mécanique expérimentale, 53, 156.

Laboratoire à Saint-Lazare, 168.

Lacaze-Duthiers (H. de), 60, 156, 162, 198.

Lacaze-Duthiers (Henry de), 162.

Lacordaire (le père), 187.

Lacroix (Sébastien-François), 160.

Lacroix (Sigismond), 42.

Ladvocat (Jean-Baptiste), 8, 143.

Laënnec, 84, 108.

Laënnec ausculte un phtisique devant ses élèves, 84.

Laferrière, 65.

Laffitte (Léon), 189.

LAFOSSE (Jean-Baptiste), 71.

La Harpe, 104.

Lamarck (Jean-Baptiste), 198.

LAMEIRE (Charles), 118.

Lamennais, 77.

LANDRY (F.), 148.

Langlois (Charles-Victor), 64.

LANSON (Alfred-Désiré), 96, 168.

Lanson (Gustave), 93.

LANSYER (E.), 63.

- Lanzac de Laborie (L.), 105, note 1.
 Lapie (Louis), 63.
 La Pierre (Jean de), voir Heynlin.
 Larche, 43.
La Rochefoucauld (François, duc de), 77.
La Rochefoucauld (cardinal), 147.
 La Romiguière (Pierre de), 143.
La Romiguière (Pierre de), 119.
Larroumet (Gustave), 76.
 LASNE (Michel), 148. Thèse gravée par — *reproduite* en frontispice.
 Latty, 187.
 Lausnay, 189.
 Laurent (Auguste), 172.
 LAURENT (Ernest), 113, 114. Tableau de — *reproduit* pl. XII, p. 128-129.
Laurent (Ernest), 112.
Laurent (Mme), 113.
 LAURENS (Jean-Paul), 144.
 Laval (Jeanne Mme), 189.
La Valette (cardinal), 147.
 Lavigerie, 187.
 LAVIGNE (Hubert), 176.
 La Ville de Mirmont (H. de), 106, note 3.
 Lavissee (Ernest), 36, 52, 123, 126, 135, 137, note 1, 197.
Lavissee (Ernest), 86, 92.
 Lavoisier, 82, 104, 172.
Lavoisier convertit Berthollet à la doctrine pneumatique, 82.
Lavoisier, 96.
 LAZERGES (Jean-Raymond Hippolyte), 181.
 Le Bas (Philippe), 143.
Le Bas (Philippe), 144.
 Lebeuf (abbé), 12, note 2, 111, note 1.
 Leblanc (N.), 172.
 LE BRUN (Charles), 10, 13.
 Le Capelain, 143.
 Le Clerc (J. V.), 33, 37, 119, 131.
Le Clerc (J. V.), 40, 118, 131, 144.
 LE COMTE (Louis), 14.
 Le Dantec, 136.
 LEFEBVRE (Hippolyte), 182.
 LEFÈVRE (Robert), 65.
 Legendre (abbé Louis), 104.
 Legouis (Emile), 123, note 1.
 Legouvé, 135.
 LEGRAIN (Eugène), 113, 136.
 LEHMANN (Charles), 70, note 1, 146.
 Lemaire (Nicolas-Eloi), 46, 119, 197.
Lemaire (Nicolas-Eloi), 117.
Le Maistre (Jérôme), 148.
 Le Masle (Michel), 10, 143.
 LEMERCIER (graveur), 71.
 LEMERCIER (Jacques), 8, 9, 10, 13, 14, 142, 175. Portrait de — par Ph. de Champaigne, *reproduit* pl. XV, p. 176-177.
Lemercier (Jacques), 65, 76, 147.
 Lemire (Madeleine-Sophie), 28.
 Lemonnier (Henry), 13, note 1, 125, note 1, 153, note 1.
 Lendit (foire du), 62, 110, 111.
 Lenoir (Alex), 25, 39, 175, 182.
 Lenormant, 136.
Léon le Grand (saint), 181, 186.
 Le Paute (Jean-Baptiste), 190.
 Lepelletier de Saint-Fargeau (Michel), 176.
 Leprieur (Paul), 171, note 1.
 Leprince-Ringuet (P.), 204.
 LEROLLE (Henry), 90.
 Leroy (Louis-Joseph), 106.
Le Royer (Elie), 158.
Lesage (le père), 169.
Le Sidaner, 113.
 Lesueur (Jacques-Philippe), 27.
Lesueur, 187.
 Lestrade, 27.
L'Etoile, 75.
Lettres, 59, 64, 87, 96, 113.
 Le Verrier (Urbain), 34, 135, 163.
Le Verrier, 85.
 Leygues (Georges), 49, 61.
 LHERMITTE (Léon), 159, 168.
 Lheureux (architecte), 38, 43.
 Lheureux (Louis-Ernest), 130.
 Liard (Louis), 47, 63, 126, 133, 137, 177, 178, 193, note 1, 201, 203.
Liard, par Brouillet, 58 ; — par Brouillet, 148 ; — par Devambez, 92 ; — par E. Laurent, 113 ; — par Rixens, 158 ; — par Roussel (buste), 90 ; — par Weerts, 111 ; — par Wencker, 86.
Lichtenberger (Frédéric), 86, 87.
 Liebig, 172.
 Linguet, 104.
 Linguistique (Institut de), 195.
Lippmann (Gabriel), 93, 158.
Lister (lord), 157.
Littérature, 87.
 « Livret de l'étudiant », 115.
 Locke, 145.
Lombard (Pierre), 176, 187.

Loménie de Brienne, 133.
 Londres (Université de —), 108.
 LONGPIED (Eugène), 59.
 Longepierre, 148.
 Longnon (Auguste), 151.
 Longuet, 60.
 Lordan (Pierre-Jérôme), 27.
 Lordat, 28.
 Lorta, 27.
 Los Rios (R. de) 169, note 1.
 Loubat (duc de), 60.
 Loubet (Emile), 129.
 Louis IX, 127.
 Louis IX, 180.
 Louis IX (saint Louis) remet à Robert de Sorbon la charte de fondation de la Sorbonne, 73.
 Louis IX étudie les mathématiques sous la direction de Vincent de Beauvais, 79.
 Louis XIII, 148.
 Louis XIV, 118.
 Loutreuil (Auguste-Tranquille), 60.
 Lowell (Lawrence), 109.
 Loyson, 187.
 Lozé, 48.
 Luce de Lancival, 104.
 Luther, 7.
 Lycée Louis-le-Grand, 30, 34, 41.
 Lycées de France (armoiries des —), 87, 88, 94.
 Lyon-Caën, 93.

M

MABILLE (Jean-Louis), 131.
 Macé (Jean), 106.
 Magnétisme, 114.
 Maine de Biran, 148.
 Maintenon (Mme de), 148.
 Maîtres de Conférences, 121.
 Malassez (Louis-Charles), 169.
 Malebranche, 148.
 Malebranche, 186.
 MALKNECHT (Dominique), 165.
 Maltor (Antoine), 143.
 Mannheim (M. et Mme), 203.
 Mansart (François), 11.
 Manuel (Eugène), 148.
 Marat, 175.
 Marcel Henry, 93, 113.
 MARCELIN (Jean-Esprit), 176.
 Maret (Mgr), 46, 187.
 Marey, 135.

Marguerite de Navarre, 143.
 Marguerite de Provence, 181.
 Mariaud, 43.
 Marignac (de), 173.
 Marion (Henri), 106.
 Marmontel, 18.
 Marmottan (Paul), 65.
 Marot (Clément), 75.
 MARQUESTE (Louis-Henri), 59, 129.
 Martha (Constant), 86.
 Martin (Gilbert et René), 112.
 MARTIN (Henri), 112, 116. Tableau de — reproduit pl. XI, p. 112-113.
 Martin (Henri), 113.
 Marx (Roger), 113.
 Masaryk, 109, 196, note 1.
 Maspero (Gaston), 151.
 Massacre des Barbares par Hamilcar 115.
 Masses des Facultés, 100 à 103, reproduites pl. X, p. 104-105.
 Massier de l'Université, 21.
 Masson (Pierre-Maurice), 139.
 Mathématiques, 59, 115.
 « Matinées Nationales », 108.
 Matruchot, 136.
 Mauduit (Louise), 27.
 Maurain (Charles), 160.
 MAURIN (dessinateur), 145.
 Mausolée du Cardinal de Richelieu, 183-184, reproduit pl. XVI, p. 184-185.
 Mausolée du duc de Richelieu, 180.
 Max (de), 173.
 Mayer (Constance), 27, 29, 30.
 Mazois, 32.
 Mazon (André), 196, note 1.
 Mécanique physique et expérimentale (laboratoire de —), 156.
 Médecine, 64, 96.
 Meillet (Antoine), 196, note 1.
 Ménage, 143.
 MÉNARD (René), 151.
 Menegoz (Eugène), 93.
 Mer (la), 99.
 Mercherlisch, 172.
 MERCIÉ (Antoine), 59.
 Mercier, 143.
 Mérimée (Prosper), 106, 148.
 Mersenne (R. P.), 81, 82.
 Mersenne, 81.
 MERSON (Luc-Olivier), 64.
 Messagers (grands et petits), 2.
 Metchnikoff (Elie), 169.

Meynier (Charles), 27.
 Michallon, 27.
 Michaux (L.), 175, note 2.
 Michel-Ange, 146.
Michel-Ange, 118.
 Michelet, 67, 68, 69, 78, 106, 108, 136, 198.
Michelet, 68, 77. Portrait de — *reproduit* pl. VII, p. 64-65.
 Michelin (Joseph-Henri), 47, 88.
Michelin (J. H.), 86.
 Michonis, 71.
 Mickiewicz (Adam), 67.
 Mignet, 44, 148.
 Milbert, 27.
 Millerand (Alexandre), 132, 170.
 Millet (Gabriel), 152, note 2.
 Milne-Edwards (H.), 29, 36, 42, 135, 162, 198.
Minéralogie, 99.
Moigno (abbé François), 85.
Moïse, 176.
 Moissan (Henri), 136, 197.
 Molière, 108, 148.
Molière, 77, 118, 138, 147.
 Molliard (Marin), 170.
Molliard (Marin), 160.
 Monaco (princesse de), 186.
Monique (sainte), 186.
 Monod (Gabriel), 68, note 1.
Monod (Gabriel), 93, 149.
 Montaiglon (Anatole de), 39, note 1.
Montaigne, 75, 118.
 Montalembert, 106.
 Montcalm (marquise de), 177, 188.
 MONTENARD (Frédéric), 166.
 Montesquieu, 16.
Monuments aux Morts.
 Faculté des Lettres, 132 ; — des Sciences, 170.
Moralistes de la Cour de Louis XIV (les), 77.
 Moreau (architecte), 27.
 MOREAU frères, 72.
 MOREAU-NÉRET, 141.
 Morel (Claude), 143.
 Mourier, 36.
 Morellet (abbé), 23, 131.
Mortet (Victor), 147.
 Moulages d'archéologie (Collection des —), 152.
 Mounet-Sully, 127.
 Mourier (Adolphe), 26, 36, 63.
Mourier (Adolphe), 71.
 Mourier (Ath.), 36, note 2, 160, note 1.

Munier-Chalmas, 166, 198.
 Musée Carnavalet, 39, 51.
Musée des Arts, la Sorbonne —, 27 à 30.
 Musset (Alfred de), 106.

N

Nantes (Laboratoire de Physique du Globe de), 156.
 Narçon, 189.
 « Nations » (Les quatre —), 1, 2.
 Nau (Eugénie), 173.
Nausicaa, 71.
 NÉNOT (H. P.), 15, 43, 57, 129, 177, 178.
Nénot, par Brouilhet, 70 ; — par Chartran, 80 ; — par Dewambez, 93 ; — par Guifart, 65 ; — par Rixens, 158 ; — par Wencker, 86.
 Néo-hellénique (Institut —), 197.
 Netz (Mgr de), 10.
 Nice (Observatoire de), 54, 157.
Nicolas François de Lorraine (cardinal), 148.
 Nicolle (abbé Charles-Dominique), 32, 63, 105.
Nicolle (abbé Charles), 71.
 Nisard (Désiré), 44, 106.
 Noël (Tony), 57.
 Nominations aux chaires, 19.
Notre-Dame de Paris, 110.

O

ODIOT (J.-Baptiste), 100, 101, note 1.
Œdipe interrogeant le Sphinx, 66.
Offrande (l'), 179.
 OLIVA (Alexis-Joseph), 168.
Ollier (abbé), 186.
 Opéra (Bibliothèque de l'—), 141.
 Optique théorique et appliquée (Laboratoire d'), 156.
 Orfila (Mathieu), 29.
Orfila (Mathieu), 66.
Orgueil (l'), 181.
 Orgues de la Chapelle, 188.
Origène (saint), 185.
 Orléans (duc d'), 19.
 Ozanam (Frédéric), 34, 46.

P

Pajon de Montcets, 100, note 3.
 Pajou, 27.
Palais des doges à Venise, 115.
 Palissy (Bernard), 80.
Palissy ouvre à Paris un cours public de minéralogie, 79.
 Papyrologie (Institut de —), 197.
 Paquier (abbé J.), 177, note 1.
 Paranymphes (fête des), 21.
 Paré (Ambroise), 66.
Paré Ambroise au siège de Metz pratique la ligature des artères, 79.
 PARIS (Auguste), 59.
 Paris (Gaston), 150.
 Pariselle (Henri), 94.
 Parthénon, 109.
 Parturier (Eugène), 94.
 Pascal, 81, 82.
 Pascal, 96, 138, 186.
Pascal expose à Descartes ses projets d'expériences sur la pesanteur de l'air, 81.
 Pasquier (Etienne), 7.
 Pasquier (Etienne), 65.
 Passama (Mme), 189.
 Passy (Frédéric), 135, 136.
 Pasteur, 108, 135, 173, 203.
 Pasteur (jubilé de), 113, 157.
 Pasteur, 129, 157, 158.
 Pastoret (Emmanuel de), 119.
 Pathé (Emile), 60.
 Patin (Henri), 119, 197.
 Patin (Henri), 119.
 Patru, 65.
 Paul (saint), 175.
 Paule (sainte), 186.
 Pavot, 204.
Paysage (de René Fath), 64.
Paysage de Provence, 166.
Paysage méditerranéen, 164.
 P. C. N., 157.
 Peligot (Eugène), 172.
 Pellat, 157.
 Pellejay (Claude), 19.
 Pelletan (Edouard), 112.
 Pelouze, 172.
 Pelrin, 60.
 Pereire (Alfred), 165.
 Perreyve (abbé), 187.
 Perreyve (abbé), 77.
 Périclès, 118.
 Péristyle du premier étage, 72.

Perraud (Mgr Adolphe), 186.
 Perrault, 148.
 Perrin (Jean), 136, 198.
 Perrot (Georges), 34, 135, 137, 146.
 Pessard, 189.
 Petit (peintre), 27.
 Petit de Julleville, 135.
 Petit de Montempuys, 141, 143.
 Peyrat (Alphonse), 196.
 Pfister (Christian), 149, note 1.
 Pharmacie, 64.
 Phidias, 118.
Philæ (île de —), 109.
 Philosophie, 59, 98, 113, 138, 181, 189.
 Phonétique (Institut de —), 197.
 Physiologie (Service de —), 168.
 Physique, 59, 99.
 Physique du globe (Institut de —), 156, 195.
 Picard (Jean), 130.
 Pierre le Grand (le tsar), 23 et note 1.
 Pinard (Adolphe), 93.
 Place de la Sorbonne, devient place Charlier, 25 ; aujourd'hui, 173.
Place des Vosges, 110.
 Plamondon, 189.
 Planche (Joseph), 143.
 Planchon (Gustave), 158.
 Plaque de la reconstruction en 1627 de la Sorbonne, 9, 51. *Reproduite* pl. IV, p. 24-25.
 Platon, 118, 134, 146.
 Plessis-Sorbonne (voir Collège de —).
Poésie (la), 87, 114, 181, 189.
Poésie épique (la), 98 ; — *lyrique*, 98.
 POILPOT fils (Théophile), 109, 110, 115.
 Poincaré (Henri), 198.
 Poincaré (Lucien), 63, 203.
 Poisson (Denis), 160.
 Pommereu (de), 19.
 Pompadour (Mme de), 148.
 Poncelet (Jean-Victor), 196.
 Porcher, 143.
 Porte du xvii^e siècle, 173.
Pose de la pierre de la Nouvelle Sorbonne, 86.
 Poubelle, 47, 88.
 Poubelle, 86.
 Pouillet (Claude), 198.
 Poussin (Nicolas), 65, 118, 187.

Pouy (F.), 22, note 3.
 Poyet (architecte), 31.
 PRADIER (James), 146.
 Prague (Institut français de —), 196.
 Prévost (Constant), 198.
 Prévost-Paradol, 106.
Prière sur l'Acropole, 70.
 Prieur de la Sorbonne, 23.
 Priestley (Joseph), 172.
 Procureur des Nations, 2.
 Procureur de la Sorbonne, 24.
 Professeurs sans chaire, 34, 121 ;
 — titulaires, 120-121.
Prométhée délivré, 88.
Prométhée enchaîné, 88.
 Proust (Louis-Joseph), 172.
 Proviseur de Sorbonne, 6, 23.
 Prud'hon (Paul), 27, 29, 30, 32.
 Psychologie (Institut de), 195.
 PUECH (Denys), 122, 150.
 PUVIS DE CHAVANNES, 97 à 99.
 Fragment du Bois Sacré reproduit pl. IX, p. 96-97.
Puvis de Chavannes (buste de), 57.
 Puyol, 187.

Q

Quelen (Hyacinthe-Louis de —), 177.
 Quinet (Edgar), 67, 68, 108. Portrait de — reproduit pl. VII, p. 64-65.
 Quinet (Edgar), 68, 77.

R

Rabelais, 75.
 Rabier (Elie), 146.
 Racine (Jean), 148.
Racine (Jean), 118, 138, 187.
Radioactivité, 114.
 Radium (Institut du —), 194, 195.
Raison (la), 181.
 Rambaud (Alfred), 126, 142.
Rambaud (Alfred), 70.
 Rameau, 188.
 Ramey (Claude), 27.
 RAMEY (Etienne Jules), 38, 178.
 Ramon y Cajal, 109.

Ramus, 75.
 Randolph (John), 14, note 1, 181 note 1.
Raphaël, 118.
 Raveau (Alice), 189.
Réception de l'Ecole Normale par le Conseil de l'Université de Paris, 91.
 Recteur, 2, 32, 62, 63.
Rectorat, 64.
 Réformation de l'Université par Henri IV, 76.
 Regnault, 172.
Religion, 180, 181, 183, 190.
Rémy (saint), 186.
 Renan (Ernest), 78, 108, 131, 199.
Renan (Ernest), 71, 77. Portrait de — reproduit pl. VII, p. 64-65.
 Renier (Léon), 42, 143, 151.
Renier (Léon), 144.
République (buste), 85 ; (— statue), 96.
 Resumpté (thèse), 21.
Retour de chasse, effet de soir, 66.
Rêve (le), 141.
Rêve de Poète, 133.
 Reville (Albert), 40.
 « Revue des Etudes Grecques », 126.
 Richelieu (cardinal de), 8, 9, 143 ; sa mort et sa sépulture, 183, 184 ; messe anniversaire, 177 ; reliure à ses armes, 143 ; inscription, 189.
Richelieu, buste par Warin, 17 et note 1 ; autre buste, 40 ; mausolée statue, 10, 11, 25 ; portraits par Guifart, 65 ; — par Schommer, 138 ; — anonyme, 188 ; statue par Allouard, 134 ; — par Lanson, 96. Portrait par Gilles Rousselet reproduit pl. II, p. 8-9.
Richelieu examinant les plans de la Sorbonne, 147.
Richelieu mourant, 182.
Richelieu pose la première pierre de l'Eglise de la Sorbonne, 75, 76.
 Richelieu (duc de), 31, 32, 179.
Richelieu (duc de), 179.
 RIGAUD (Hyacinthe), portrait de Fr. Girardon, par — reproduit pl. II, p. 8-9.
 Rixens (André), 157.
Rixens (André), 158.
 Robert (Léon), 47.

Robert de Sorbon, 1, 3, 4, 127, 142; jeton à son effigie, 24; *reproduit*, pl. IV, p. 24-25. — portrait, 8.
Robert de Sorbon, 65, 73, 96, 180, 188.
 Robertine (thèse), 6.
 Robespierre (Maximilien), 104.
 Roche (éditeur), 105.
 Roche (prédicateur), 187.
Roche (Louis), 94.
 ROCHEGROSSE (Georges-Antoine), 140.
 Roland (Philippe-Laurent), 140.
 ROLL (Alfred), 169.
Roll (Mme A.), 170.
 Rolland (Romain), 136.
 Rollin (Charles), 77.
Rollin (Charles), buste, 40; peinture, 66; statue, 96.
Rollin, principal du Collège de Beauvais, 77.
 ROMAN (Jean-Baptiste), 176.
 ROMANELLI, 14.
Ronsard, 75.
 Roosevelt, 108.
 Root (Elihu), 109.
 Roscoff (Laboratoire de zoologie marine de —), 54 156.
 Rothschild (M. M. de), 60.
 Roue (armoiries) de Sorbonne, 8, 203. *Reproduite*, pl. IV, p. 24-25.
 Roujon (Henri), 47.
Roujon (Henri), 70.
 Rousseau (Jean-Jacques), 18.
Rousseau (Jean-Jacques), 124.
 ROUSSEL (Paul), 90.
 Roussel (Pierre-Désiré), 39, note 1.
 ROUSSELET (Gilles). Portrait de Richelieu gravé par — *reproduit* pl. II, p. 8-9.
 Rousselle (Hippolyte-Joseph), 47, 63.
 Rouvier (Maurice), 42, 48.
 ROVEL (Henri), 125.
Royer (Mlle Clémence), 85.
 Royer (Mlle Jacqueline), 189.
 Royer-Collard, 118, 119, 136, 148.
Royer-Collard, 118, 145.
 Rue de la Sorbonne devient rue Catinat, 25.
 Rue des Ecoles, 35, 170.
 Rue Victor-Cousin, 37.
 Rufz de Lavison (Jean de), 60.

S

Sabatier (Louis-Auguste), 158.
 Saint-Albin (Charles de), 149.
 Saint-Amour (Louis de), 149. Thèse de — *reproduite* en frontispice.
 Saint-Cyrl'Ecole (Chapelle de —), 39; — Institut aérotechnique), 54, 156.
 Saint-Marc Girardin, 136.
 Saint-Maur (Parc), Institut de physique du Globe, 156.
 Saint-Saëns (Camille), 139, 188.
 Saint-Pierre (Bernardin de), 147.
 Sainte-Claire Deville, 36, 106, 137, 170, 173, 196.
Sainte-Claire Deville faisant son cours, 159.
Sainte-Sophie de Constantinople, 109.
 Saintignon (Henri), 84 note 2.
 Saintot, 9.
Soisset (Emile), 118.
Salle à manger, 95.
 Salle des Actes (ancienne), 17.
Salle des Arts, 125; — **des Autorités**, 112; — **des Commissions (grande)**, 70; — **des Commissions (petite)**, 71; — **des Conférences de grec**, 126; — **du Conseil académique**, 87; — **Ernest Lavisse**, 125; — **Georges Blumenthal**, 110; — **Louis Liard**, 137; — *vue, reproduction* pl. XIII, 136-137.
Pierre Aubry, 122.
 Salmon (François), 143.
Salon Carnot, 85; — **Saint-Jacques**, 90.
 SALOMON (Antoine-Adam), 124.
 Salvandy (Ach. de), 106.
 Salverda de Grave (J. J.), 109.
 Sarcey (Francisque), 106.
 Sardou (Pierre), 204.
Satire, 98.
 Satsuma, 204.
 Sauberan (Jean), 60.
 Saubidet (T.), 204.
 Saunières (Paul de), 187.
 Saussier général, 86.
 Saussure (Ferdinand de), 151.
 Sauton (F.), 142.
 Savart, 36.
 Say (Léon), 42.
 Sceau de l'Université, 2, 54.
 Scheele (Georges), 172.
 Schelle (Gustave), 134, note 1.

SCHOENEWERK (Alexandre), 175.
 SCHOMMER (François), 138. Tableau
 de — *reproduit* pl. XIII, p. 136-
 137.
 Schumann, 188.
Science, 138, 141, 175, 181, 190.
Sciences, 59, 64, 88, 96, 113.
Sciences mathématiques, 99 ; —
Naturelles, 59.
 Shu-Che-Tchang, 66, 109.
 Séailles (Gabriel), 69.
Séailles (Gabriel), 112.
Secrétariat de l'Académie, 63 ;
 — de la Faculté des Lettres,
 117 ; — de la Faculté des
 Sciences, 157 à 159.
Sée (Camille), 86.
 Selves (Justin de), 129, 142.
 Sambat (Marcel), 178.
 Sergent (architecte), 204.
 Serieys, 24, 143.
Sève (Pierre), 94.
 Sévigné (Mme de), 148.
Signature des Plans de la Sorbonne
par Jules Ferry, 70.
 Simon (Jules), 44, 48.
Simon (Jules), 85.
 SINDING (Stephan), 179.
 SION (Alexandre), 66.
Société des Amis de l'Université,
 60, 135, 136.
 « Société musicale de la Sorbonne »,
 188-189.
Socrate, 118.
 « Soirées littéraires et scientifiques
 de la Sorbonne », 135.
 SORTOUX (Jean-François), 96.
 Solvay, 60, 61.
Sophocle, 118.
Sorbonne, construite par Robert
 de Sorbon, 3 ; — Imprimerie
 à la —, 7 ; — Richelieu la recons-
 truit, 8 ; — Musée des Arts,
 27 à 30 ; — chef-lieu de l'Acadé-
 mie de Paris, 31 ; — Restaura-
 tion des vieux bâtiments, 38 ;
 la Nouvelle — reconstruite par
 A. P. Nénot, 47. *Vue d'ensemble*
des bâtiments, pl. VI, p. 48-49.
 Voir aux différents mots : **Am-**
phithéâtre, Église, Faculté,
Galerie, Salle, Salon.
 Sorbonique (thèse), 7, 20.
 Soria, 189.
 Soubise (cardinal de), 47.

SOULACROIX (Charles), 118.
 Spuller (Eugène), 48.
Spuller (Eugène), 86.
Square de la Sorbonne, 57.
Stabat mater, 187.
Stapfer (Edmond), 93.
 Stas, 172.
 Steeg (Th.), 195, note 1.
 STORY (Julian), 168.
 Stouff (J. Baptiste), 27.
 Strowski (Fortunat), 82, note 1.
 Sturm, 198.
 SUCHETET (Auguste), 59.
 SURANT (Gustave), 115.

T

Taillasson, 27, 29.
 Taine (Hippolyte), 106.
 Talloires (Haute-Savoie), 171.
 Talon (Omer), 10, 175.
 Talrich, 185.
Tannery (Jules), 93.
 Tapisserie, 178.
 Tapisserie des Gobelins, 117, 118.
 Taranne, 104, note 1.
 Tardieu (Alexandre), 27.
Taschereau, 66.
 THABARD (Adolphe), 189.
 Thenard (L. J.), 36, 45, 46, 128,
 129, 172.
Thenard (L. J.), 40, 128, 160.
Théologie, 64, 96, 186, 189.
Théocrite, 118.
 Thery (A. F.), 76, note 1.
 Thèses, 6 ; voir aussi aux mots :
 Aulique, Resumpté, Robertine ;
 anciennes — historiées, 148 ; *re-*
production d'une thèse historiée,
 pl. en frontispice ; — de doctorat,
 139, 140 ; — de Sciences, 160,
 166, 167 ; soutenance des —
 au xvii^e siècle, 21, 22.
 THIERRY (graveur), 71.
 THIRION (Eugène), 148.
 Thiriot (entrepreneur), 9.
 Thomas (architecte), 204.
 THOMAS (Paul), 144.
Thomas d'Aquin (saint), 176, 187.
Thompson (Gaston), 68.
 Thou (Jacques de), 142.
 Thurot (Charles), 100, 151.
 Tisserand, 9, note 1.
 Tisserand (François-Félix), 198.

TIMBAL (Louis-Charles), 38, 181, 186.
 Tombeau de Richelieu, 9, 183-184.
 Tombeck (Daniel), 159, note 2.
 Toraude (L. G.), 184, note 1.
 TOUDOUZE (Edouard), 134.
 Tour de l'Astronomie, 49.
 Tour de la Physique, 49, 165.
 Tournier (Edouard), 151.
 Toutain (Jules), 152, note 1.
Travail, 181.
 Trémont, 60.
 Trezel (Pierre), 27.
Troost (Louis-Joseph), 159.
 TUBY (Jean-Baptiste), 14.
 Turgot, 133.

U

Ubiquistes, 18.
 Université (origines), 1, 2.
 Université, 52.
 Université de Paris (inauguration), 108.
Université de Paris, 64.
 Universités provinciales, Armoiries, 58.
 Universités argentines (Institut des —), 185.
Urbain VIII, 148.
 URBAIN (Georges), 157.
 Urbain (Georges), 198.
 Urbanisme (Institut d'—), 196.
 Ursule (sainte), 11, 24.

V

Vachon (Marius), 98, note 3.
 Val-Joyeux (Laboratoire de physique du Globe), 156.
 Vallandri (Mme), 189.
 VAN CLÈVE (Corneille), 14.
 Vandael, 27, 28.
 Vandal (Albert), 106.
 Vanderbuch (J. Hipp), 27.
 Vanier (Georges), 204.
 Vattier (G.), 27, note 1.
 Vaudoyer (Alfred), 43.
 Vaudoyer (Antoine), 30, 176.
 Vaudoyer (Léon), 35.
 Vaudremer, 42.
 Vulaballe, 106.

Vauquelin, 172.
 Vauthier fils (Antoine), 42.
 Verdi (Giuseppe), 108.
 VERDIER (François), 14.
 Vergennes (comte de), 142.
Verger au bord de la mer, 95.
Vérité (la), 113, 138, 176.
 VÉRONÈSE (Ecole de Paul —), 14.
Vers la Nature par l'humanité, 169.
 Versailles (Collège de —) 105 ; — Musée de —, 148.
 Vestibule, 59.
 Vestier (Antoine), 27.
 Vice-recteur, voir Recteur.
 Vidal-Naquet, 68.
La vie renaissant de la mort, 171.
 Vie universitaire d'aujourd'hui, 193-199.
 Villemain, 44, 45 et note, 67, 68, 107, 131.
Villemain, 77. Portrait de — reproduit pl. VII, p. 64-65.
 Villon, 35.
 Vincent de Beauvais, 79.
Vincent de Beauvais, 79.
Vincent de Paul (saint), 186.
 Viollet le Duc, 135.
Virgile, 118, 134.
Virgile s'inspirant dans les Bois, 115.
 Virieux (Joseph), 160.
 Vitry (Paul), 17, note 1.
 Vollot, 187.
 Voltaire, 148.
Voltaire, 124.
 Volterra (Vito), 109.

W

Waddington (W. H.), 128.
 Wagner (Richard), 188.
 Wallace (Hugh C.), 153.
 Wallon (Henri), 118, 119, 136.
Wallon (Henri), 118.
 WARIN (Jean), 17 et note 1.
Washington, 124.
 WEERTS (J. J.), 110.
Weerts et sa famille, 111.
 Wehrlé, 971.
 Weill (David), 205.
 WENCKER (Joseph), 86.
 Willaume (Gabriel), 188.
 Wilmotte (Maurice), 109.

Wilson (G. M.), 22.
Wilson (Woodrow), 109.
Wimereux (Laboratoire de zoologie
marine), 54, 156.
WLEUGHELS (Nicolas), 17. Tableau
attribué à — *reproduction*, pl. III,
p. 16-17.
Woehler, 172.
Wollaston, 172.
Wurtz, 135, 170, 173, 198.

Z

Zaharoff (Basil), 60.
Zeuss (J. Kaspar), 150.
Zévort (Ch. Marie), 47, 63.
Zini, 172.
Zoologie, 114. Tableau *reproduit*
pl. XII, p. 128-129.
Zoologie marine (Laboratoires de
—), 53, 156.



TABLE DES ILLUSTRATIONS

Vue de la Sorbonne prise dans la cour, par Janinet (vers 1807) (1)	(COUVERTURE)	
Thèse de théologie de Louis de Saint-Amour, grav. de Michel Lasne (1641).....	(EN FRONTISPICE)	
Planche I. — Charte de Fondation de la Sorbonne (1257) ..		1
— II. — Portrait de Richelieu, par Rousselet; Portrait de Fr. Girardon, par H. Rigaud (1705) ..		8-9
— III. — Assemblée de la Sorbonne dans la Salle des Actes (5 mars 1717), grav. de N. Edelinck.		16-17
— IV. — Plaque de la reconstruction de la Sorbonne par Richelieu (1627). Jeton à l'effigie de Robert de Sorbon (xviii ^e siècle). Sceau à la Roue de Sorbonne (xviii ^e siècle).....		24-25
— V. — Vue de la Sorbonne prise sur la place, par Janinet (vers 1807).....		32-33
— VI. — Vue générale de la Nouvelle Sorbonne.....		48-49
— VII. — Les historiens du xix ^e siècle, par François Flameng.....		64-65
— VIII. — Cuvier réunit les documents pour son ouvrage sur les ossements fossiles, par Th. Chartran.....		80-81
— IX. — Le Bois Sacré de Puvis de Chavannes (partie centrale).....		96-97
— X. — Les masses des cinq facultés.....		104-105
— XI. — L'Etude, par Henri Martin (1908).....		112-113
— XII. — L'Histoire, par Ernest Laurent. La Zoologie, par Mlle Hélène Dufau.....		128-129
— XIII. — Vue de la Salle Louis Liard, décorée par Schommer.....		136-137
— XIV. — Vue de la Salle de lecture de la Bibliothèque de l'Université.....		144-145
— XV. — Portraits de Philippe de Champaigne et de Jacques Lemercier, le peintre et l'architecte de l'Église.....		176-177
— XVI. — Mausolée du Cardinal de Richelieu, par François Girardon.....		184-185
— XVII. — Vue de la Cour d'honneur.....		193
Armoiries de l'Université de Paris (gravure de 1634) (2) (4 ^e page)	(COUVERTURE)	

(1) La gravure qui forme le fond du titre de la couverture est une « Vue de la cour intérieure de la Sorbonne », d'après DURAND, prise dans la « Cour du musée des Artistes », à l'époque où la Sorbonne était devenue le « Musée des Arts » (cf. p. 27), extraite des *Vues des plus beaux édifices publics et particuliers de la ville de Paris*, planche n° 40.

(2) Les armes de l'Université (cf. p. 58), qui figurent à la dernière page de la couverture, sont empruntées au frontispice d'une plaquette d'Abraham REMY *Genius Sorbonæ eminentissimo Cardinali duci Richelio nomine totius Academiae Parisiensis gratulabundus* (Bibliothèque Mazarine, Recueil 10794 B, pièce 27).

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE DES BATIMENTS DE LA SORBONNE (1253-1927) :

Robert de Sorbon bâtit son collège, 3 ; — Hôtes et Associés de la Maison de Sorbonne, 6 ; — Imprimerie installée en Sorbonne, 7 ; — Richelieu reconstruit la Sorbonne, 8 ; — Église de la Sorbonne, 11 ; — Clocher, 11 ; — Façade sur la place, 12 ; — Façade sur la cour, 12 ; — Intérieur de l'Église, 13 ; — Autel, 13 ; — Vue d'ensemble des bâtiments de la Sorbonne de Richelieu, 15 ; — Bibliothèque et Salle des Actes, 17 ; — La Faculté de Théologie confondue avec la Sorbonne, 18 ; — Les Écoles de Théologie, 19 ; — Les Examens, 20 ; — Soutenance de thèses aux XVII^e et XVIII^e siècles, 21 ; — La vie des docteurs de Sorbonne, 22 ; — Proviseurs, prieur et procureur, 23 ; — Suppression de la Société de Sorbonne (1792), 24 ; — « Musée des Arts », la Sorbonne abrite des artistes, 27 ; — La vie des artistes logés à la Sorbonne, 28 ; — La Faculté de Droit y installe ses cours, 30 ; — La Sorbonne chef-lieu de l'Académie de Paris, 31 ; — Restauration des bâtiments, 31 ; — L'abbé Nicolle fait construire le grand Amphithéâtre, 32 ; — Faculté des Lettres, 33 ; — Faculté des Sciences, 34 ; — Projets d'agrandissements, 35 ; — Baraquements provisoires, 36 ; — Dons de livres, 37 ; — Réparations et embellissements des vieux bâtiments, 38 ; — Création de l'École des Hautes Études, 40 ; — Projets divers de reconstruction, 40 ; — Souvenirs universitaires depuis 1809, 44 ; — Pose de la première pierre de la nouvelle Sorbonne, 47 ; — Inauguration de la nouvelle Sorbonne, 48 ; — Bâtiments de la Faculté des Sciences, 49 ; — La galerie Gerson et ses peintures, 50 ; — Achèvement des travaux, 51 ; — Facultés et Université, 52 ; — La Sorbonne pendant la guerre, 55.

LA SORBONNE D'AUJOURD'HUI :

Le square, 57 ; — Façade d'entrée, armoiries de la Sorbonne, 58 ; — Vestibule, les bienfaiteurs de l'Université de Paris, 59 ; — Le recteur de l'Université de Paris, son rôle, liste des recteurs, 62 ; — Cabinet du secrétaire de l'Académie, 63 ; — Bureau et appartement du recteur, 64.

AMPHITHÉÂTRES EDGAR QUINET ET MICHELET, SALONS ACADEMIQUES ET GRAND AMPHITHÉÂTRE :

Amphithéâtre Edgar Quinet, 67 ; — Amphithéâtre Michelet, 68 ; — Grande salle des Commissions, 70 ; — Petite salle des Commissions, 71 ; — Péristyle de premier étage, 72 ; — Peintures de Flameng : Histoire des Lettres, 73 ; — Peintures de Chartran. Histoire des Sciences, 79 ; — Salon Carnot, 85 ; — Salle du Conseil académique, 87 ; — Salon

Saint-Jacques, 90 ; — Réunion de l'École Normale et de l'Université de Paris, 91 ; — Salle à manger, 95 ; — Grand amphithéâtre, 95 ; — Le « Bois sacré » de Puvis de Chavannes, 97 ; — Cérémonies universitaires, 99 ; — Les « Masses » des Facultés, 100 ; — Costume du recteur, 103 ; — Costumes des doyens et professeurs, 103 ; — Le concours général, 104 ; — Fêtes et cérémonies célébrées en Sorbonne, 107 ; — Docteurs « honoris causa », 109 ; — Galerie des Lettres, 110 ; — Galerie Sorbon, 100 ; — La fête du Lendit, peintures de J. J. Weerts, 110 ; — Salle des autorités, 112 ; — Bureau des renseignements scientifiques, 115.

FACULTÉ DES LETTRES :

Secrétariat de la Faculté des Lettres, 117 ; — Cabinet du doyen, 117 ; — Salle des Actes, 117 ; — Doyens de la Faculté des Lettres, 119 ; — L'Assemblée de la Faculté et le doyen, 119 ; — Professeurs titulaires, 120 ; — Les enseignements, 121 ; — Professeurs sans chaire, 121 ; — Publications de la Faculté des Lettres, 122 ; — Salle de la Fondation Jules Ferry, 123 ; — Salle des Arts et Bibliothèque Georges Duplessis, 125 ; — Salle Ernest Lavisse, 125 ; — Galerie Rollin, Salle des conférences de grec, 126.

COUR D'HONNEUR.

AMPHITHÉÂTRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ :

Vestibule des Amphithéâtres des Lettres, 132 ; — Amphithéâtre Descartes, 132 ; — Amphithéâtre Turgot, 133 ; — Amphithéâtre Richelieu, 134 ; — Conférence de la Société des Amis de l'Université, 135 ; — Amphithéâtre Guizot, 136 ; — Salle Louis Liard, 137 ; — Doctorat ès lettres, 138 ; — Bibliothèque de l'Université, 140 ; — Bibliothèque Victor Cousin, 145 ; — Salle de lecture des professeurs, 148 ; — Ecole pratique des Hautes Études. Section des Sciences historiques et philologiques, 149 ; — Salle Delamarre, 150 ; — Salle Charles Groux, 150 ; — Bibliothèque Gaston Paris, 150 ; — École des Hautes Études. Section des Sciences religieuses, 151 ; — Galerie Richelieu, 152 ; — Bibliothèque américaine, 153 ; — Cave du xii^e siècle, 153.

FACULTÉ DES SCIENCES :

Secrétariat de la Faculté des Sciences, 157 ; — Salle des Actes, 157 ; — Les doyens de la Faculté des Sciences, 160 ; — Amphithéâtre Milne-Edwards, 162 ; — Amphithéâtre Chasles, 163 ; — Amphithéâtre Le Verrier, 163 ; — Amphithéâtre Cauchy, 164 ; — Galerie Gerson, 165 ; — Amphithéâtre de Géologie et de Minéralogie, 166 ; — Soutenance des thèses de Sciences, 166 ; — Galerie Claude Bernard, 167 ; — Services de Physiologie, 168 ; — Amphithéâtre de Physiologie, 169 ; — Monument aux morts de la Faculté des Sciences, 170 ; — Galerie J. B. Dumas, 170 ; — Amphithéâtre de Physique, 171 ; — Amphithéâtre de Chimie, 171 ; — Porte du xvii^e siècle, 173 ; — Place de la Sorbonne, 173.

ÉGLISE DE LA SORBONNE :

Façade sur la place, 175 ; — Intérieur, 176 ; — Chapelle de gauche, 179 ; — Chapelle de droite, 179 ; — Mausolée du duc de Richelieu par E. J. Ramey, 180 ; — Transept. Bras gauche, 180 ; — Coupole. Pein-

tures de Ph. de Champaigne, 182 ; — Transept. Bras droit. Mausolée du Cardinal de Richelieu par Girardon, 183 ; — Le corps et la tête du Cardinal de Richelieu, 184 ; — Chœur, 187 ; — Sacristie, 187 ; — Les orgues, 188 ; — Façade sur la cour d'honneur, 189 ; — Façade : statues à droite, 190 ; — Façade : statues à gauche, 190 ; — Horloge, 190 ; — Coupole, 190 ; — Cloche ancienne, 190 ; — Croix, 190 ; — La Cour d'honneur, 191.

LA VIE UNIVERSITAIRE D'AUJOURD'HUI :

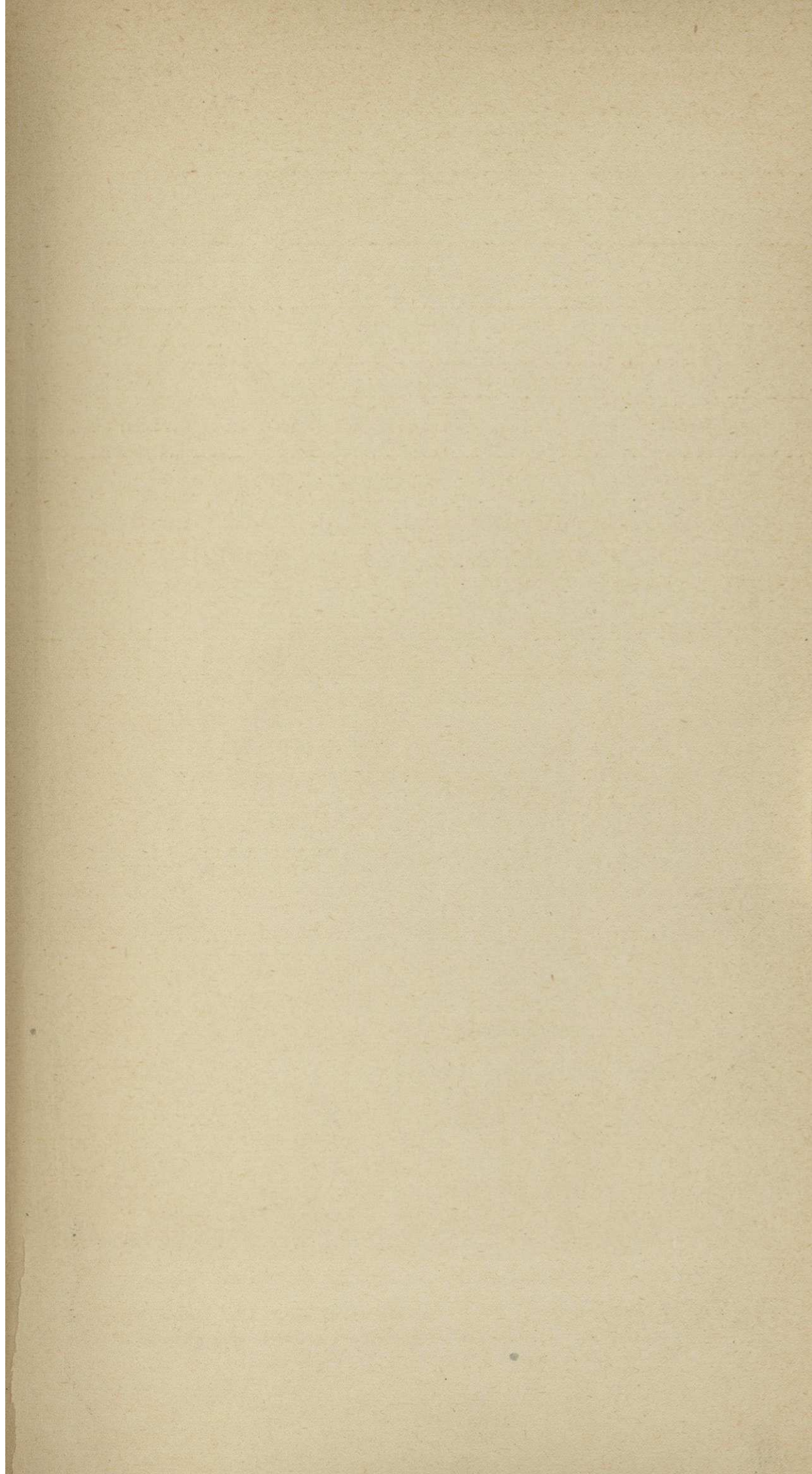
Examen et concours universitaires, 193 ; — L'agrégation, 193 ; — Les nouveaux « Instituts », 194 ; — Les professeurs de Lettres et de Sciences en Sorbonne, 196.

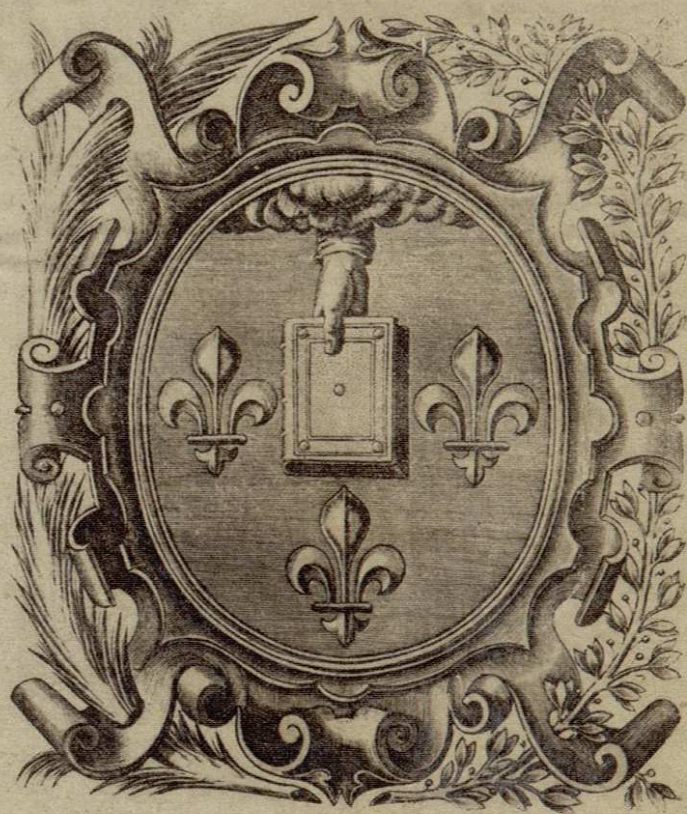
LA CITÉ UNIVERSITAIRE :

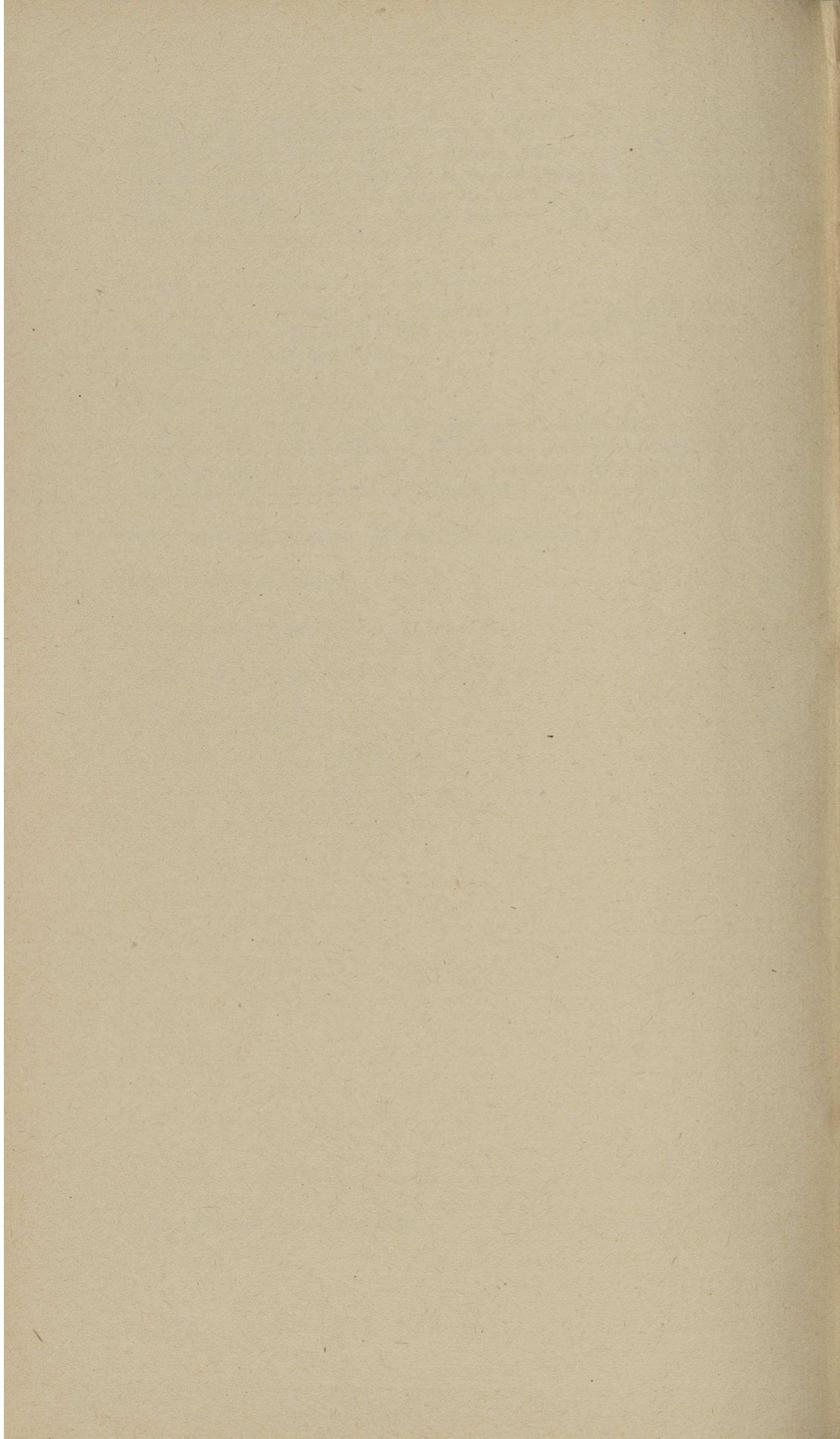
Fondation Émile et Louise Deutsch de la Meurthe, 202 ; — Maison des étudiants canadiens, 203 ; — Maison des étudiants belges, 204 ; — Pavillon argentin, 204 ; — Maison des étudiants britanniques, 204 ; — Fondation nationale pour le développement de la Cité universitaire, 205.

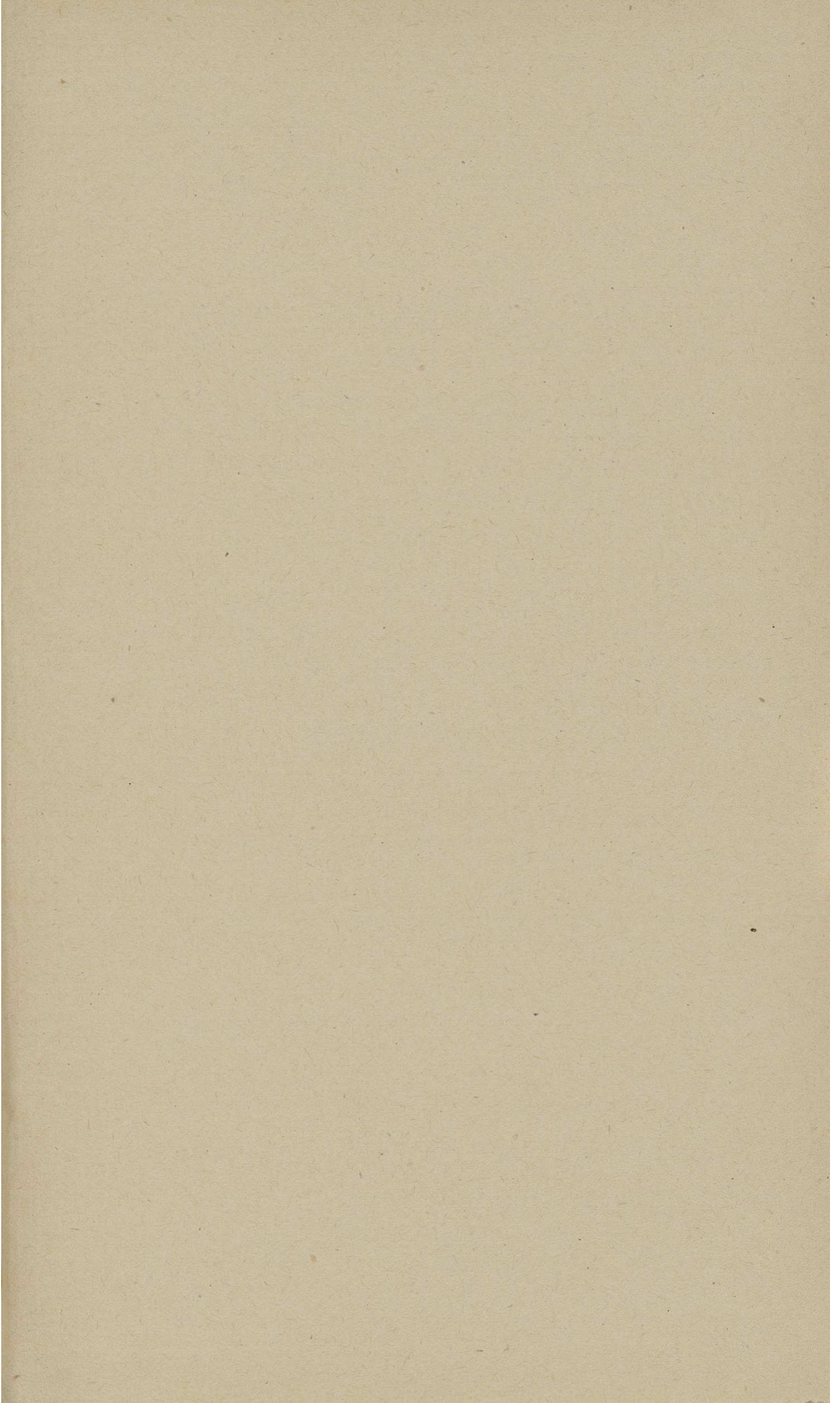
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE. Manuscrits, imprimés	207
NOTE ICONOGRAPHIQUE	208
INDEX ALPHABÉTIQUE	209
TABLE DES ILLUSTRATIONS	229
TABLE DES MATIÈRES	230

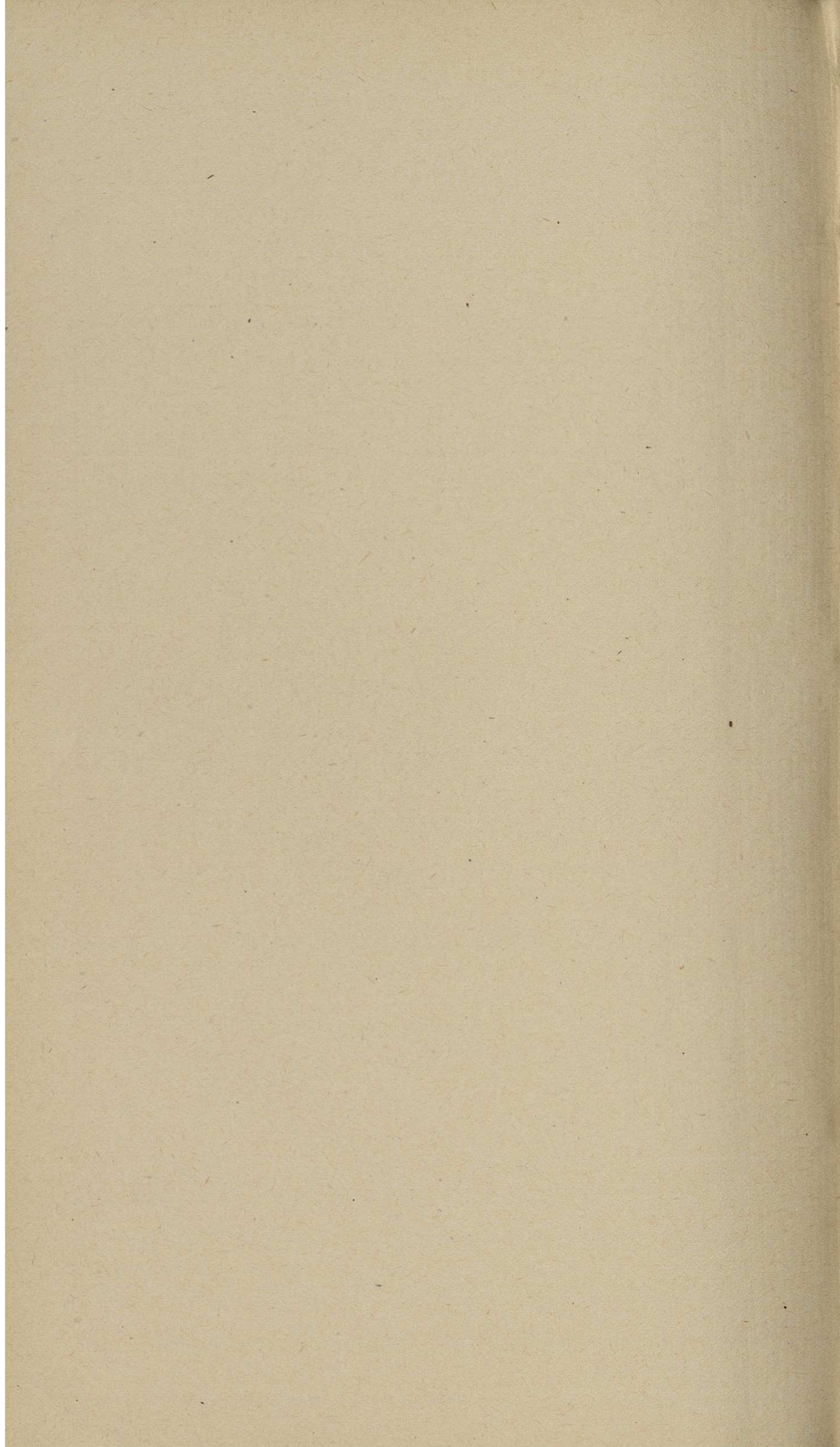


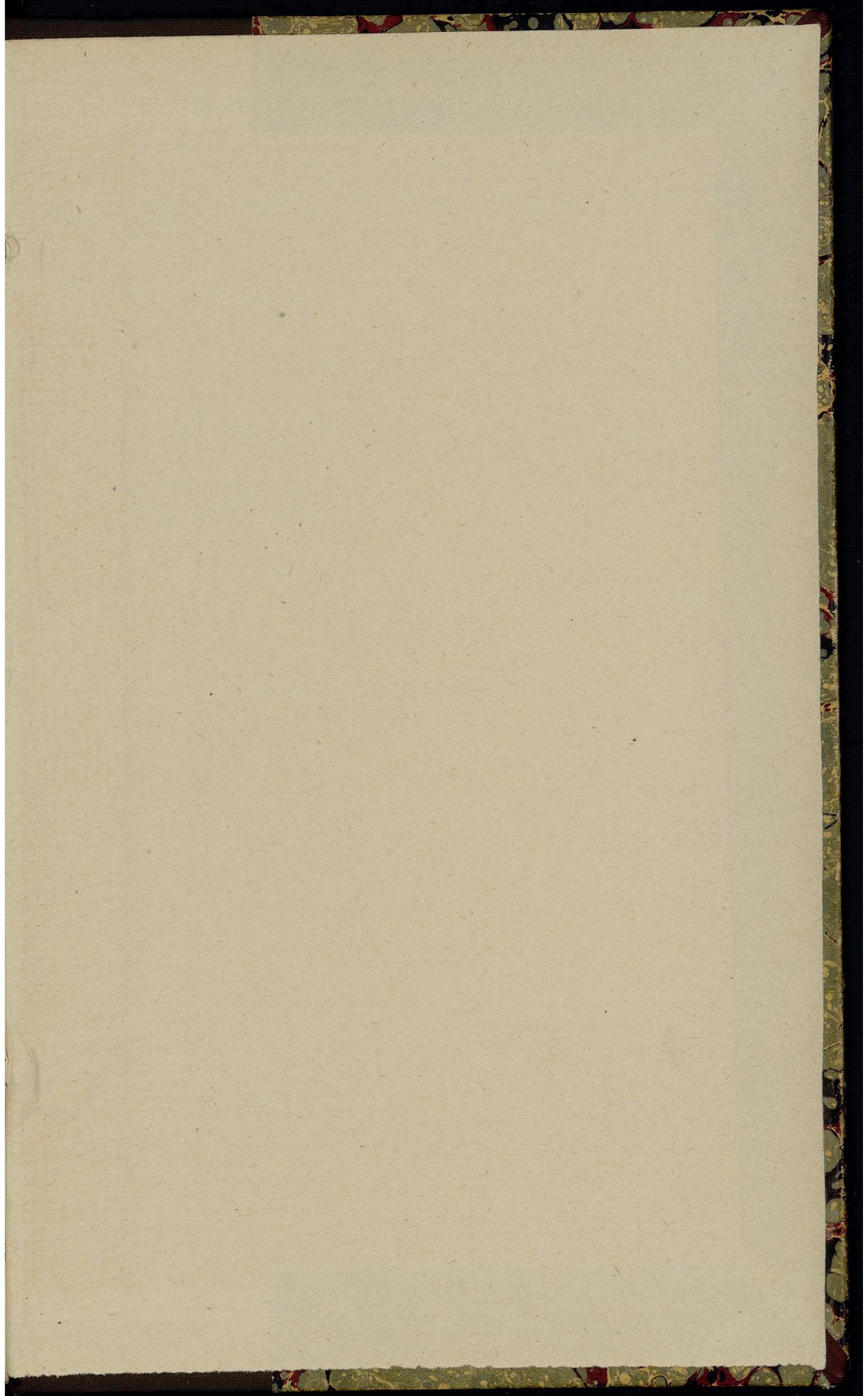


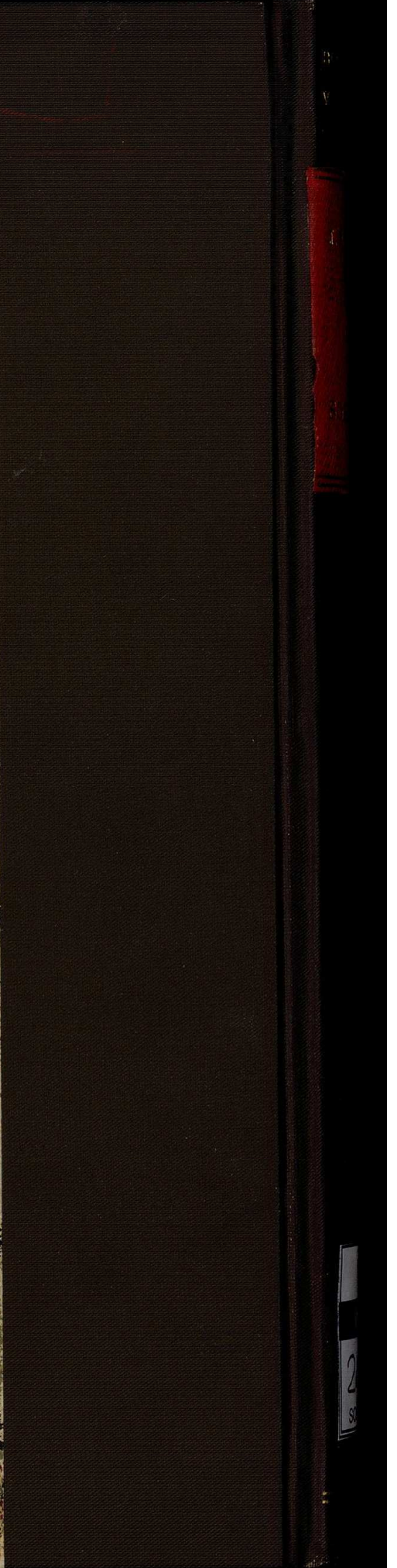
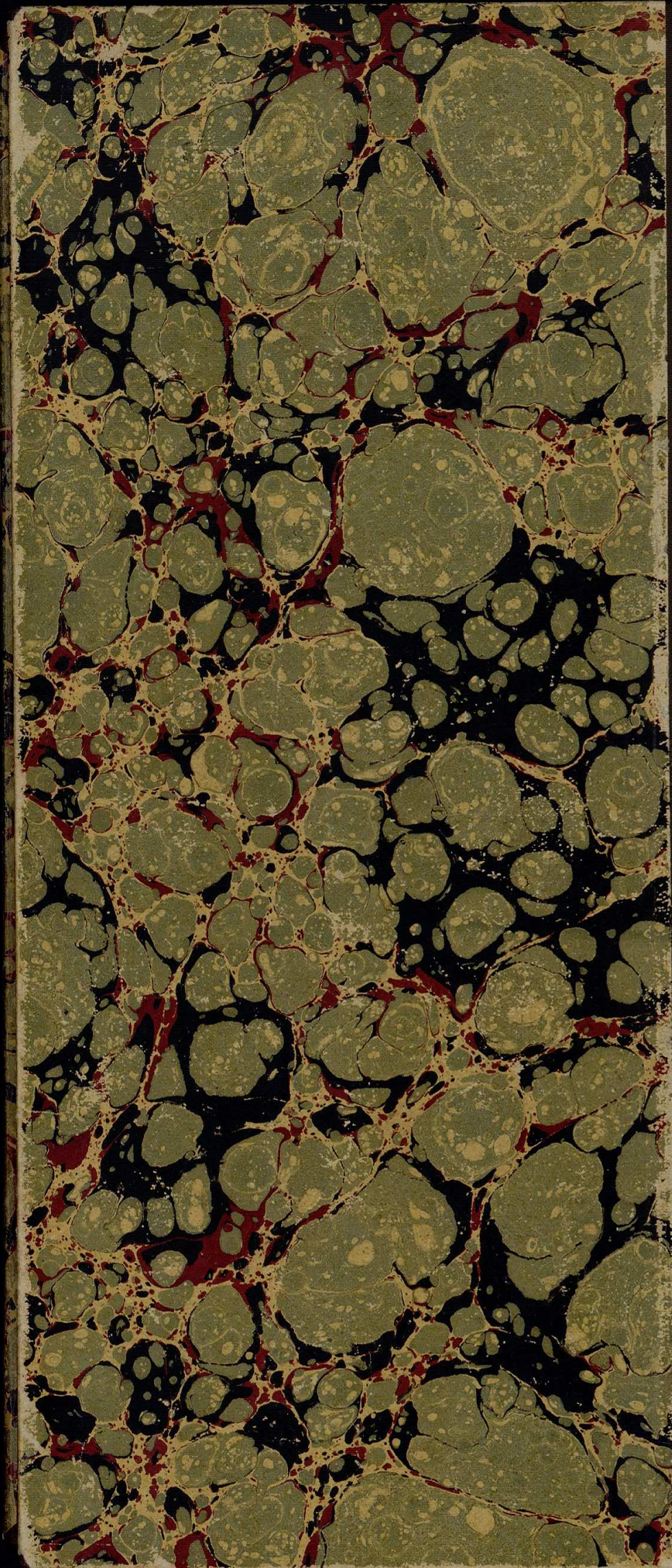












BIBLIOTHÈQUE
VICTOR COUSIN

J. BONNEROT

LA

SORBONNE



VCS

in-8°

24056

SORBONNE